



SPF Intérieur

# **Etude du supportérisme et des manifestations de violence dans et autour des stades de football en Belgique**

*Rapport final : 30 novembre 2006*



Bertrand FINCOEUR  
Manuel COMERON  
André LEMAITRE  
Georges KELLENS

## **Avant-propos**

Le présent texte constitue le rapport final d'une recherche commanditée par le SPF Intérieur et réalisée par le Service de criminologie de l'Université de Liège.

La recherche a été menée par Bertrand Fincoeur (Chercheur au Service de criminologie de l'Université de Liège). Les promoteurs de cette étude sont les professeurs André Lemaître et Georges Kellens (Service de criminologie, Université de Liège). L'équipe de recherche a également pu compter sur le soutien et l'expertise de Manuel Comeron (Coordinateur « Fan coaching », Ville de Liège).

La période de recherche s'est étendue du 1<sup>er</sup> décembre 2005 au 30 novembre 2006.

Nous souhaitons ici vivement remercier les personnes qui ont fait partie du comité d'accompagnement de cette étude pour leur étroite coopération :

Monsieur Jo Vanhecke (SPF Intérieur, cellule football) ; Monsieur Johan Quataert (Police fédérale, SIF) ; Monsieur Benny Maes (Police fédérale, SIF) ; Monsieur Christian Hannon (Standard de Liège) ; Monsieur Steven Lutin (R. Antwerp F.C.) ; Monsieur Thierry Deckx (Ville de Charleroi, Fan coaching) ; Monsieur Niko Moonen (SPF Intérieur, DG Politique de sécurité et de prévention) ; Monsieur Rudy Saron (Police locale, ZP Bruges) ; Monsieur Patrick Crabbe (Police locale, ZP Midi) ; Monsieur Reza Gholamalizad (Centre pour l'égalité des chances) ; Monsieur Guy Wilms (Police locale, ZP Anvers) ; Monsieur Yves Segaert-Vanden Bussche (Parquet de Bruges) ; Madame Sabrina Buelens (SPF Intérieur, DG Politique de sécurité et de prévention, coordinatrice de la recherche).

# I. Introduction

La violence associée au football est loin d'être un phénomène nouveau. Sur le terrain, le lien entre le football et la violence remonte aux origines du jeu. De la soule à nos jours, on peut même dire que jamais l'un n'a été sans l'autre. Dans les tribunes, les encouragements et le fair-play n'ont pas non plus toujours été de mise. Notre objectif n'étant toutefois pas d'étudier ici l'enracinement historique de la violence dans le sport-roi, nous ne nous étendrons pas sur la question et renvoyons le lecteur intéressé vers qui de droit<sup>1</sup>. Il importe toutefois de retenir que le matraquage médiatique dont font aujourd'hui l'objet les moindres débordements se déroulant dans un stade est à replacer dans un contexte d'une agressivité qui s'est toujours exprimée à travers les époques, quel que soit le niveau de compétition et de façon plus ou moins organisée. C'est sur ce point que se distinguent probablement bon nombre de manifestations de violence des dernières décennies, nous y reviendrons à suffisance dans ce rapport. Notons toutefois d'ores et déjà que « le hooliganisme, 'apparu' au début des années 1960, marque un changement de paradigme : le passage d'une violence ritualisée et dionysiaque relative à la logique du jeu à une violence préméditée et organisée »<sup>2</sup>.

Le hooliganisme, défini comme « la production de comportements agressifs produits par un individu dans le contexte d'un spectacle sportif »<sup>3</sup> ou comme « les comportements d'agression physique (violence contre les personnes) et de vandalisme (violence contre les biens) produits par les spectateurs d'une manifestation sportive spécifique, le match de football, et se déroulant dans une zone géographique spécifique, le stade de football et ses alentours urbains »<sup>4</sup>, recouvre en effet deux grands types de violence : une violence que l'on peut qualifier de spontanée, qui est liée au déroulement du jeu et suscitée par les émotions du moment (par exemple, suite une décision arbitrale contestée ou une défaite de l'équipe

---

<sup>1</sup> COMERON M., Du gang au groupe social : une analyse sociopréventive, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.47-67 ; GOVAERT S., COMERON M., *Foot et violence. Politique, stades et hooligans*, Bruxelles, De Boeck, 1995, pp.113 et s. ; BODIN D., ROBENE L., HEAS S., La violence des foules sportives dans l'histoire : permanences et aspects distinctifs : [www.cafyd.com](http://www.cafyd.com).

<sup>2</sup> BODIN D., HEAS S., *Supportérisme et hooliganisme. Dépasser la question du handicap socio-violent*, Communication affichée au IX<sup>e</sup> Congrès International des Chercheurs en activités physiques et sportives, Valence, 2001.

<sup>3</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Foot et violence. Politique, stades et hooligans*, Bruxelles, De Boeck, 1995, p.126.

<sup>4</sup> COMERON M., Pour une gestion sociopréventive du hooliganisme, in BASSON J.C. (sous la dir.), *Sport et ordre public*, Paris, IHESI, La Documentation française, 2001, pp.145-158.

favorite) et une violence davantage préméditée, qui est le fait d'individus que ne rebute pas le recours planifié à des comportements agressifs.

Sur les supporters responsables de divers troubles à l'ordre public, qu'on appelle ceux-ci hooligans, siders, ultras ou même parfois « hooltras »<sup>5</sup> de nos jours, il existe de nombreuses études, en Belgique comme à l'étranger. Dans ce rapport, nous nous y référerons à de nombreuses reprises. Qu'il s'agisse de théories explicatives psychosociologiques ou d'études des supporters d'un pays ou d'un club particulier, on dénombre une multitude de recherches réalisées ces dernières années. Cette enquête a quant à elle pour objectif de faire le point sur la situation actuelle en Belgique, à travers un examen de l'état des lieux dans différents clubs du pays. Grâce à des entretiens avec des personnes-ressources, appartenant tantôt à l'institution policière ou au SPF Intérieur, tantôt au service de sécurité des clubs ou, lorsqu'il existe, à un encadrement social de type fan coaching, mais également au moyen de rencontres avec des supporters eux-mêmes, nous tentons de dresser un portrait actualisé et fidèle du phénomène en Belgique. Nous nous penchons également sur une série de dimensions connexes au problème de la sécurité des stades, telles l'éventuelle politisation des tribunes, la consommation de produits stupéfiants par les supporters de football ou l'épineuse question des alliances nouées entre groupes hooligans européens.

## II. Méthodologie

Pour la réalisation de cette étude, nous nous sommes appuyés sur différents axes méthodologiques complémentaires.

Le premier concernait la lecture de la littérature spécialisée sur la problématique qui nous occupe ici. La bibliographie présentée à la fin de ce rapport reprend l'essentiel des ouvrages et articles scientifiques que nous avons utilisés. Il s'agit d'études belges ou étrangères, menées par des spécialistes de la question. Nous citons dans ce rapport bon nombre de ces auteurs. Nous classons dans cette première démarche méthodologique l'exploitation des statistiques existantes.

Le deuxième axe a été constitué par des observations de matches de football. L'objectif premier était de s'assurer de la correspondance entre les théories avancées et la réalité du terrain. Les observations comportent toutefois la difficulté que les stades sont vastes et qu'il est dès lors difficile pour un chercheur travaillant seul de percevoir l'ensemble des dynamiques qui se créent tout au long des rencontres. Notons toutefois que les constats effectués dans cette étude peuvent désormais servir de grille de lecture pour les observations de chercheurs qui s'intéresseraient ultérieurement à la problématique. Au cours de cette étude, vingt-et-une observations ont été réalisées. Les rencontres observées se sont déroulées lors des saisons 2005-2006 et 2006-2007. Nous avons souhaité observer au moins un match par compétition. L'équipe de recherche s'est donc rendue à des matches organisés dans les cadres suivants : matches amicaux, Coupe de Belgique, Championnat de Belgique, matches qualificatifs internationaux en vue de l'Euro 2008 et Coupes d'Europe (Champions League et Coupe UEFA). Au total, quinze clubs, dont quatre étrangers, ont été supervisés dans neuf stades différents. Les quinze clubs en question sont : R.S.C. Anderlecht, Standard de Liège, Club Brugge, Germinal Beerschot Antwerpen, S.V. Zulte-Waregem, K.R.C. Genk, Sporting Charleroi, K.S.K. Beveren, K. Sint-Truidense V.V., K.A.A. Gent, K.V. Mechelen, Olympique

---

<sup>5</sup> Terme formé à partir des mots « HOOLigan » et « ulTRAS ».

Lyonnais, Celta Vigo, Milan A.C. et Lille OSC. Nous avons également assisté à la rencontre internationale entre la Belgique et la Pologne.

Enfin, la troisième voie méthodologique suivie a été la réalisation de nombreux entretiens semi-directifs<sup>6</sup> avec des professionnels mais également avec des supporters, jugés ou non à risque. Au total, septante-deux entretiens ont ainsi été réalisés.

Concernant les professionnels de la problématique, nous avons eu l'occasion de rencontrer, parfois à plusieurs reprises, des policiers de villes abritant les clubs de première division étudiés tout au long de cette recherche (Anderlecht, Anvers, Bruges, Charleroi, Gand, Genk, La Louvière, Liège, Malines, Molenbeek), des responsables de la sécurité au sein des clubs et des stewards (Antwerp, Standard), des fan coaches (Charleroi, Standard) et des gestionnaires supra locaux (Police fédérale, SPF Intérieur). En tout, trente-trois entretiens avec des professionnels ont été menés, couvrant l'ensemble du territoire national. Chaque entretien, d'une durée généralement comprise entre une heure trente et deux heures, a fait l'objet d'une prise de notes voulue la plus complète possible. Les entretiens nous ont permis de valider ou d'infirmer certaines hypothèses ; ils nous ont également permis de développer certaines hypothèses nouvelles.

L'objectif était également d'interroger des supporters, notamment ceux estimés à risque. Pour cela, nous avons rencontré des membres de divers noyaux durs, des supporters ultras mais également des supporters classiques. La majorité des personnes rencontrées se revendiquait toutefois du mouvement hooligan. La prise de contact a souvent été facilitée par l'intervention et l'appui des responsables des fan coachings. Ces structures n'existent toutefois pas dans tous les clubs et il a parfois fallu trouver des moyens différents pour parvenir à rencontrer les personnes souhaitées. Nous avons parfois pu à l'occasion compter sur des membres des noyaux durs eux-mêmes qui nous ont facilité la tâche en proposant de nous introduire auprès d'autres personnes appartenant à des noyaux durs. Dans l'immense majorité des cas, les individus sollicités ont accepté de nous rencontrer. Les entretiens, d'une durée variable mais généralement comprise entre une et deux heures, ont la plupart du temps fait l'objet d'un enregistrement. A chaque fois, nous demandions l'accord de l'interviewé et lui garantissons l'anonymat. Chaque entretien a été retranscrit mais nous ne joignons pas les retranscriptions à ce rapport, certains passages des entretiens pouvant en effet servir à identifier les supporters ainsi rencontrés. Les extraits d'entretien foisonnent cependant dans ce rapport. Par souci déontologique, nous ne mentionnerons aucune origine quant à l'extrait recueilli. Seulement lorsque cela apparaîtra nécessaire, nous ferons état du club auquel l'interviewé se rattache. Au cours de cette recherche, trente-neuf supporters (Anderlecht, Club Brugge, Charleroi, KAA Gent, La Louvière, KV Mechelen, Standard) ont été interviewés : vingt-cinq se revendiquaient hooligans, cinq appartiennent à la mouvance ultra et neuf sont des supporters classiques.

Lors de chaque entretien, nous abordions différents thèmes. Toutefois, la discussion n'était pas encadrée de manière rigide par un quelconque questionnaire qui n'aurait eu pour effet que de nuire à la spontanéité du récit. La forme choisie était une discussion, l'interviewer veillant à ce que chaque thème ait été abordé au cours de l'entretien. Les thèmes en question sont ceux qui constituent l'armature de ce rapport : l'entrée dans le hooliganisme, les motivations, la consommation de stupéfiants, l'éventuelle politisation du groupe, l'opinion à l'égard des mesures mises en œuvre par les autorités, principalement la loi football, ou les liens avec les

---

<sup>6</sup> BLANCHET A., GOTMAN A., *L'enquête et ses méthodes: l'entretien*, Paris, Nathan, 1992 ; BOUTIN G., *L'entretien de recherche qualitatif*, Presses de l'Université du Québec, 1997.

autres supporters et les différents professionnels intervenant dans le champ du football (stewards, spotters, etc.). Le plus souvent, l'échange faisait apparaître l'ensemble des questions à aborder sans qu'il soit nécessaire de les introduire artificiellement. Nous joignons en annexe la liste des sujets que nous tenions à aborder au cours de chacune des rencontres que nous avons pu faire avec des supporters à risque.

### III. Remarques préliminaires

L'insécurité dans les stades de football peut de manière générale être attribuée à trois sortes de facteurs : l'infrastructure (par exemple, la vétusté du stade), l'organisation mise en place (par exemple, le mauvais déploiement policier) et le comportement des spectateurs. C'est sur ce dernier point que se portera notre attention, même s'il n'est pas exclu de mentionner à l'occasion les deux premiers éléments comme éventuels facteurs déclenchant ou facilitant le troisième. Nous pensons en effet qu'en la matière, il faut se garder de fournir à tout prix des explications monolithiques et simplificatrices.

Si le comportement de certaines franges des tribunes pose toujours problème à l'heure actuelle, force est toutefois de constater que les manifestations de violence physique à l'occasion des matches de football de première division semblent en chute par rapport à la situation qui prévalait il y a encore quelques années. Le rapport annuel de la SIF (Sécurité Intégrale Football) stipule en effet qu'avec « 258 incidents enregistrés lors de 130 matches, la saison 2004-2005 apparaît comme la meilleure saison depuis 1991-1992 »<sup>7</sup>. Par ailleurs, la violence physique ne représenterait plus que 25% des incidents, la pole position revenant à présent aux simples provocations. La troisième place revient aux incidents de type feu d'artifice. Enfin, il convient de relever qu'un tiers des incidents se déroule hors du stade. On peut même affirmer qu'en excluant du compte le problème des fumigènes (par définition, par leur dimension de spectacle, allumés dans les tribunes), c'est environ la moitié des incidents (provocations, violence physique, vandalisme) qui a lieu hors du stade. Ce problème n'est pas sans soulever une série de considérations.

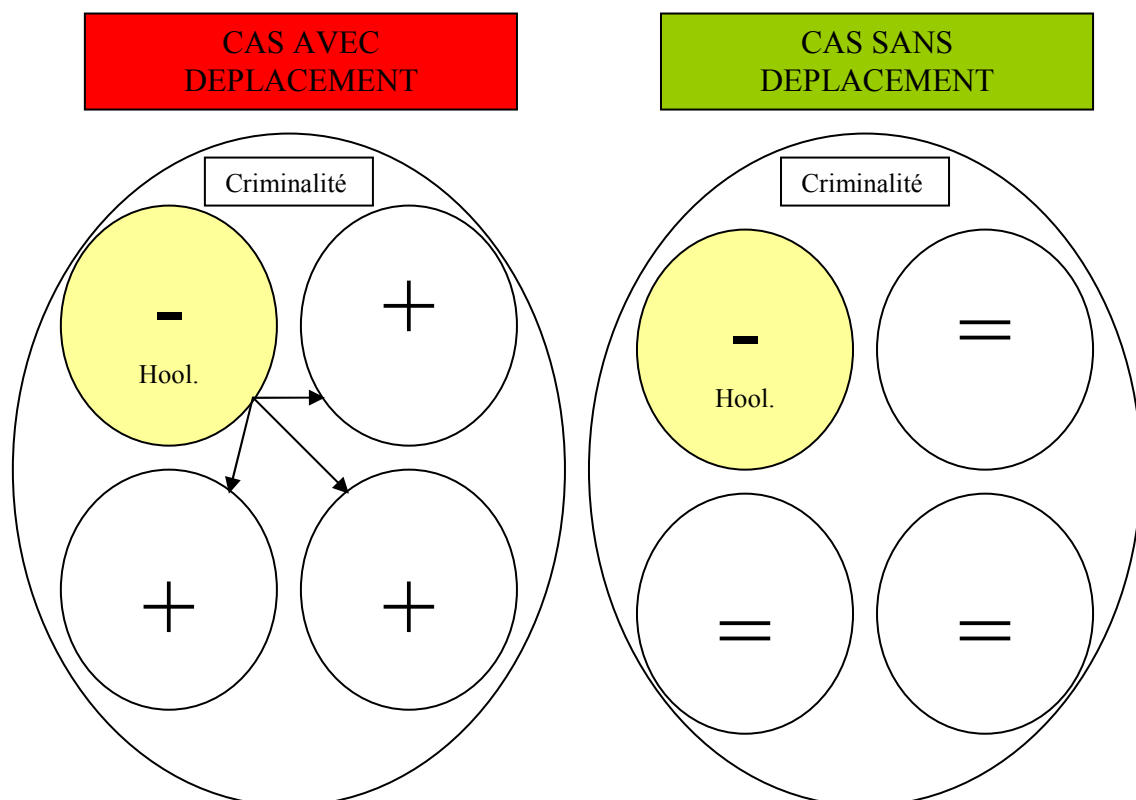
*Premièrement*, si le développement des mesures de sécurité et de prévention (ticketing, introduction de grillages, surveillance caméra, stewards...) a sans doute permis de diminuer le nombre d'incidents à l'intérieur du stade, il a entraîné un relatif déplacement de ces problèmes à l'extérieur du stade. Il est toutefois malaisé, voire impossible, de déterminer l'ampleur de ce déplacement. Comme nous le verrons par la suite, il semble cependant permis d'avancer comme explication à ce fait la volonté des spectateurs d'éviter d'être repérés ainsi que la plus grande difficulté à mener les actions souhaitées dans un lieu sécurisé comme l'est aujourd'hui le stade.

*Deuxièmement* et comme corollaire à la première remarque, il nous semble utile de préciser que si l'on a pacifié en partie l'univers clos du stade de football, on a involontairement insécurisé un lieu moins contrôlable. Là où le danger était circonscrit dans des limites connues, l'on a maintenant fait exploser le problème dans un environnement qu'il est beaucoup plus difficile de baliser. Ce faisant, nous ne voulons pas faire croire qu'il ne fallait pas chercher à intervenir là où cela s'imposait avec une évidente nécessité mais la remarque, pour son caractère général et son éventuelle réutilisation à l'avenir dans d'autres contextes, nous semble devoir être formulée. Il importe aussi de prendre conscience que toute politique mise

---

<sup>7</sup> CHARLIER P., DE VREESE S., MAES B., QUATAERT J., *Rapport annuel SIF saison 2004-2005*.

en œuvre est susceptible d'engendrer son lot d'effets indésirables. Si la volonté légitime des gestionnaires de la sécurité liée au football est d'améliorer la situation dont ils sont en charge et d'accroître leur efficacité en la matière, il est également intéressant de réfléchir aux impacts globaux et pour cela de se détacher des approches parcellaires. La sécurisation d'un territoire au détriment de l'insécurisation d'autres ne doit pas nécessairement être considérée comme une réussite si l'on adopte un point de vue sociétal. La mesure des effets de déplacement permet d'offrir une image plus claire concernant ces transferts. Si la satisfaction des acteurs d'un secteur bien défini peut être de mise, n'oublions pas ce qu'il en est à examiner la situation de manière plus générale. La représentation graphique ci-dessous illustre deux cas de figure bien précis : il ne semble a priori pas inutile de réfléchir régulièrement à ces questions. Le premier cas de figure illustre une situation de déplacement des problèmes. Dans ce cas, la réduction du hooliganisme entraînera une hausse des incidents dans d'autres domaines. Il en sera ainsi si, ne pouvant plus se battre au football, les supporters violents migrent vers un autre sport ou d'autres contextes où la violence s'extériorise parfois (discothèques, soirées dans le centre ville, etc.). Dans ce cas, il sera intéressant de disposer de données chiffrées pour quantifier l'ampleur du déplacement (-100/+100 ou -100/+40, par exemple) et évaluer la pertinence des mesures mises en œuvre. A l'inverse, le deuxième cas de figure présente une situation sans phénomène de déplacement. La réussite est alors totale puisque la cible est touchée et qu'il n'y a pas de conséquences sur les autres problématiques. Notons que le souci didactique de cette présentation ne doit pas faire croire à une réalité aussi binaire. Bien souvent, les répercussions seront plus complexes et offriront un modèle intermédiaire. La nécessité de disposer d'instruments ou d'éléments permettant d'évaluer et comprendre le phénomène de déplacement n'en est que multipliée.



Enfin, *troisièmement*, il nous apparaît indispensable de poser la question de la pertinence et de l'opportunité de ces statistiques. Non que nous contestions la manière dont les comptages ont été réalisés – sur ce point, nous ne pouvons qu'admirer le travail fourni –, mais nous nous



permettons d'émettre quelques remarques sur la manière dont les chiffres servant à construire les statistiques ont été recueillis.

En effet, lorsque l'on parle d'un match ayant connu un nombre important d'incidents, il nous semble pertinent de poser quelques questions.

Est-on tout d'abord certain qu'un fait identique soit étiqueté « incident » uniformément dans les différents stades du pays ? Nous nous permettons d'en douter. Grâce à l'ensemble de nos entretiens menés avec différents professionnels censés déclarer les incidents vécus, la notion même d'incident apparaît différente d'une personne à l'autre. Tel policier considère en effet une provocation comme un incident quand un autre perçoit le même événement comme un simple aléa du match. Cette remarque nous semble d'autant plus valable que les provocations apparaissent comme les incidents les plus fréquemment relevés lors des matches. Aux dires de l'article 23 bis de la loi football<sup>8</sup>, « pourra encourir une ou plusieurs sanctions prévues à l'article 24 quiconque se trouvant, seul ou en groupe, dans le périmètre en raison et à l'occasion d'un match de football, incite à porter des coups et blessures, à la haine ou à l'emportement à l'égard d'une ou plusieurs personnes se trouvant dans ou à l'extérieur du périmètre ». Le champ d'application est, cela semble évident, extrêmement large. Mais quelles sont les limites de l'incitation à la haine ou à l'emportement ? Le rapport de la SIF précise par exemple que pour ce qui concerne le Standard de Liège, trente incidents ont été identifiés pour la saison 2004-2005, dont 13% de provocations (soit quatre incidents)<sup>9</sup>. Au gré de nos observations dans ce seul stade, il nous apparaît pourtant que quatre incidents de provocations pourraient être observés en une seule minute d'un seul match en ne prenant compte qu'un périmètre de quelques mètres carrés... Tout dépend donc de ce que l'on souhaite considérer comme incident. Un policier particulièrement zélé pourrait selon nous sans grande difficulté identifier et consigner des centaines d'incidents par match et ce à peu près quel que soit le match auquel il assiste. Cette situation, si elle prêterait non sans raison au ridicule, illustre la complexité, voire l'impossibilité manifeste de s'entendre et de traduire une image réelle de ce qui se produit dans les différents stades de football.

Sommes-nous ensuite d'accord pour affirmer que les statistiques d'incidents traduisent correctement le déroulement du match ? En effet, imaginons un match émaillé de multiples petites bagarres, dans et hors du stade, avant, pendant ou après le match. Les services de police seraient dans ce cas, on peut le penser, très mobilisés pour contenir ou réduire les incidents. L'aspect incontrôlé des événements qui se dérouleraient à cette occasion rendrait par conséquent malaisée l'identification précise du nombre et de la nature des incidents, le débordement auquel devrait faire face la police empêchant dès lors cette dernière de tout comptabiliser. Les statistiques indiqueraient dans ce cas probablement un état des lieux inférieur à la réalité. A l'inverse, supposons que tout se passe pour le mieux lors d'un match sans risque important. Seuls quelques incidents minimes sont à noter. Chacun de ces rares incidents ferait alors l'objet d'un compte-rendu, donnant lieu à penser que le match fut plus problématique qu'il ne l'a été.

Si nous pouvons apparaître ici comme des coupeurs de cheveux en quatre, ces exemples illustrent selon nous l'extrême prudence avec laquelle les statistiques doivent être lues et reçues. Non que nous nous défiions d'un outil assurément utile et souvent indispensable mais nous pensons réellement – mais comment pourrait-il en être autrement ? – que le contexte et

---

<sup>8</sup> Loi du 21 décembre 1998 relative à la sécurité lors des matches de football, *M.B.*, 3 février 1999.

<sup>9</sup> CHARLIER P., DE VREESE S., MAES B., QUATAERT J., *Rapport annuel SIF saison 2004-2005*, p.23.

les conditions dans lesquelles les données sont récoltées font émettre quelques doutes quant à leur utilisation.

Ces quelques remarques préliminaires effectuées, passons à quelques considérations sur le football, sa place dans la société et les débordements qui s'ensuivent.

## IV. Eléments généraux

### 1. La passion du foot et ses débordements

Dans un article paru en 2002, le juriste français Bruno Genevois cite un propos du fondateur de la désormais archi-connue Coupe du Monde, Jules Rimet : « La musique et le football sont les deux plus puissants facteurs capables de vaincre tous les obstacles linguistiques et universels, et de soulever les foules sans distinction de race ou de nationalité »<sup>10</sup>. Dans le même ordre d'idées, Eric Dunning affirme qu' « on pourrait soutenir, qu'avec la religion et la guerre, les sports constituent le meilleur vecteur de mobilisation collective jamais conçu par l'homme. Sans qu'ils constituent pour autant un système social, ils restent l'espace où s'entremêlent des fonctions de représentation, d'identification, de formation et de simulation émotionnelle. Le sport assume jusqu'à un certain point des fonctions analogues à la religion et à la guerre et en constitue peut-être même 'une alternative fonctionnelle' »<sup>11</sup>. Sans chercher à ressasser ce qui s'impose aujourd'hui comme une évidence, il nous semble utile de rappeler l'essentielle fonction intégratrice d'un sport dont la simplicité des règles de base, l'importance et l'aspect trépidant des aléas du jeu contribuent à un succès planétaire inégalé<sup>12</sup>.

Le jeu football a des propriétés immanentes qui expliquent en partie ce succès : « (...) celles, tout d'abord, d'une pratique simple, sinon facile, s'accommodant d'un minimum d'instruments et d'équipements (un ballon ou un substitut de ballon, une tenue vestimentaire qui peut être celle de tous les jours), d'un nombre variable de joueurs (inutile d'être onze par équipe), d'un terrain vague, d'une rue ou d'une rizière asséchée (quand d'autres sports, comme le rugby, exigent de grandes surfaces herbeuses au sol régulier) ; celles ensuite d'un langage universel, tissant un lien avec le reste du monde, tout en offrant un support expressif aux antagonismes locaux et aux styles singuliers de comportements collectifs ; celles enfin d'un sujet de conversations interminables, suscitant des débats inattendus et enflammés sur le destin, le mérite et la justice »<sup>13</sup>. Certaines caractéristiques propres au football le rendent en effet un lieu de rassemblement sur le plan social, familial, etc. Propice à la confrontation des souvenirs et des expériences, le football favorise également, de par sa dramaturgie, le déchaînement des passions. Renforcé par le principe même de compétition, par des enjeux financiers devenus gargantuesques et par une pression médiatique non loin sans doute d'avoir atteint son paroxysme, le phénomène football réunit les conditions indispensables pour créer un climat d'euphorie ou de dérégulation normative au profit de la mise sur pied d'un

---

<sup>10</sup> GENEVOIS B., Le football, la gloire fragile d'un jeu, in *Le football, Pouvoirs*, n°101, Seuil, avril 2002, pp.5-14.

<sup>11</sup> DUNNING E., « Culture », « civilisation » et sociologie du sport, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, p.25.

<sup>12</sup> Voyez également MARIVOET S., Le public des stades de football, in COMERON M. (sous la dir.), *La prévention de la violence dans les stades de football en Europe*, Commission Européenne, DG Justice et Affaires Intérieures, Programme Hippocrates, 2002, pp.22-28.

<sup>13</sup> BROMBERGER C., *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1995, p.4.

microcosme aux codes et valeurs quelque peu différents de ceux ayant généralement cours dans notre société aux allures policées.

Le football constitue dans cette optique une des dernières soupapes où trouveraient à s'exprimer bon nombre de comportements qui seraient considérés comme déviants dans tout autre contexte que celui du match de football : insultes diverses, provocations verbales ou gestuelles, comportements que l'on qualifiera d'incivilités (uriner n'importe où, par exemple), expression d'idéologies politiques généralement considérées comme indignes... Toutefois, si le football produit les conditions de telles actions, il devient parfois également le théâtre d'un déchaînement de violence qui trouve dans la relative anomie ambiante une possibilité de s'exprimer.

La loi football est arrivée en 1999<sup>14</sup> afin de venir (re)mettre de l'ordre dans ce capharnaüm. Non que la situation n'était jusqu'alors pas traitée – loin de là ! –, mais la loi football donne aux autorités sanctionnatrices (le SPF Intérieur) un instrument spécifique afin d'accomplir la politique souhaitée. Les actes de violence physique mais également les provocations, incitations à la haine, utilisation d'objets pyrotechniques, pénétration dans le stade sans ticket valide, escalades de grillages, etc., peuvent donc dès cet instant faire l'objet de poursuites et de sanctions (administratives) effectives, et ce de manière plus rapide que ne le permettrait le fait de suivre la procédure classique en justice. Rappelons également que le lieu de ces infractions n'est pas limité à la seule enceinte du stade mais qu'est défini un périmètre, sorte de champ d'action dans lequel la loi est susceptible de s'appliquer. Aux dires de l'article 2 de la loi, ce périmètre est défini comme l' « espace jouxtant la clôture extérieure du stade dont les limites géographiques sont fixées par le Roi, après consultation du bourgmestre, des services de police et de l'organisateur concernés ; cet espace ne peut excéder un rayon de 5000 mètres à partir de la clôture extérieure du stade »<sup>15</sup>.

On le constate, le football, spectacle hautement mobilisateur, suscite un ensemble d'émotions. De ces dernières, peut naître une série de comportements problématiques. L'insécurité, la violence et les débordements qui entourent le football font partie de ce chapelet d'éléments qu'il importe de juguler à défaut de pouvoir totalement le supprimer. Nous y reviendrons mais « historiquement, le hooliganisme a subi une évolution considérable. Cette violence existe, sous une forme spontanée, depuis le début du siècle. Elle est liée à la mise en spectacle du football et s'avère universelle. Elle a évolué vers une violence préméditée et relativement organisée, avec l'apparition des noyaux durs de supporters aux environs des années 1960 en Grande-Bretagne. Elle fut importée sur le continent par l'intermédiaire des compétitions européennes et de la médiatisation croissante du phénomène dans les années 1970 »<sup>16</sup>. La Belgique n'échappe alors pas au phénomène.

## **2. Le hooliganisme « à la belge » : genèse et situation actuelle**

On avance parfois comme théorie rendant compte de la naissance du hooliganisme dans sa forme moderne la réaction d'une frange de la société anglaise à l'égard du mouvement hippie dans les années 1960. A la philosophie « peace and love », certains jeunes opposent une culture axée sur la virilité et la violence physique. « Les skinheads des clubs populaires

---

<sup>14</sup> La loi foot est désormais perçue comme un outil à disposition des policiers, elle est censée garantir la possibilité d'une sanction dans les six mois (amende + interdiction de stade).

<sup>15</sup> Loi du 21 décembre 1998 relative à la sécurité lors des matches de football, *M.B.*, 3 février 1999.

<sup>16</sup> COMERON M., Pour une gestion sociopréventive du hooliganisme, in BASSON J.C. (sous la dir.), *Sport et ordre public*, Paris, IHESI, La Documentation française, 2001, p.147.

londoniens opposent à la culture cosmopolite des hippies l'exaltation des vieilles valeurs communautaires et la haine de l'étranger »<sup>17</sup>. D'autres théories, que nous développons dans un chapitre ultérieur, mettent quant à elles en avant les modifications de l'espace social du stade, l'autonomisation de la jeunesse de l'époque ou la déstructuration de la classe ouvrière. Avec l'organisation des matches de coupes d'Europe (à l'époque, il y avait trois « coupes d'Europe » : la Coupe des Clubs Champions, réunissant les champions respectifs des différents pays européens ; la Coupe des Coupes, rassemblant les vainqueurs nationaux des compétitions dénommées 'coupe' ; et la Coupe de l'UEFA, organisée avec les clubs arrivés aux meilleures places d'honneur des différents championnats) et la médiatisation qui les accompagne, les clubs britanniques offrent à l'Europe continentale l'image de ses supporters violents. Des individus provenant de tous les pays d'Europe (Italie, Allemagne, France, Belgique, Pays-Bas) se montrent alors « séduits » par le modèle de leurs homologues anglais et certaines organisations voient le jour un peu partout. On assiste dès lors à la formation des « kops », qui réunissent les inconditionnels du club, les supporters les plus fidèles. Ceux-ci se placent dans un endroit déterminé du stade (souvent derrière les buts) et se font remarquer par des chants et une identification forte au club soutenu. C'est aussi la naissance des premiers incidents entre supporters, offrant dès ce moment une compétition parallèle au jeu qui se déroule sur le terrain. « Le processus de mimétisme inter-groupes démultiplie le nombre de noyaux durs et augmente la détermination de chacun d'eux, de même que le phénomène de réaction et contre-réaction à la violence des groupes rivaux »<sup>18</sup>.

Notons que l'influence anglaise<sup>19</sup> qui s'est manifestée dans l'apparition du hooliganisme s'est exercée de manière générale à tous les niveaux si l'on étudie le football. Le copiage du hooliganisme n'est jamais selon nous que la conséquence logique d'un processus plus large qui a vu l'assimilation dans le domaine du football de tout ce qui venait d'Outre-Manche. Le sport lui-même a été en son temps importé d'Angleterre<sup>20</sup> et certains ne manquent pas de souligner l'énorme influence anglaise qui a toujours prédominé dans le football. Ainsi, Pierre Lanfranchi rappelle que bon nombre de clubs ont choisi leur nom par anglophilie. Il en va ainsi dans toute l'Europe, comme c'est le cas des clubs de l'Antwerp en Belgique, du Milan A.C.<sup>21</sup> ou du Genoa en Italie, de Go Ahead Eagles pour la ville de Deventer aux Pays-Bas, ou des Grasshoppers de Zürich et des Young Boys de Berne en Suisse. A ce moment-là, « jouer au football contribuait à la reproduction d'un mode de vie à l'anglaise au même titre que le tourisme, les gentlemen's clubs, les jeux de société (whist, bridge) ou les nouvelles modes vestimentaires masculines »<sup>22</sup>. L'influence anglaise se marque par ailleurs encore aujourd'hui de façon prégnante dans le choix du nom des clubs de supporters (Hell-Side, Black & White Storm Ultras, Brussels Casual Service, etc.). Enfin, dans la gestion du phénomène hooligan, il

---

<sup>17</sup> BROMBERGER C., La passion partisane chez les Ultra, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, p.37.

<sup>18</sup> COMERON M., Pour une gestion sociopréventive du hooliganisme, in BASSON J.C. (sous la dir.), *Sport et ordre public*, Paris, IHESI, La Documentation française, 2001, p.148.

<sup>19</sup> Sur le phénomène en Angleterre, voyez WILLIAMS J., Le hooliganisme, le « nouveau » football et la politique sociale en Angleterre, in COMERON M. (sous la dir.), *La prévention de la violence dans les stades de football en Europe*, Commission Européenne, DG Justice et Affaires Intérieures, Programme Hippocrates, 2002, pp.29-41 ; DUNNING E., MURPHY P., WILLIAMS J., Spectator Violence at football matches: towards a sociological explanation, *The British Journal of Sociology*, 1987, 37-2, pp.221-244 ; GIULIANOTTI R., WILLIAMS J. (Eds.), *Game Without Frontiers*, Arena Press, Aldershot, 1994 ; WILLIAMS J., DUNNING E., MURPHY P., *Hooligans abroad*, London, Routledge, 1989.

<sup>20</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Foot et violence. Politique, stades et hooligans*, Bruxelles, De Boeck, 1995, pp.115-116.

<sup>21</sup> En Italie, on ne parle jamais de l'A.C. Milano mais bien de l'A.C. Milan.

<sup>22</sup> LANFRANCHI P., Football, cosmopolitisme et nationalisme, in *Le football, Pouvoirs*, n°101, Seuil, avril 2002, p.16.

semble que cela soit encore l'Angleterre qui serve de modèle à bon nombre d'acteurs de la lutte contre la violence liée au football.

En Belgique, la violence croît donc avec l'importation et la popularisation du jeu. Dans les clubs les plus importants, Anderlecht, Bruges, le Standard et l'Antwerp, naissent des « sides »<sup>23</sup> : dans le même ordre, l'O-Side, l'East-Side, le Hell-Side et le X-Side. Ceux-ci regroupent donc les supporters les plus virulents, souvent des jeunes en rupture sociale ou familiale. La police a dès lors à faire face à une « guerre des sides », la première violence perpétrée appelant revanche puis contre-revanche, etc. Les conduites agressives deviennent dans ce contexte régulièrement une réponse à des contentieux passés<sup>24</sup>.

Selon Anastassia Tsoukala, deux tendances majeures peuvent être observées depuis les années 1980 dans l'évolution de la gestion policière du hooliganisme en Europe. On assiste ainsi à une homogénéisation croissante des réponses au phénomène et à la volonté d'éviter le recours à la violence. Cette volonté entraîne une tolérance à l'égard d'une série de délits mineurs afin d'éviter d'autres incidents plus graves. Si l'auteur ne s'est pas spécifiquement penchée sur la situation belge, son analyse semble toutefois applicable pour le pays : « (...), les policiers néerlandais ne cherchent pas à éliminer le hooliganisme, mais à le contenir, afin d'éviter les délits les plus graves. Considérant que les racines du phénomène sont socio-économiques, politiques, psychologiques ou autres, ils estiment que, tant que les causes génératrices du phénomène continuent à exister, toute tentative d'élimination du hooliganisme par la force pourrait, certes, aboutir à une baisse des incidents, mais conduirait, inévitablement, à l'émergence d'autres formes de violence collective qui, par définition, seraient plus imprévisibles et donc plus menaçantes pour le corps social »<sup>25</sup>. Toujours selon Anastassia Tsoukala, certains problèmes subsistent toutefois. Au premier rang, rappelons tout d'abord que le hooliganisme demeure une épée de Damoclès permanente, chaque match représentant un danger potentiel. Ensuite, l'auteur attire notre attention sur le fait que la mise en œuvre de la prévention contribue à l'aggravation du phénomène puisqu'elle entraîne un déplacement spatio-temporel des violences ainsi que leur planification et leur radicalisation<sup>26</sup>. Ce point nous semble d'une importance cruciale et nous nous y référerons dans ce rapport à plusieurs reprises.

Sans remettre en cause le diagnostic posé ci-dessus, c'est précisément cette politique de tolérance qui a, selon la cellule foot du SPF Intérieur, trop duré. Sans présager de sa faisabilité et de son efficacité, il semble en effet que le mot d'ordre soit désormais à une politique de tolérance zéro en la matière. Selon un membre de la cellule foot que nous avons interviewé, le seuil de tolérance de certains policiers est malheureusement trop élevé. Il arrive dès lors que la Police minimise certains incidents, en affirmant qu'ils ne sont pas graves et en ne verbalisant pas. Trop d'individus (dirigeants, supporters, policiers) trouveraient qu'il est normal d'aller au match pour y exprimer ses frustrations. Les limites de l'acceptable seraient dans ce cadre complètement différentes selon que l'on se trouve dans le contexte d'un match de football ou dans la vie de tous les jours. Sur cette base, la personne rencontrée déclare « *en*

---

<sup>23</sup> Sur ce sujet et sur les lignes qui suivent, voyez spécialement GOVAERT S., COMERON M., *Foot et violence. Politique, stades et hooligans*, Bruxelles, De Boeck, 1995, pp.143-170.

<sup>24</sup> Sur ce point, voyez NUYTENS W., La violence des supporters autonomes de football : à la recherche des causalités, in BASSON J.C. (sous la dir.), *Sport et ordre public*, Paris, IHESI, La Documentation française, 2001, pp.127-144.

<sup>25</sup> TSOUKALA A., La gestion policière du hooliganisme : Angleterre, Italie, Pays-Bas, in BASSON J.C. (sous la dir.), *Sport et ordre public*, Paris, IHESI, La Documentation française, 2001, p.171.

<sup>26</sup> Sur ce sujet, voyez TSOUKALA A., Vers une homogénéisation des stratégies policières en Europe ?, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.108-117.

*avoir marre de ceux qui trouvent tout ça normal* » et que la seule solution serait de « *verbaliser tout débordement* ». La philosophie qui sous-tend cette volonté est que ce qui n'est pas admissible dans et par la société ne l'est (ou ne doit pas l'être) non plus dans un stade de football. Un exemple vient illustrer cette optique, celui des insultes racistes. Si l'on peut globalement considérer que pousser des cris de singe à la vue d'une personne noire n'est pas un comportement fréquent en rue, pas plus qu'il n'est toléré dans ce même quotidien, ce comportement est loin d'être rare si l'on s'assied dans les tribunes d'un stade. Selon les membres de la cellule foot, ce type d'insultes n'est pas acceptable. S'il est commun de dédramatiser ce genre d'acte en avançant qu'il constitue tout au plus un moyen (presque) comme un autre de déstabiliser l'adversaire et qu'il ne faut voir là aucune idéologie raciste ou xénophobe profonde, il a été soutenu devant nous qu'à défaut d'une réelle intention raciste, un effet de ce type est produit, causant entre autres de ce fait un problème d'exemple pour les jeunes générations. Si la possibilité de sanctionner effectivement tous les individus d'une tribune poussant des cris de singe est à peu près nulle en raison d'une évidente raison pratique, le moyen existerait toutefois de punir une petite partie des personnes développant le comportement incriminé (ceux à proximité immédiate des policiers ou les plus facilement reconnaissables, par exemple). Ce faisant, un groupe entier serait sensibilisé et recevrait le message que pour tout débordement, est prévue et appliquée une réaction sociale. La question qui se poserait naturellement de l'apparente inégalité de traitement (pourquoi moi et pas les autres ?) trouverait enfin, selon la cellule foot, une réponse dans le fait que chacun est responsable de ses actes. Nous reviendrons sur cette tension latente entre certains services de police et la cellule football du SPF Intérieur.

Revenons maintenant quelque peu sur la morphologie, le fonctionnement et l'évolution des sides de Belgique. Ce sujet a été largement étudié par Manuel Comeron, spécialement dans le cadre d'études portant sur le Standard de Liège, il y a quelques années. Rappelons tout d'abord que le side « se constitue, d'une part, par mimétisme et réaction vis-à-vis des autres sides, et, d'autre part, par un processus d'extrémisation du support et de l'appui à l'équipe. Le side présente une structure idéale aux jeunes supporters désireux de défendre leur club d'une façon agressive et d'en imposer la suprématie dans les tribunes. Les plus virulents sont souvent des jeunes en rupture sociale ou familiale qui trouvent dans le groupe un moyen privilégié de se forger une identité sociale leur faisant défaut par ailleurs. Le side apporte à ses membres de fortes valorisations individuelles à travers une sous-culture véhiculant des valeurs où la violence est une règle d'action »<sup>27</sup>.

Les études de Lode Walgrave et de son équipe devaient dans les années 1980 venir apporter une définition assez précise des sides<sup>28</sup>. La structuration du groupe est définie comme suit. Tout d'abord, le groupe est dirigé par des meneurs qui gèrent les activités du side, en décidant par exemple des actions à mener et des stratégies pour les mener à bien. « Ils garantissent au groupe une adaptation permanente avec l'environnement extérieur, tout en lui permettant d'opérationnaliser ses aspirations. En effet, ils assurent au groupe un fonctionnement à long terme, d'abord en évitant et limitant les actions extrêmes et radicales qui entraîneraient une destruction inévitable du groupe ; ensuite, en ouvrant le groupe à l'extérieur, à des fins de facilité de fonctionnement, de nécessité évolutive et de publicité. Parallèlement, ils perpétuent des actions de violence ponctuelle et régulières dont l'essence est la source de cohésion du

---

<sup>27</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Foot et violence. Politique, stades et hooligans*, Bruxelles, De Boeck, 1995, p.143.

<sup>28</sup> WALGRAVE L., VAN LIMBERGEN K., *Le hooliganisme belge: description et essai de compréhension*, *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, 1988, 132, pp.7-31 ; VAN LIMBERGEN K., WALGRAVE L., *Sides, fans en hooligans : voetbalvandalisme, feiten, achtergronden en aanpak*, Leuven, Acco, 1998.

groupe. En l'absence de ce type d'action, le groupe perd son image de marque et les leaders leur crédibilité »<sup>29</sup>. Walgrave et ses collaborateurs distinguent également, à côté des meneurs, l'existence d'un noyau dur, constitué des fidèles à la base de toutes les actions du groupe, de stagiaires, supporters un peu plus jeunes qui participent également aux comportements problématiques mais qui sont moins acharnés pour différents motifs que leurs homologues du noyau dur, et enfin d'adolescents, qui ne se distinguent que lors des rencontres importantes et semblent moins directement impliqués dans les affrontements physiques mais se manifestent fréquemment par diverses provocations ou jets de projectiles. Chaque catégorie (meneurs, stagiaires, etc.) remplit alors une fonction bien précise (choix de la stratégie, repérages, échauffements...).

Il serait certainement pertinent de voir si cette image colle toujours à la réalité actuelle mais il nous est déjà permis d'affirmer que certaines différences peuvent sans doute être constatées aujourd'hui. Les capacités de recrutement des sides nés il y a vingt ans se sont en effet largement taries et l'activité des membres est moins importante en raison notamment des mesures de sécurité mises en œuvre ; la structure telle que celle que proposent Walgrave et Van Limbergen s'en retrouve par conséquent quelque peu modifiée. L'apparition du mouvement ultra a également, nous le verrons, contribué à modifier la donne.

D'autres éléments qu'il importe toutefois selon nous de retenir concernent la prévisibilité des affrontements potentiels et le point relatif à la défense du territoire. Le calendrier des matches de football étant en effet fixé dès le début de saison, une certaine forme de conditionnement est possible quant à la chance de pouvoir vivre des affrontements avec des supporters adverses. Les matches à risque étant connus de longue date, une anticipation et une planification des actions peuvent se réaliser<sup>30</sup>. La loi football, qui rend les opportunités de rencontre physique beaucoup plus malaisées, joue parfois à ce titre un rôle involontaire et malheureux en obligeant les protagonistes motivés à l'idée d'en découdre à fixer des rendez-vous ou à contourner et surprendre les dispositifs mis en place<sup>31</sup>. Le deuxième aspect que nous soulevons ici concerne la question de la maîtrise du territoire correspondant grosso modo à l'espace du stade et ses alentours directs. Pour les matches à domicile, les hooligans tiennent en effet à démontrer qu'ils sont maîtres chez eux, alors qu'en déplacement, le sider doit « défendre sa position sur le territoire adverse et procéder à des attaques pour valoriser sa présence, l'objectif global étant de s'assurer une suprématie territoriale »<sup>32</sup>. Avec le renforcement des mesures de sécurité et la difficulté croissante d'affrontement direct, notons que cette valorisation de présence au moyen d'attaques peut s'effectuer de manière symbolique : qui chantera le plus fort, qui allumera un fumigène, qui supportera son équipe torse nu ?, etc.

Relevons enfin quelques considérations quant à l'éventuelle existence d'une sous-culture propre aux supporters à risque. Selon Manuel Comeron, encore lui, « le noyau dur se réfère à un système particulier de normes et de valeurs de référence sur lequel les membres tendent à

---

<sup>29</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Op. cit.*, pp.146-147.

<sup>30</sup> Revoyez pour cela ce qui a été dit supra concernant les écrits d'Anastassia Tsoukala.

<sup>31</sup> Un exemple récent (10 février 2006) est venu des Pays-Bas illustrer ce type de pratiques. Les hooligans de l'Ajax Amsterdam, qui devait rencontrer le lendemain le club de Den Haag, se sont rendus le soir de la veille du match devant le café des hooligans haguenois. A la sortie de ces derniers, les Amstellodamois les ont attaqué, des blessés étant à noter dans les deux camps. Le match s'est déroulé le lendemain sans aucun supporter de l'Ajax, tous interdits à la suite des incidents.

<sup>32</sup> COMERON M., Sécurité et violence dans les stades de football, *Revue de Droit Pénal et de Criminologie*, 1992, n°9-10, p.845.

s'aligner. Les valeurs préconisées concernent la virilité, l'appui incondtionnel au club et au side, ainsi que la déviance »<sup>33</sup>.

La question de la déviance semble être primordiale dans ce cadre. La sociologie de la déviance, cette dernière considérée comme un contournement des normes et règles communément admises pour régir la vie en société, a « depuis longtemps montré qu'une situation d'anomie, d'absence de normes ou de délitement et de perte de sens de ces dernières, pouvait engendrer des comportements violents ou délinquants. (...) Merton, en introduisant la notion de 'désorganisation sociale' considère la déviance comme marquant une rupture définitive de certains individus avec les habitudes et les règles habituelles de l'échange social. Etant écartés par les autres membres de la société alors qu'ils poursuivent les mêmes buts, certains individus en arriveraient à développer des conduites déviantes et conflictuelles. L'anomie est considérée alors comme un processus amplificateur venant renforcer l'impossibilité de participer à une action par des moyens licites et conduisant de fait certains individus à la 'rébellion' ou à la 'contestation'. Quelle que soit la position adoptée, l'anomie traduit fondamentalement l'idée d'un dérèglement dans les relations sociales entre un individu, ou un groupe d'individus, et la société »<sup>34</sup>. La question se pose dès lors de savoir si la base sociale qui constitue les groupements de hooligans peut se retrouver dans l'image d'une frange de la société, victime consentante ou non de l'exclusion par cette dernière. Les théories, abordées ultérieurement, de la vulnérabilité sociétale peuvent par exemple être lues comme une confirmation de cette lecture : le hooligan était à l'époque perçu comme un individu à la scolarité courte ou ratée, en tout cas frustrante, d'origine ouvrière et de famille instable. Ne disposant pas d'un emploi régulier, le hooligan compensait des perspectives sociales pauvres par une identification jugée par lui valorisante. Plutôt que de n'avoir aucune identité sociale, il était alors censé préférer une identité négative et provocatrice. Il nous appartiendra dans ce rapport de voir si ce portrait correspond toujours à la situation actuelle. Amenons toutefois d'ores et déjà quelques éléments de réflexion.

« Dans l'imaginaire collectif, le hooligan est : anglais, jeune, pauvre ou mal inséré socialement, délinquant dans la vie quotidienne, 'étranger' au monde du football, il viendrait au stade uniquement pour y commettre des méfaits, imbibé d'alcool, se revendiquant d'une idéologie d'extrême-droite ou appartenant à des groupuscules néo-nazis. Se dessine ainsi un portrait archétypique, qui naturalise et sociologise la violence des foules sportives faisant des hooligans les 'bidochons' des stades des temps modernes où s'exprimerait un populisme au sens poujadiste du terme, c'est à dire l'engagement des plus démunis dans des dérives extrémistes visant à la discrimination des individus selon leurs origines ethniques et culturelles et favorisant la préférence nationale dans le but de retrouver place et rang au sein d'une société qui les exclut »<sup>35</sup>. D'après bon nombre d'auteurs et sur base des nombreux entretiens que nous avons pu réaliser, il est permis d'affirmer que cette image d'Epinal, si elle n'a pas complètement disparu, semble effectivement devoir être au moins partiellement revue. Les mouvements ultras, pour ne prendre que cet exemple, ne répondent en effet pas à cette description qui serait pourtant à bien des égards rassurante et confortable. Il suffirait de fait de repérer certaines classes définies dangereuses et donc identifiables et d'accomplir un travail à leurs côtés en s'efforçant de juguler les problèmes qui pourraient apparaître. Si la tâche ne serait sans doute pas aussi évidente, il serait néanmoins facile de pouvoir affirmer qu'une

---

<sup>33</sup> *Idem.*

<sup>34</sup> BODIN D., HEAS S., ROBENE L., Hooliganisme: de la question de l'anomie sociale et du déterminisme, *Champ pénal*, mars 2004. [www.champpenal.revues.org/document\\_25.html](http://www.champpenal.revues.org/document_25.html).

<sup>35</sup> *Idem.*



classe sociale relativement homogène est la cause de tous les maux du football. La réalité est cependant, comme souvent, plus complexe.

Une caractéristique, soulevée par ailleurs par l'ensemble des professionnels que nous avons pu rencontrer et par les supporters eux-mêmes, est le profond attachement des supporters dits à risque envers leur club. « Les nombreux chercheurs qui se sont intéressés à la question du hooliganisme, malgré leur appartenance à des champs disciplinaires distincts, insistent sur deux points essentiels. Tout d'abord, le hooliganisme est bien le fait de supporters et non d'individus extérieurs au football. Les hooligans appartiennent tous à des groupes structurés. En reprenant la métaphore relative à la consommation de drogue, on peut ainsi affirmer que si 100% des supporters ne deviendront pas hooligans, 100% des hooligans sont bien quant à eux d'authentiques supporters. Il est effectivement, comme le suggère Ehrenberg, la 'dérive extrême du supportérisme' »<sup>36</sup>. Le hooliganisme est donc bien une production interne au football et non un simple exutoire d'individus asociaux trouvant dans le climat du stade un lieu idéal pour commettre des méfaits et assouvir des pulsions. Preuve en est que les manifestations de violence sont dans la quasi-totalité des cas orientées vers des supporters adverses capables d'exactions identiques et motivés par les mêmes désirs. « Un hooligan n'est pas un vandale qui agresse gratuitement et indistinctement ; (...), un hooligan est un supporter fanatique qui se bat contre des hooligans d'un autre club. Un système normatif particulier existe au sein du groupe. (...) les autres types de supporters doivent être ignorés et épargnés. Par rapport à ceux-ci, le side doit représenter une force tranquille à ne pas provoquer. En cas de provocation (insultes, moqueries, etc.), l'agression est immédiate et inévitable. (...) (Si des dérapages existent), ces comportements sont souvent l'apanage de très jeunes et provoquent la désapprobation du groupe. (...) A ce niveau, une double autorégulation prend place dans le side : d'une part, les individus manquant de détermination sont sujets à des railleries ou des boycotts relationnels (...); d'autre part, les individus trop virulents en dehors du contexte footballistique ou enfreignant les normes du groupe sont sans cesse rappelés à l'ordre, et parfois mis à l'écart par le groupe »<sup>37</sup>.

En termes d'attachement au club et d'agressions ritualisées, il convient ici de faire état de l'existence en Belgique, à côté du hooliganisme classique et de manière très différente, d'une mouvance ultra.

### *Le mouvement ultra*

Si nous avons parlé d'influence anglaise dans le milieu du football en général et dans le hooliganisme en particulier, c'est bien du modèle latin et spécialement des pratiques développées en Italie et en Espagne que s'inspire le mouvement ultra. Deux foyers témoignent en effet à l'origine en Europe d'un engouement spectaculaire pour le football : le hooliganisme en Angleterre et le supportérisme ultra en Italie. La Belgique sera elle aussi gagnée par le mouvement ultra bien que ce phénomène ne se développe véritablement que dans la partie francophone, donc latine, du pays.

En Belgique, c'est à Liège, où l'on connaît l'importance de la communauté (d'origine) italienne que naît en 1996 le premier groupement ultra. Suivront alors à Charleroi puis à La

---

<sup>36</sup> *Idem.*

<sup>37</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Foot et violence. Politique, stades et hooligans*, Bruxelles, De Boeck, 1995, pp.151-152 ; COMERON M., Sécurité et violence dans les stades de football, *Revue de Droit Pénal et de Criminologie*, 1992, n°9-10, p.846.

Louvière d'autres groupes de type ultra. Nous développons ces aspects spécifiques aux différents clubs dans le chapitre consacré à l'état des lieux dans les clubs belges.

De façon générale, l'objectif des ultras est tourné vers l'animation du stade avant et pendant la rencontre. Contrairement aux hooligans, les ultras veulent s'investir dans la vie du club et l'on peut observer les concernant une véritable dimension de structuration (réalisation de tifos, organisation de déplacements, critiques sur la politique menée par la direction du club, etc.). Leur nom l'indique, les ultras « cherchent à pousser le supportérisme à l'extrême, c'est à dire à créer la meilleure ambiance possible, à suivre leur club lors de tous les matches, à domicile comme à l'extérieur, à se comporter en fanatiques, à être l'élite (voire les représentants de l'ensemble) des supporters »<sup>38</sup>. « A vrai dire, l'ultra italien et le hooligan anglais représentent deux types sociaux très différents. (...) A la différence des hooligans anglais, les tifosi italiens ont comme but premier la création d'événements spectaculaires, une chorégraphie et des rituels collectifs d'encouragement. (...) Le style ultra est fondé sur la visibilité et le folklore, sur des rites de masse impliquant un important travail de préparation, inimaginable dans le contexte anglais »<sup>39</sup>.

S'il pose actuellement des soucis sur le plan de l'insécurité dans les stades, en raison notamment de l'utilisation d'engins pyrotechniques, le mouvement ultra semble en revanche en Belgique moins attiré par la violence que les hooligans classiques « à l'anglaise ». La violence ultra est possible mais la logique de passage à l'acte est différente de celle propre aux hooligans. Alors que les hooligans reconnaîtront souvent eux-mêmes rechercher la violence, le supporter ultra ne la conçoit la plupart du temps que comme un moyen ultime pour affirmer l'extrémisation de son soutien.

Le supportérisme ultra est l'illustration parfaite tendant à prouver que l'on ne se rend pas au football comme on irait à l'opéra. Le spectateur est ici partisan, la critique faisant partie intégrante du spectacle. Le plus souvent, le soutien inconditionnel à l'équipe et la disqualification de l'adversaire s'expriment à travers des formes rigoureusement codifiées et ritualisées. Dans ce contexte, les actes violents seraient moins fréquents et plus souvent liés au déroulement de la partie. « Autant de formes ritualisées de soutien à son équipe et de disqualification de l'adversaire se substituant à l'agression directe de l'autre ; à l'exception des chants, la théâtralisation de l'adhésion est beaucoup moins codifiée et organisée collectivement en Angleterre, (...) ; l'indigence de la ritualisation a pour envers une expression plus immédiate de la violence »<sup>40</sup>. En Belgique, malgré ce recours plus parcimonieux à la violence, les ultras semblent cependant devenus aujourd'hui une cible prioritaire des dépositaires de la loi football. Sont en réalité visés ici les feux de Bengale allumés dans les tribunes, le plus souvent à l'entrée des joueurs sur la pelouse ou à l'occasion d'un but de l'équipe soutenue. Les dangers d'une mauvaise utilisation de ces fumigènes seraient en effet réels et, en dépit de l'indéniable aspect artistique de ces mises en scène, les risques de brûlure ou d'intoxication ne peuvent continuer à plomber chaque match<sup>41</sup>.

Dans l'analyse des ultras, Christian Bromberger fait figure de spécialiste. Selon lui, les ultras « sont d'abord des passionnés de football qui entendent être acteurs, et non simples

---

<sup>38</sup> CHARLIER P., DE VREESE S., MAES B., QUATAERT J., *Rapport annuel SIF saison 2004-2005*, p.116.

<sup>39</sup> DE BIASI R., *Ordre public et tifosi, Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, p.80.

<sup>40</sup> BROMBERGER C., *La passion partisane chez les Ultra, Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, p.37.

<sup>41</sup> Cette question des risques pour la santé a été étudiée dans CHARLIER P., DE VREESE S., MAES B., QUATAERT J., *Rapport annuel SIF saison 2004-2005*, pp.125-126.

spectateurs passifs, de l'histoire qui se déroule sur le terrain. A cette fin, les moyens les plus divers sont mis en œuvre pour peser sur l'issue du combat. Tous les registres communicatifs sont utilisés : la voix pour prodiguer encouragements et insultes, des instruments (tambours, klaxons, sifflets, trompettes, crécelles, etc.) pour sonner la charge ou conspuer l'adversaire ; des gestes et des postures codifiées pour signifier l'enthousiasme, conjurer le mauvais sort ou stigmatiser l'ennemi ; l'écriture fixant les slogans sur les banderoles ; le dessin caricaturant l'autre : les emblèmes ostentatoires aux couleurs du club que l'on soutient (étendards, vêtements, parure, etc.) ou symbolisant le malheur que l'on souhaite à ses rivaux (tête de mort, masque de diable, etc.). Langage, organisation, comportements participent de cette logique d'une guerre partisane, rigoureusement ritualisée<sup>42</sup>. A lire ces éléments, il est ici difficile de ne pas penser aux théories développées par Alain Ehrenberg sur la « stratégie du paraître »<sup>43</sup> que nous développons dans une section suivante.

Une autre caractéristique du mouvement ultra est la conception qu'ils se font de leur rôle de supporters. Garants de l'identité du club, ils se voient comme les meilleurs supporters et se posent en défenseurs du club, les seuls à même de savoir ce qui est bon pour lui. A ce titre, ils jouent un peu le rôle de syndicat. Pierre Lanfranchi se demande d'ailleurs si, avec l'effritement du militantisme syndical et politique, certains ne sont pas demandeurs de quelque chose de cet ordre, trouvant dès lors un ersatz dans le supportérisme acharné<sup>44</sup>. Les ultras « veulent être des interlocuteurs du club et pouvoir affirmer leur point de vue, même (voire surtout) s'il ne rejoint pas celui des dirigeants ou des joueurs. Ils adoptent une attitude contestataire ; les groupes les plus importants tentent de se positionner en une sorte de syndicat défendant les intérêts des supporters. (...) Les ultras forment des associations, souvent qualifiées d' 'indépendantes', qui n'hésitent pas à critiquer joueurs et dirigeants et à afficher les désaccords qu'ils ont avec eux »<sup>45</sup>. En Belgique, les différents mouvements ultras sont regroupés au sein d'une association dénommée « Tribunes Libres ». Leur credo principal consiste à se poser en victimes de la loi football, qui les brime dans leurs actions, et du système répressif en général, ce qui englobe la police, la direction de la sécurité des clubs et le SPF Intérieur.

L'ultra est mal vu de ce même système et nous verrons par la suite le jeu des alliances entre les différentes catégories d'acteurs du football que nous avons pu observer.

Le mouvement ultra se caractérise également par une forte ambivalence, entre liesse débridée et discipline totale. Il prône l'enthousiasme inconditionnel mais a des allures d'organisation militaire. Comme le souligne très justement Nicolas Hourcade, les ultras sont à la fois bons et mauvais. Ils naviguent entre rébellion et dialogue, tanguent entre institutionnalisation et radicalisation. Ils préfèrent faire peur que faire rire et souhaitent donc être pris très au sérieux, ce qui les contraint à adopter des positions modérées en même temps qu'ils développent leur logique extrémiste. Les ultras refusent la morale du fair-play, le football étant vécu comme un combat. Pour cela, la violence pourra à l'occasion être acceptée mais son emploi présente également un risque de décrédibilisation du mouvement.

---

<sup>42</sup> BROMBERGER C., La passion partisane chez les Ultra, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.40-41.

<sup>43</sup> EHRENBURG A., La rage de paraître, *Autrement*, n°80, 1986, pp.148-158.

<sup>44</sup> LANFRANCHI P., Point de vue, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, p.12.

<sup>45</sup> HOURCADE N., Supportérisme : les ultras face au monde du football, in COMERON M. (sous la dir.), *La prévention de la violence dans les stades de football en Europe*, Commission Européenne, DG Justice et Affaires Intérieures, Programme Hippocrates, 2002, p.44.

Une théorie qui nous semble intéressante pour rendre compte du comportement des groupes ultras<sup>46</sup> est, à côté de celle déjà mentionnée développée par Alain Ehrenberg, la théorie élaborée par Dominique Bodin<sup>47</sup>. Cet auteur identifie comme source des violences diverses commises par les supporters la « période de latence psychosociale ». Les mouvements ultras, le plus souvent composés de jeunes gens, adolescents ou très jeunes adultes, regroupent en effet des jeunes individus n'ayant encore ni intégré, ni rejoint les rôles et les statuts d'adultes empreints de retenue et s'inscrivant dès lors dans une logique de concurrence intergroupes et de construction identitaire. Ceci nous renvoie également aux enseignements du psychologue Sherif, qui a montré que la compétition entre groupes (situation d'interdépendance négative) favorise la cohésion, la solidarité, la coopération et l'appartenance à l'endogroupe (« nous ») en même temps qu'elle provoque la dépréciation et l'hostilité envers le groupe rival (ou exogroupe, « eux »)<sup>48</sup>. « Le simple renseignement qu'un autre groupe existe, qu'il y a 'nous' et 'eux', suffit à instaurer un climat d'hostilité larvée »<sup>49</sup>. Le biais pro-endogroupe ainsi défini a pour double conséquence de définir son identité en se différenciant d'autrui (traiter différemment son groupe par rapport à un autre groupe) et de construire et préserver une identité sociale positive (valoriser son groupe pour se valoriser soi-même en tant que membre de ce groupe, ce que Tajfel a appelé 'théorie de l'identité sociale'). Les théories d'Ehrenberg, Bodin, Sherif et même Walgrave convergent donc toutes vers un même point : des jeunes – ici, les ultras – non encore fixés et en quête d'identité dans une société individualiste où les repères font de plus en plus défaut ont instauré une spectacularisation d'eux-mêmes destinée à tirer de l'anonymat, au risque de recevoir une identité négative jugée toutefois préférable à l'absence de toute identité sociale.

Comme nous l'avons évoqué, le mouvement ultra ne suit toutefois pas une trajectoire identique de part et d'autre de la frontière linguistique. La Wallonie, culturellement et parce qu'elle abrite de nombreuses personnes d'origine italienne, est beaucoup plus tentée par la mouvance ultra que la Flandre, restée plus attachée au modèle anglais. Il importe toutefois de se poser la question de savoir si des problématiques différentes ne doivent pas recevoir des réponses différenciées. Il est périlleux de faire rentrer un carré dans un cercle de taille identique ; il est donc peut-être illusoire de penser que le modèle anglais peut répondre aux problématiques d'une région qui ne partage pas toujours les mêmes aspirations ni les mêmes logiques d'action. Contrairement aux hooligans, nous l'avons vu, les ultras sont en effet beaucoup plus dans une demande de dialogue et appellent dès lors sans doute davantage des réponses incluant des processus de médiation.

Nous le verrons ultérieurement, il semble permis d'affirmer que du côté francophone, les novices intègrent bien plus souvent les mouvements ultras qu'ils ne désirent rejoindre les groupes hooligans. Ces derniers sont plutôt composés d'éléments vieillissants, présentant toujours un potentiel de dangerosité manifeste, mais calmés (par la force des choses) par la réduction des opportunités de laisser libre cours à cette agressivité latente. Une série d'autres éléments, comme le fait d'avoir créé une famille ou d'avoir trouvé un emploi stable,

---

<sup>46</sup> Nous exposons principalement cette théorie dans le cadre des mouvements ultras parce que ce sont eux qui rassemblent et attirent aujourd'hui les éléments les plus jeunes des tribunes. Les groupes hooligans sont, en tout cas du côté francophone, déjà plus anciens et composés par conséquent essentiellement d'adultes.

<sup>47</sup> BODIN D., HEAS S., ROBENE L., Hooliganisme: de la question de l'anomie sociale et du déterminisme, *Champ pénal*, mars 2004. [www.champpenal.revues.org/document25.html](http://www.champpenal.revues.org/document25.html).

<sup>48</sup> COMERON M., Du gang au groupe social : une analyse socio-préventive, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.47-67 ; Sur le sujet, voyez LEYENS J.P., YZERBYT V., *Psychologie sociale*, Mardaga, 1997, pp.291 et s.

<sup>49</sup> LEYENS J.P., YZERBYT V., *Psychologie sociale*, Mardaga, 1997, p.302. C'est ce que Newcomb appellera le phénomène d'hostilité autistique.

contribuent également, nous le verrons par la suite, à cet assagissement de circonstances. Un objectif de ceux qui concourent à la sécurité des stades est d'ailleurs de veiller à tarir cette capacité de recrutement des anciens noyaux durs. Cette volonté semble se réaliser, l'ambition étant désormais d'éviter une radicalisation du mouvement ultra. « Le recrutement trouve sa source principale dans les jeunes supporters du club qui sont attirés par ce groupe de pareils en âge privilégiant le climat relationnel entre ses membres et faisant l'objet d'une publicité régulière dans les médias. Le side (*ici, comprenez le mouvement ultra*) leur propose une structure au sein de laquelle ils ont l'occasion de supporter leur club d'une façon extrême et de développer des comportements déviants ; ceux-ci sont favorisés par le contexte et la structure du spectacle qui dichotomise l'appartenance des supporters, suscite leur identification à l'équipe et propose des stimulations critiques fréquentes au cours d'une compétition régulière et permanente »<sup>50</sup>.

Qu'il s'agisse des mouvements ultras ou des groupes hooligans « à l'anglaise », de nombreuses dimensions méritent de recevoir une attention particulière dans le cadre de cette étude. Il en va ainsi d'une éventuelle politisation des tribunes (souvent de groupuscules véhiculant des idées d'extrême droite), du problème de la consommation de drogues ou d'un phénomène qui, s'il n'est pas tout à fait neuf, prend ces derniers temps une ampleur nouvelle, à savoir l'épineuse question des alliances entre supporters européens. Nous abordons ces différents aspects ultérieurement.

Revenons toutefois sur l'étiologie du phénomène. Pour comprendre les manifestations de violence produites dans et autour des stades, certaines théories explicatives ont, nous l'avons déjà vu, été avancées par les psychologues et les sociologues principalement. Nous en faisons brièvement état ici afin de rappeler au lecteur les facteurs les plus souvent mis en avant dans la genèse des comportements étudiés.

### **3. Les théories explicatives classiques**

Dans les pages qui précèdent, nous avons déjà mis en avant une série de théories pouvant expliquer la naissance ou la persistance des comportements de violence dans et autour des stades. Toutes les théories n'ont toutefois pas encore été abordées mais il nous semble utile de les mentionner dans le cadre de ce rapport. Non que nous soyons persuadés qu'il existe en la matière une liste exhaustive dont il nous appartiendrait de dresser ici l'inventaire mais, parce que les développements faits jusqu'ici appellent à certains moments plutôt l'une ou l'autre considération, nous n'avons pu évoquer certaines théories auxquelles nous sommes pourtant attachés. L'ambition n'est cependant pas de reproduire un dictionnaire détaillé des écoles de pensée, aussi nous permettons-nous de passer en revue rapidement les quelques théories dont il n'a pu être question jusqu'à présent.

« Pour les psychanalystes, l'agressivité est la manifestation d'une pulsion ; sa décharge ramène l'organisme à une moindre tension. L'expression directe des pulsions violentes entraîne la catharsis, (...). Cette catharsis agit aussi de manière vicariante (c'est à dire substitutive) par l'observation d'un autre individu commettant un acte agressif. Freud appuyait l'idée que l'expression de l'agression et ses effets cathartiques étaient bénéfiques à l'individu et désirables pour l'environnement social. Dans le même ordre d'idée, Lorenz (...) considère que l'agression relève de l'instinct : elle est une conduite innée et indispensable à la

---

<sup>50</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Foot et violence. Politique, stades et hooligans*, Bruxelles, De Boeck, 1995, p.149.

préservation de l'espèce »<sup>51</sup>. On le comprend, l'agressivité présente chez tout individu ne doit certainement pas être a priori considérée comme pathologique. La question se pose toutefois de savoir si la vision de scènes violentes doit être interprétée dans le sens d'une réduction de l'agressivité des supporters. Sans entrer longuement dans une querelle qui a fait l'objet de multiples ouvrages, précisons toutefois que d'autres auteurs considèrent au contraire que l'observation de spectacles violents a un effet instigateur de comportements similaires chez les supporters. C'est ainsi que Berkowitz (remaniant la théorie de la frustration-agression de Dollard : l'agression présuppose la présence d'une frustration ; les facteurs déclencheurs du comportement d'agression sont liés à des facteurs environnementaux ; les frustrations constituent une classe d'excitants produisant des émotions qui créent à leur tour une disposition au comportement agressif) puis Bandura<sup>52</sup> (théorie de l'apprentissage social : l'agression est un comportement appris ; le comportement agressif peut être appris directement, par une expérience personnelle, ou indirectement, par observation puis imitation ; si les conséquences observées du comportement-modèle sont jugées positives, l'individu aura tendance à reproduire le comportement) montrent que voir des actes agressifs peut avoir un effet d'apprentissage.

Le psychologue social Jacques-Philippe Leyens soutient quant à lui que loin de libérer l'agressivité, le fait d'assister à un spectacle violent peut renforcer ou même éveiller la violence chez un individu. Michel Dunand évoque lui les anticipations cognitives du spectateur. Imaginer une scène violente suffirait dans ce cadre à instiguer l'agression<sup>53</sup>.

Ces diverses théories, d'un intérêt incontestable, sont toutefois assez générales, donc pas spécifiques au domaine du football. D'autres auteurs se sont attelés à tenter d'élaborer un modèle analytique propre au sujet qui nous préoccupe ici.

### 3.1 La vulnérabilité sociétale<sup>54</sup>

Cette théorie, développée il y a près de vingt ans par Lode Walgrave, explique la délinquance à partir d'une accumulation psychologique et sociale d'expériences négatives lors des contacts avec les institutions sociales. Certains jeunes, socialement vulnérables (problèmes scolaires, familiaux, professionnels), ayant du mal à trouver une place dans une société qui ne les valorise guère, choisissent d'endosser une identité négative plutôt que de rester vides d'identité. « Ces jeunes sont marginalisés, ont très peu de liens établis avec la société conformiste et ont, pour la plupart, une expérience négative des institutions de notre société. Ils connaissent davantage les aspects de 'contrôle' et de 'sanction' des institutions que les possibilités d'information, de formation et d'assistance qu'elles offrent »<sup>55</sup>. Les actions de type hooligan, en même temps qu'elles sont susceptibles de leur créer de nouveaux ennuis, leur confèrent une certaine forme de prestige et une position sociale qui leur est déniée par ailleurs. « (L'expérience de la prison) ne les effraie plus du tout ; au contraire, un séjour en cellule leur vaut de monter en grade au sein du groupe. La justice n'exerce plus sur eux

---

<sup>51</sup> *Idem*, pp.126-127.

<sup>52</sup> Voyez par exemple BORN M., *Jeunes déviants ou délinquants juvéniles*, Mardaga, 1983, pp.44-47.

<sup>53</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Op. cit.*, p.128 ; LEYENS J.P., RIME B., Violence dans les stades : la réponse des psychologues, *La Recherche*, 1987 ; DUNAND M., Violence et panique dans le stade de football de Bruxelles en 1985 : approche psychosociale des événements, *Revue de droit pénal et de criminologie*, n°5, 1987, pp.403-440.

<sup>54</sup> WALGRAVE L., *Délinquance systématisée des jeunes et vulnérabilité sociétale*, Genève, Médecine et Hygiène, 1992.

<sup>55</sup> VAN LIMBERGEN K., Le hooliganisme en Belgique, in COMERON M. (sous la dir.), *Quels supporters pour l'an 2000 ?*, Bruxelles, Labor, 1997, p.75.

d'effet de retenue. Les actes de vandalisme et de hooliganisme constituent une forme de compensation à leur condition sociale et l'absence de perspectives d'avenir. Cette compensation réside dans l'identification à un club qui a du succès, à un groupe de supporters qui en impose, attire l'attention des médias et mobilise massivement les forces de l'ordre, mais surtout dans le prestige individuel résultant d'actes de provocation envers les services d'ordre, d'un comportement brutal ou de tout autre type de délit. La subculture du side leur procure à tous raison d'être, amitié, secours, etc. Tout le monde les désapprouve, mais mieux vaut une identité négative que pas d'identité du tout»<sup>56</sup>. «L'adolescence peut ainsi être considérée à l'instar des travaux de Parsons comme une période biographique incertaine, sorte d'entre-deux, propice à l'anomie, mais aussi à la construction d'une identité valorisante et valorisée, fût-elle parfois monstrueuse, à travers l'expression de la violence hooligan»<sup>57</sup>.

La théorie de la vulnérabilité sociétale a apporté une contribution majeure à l'étude du hooliganisme. Toutefois, il n'est pas certain, comme nous allons le voir dans cette étude, que les jeunes actuellement responsables des principaux troubles de l'ordre public correspondent toujours au profil établi par Walgrave. La théorie, si elle garde toute sa valeur, semble par conséquent quelque peu insuffisante pour rendre compte intégralement de la situation belge actuelle.

### 3.2 *L'analyse marxiste du phénomène*

Le marxisme a, lui aussi, profondément bouleversé la sociologie des idéologies. S'il s'est un peu essoufflé de nos jours, son intérêt reste majeur. Appliquée au football, la théorie d'orientation marxiste explique la violence des supporters par l'opposition de la classe ouvrière face à l'embourgeoisement du football. Se basant sur le lien historique entre football et classe ouvrière, certains auteurs expliquent que le football et la classe ouvrière partagent deux valeurs essentielles : la virilité et la victoire collective. Dans les années 1950, le football intéresse de plus en plus de monde et voit notamment affluer dans des tribunes dont le confort s'améliore les classes moyennes et bourgeoises, les joueurs commencent également à percevoir des salaires intéressants et perdent de ce fait quelque peu leurs liens avec le milieu ouvrier dont ils sont souvent issus. Le hooliganisme apparaîtrait dans ce contexte. Des jeunes supporters de la classe ouvrière, «constituant une sous-culture particulière dont un des traits est la survalorisation de la violence virile, (*tenteraient alors*) de se réapproprier cette 'expression de démocratie participative'. C'est la seule forme de contrôle qu'ils croient encore pouvoir exercer sur leur sport et qui se caractérise par un déplacement de la compétition vers les gradins. C'est donc de cette under-class désorganisée que proviennent les 'football gangs', et la violence de leur comportement doit être considérée comme une réponse à leurs frustrations psychiques et matérielles»<sup>58</sup>. «En résumé, Taylor conçoit le hooliganisme comme un mouvement de lutte et de résistance symboliques de la classe ouvrière qui tente de conserver son sport au sein de sa communauté»<sup>59</sup>.

---

<sup>56</sup> *Idem*, p.76.

<sup>57</sup> BODIN D., HEAS S., ROBENE L., Hooliganisme: de la question de l'anomie sociale et du déterminisme, *Champ pénal*, mars 2004.

<sup>58</sup> COMERON M., Pour une gestion sociopréventive du hooliganisme, in BASSON J.C. (sous la dir.), *Sport et ordre public*, Paris, IHESI, La Documentation française, 2001, p.150. Notons que Alfred Wahl et Pierre Lanfranchi nuancent cette approche. Voyez ceci dans WAHL A., LANFRANCHI P., *Les footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, 1995. Ils assimilent notamment le rôle du joueur moderne (jeune de condition souvent modeste ayant accédé à un destin exceptionnel) à celui de médiateur social, rapprochant fictivement les pauvres des riches en incarnant la revanche des premiers sur les seconds.

<sup>59</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Foot et violence. Politique, stades et hooligans*, Bruxelles, De Boeck, 1995, p.174.

Si le public des stades n'est sans doute plus tout à fait le même aujourd'hui, cette théorie nous semble hautement intéressante pour tenter d'expliquer les mouvements ultras. Si le sort respectif, en cela sans doute les conditions de vie, des différents protagonistes s'est profondément modifié depuis les années 1950, l'écart entre les plus riches et les moins riches n'a probablement pas diminué. Il est même permis de penser que, pour ce qui concerne le monde du football – entendez ici les rapports entre dirigeants et supporters –, il s'est même creusé. C'est un lieu commun d'affirmer qu'aujourd'hui, le football a complètement dépassé le seul cadre sportif et s'inscrit véritablement dans une logique économique planétaire, où la recherche de profits semble avoir pris le pas sur l'obtention de bons résultats sur le terrain<sup>60</sup>. Or, l'on sait que les ultras « dérangent les dirigeants parce qu'ils contestent fréquemment leur politique, parce qu'ils n'hésitent pas à porter des critiques parfois acerbes, parce qu'ils revendiquent un pouvoir des supporters. (...) Les dirigeants d'un côté, les ultras de l'autre n'ont pas la même conception du football. (...) Il est difficile d'aboutir à un respect mutuel entre les deux parties, d'autant que ces conflits sont entretenus par des différences de génération et de milieu social. Les hauts responsables sont d'âge mûr ; les ultras sont jeunes. Schématiquement, les aînés veulent continuer à diriger ; les cadres se rebellent contre l'ordre établi »<sup>61</sup>. Les ultras, dont nous avons dit supra qu'ils cherchaient parfois à jouer le rôle de syndicat, nous semblent s'inscrire dans une logique de résistance symbolique aux dérives capitalistes de leur sport favori. Se posant comme les véritables défenseurs des intérêts du club, ils reprochent régulièrement aux dirigeants de mener une politique mercantile plutôt que sportive. Les dérives dont on les accuse – allumage de fumigènes, etc. – sont perçues comme une forme de persécution dont ils seraient les victimes. Signalons également que bon nombre de leurs emblèmes renvoient à une idéologie de contestation ou de lutte des classes.

Pour clôturer temporairement cette section consacrée aux analyses dérivées du marxisme, mentionnons encore, en décalage cette fois avec les théories marxistes « pures », l'apport du sociologue anglais Clarke. Ce dernier évoque les changements qui se sont produits dans la situation sociale de la jeunesse. « Une série de modifications ont produit une désagrégation des relations familiales et de voisinage qui liaient les jeunes et les plus âgés dans la vie quotidienne d'avant-guerre. En effet, avant 1950, les jeunes de la classe ouvrière venaient au foot avec leurs parents, oncles, grands-frères et voisins. Dans ce contexte, leur comportement était soumis à un contrôle effectif. Par la suite, les liens communautaires de la base se sont effilochés et on a assisté à une autonomisation de la jeunesse par rapport aux adultes, ce qui fut à la base de l'éclosion des sous-cultures adolescentes (...). Parallèlement, les quartiers ouvriers perdaient de plus en plus leur fonction de lieu de rencontre ; le seul qui subsistait, c'était le stade. C'est ainsi qu'à partir des années 1960, les jeunes se rendirent au stade en seule compagnie de leurs pareils en âge, ce qui s'est concrétisé par l'occupation de lieux séparés des adultes et où ils échappent à leur contrôle : les ends. Les jeunes supporters se sont approprié cet espace libre pour en faire un lieu de rencontre et de sociabilité où ils pourront construire eux-mêmes leurs propres événements »<sup>62</sup>.

Il est un fait que le stade demeure aujourd'hui un des derniers lieux de rencontre des générations et des classes sociales. Les tribunes semblent en outre divisées en micro-

---

<sup>60</sup> Voyez MIGNON P., L'argent du football, in *Le football, Pouvoirs*, n°101, Seuil, avril 2002, pp.89-104.

<sup>61</sup> HOURCADE N., Supportérisme : les ultras face au monde du football, in COMERON M. (sous la dir.), *La prévention de la violence dans les stades de football en Europe*, Commission Européenne, DG Justice et Affaires Intérieures, Programme Hippocrates, 2002, pp.48-49.

<sup>62</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Foot et violence. Politique, stades et hooligans*, Bruxelles, De Boeck, 1995, pp.175-176.



territoires où chaque petit groupe exerce une influence parfois en dehors des normes conventionnelles qui traversent la société contemporaine.

### 3.3 *L'agression ritualisée*<sup>63</sup>

Selon Marsh, qui a développé cette thèse, les bagarres entre supporters sont moyennement graves, surtout si les protagonistes sont laissés seuls et qu'un certain ordre d'action est présent. Marsh soutient qu'il y a deux grands types de comportements violents : la violence réelle, dirigée dans un but agressif contre un autre être humain ; l'aggro, qui consiste en un rituel d'actions agressives de type symbolique (séquences d'actions avortées). Dans l'aggro, un consensus existe à propos des règles internes de la bagarre. Dans ce cadre et par analogie avec le monde animal, l'objectif serait davantage d'humilier et de frapper les esprits que de blesser réellement l'adversaire. Si toutefois il devait y avoir des conséquences dommageables, à savoir des blessures réelles, il conviendrait de les attribuer à des dérapages de certains éléments du groupe – ce qui entraînerait alors la réprobation du groupe dans son ensemble – ou à l'intervention d'éléments extérieurs, par exemple une intervention policière maladroite.

A nouveau, cette théorie nous semble pouvoir servir de grille de lecture du comportement de certains trublions, notamment ceux se présentant comme appartenant à la mouvance ultra. « Les hooligans sont essentiellement préoccupés par la recherche d'incidents avec les hooligans adverses ou avec la police. (...) Au contraire, les ultras ont parfois recours à la violence, mais ils ne se focalisent pas sur elle »<sup>64</sup>. Dans leurs comportements, chants ou signes, les ultras adoptent le plus souvent une attitude potentiellement agressive mais l'on dépasse rarement la ritualisation destinée à marquer les esprits.

Chez les « vrais » hooligans, la théorie de l'agression ritualisée est certainement valable dans bien des occasions mais la régularité des bagarres effectives causant de réels blessés incite parfois à la prudence quant à l'applicabilité complète de la théorie à la réalité observable. Néanmoins, lors de l'émission « Envoyé Spécial », diffusée sur France 2 en 1999 et intitulée « Football : état de siège », des hooligans du club du Paris Saint-Germain évoquaient le plaisir d'effectuer une charge en bande contre les hooligans adverses pour la satisfaction de voir reculer ces derniers et afin que les visiteurs se souviennent qu'à tel match au Parc des Princes ils ont eu peur des supporters parisiens. Ce plaisir de charger est par ailleurs abordé dans cette étude, dans les chapitres consacrés à l'analyse des entretiens. Rappelons également ce que nous avons évoqué supra à propos de la structuration des sides en meneurs, noyau dur, stagiaires, etc. Nous rappelions à cette occasion que certains membres « se contentent » de provocations diverses et d'esbroufe gestuelle et verbale. Ceux qualifiés d' « adolescents » étaient ainsi décrits comme « les plus virulents à scander les slogans et à développer une gestuelle agressive vers le side adverse, lorsqu'ils sont séparés par des barrières ou des cordons policiers. Ils ne participent jamais aux affrontements physiques directs, mais une fraction s'associe aux affrontements aériens par jets de projectiles interposés »<sup>65</sup>. Les considérations relatives aux règles prévalant lors de l'affrontement, développées dans le chapitre exposant les résultats des entretiens, sont également à situer dans le contexte de cette théorie.

---

<sup>63</sup> Sur ce point, voyez COMERON M., Du gang au groupe social : une analyse socio-préventive, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.47-67.

<sup>64</sup> HOURCADE N., *Op. cit.*, p.42.

<sup>65</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Op. cit.*, p.148.

### 3.4 Alain Ehrenberg et la « rage de paraître »

A nouveau applicable aux ultras, la théorie d'Alain Ehrenberg sur la rage de paraître nous semble fondamentale. La violence serait dans ce cadre l'expression du rêve individualiste contemporain qui pousse chacun à être l'acteur de sa propre vie plutôt que le spectateur de celle des autres. La reconnaissance, le désir d'être connu et valorisé sont sans doute des caractéristiques majeures de notre temps. La médiatisation, forme moderne de consécration, offre à l'individu une visibilité et une identité, supposées permettre la sortie d'un anonymat relatif auquel semblent promis la plupart d'entre nous. « Faute de disposer des ressources nécessaires pour échapper à la masse des obscurs, des moyens qui permettent d'accéder à la visibilité professionnelle, ils cherchent à l'obtenir d'une autre manière en forçant le destin, en construisant eux-mêmes l'événement. Ils le déplacent vers leurs tribunes et l'authentifient par leur seule présence... Transformant l'inégalité qui exclut en différence qui personnalise, les hooligans symptomatisent ce monde pressé où l'on veut être quelqu'un tout de suite, ici et maintenant »<sup>66</sup>. Ce que d'aucuns recherchent à travers la télé-réalité et la médiatisation qu'elle assure, d'autres le trouvent dans les gradins des stades de football en rompant l'ordinaire dans une quête d'accomplissement personnel et de reconnaissance. Etre ultra permet les soirs de matches de devenir quelqu'un. « La théâtralisation violente de leur adhésion fait partie intégrante de cette stratégie d'attraction des regards »<sup>67</sup>. Ce mécanisme est, on le devine, loin d'être spécifique au football<sup>68</sup> mais l'exemple qu'il nous est donné d'observer ici en constitue indéniablement une merveilleuse illustration.

Il est également permis d'analyser les manifestations de violence des hooligans à la lumière de la théorie d'Ehrenberg. Dans ce cas, plutôt que la guerre symbolique, codifiée et ritualisée des ultras, c'est la bagarre elle-même qui est censée assurer une visibilité. Toutefois, il semble que les hooligans soient moins soucieux d'une visibilité importante. Dans le stade, ils ne cherchent pas réellement à se faire remarquer et préféreraient une surveillance moindre pour favoriser les confrontations attendues. En revanche, la médiatisation de leurs actions à travers les sites Internet connus dans le milieu est hautement recherchée et très glorifiante. La rage de paraître, telle que définie supra, peut par conséquent s'appliquer tout aussi bien dans ce cas précis.

N'oublions pas non plus qu'il est sans doute trop simpliste d'en conclure à une différence aussi nette entre hooligans et ultras, aussi préférons-nous inciter à garder quelque prudence à l'heure de tirer des enseignements généraux.

### 3.5 La théorie du contrôle (Elias, Hirschi) et la théorie des associations différentielles

Dans un ouvrage régulièrement cité dans les études portant sur la sociologie du sport<sup>69</sup>, Norbert Elias et Eric Dunning se sont attachés à décrire l'élaboration, l'apprentissage et l'affinement des conduites et des normes comportementales ayant conduit à la formation de

---

<sup>66</sup> EHRENBURG A., cité in GOVAERT S., COMERON M., *Op. cit.*, p.177.

<sup>67</sup> BROMBERGER C., La passion partisane chez les Ultra, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, p.42.

<sup>68</sup> Le terrorisme se nourrit parfois lui-même de cette théâtralisation et de cette spectacularisation de l'action pour exister. Sur ce thème, voyez par exemple CRETTEZ X., *La question corse*, Bruxelles, Complexe, 1999 ; CRETTEZ X., La mise en scène de la violence politique à travers les conférences de presse du FLNC, in La violence politique dans les démocraties occidentales, *Cultures & Conflits*, n°9-10, [www.conflits.org](http://www.conflits.org).

<sup>69</sup> ELIAS N., DUNNING E., *Sport et civilisation: la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

notre société actuelle. Selon ces auteurs, l'intériorisation des affects et l'adoucissement des comportements caractérisent l'évolution de nos sociétés, qui privilégient aujourd'hui le contrôle et l'apprentissage de l'autocontrôle de violence. Dans ce contexte, le sport est instrumentalisé en devenant un espace où le débridement des émotions est toléré ; il est un moyen de contrôler ses pulsions et s'inscrit dans un processus de civilisation des mœurs. « La plupart des sociétés humaines proposent des mesures pour se protéger contre ces tensions qu'elles créent elles-mêmes. Dans les sociétés ayant atteint un niveau relativement avancé de civilisation, (...) il existe une grande variété d'activités de loisir, dont le sport, qui ont précisément cette fonction »<sup>70</sup>. Toutefois, si l'on peut admettre que la pratique sportive peut remplir ces fonctions, comment expliquer le développement du hooliganisme ? « Elias apporte une double réponse : 'décivilisation' de certaines catégories sociales qui trouvent la violence 'agréable' et responsabilité de personnes moins avancées dans le processus de civilisation dont le lien segmentaire, fortement marqué par la violence dans les relations sociales, est la caractéristique majeure »<sup>71</sup>. « Elias et d'autres auteurs interprètent le phénomène à partir de la perspective du contrôle. Selon cette théorie, tout homme voudrait présenter un comportement délinquant, mais il y renonce parce qu'il est retenu par l'intensité de ses attachements conventionnels »<sup>72</sup>. L'individu est lié aux autres par un réseau de relations. Selon la théorie du lien social de Hirschi, plus les liens qui unissent l'individu à la société sont solides, moins cet individu aura de propension à commettre des actes délictueux<sup>73</sup>. La loi est perçue comme le résultat d'un consensus social, sa transgression résulte donc d'un trop faible engagement de l'individu par rapport à la conformité.

Cette théorie, si on l'applique au hooliganisme, ne vaut que si l'on constate que les hooligans bénéficient d'un lien trop faible avec les institutions assurant la conformité. Or, on le sait, tous les hooligans ne correspondent pas à l'image de personnes en marge de la société dans laquelle ils évoluent. Si elle peut à probablement s'appliquer pour un certain nombre de supporters, cette théorie n'est certainement pas généralisable puisque certains individus manifestement bien attachés à la société commettent pourtant des actes répréhensibles dans et autour des stades de football. Il est cependant intéressant de se rattacher à Hirschi lorsque l'on a à faire face à des supporters sans emploi, dans une situation de précarité manifeste, etc. Ce profil d'individus n'est par ailleurs assurément pas rare dans les tribunes.

Ceci renvoie également à la théorie des associations différentielles, développée en premier lieu par l'Américain Sutherland. Selon des idées qui ne sont pas sans rappeler celles de Gabriel Tarde et ses fameuses « lois de l'imitation », Sutherland tente de « décrire le processus par lequel un individu devient délinquant. Sa théorie de l'association différentielle soutient que le comportement criminel est appris (...). Un individu devient criminel quand il a été plus souvent et plus intensément exposé à des interprétations défavorables au respect de la loi qu'à des interprétations favorables. Les mécanismes de l'apprentissage criminel sont les mêmes que ceux de tout autre apprentissage »<sup>74</sup>. Les comportements déviants – ici le hooliganisme – résultent alors d'un processus de communication à l'intérieur du groupe. L'individu absorbe la culture du milieu environnant et s'y conforme. Si l'individu s'associe à un groupe qui prône la violation des normes sociales ou légales (par exemple, la violence contre des supporters adverses), il adoptera les conduites de ce groupe (déviant donc différentiel). La théorie des associations différentielles est donc « le prototype de la théorie

---

<sup>70</sup> *Idem*, p.53.

<sup>71</sup> BODIN D., ROBENE L., HEAS S., Sport et civilisation: la violence maîtrisée ?, [www.cafyd.com](http://www.cafyd.com).

<sup>72</sup> GOVAERT S., COMERON M., *Op. cit.*, p.177.

<sup>73</sup> Sur le thème, voyez BORN M., *Psychologie de la délinquance*, Bruxelles, De Boeck, 2003, pp.61-63.

<sup>74</sup> CUSSON M., *La criminologie*, Paris, Hachette, Les Fondamentaux, 4<sup>e</sup> édition, 2005, pp.55-56.

mécaniciste selon laquelle le comportement criminel, loin d'être inné, est acquis au terme d'un apprentissage. (...) (Elle) présuppose donc que chaque individu assimile invariablement la culture du milieu environnant à moins que d'autres modèles n'entrent en conflit avec elle. Comme l'écrit Jean Pinatel, elle procède donc de la doctrine du comportement ou béhaviorisme »<sup>75</sup>. La théorie du lien social s'inscrit dans la continuité de celle de Sutherland.

Le travail accompli dans le cadre du fan coaching<sup>76</sup> ne fait rien d'autre que s'inscrire dans la lignée de cette double théorie. En effet, en travaillant sur la réinsertion sociale et l'organisation d'activités pédagogiques et sportives, le fan coaching tente de prendre en considération les conditions de vie et les perspectives d'avenir des supporters, de leur apporter une plus-value socioculturelle. Il y a de fait fort à parier qu'en répondant à quelques questions fondamentales de tout individu (emploi, etc.), la situation de ceux-ci doit aller en s'améliorant. A l'inverse, le fait de baigner dans un milieu précarisé, sans réelles perspectives positives, ne peut que renforcer un ancrage dans la violence et la déviance. Il importe selon nous de voir dans quels cas un tel travail s'impose et, pour ce faire, il convient de connaître la situation au sein des différents clubs du pays.

## V. Eléments spécifiques

### 1. Données chiffrées

Avant d'aborder un état des lieux dans différents clubs belges, nous estimons utile de livrer quelques indications chiffrées sur le phénomène du football et de ses supporters. Nous nous basons pour cela sur les statistiques de l'Union belge de football et sur celles de la Police fédérale (SIF).

On dénombrait, pour la saison 2004-2005, 1.874 clubs de football dans le pays. Les provinces du Brabant, de Flandre-Orientale et d'Anvers sont celles comptant le plus d'équipes. Le nombre d'affiliés s'élevait alors à 425.198 personnes, pour 6.454 arbitres. Si l'on comptabilise le nombre total de matches joués, on constate que 342.892 rencontres se sont déroulées, réunissant en tout plus de six millions et demi de spectateurs (6.638.997). 44% de ces personnes étaient présentes lors de matches de première division, puisque les 306 matches de championnat (18 clubs, 34 journées, 9 matches par journée) ont attiré près de trois millions d'individus (2.907.146). 85.500 supporters en moyenne se sont donc rendus à chaque journée de championnat, ce qui fait une moyenne de 9.500 spectateurs par match, ce qui place la Belgique bien en dessous des grands championnats européens (France, Espagne, Italie, Allemagne, Angleterre).

Au niveau des effectifs policiers déployés, au cours de la saison 2004-2005 de première division, 32.840 personnes ont été mobilisées. La moyenne est donc de 94 policiers par match et d'un policier pour cent spectateurs. Le nombre de policiers est toutefois en chute par rapport à la saison précédente puisqu'en 2003-2004, pas moins de 39.329 policiers avaient été mobilisés. A noter que 27% des effectifs sont affectés à la surveillance des trois plus gros clubs : Anderlecht, Bruges et le Standard.

---

<sup>75</sup> KELLENS G., *Eléments de criminologie*, Bruxelles, Bruylant, 1998, pp.195-197.

<sup>76</sup> COMERON M., Socioprévention par l'encadrement pédagogique et social, in COMERON M. (sous la dir.), *La prévention de la violence dans les stades de football en Europe*, Commission Européenne, DG Justice et Affaires Intérieures, Programme Hippocrates, 2002, pp.110-113.

Au niveau des supporters à risque, la SIF nous indique qu'au 1<sup>er</sup> août 2006, 2.491 supporters à risque de clubs belges étaient repris dans sa banque de données. Trois raisons permettent à un individu d'y figurer : avoir commis une infraction à la loi football et qu'un PV ait été rédigé, avoir commis une infraction à la loi pénale mais que l'infraction soit liée à un match de football, être membre d'un noyau dur. On considère que l'on devient membre d'un noyau dur dès lors que le fait est démontré sur base de constatations : il faut deux constatations sur une période de deux ans pour que l'enregistrement soit maintenu.

La banque de données des supporters à risque contient les renseignements suivants : sexe, âge, lieu de résidence et club d'appartenance. Certains regrettent par ailleurs qu'il n'y ait pas d'informations sur la formation ou la situation familiale.

A examiner ces variables, on constate que l'immense majorité des supporters à risque sont des hommes (98%) d'âge adulte (98% également). La très grande majorité a entre 22 et 33 ans, avec une moyenne alors à 28 ans ½.

Notons qu'une liste des interdits de stade est d'un autre côté tenue à jour toutes les semaines par l'Union belge de football. Début août 2006, elle comprenait 490 noms. Nous disposons de quelques données plus précises mais celles-ci remontent à mai 2006. A cette date, 432 supporters étaient interdits de stade. L'âge moyen se situait autour des 29 ans. Les durées des interdictions de stade allaient de trois mois à près de vingt ans (durée moyenne : 1,3 an). Les interdictions de stade les plus longues touchaient les trentenaires alors que c'est dans la tranche des 14-17 ans que l'on retrouvait les interdictions les plus courtes (0,4 an en moyenne). Notons qu'à peine plus de la moitié des interdictions de stade (53%) ont été prononcées à l'encontre de supporters de clubs de première division. 28% des interdits de stade sont supporters d'un club de deuxième division, 10% de troisième division. En première division, tous les clubs sont touchés mais cinq clubs comptaient à cette date moins de cinq exclus : Roulers, Saint-Trond, Cercle Bruges, Westerlo et Mouscron. De manière globale, c'est l'Antwerp qui comptait le plus d'interdits de stade (80) devant Genk et le Standard (35).

Si l'on se réfère à nouveau à la base de données de la SIF sur les 2.491 supporters à risque, les cinq clubs comptant le plus de ces supporters sont l'Antwerp (267 personnes/11% du total), le Standard (263/11), Anderlecht (227/9), le Club de Bruges (214/9) et le GBA (155/6). Viennent ensuite Genk (147/6), Charleroi (138/6), La Louvière (106/4), le KV Malines (90/4) et La Gantoise (85/3). En comptant bien, on s'aperçoit que 45% des supporters à risque proviennent des cinq clubs au plus gros contingent. On monte à 68% si l'on prend en considération le top 10 des clubs comprenant le plus de supporters à risque.

Le rapport de la SIF pour la saison 2004-2005 offrait en outre une présentation détaillée des supporters à risque. En attendant le nouveau rapport, nous citons ici quelques éléments qui avaient alors retenu notre attention. Les données actualisées seront vraisemblablement revues légèrement à la baisse, le nombre de supporters à risque présents dans la base de données ayant quelque peu chuté (passant de 2.733 à 2.491). En étudiant alors la répartition géographique, on constate que la province d'Anvers était le meilleur fournisseur de supporters à risque (952 personnes), loin devant la Flandre Orientale (448), le Limbourg (429), le Hainaut (219), la Flandre Occidentale (208) ou la province de Liège (157). Remarquons toutefois que la Flandre compte plus d'habitants que la Wallonie, aussi n'est-il pas étonnant d'y retrouver un plus grand nombre de supporters considérés à risque. Sur le plan des villes, la palme revenait également à Anvers (184). La cité diamantaire devançait ici Malines (93),

Genk (85), Deurne (82) et Gand (72). La première ville wallonne du classement était Charleroi (51).

Enfin, pour la saison 2004-2005, 838 PV relatifs à la loi football ont été dressés, dont 532 pour la première division.

## **2. Etat des lieux dans différents clubs belges**

Dans cette section, nous dressons un rapide état des lieux de la situation actuelle dans différents clubs belges. Notre propos n'est pas exhaustif ; il se veut une approche descriptive de ce qui prévaut en 2006 dans certains clubs confrontés à des problèmes, par ailleurs variables, de hooliganisme. Parce que cela représenterait une tâche démesurée, nous ne retraçons pas l'historique du supportérisme propre à chaque club ou ville du pays. Nous préférons nous centrer ici sur la situation actuelle, même s'il est parfois essentiel de faire référence à des éléments antérieurs expliquant l'avènement de groupes contemporains. L'étude que nous avons réalisée porte sur des clubs wallons (Standard de Liège, Charleroi, La Louvière), flamands (Antwerp, GBA, KV Malines, La Gantoise, Genk et Club de Bruges) et bruxellois (Anderlecht et Brussels).

### *2.1 R.S.C. Anderlecht*

Il y a environ une vingtaine d'années, apparaît et se développe un noyau dur autour du club d'Anderlecht : le « O-Side ». A l'époque, on assiste lors des soirées à des bagarres entre jeunes bandes rivales des quartiers bruxellois. En réaction, une série de ces salles de soirée sont fermées. Cette mesure ne réfrène toutefois pas la volonté des jeunes de sortir en groupe et le plaisir d'être en bande ajouté à l'exemple venu d'Angleterre amènent à la création du « O-Side », dont le nom vient du fait que les supporters se réunissent dans le bloc O du stade, là où sont alors situées les places les moins onéreuses. Le bloc O rassemble dès lors les bandes qui jusque là prenaient plaisir à s'affronter ; il est constitué à 80% de Bruxellois de souche. Les années passent, émaillées ça et là d'incidents divers. Les créateurs du O-Side commencent à prendre de l'âge, d'autres font l'objet de condamnations pénales. Les années 1996-1997 voient alors la naissance d'un nouveau groupe, le M4, du nom d'une autre partie de tribune du stade. Y déménagent des anciens du O-Side, « la crème du O-Side », selon l'expression d'un spécialiste policier de la question. Certains problèmes de sécurité sont toutefois manifestes en raison de la trop faible distance physique entre les supporters anderlechtois et les fans adverses. La police interviendra alors pour faire déplacer les hooligans dans une tribune (K4) située à un autre endroit du stade, plus éloignée de la zone réservée aux visiteurs. C'est à ce moment que les supporters anderlechtois les plus acharnés et posant le plus de problèmes de sécurité prennent le nom de BCS, Brussels Casual Service.

Aujourd'hui, le BCS est toujours bien présent mais, comme c'est le cas pour l'ensemble des groupes hooligans belges, son activité a, par rapport à il y a quelques années, sensiblement diminué. La peur du gendarme – entendez, de la loi foot – semble notamment produire ses effets. Les incidents violents dans l'enceinte du Stade Constant Vanden Stock, le stade d'Anderlecht, sont devenus marginaux. A en croire le rapport de la SIF, seuls quatorze incidents auraient été relevés lors de la saison 2004-2005, dont une majorité de provocations et pour l'essentiel hors du stade<sup>77</sup>.

---

<sup>77</sup> CHARLIER P., DE VREESE S., MAES B., QUATAERT J., *Rapport annuel SIF saison 2004-2005*, p.22.

Nous aborderons plus tard le caractère généralisable de ce constat mais signalons d'emblée que se sentant surveillés dans le stade, a fortiori lors des matches à domicile, les supporters à risque privilégient de nos jours les actions délictueuses à l'extérieur du stade, en déplacement, voire à l'étranger.

Victime des diverses condamnations de ses membres, le BCS apparaît actuellement à l'intérieur même du stade comme un groupe désuni, un agrégat d'individus dont l'assistance aux matches ne pose pratiquement plus aucun problème. Le groupe existe par conséquent davantage hors du stade que dedans. Les leaders et les interdits de stade assistent le plus souvent au match de leur équipe favorite dans un café, dans une ambiance quelque peu débridée. Le BCS est composé de sujets adultes, autour de la trentaine d'années, francophones comme néerlandophones. Selon les spotters rencontrés, ils seraient entre cent et cent vingt, mais le noyau dur ne compterait qu'environ quatre-vingts individus. Le BCS est, selon leurs dires, « le seul groupe à Anderlecht à créer des problèmes », un ensemble de passionnés du football et de leur club. Le groupe semble également être un des seuls groupes belges à parvenir à recruter des jeunes. Les regards du BCS sont désormais tournés de plus en plus vers l'étranger, là où ils ne rencontrent pas le même régime juridique qu'en Belgique, bénéficiant de ce fait d'une relative impunité. Le club a également la chance de participer très régulièrement aux coupes européennes.

Signalons d'ores et déjà que les alliances entre groupements de supporters européens nous apparaissent comme un des, sinon le principal point à surveiller dans un avenir proche. Avec la disparition des frontières intérieures aux pays membres de l'Union européenne<sup>78</sup>, les hooligans de l'Europe entière voient ainsi la possibilité d'aller assister à des matches à l'étranger, de nouer des relations avec certains groupes hooligans de clubs allemands, français ou néerlandais, principalement, et de rechercher des confrontations sans la crainte permanente de tomber sous le coup de la loi football belge. Une harmonisation européenne est à ce titre plébiscitée par bon nombre de responsables.

Pour ce qui concerne Anderlecht, les liens privilégiés semblent avoir été noués avec les supporters violents de l'Ajax Amsterdam. D'autres contacts existeraient mais de façon beaucoup plus marginale avec certains éléments du Paris S.G., du FC Metz et du Borussia Mönchengladbach. Des émissaires de ces clubs viendraient assister à des matches disputés par Anderlecht et des membres du BCS feraient de même à l'occasion de certaines rencontres aux Pays-Bas, en France ou en Allemagne, notamment lors des principaux « gros matches » de ces championnats (par exemple, les rencontres avec le Feyenoord de Rotterdam ou le PSV Eindhoven pour l'Ajax). Le rôle des spotters<sup>79</sup> dans la collecte d'informations est ici primordiale.

Au niveau national, certaines alliances se créent également parfois. Le BCS d'Anderlecht entretiendrait ainsi de bons rapports avec les éléments à risque du Brussels, du KV Mechelen et, dans une moindre mesure, de Charleroi. A l'inverse, selon les personnes rencontrées, les principaux clubs ennemis sont le FC Bruges, l'Antwerp et le Standard. Notons également ici

---

<sup>78</sup> En vertu des accords de Schengen, entrés en vigueur en 1995.

<sup>79</sup> « Ces policiers en civil accompagnent le side durant les matches de compétition. Ils créent une interaction personnalisée. Ils sont connus par l'ensemble du groupe et connaissent individuellement chaque membre du noyau dur, la richesse du contact étant facilitée par leurs affinités avec le domaine footballistique. Ils assurent une mission de renseignements et n'interviennent jamais dans les actions de répression directe », in COMERON M., Sécurité et violence dans les stades de football, *Revue de Droit Pénal et de Criminologie*, 1992, n°9-10, p.838.

que le BCS est considéré partout en Belgique, même par ses adversaires, comme le groupe le plus puissant à l'heure actuelle.

Entre les spotters et le noyau dur anderlechtois, nous avons pu noter une certaine forme de respect mutuel. Bien que poussés par des motivations contradictoires, chaque catégorie d'acteurs connaît le rôle de l'autre et l'opposition, si elle n'en est pas moins réelle, se joue « dans les règles de l'art ». Nous reviendrons dans un chapitre ultérieur sur les rapports entre policiers et hooligans et tenterons de modéliser une série d'interactions qu'il nous semble pertinent d'observer.

Plusieurs éléments du groupe, comme cela se fait par ailleurs, consomment également de la cocaïne. La consommation d'alcool est quant à elle généralisée.

Le mouvement se veut enfin totalement apolitique.

A côté du BCS, un second groupe de supporters doit ici être mentionné : la « Mauve Army ». Celle-ci se regroupe dans la tribune 4, située derrière le goal. Il s'agit d'un mouvement d'ambiance, aux agissements copiés sur le modèle latin. La Mauve Army a des contacts réguliers avec la sécurité du club et, en cas de spectacle prévu, les pompiers locaux sont prévenus afin de minimiser les risques d'incident. Le danger avec ce groupe serait, d'après les professionnels rencontrés, que celui-ci évolue négativement et prenne modèle sur le comportement des noyaux durs. Il convient donc d'assurer un dialogue constant afin de réduire les risques de radicalisation du mouvement. A l'heure actuelle, le problème essentiel demeure, comme c'est le cas avec tous les mouvements de type ultra, la régulation de l'allumage de feux de Bengale.

## *2.2 R. Antwerp F.C.*

Comme c'est souvent le cas en Flandre, le club anversois n'est pas gagné par la furia ultra. Selon les dires de personnes que nous avons pu interroger, les supporters, davantage séduits par le modèle anglais que par la culture latine, n'apprécient guère cette tendance, estimant que dans un stade de football, « on n'est pas au carnaval ». Dès lors, les incidents qui se produisent sont de natures diverses mêlant violence et indiscipline généralisée. A l'Antwerp, selon un membre du club, « tous les supporters sont bizarres. C'est l'indiscipline totale. Il n'y a pas de normes. Où se trouvent les personnes normales ? Ici, il n'y a pas de supporters A ». Pourtant, un groupe considéré comme hooligan demeure toujours.

D'abord nommé X-Side (sur le même modèle, on rencontrera ensuite le O-Side d'Anderlecht ou encore l'East-Side de Bruges), le groupe a vu son nom changer pour devenir l'Antwerp Casual Crew (ACC). Les membres sont toujours présents mais il nous a été affirmé qu'aucun meneur ne se détache à l'heure actuelle. La capacité maximale de mobilisation du groupe tourne autour des cent cinquante personnes, même si près du double figurent dans la banque de données des supporters à avoir à l'œil. Les membres de l'ACC sont âgés entre vingt-cinq et quarante ans. Selon les professionnels rencontrés, ils ne véhiculeraient pas d'idéologie politique particulière. Seuls des chants anti-wallons se feraient entendre dans les stades où se rendent les supporters anversois. Le point de la consommation de produits stupéfiants semble en revanche plus problématique. Comme dans la majorité des stades, l'alcool coule à flots les soirs de match mais des professionnels nous ont affirmé que l'on rencontrait également du cannabis, de l'ecstasy, de l'héroïne et de la cocaïne. Selon un interviewé, « il y a eu une fois un contrôle en matière de drogues et pratiquement tout le monde avait de la drogue ». Des



liens existeraient également entre le noyau dur de l'Antwerp et la criminalité, notamment en ce qui concerne le trafic de drogues.

Les supporters anversoïis entretiennent depuis quelques temps de bons rapports avec ceux du principal club de Rotterdam, le Feyenoord. Toutefois, des incidents ayant surpris tous les observateurs se sont produits en mars 2006 entre les noyaux durs des deux clubs. A l'occasion de la réception du KV Mechelen, des bagarres ont en effet éclaté dans le centre-ville puis aux alentours du stade pour des raisons relativement obscures (un Anversoïis aurait en effet renversé involontairement avec sa moto un membre de Feyenoord, ce qui aurait mis le feu aux poudres entre les deux groupes). L'alliance entre les deux clubs qui prévalait jusqu'alors va-t-elle évoluer ? L'avenir permettra de répondre à cette question.

D'autres bons contacts existent avec le club allemand de Leverkusen, au sein duquel un ancien joueur emblématique de l'Antwerp, Hans-Peter Leenhoff, occupe une fonction dirigeante. Selon la direction du club anversoïis, il n'y a cependant jamais eu de problème avec les supporters allemands.

A l'opposé, certains supporters sont mal-aimés de ceux de l'Antwerp, au premier rang desquels on peut citer ceux de l'autre grand club de la ville, le Germinal Beerschot Antwerpen (GBA). Cette remarque, valable à l'échelon de l'ensemble du public, ne concerne toutefois pas les leaders des deux groupes qui entretiendraient de bons rapports et auraient opéré un rapprochement entre les supporters violents des deux clubs. La haine est en revanche incontestable à l'égard des hooligans du Club de Bruges. C'est d'ailleurs à la suite d'affrontements très importants à Massenhoven, dans la banlieue anversoïise, avec le noyau dur brugeois que les hooligans de l'Antwerp se sont quelque peu calmés. C'est aussi l'époque où le club est descendu en deuxième division, les opportunités de bagarres se sont dès lors faites plus rares et la cohésion qui naît de la répétition des expériences émotionnelles vécues en groupe s'en est trouvée effilochée. En deuxième division, les supporters violents anversoïis souffriraient quelque peu de la faiblesse des opposants potentiels. Une remontée en première division, plus que jamais à l'ordre du jour, modifierait en revanche sans doute la donne.

Les problèmes d'insécurité les plus fréquents concerneraient enfin aujourd'hui la violence des supporters de l'Antwerp entre eux. « Toutes les occasions sont bonnes », nous affirme un membre du club, même lorsqu'il s'agit d'un événement festif comme le match annuel des anciennes gloires du club (« gloriendag ») ou celui des supporters (« fandag »).

### *2.3 Club Brugge*

Les supporters les plus fidèles du Club de Bruges sont rassemblés au sein de fédérations. Celles-ci nous ont été décrites comme très organisées et seraient entre autres en charge de la distribution de certains tickets pour les matches du club. Disposant de leur propre marketing, ces fédérations sont en contact permanent avec les services de police locaux. Les deux principales fédérations sont la « Fédération des supporters du Club de Bruges » et la « Blue Army ».

La Fédération a été « reconnue officiellement par les dirigeants comme le porte-parole des supporters. La fédération des supporters veut avant tout offrir de bons services aux supporters du Club. À côté de l'organisation des voyages en autobus et des soirées de supporters, la fédération des supporters assure aussi l'organisation d'innombrables événements. (...) La

fédération des supporters représente un total de 10.260 membres répartis au sein de soixante-deux clubs de supporters officiels reconnus »<sup>80</sup>.

La Blue Army, mouvement plus récent (neuf ans d'âge en 2006) et plus visible, composée d'individus plus jeunes et plutôt bien intégrés socialement, a quant à elle pour mission « d'obtenir une ambiance maximale lors des matches à domicile et en déplacement. (...) La Blue Army espère animer un sentiment de solidarité entre les supporters et raviver encore plus la flamme avec des chants. (...) Lors de la soirée du Blue Army, bon nombre de supporters brugeois peuvent se rencontrer et apprendre à se connaître. (...) Le Blue Army fut fondé par l'idéalisme et par le fanatisme de quelques irréductibles parmi les plus terribles supporters du Club. Par la force des choses, il se subsidie lui-même, en organisant des parrainages et du merchandising. Le bien-être du FC Bruges se trouve au-dessus de tout. En résumé, le Blue Army, c'est la passion du football, un idéalisme effréné, une ambiance durant nonante minutes, des informations pour tous les supporters du FCB, la communication ouverte, créative et positive »<sup>81</sup>. La Blue Army organise donc des tifos et soutient l'équipe par de puissants chants sur le modèle anglo-saxon. Selon un responsable policier local, la différence de supportérisme avec les clubs wallons est claire : il n'est pas question de tendance ultra au Club de Bruges (absence de fumigènes notamment).

Hormis quelques provocations verbales, ces deux organisations ne sont cependant pas à l'origine d'incidents. Elles assureraient également une certaine forme d'autocontrôle sur leurs membres.

Un groupe, indépendant de ces deux fédérations, est en revanche responsable de la majorité des problèmes de sécurité brugeois : le « Bruges Casual Firm », dénomination faisant suite à ce qui était auparavant connu sous le nom de « East-Side ». Le nom « BCF » est par ailleurs lui aussi en voie de disparition suite à une procédure judiciaire lancée après des incidents survenus en 2002 entre les hooligans brugeois et leurs homologues de Galatasaray. Nous utilisons toutefois encore le nom BCF dans ce rapport.

Réunissant au minimum une centaine de personnes et presque deux cents individus, âgés de vingt(-cinq) à quarante ans, à l'occasion des rencontres les plus importantes, le BCF veut donc rester en marge des associations existantes. Alors que le club draine des fans venant de différentes provinces belges, le BCF aurait un ancrage régional légèrement plus marqué. Comme bon nombre de supporters violents du pays, les membres du BCF sont décrits par la police comme des gens plutôt bien intégrés et rationnels, qui connaîtraient très bien la législation spécifique et ne se risqueraient à commettre ou provoquer des incidents que dans certaines circonstances favorables. Selon la police brugeoise, il ne faudrait pas laisser ces supporters sans surveillance sous peine de s'exposer à des problèmes plus ou moins graves. Nous verrons dans la suite de ce rapport si nos entretiens confirment cette vision.

Une frange du BCF véhicule, de l'aveu même des individus concernés, des idées flamingantes extrémistes de droite. Quelques membres appartiendraient selon la police au mouvement des Hell's Angels. L'hypothèse d'un noyautage politique du groupe a toutefois été réfutée ; l'attrance pour la droite radicale ne serait tout au plus que la reproduction d'opinions qui sont préexistantes et en circulation dans la société flamande.

---

<sup>80</sup> [www.clubbrugge.be](http://www.clubbrugge.be); [www.supportersfederatieclubbrugge.be](http://www.supportersfederatieclubbrugge.be).

<sup>81</sup> [www.clubbrugge.be](http://www.clubbrugge.be); [www.blue-army.com](http://www.blue-army.com).

En tant qu'espace social brassant toutes sortes de publics, le stade est également fréquenté par des individus qui consomment diverses substances psychotropes prohibées. La consommation de cocaïne, comme nous le verrons, est nettement en pole position parmi les différents produits et rencontre un succès croissant auprès des éléments les plus jeunes du groupe. La police exclut par ailleurs l'existence d'un phénomène de deal particulier dans l'enceinte du stade.

Les supporters du BCF assistent en outre régulièrement à des matches de championnats étrangers, principalement à Milwall, West Ham, La Haye et Lille. L'alliance avec Lille nous a été décrite comme la plus solide et des visites réciproques sont très fréquentes, voire systématiques. L'envie d'assister à des matches de championnats souvent plus attrayants se combine alors à une recherche spécifique de violence contre des groupes adverses.

Au niveau national, les inimitiés sont multiples mais les adversaires les plus abhorrés demeurent les Anderlechtois. Chaque match opposant les deux clubs comporte en effet un risque majeur de recherche d'affrontements physiques. De bons contacts existent en revanche entre les meneurs brugeois et ceux du GBA. Enfin, le BCF ne semble pas intéressé par les matches de l'équipe nationale.

#### *2.4 F.C. Brussels*

La faillite en 2001-2002 du RWDM (Racing White Daring Molenbeek) allait entraîner la disparition d'un des plus vieux clubs du pays. Une fusion entre le Molenbeek Brussels et le KFC Strombeek devait alors faire revivre le Stade Machtens : le FC Brussels était né<sup>82</sup>. Les anciens supporters du RWDM, partis avec leur club et au départ sceptiques devant la renaissance d'un club dans leur stade, allaient par la suite revenir avec la réussite sportive du FC Brussels. Avec le cortège des « bons » supporters, ont également réapparu les anciens du noyau dur.

Pour comprendre la situation du club de Molenbeek, il convient de mentionner l'existence de quatre groupes distincts de supporters. Expliquons en dès à présent la morphologie.

Le groupe le plus problématique est le BCM 47, Brussels Casual Molenbeek<sup>83</sup>. Ce groupe est composé d'une trentaine d'individus d'un âge compris entre 30 et 45 ans. Ces personnes sont très attachées à l'extrême droite, un membre du BCM 47 jouant même dans un groupe musical connu dans le milieu skinhead. Tout comme c'est le cas pour les membres de nombreux noyaux durs, les individus se revendiquant du BCM 47 se manifestent calmés depuis l'arrivée dans le paysage juridico-sportif de la loi football<sup>84</sup>. Le groupe nous a été décrit comme très bien structuré, organisé autour d'un chef ; ses membres connaissent très bien la législation en vigueur, proviennent dans leur grande majorité de la ville de Bruxelles et sont de ce fait majoritairement francophones. Reconnaisables à leur style propre aux skinheads (crâne rasé, tatouages), ils entretiennent des contacts permanents avec le club lorrain du FC Metz. En raison de la plus grande facilité à créer des incidents sans être sanctionné sur le territoire français, les échanges se font la plupart du temps dans le sens Bruxelles/Metz. Il arrive également que les membres du BCM 47 se déplacent pour assister à des matches dans les divisions inférieures belges. Les rencontres de l'Union Saint-Gilloise, en

---

<sup>82</sup> Voyez le site [www.rwddm.be](http://www.rwddm.be) pour une histoire complète de la disparition de l'un et de l'apparition de l'autre.

<sup>83</sup> Le nombre 47 correspond au numéro de matricule de l'ancien RWDM.

<sup>84</sup> Sur le nombre d'incidents commis par les supporters du Brussels, voyez CHARLIER P., DE VREESE S., MAES B., QUATAERT J., *Rapport annuel SIF saison 2004-2005*, p.28.

deuxième division, serviraient ainsi parfois d'occasion pour rencontrer les hooligans malinois ou anversois. Le BCM 47 semble entretenir de meilleurs rapports avec les clubs flamands en général qu'avec les clubs wallons. Si une réelle rivalité existe lors des derbys, les hooligans du Brussels témoignent également d'une certaine forme de solidarité entre gens de la capitale, puisque qu'ils ont des contacts très positifs avec les supporters violents d'Anderlecht. Les clubs avec lesquels la haine est la plus forte sont donc les clubs wallons : La Louvière, Charleroi et le Standard de Liège. Le but ultime du BCM 47 nous a été décrit comme étant la recherche de « la fight », l'entrée en contacts physiques avec les hooligans adverses. Les policiers molenbeekois s'interdisent tout relâchement dans l'accompagnement et la surveillance de ce groupe : « Si on les laisse faire, ils vont vraiment aller se battre. Ils ne font pas ça seulement pour provoquer et faire peur. Il y a un vrai aspect 'fight' ». Toutefois, les membres du BCM 47 nous ont été dépeints comme de vrais passionnés du football et de leur club en particulier. Nous réfutons donc l'idée de hooligans, peu concernés par le football, agissant de manière barbare, recherchant des opposants indistinctement et ne trouvant dans l'environnement du stade et ses alentours qu'un lieu facilitant l'incontrôlabilité des actes. Nous renvoyons sur ce point à ce que nous avons déjà dit supra. Les membres du BCM 47 se retrouvent en outre régulièrement en semaine et il semble que le football soit leur principal sujet de conversation en même temps qu'il représente leur élément rassembleur. Notons enfin que le leader du groupe va recevoir sous peu une interdiction de stade ; il importera à cette occasion d'en observer l'impact sur les agissements du groupe.

Un deuxième groupe, majoritairement francophone lui aussi, est né d'une scission du BCM 47. Certains de ses membres souhaitent alors prendre leurs distances avec l'ensemble du groupe. Ces individus sont regroupés sous l'appellation « Brussels Boys ». D'après nos entretiens, les Brussels Boys seraient aujourd'hui essentiellement un groupe de suiveurs, âgés entre 20 et 35 ans et agissant plutôt au coup par coup. Leurs affinités politiques vont également vers l'extrême droite mais la tendance serait moins marquée qu'elle ne l'est chez les membres du BCM 47. Les Brussels Boys, au contraire du BCM 47 qui se rend toujours aux matches en voitures privées, font les déplacements en car. Lors des matches disputés à l'extérieur, le contrôle du groupe s'en trouve dès lors facilité. L'alcool demeure un problème majeur, au même titre que la consommation de marijuana. Au niveau des alliances nouées avec des supporters étrangers, les Brussels Boys ont développé des contacts avec les supporters du club écossais d'Edimbourg, Hearts of Midlothian. Des échanges existent quelques fois par saison mais tout semble se passer pour le mieux. Cette alliance aurait, selon les spotters, un indéniable aspect festif et aucun incident important n'aurait jusqu'ici été relevé.

Le BCM 47 et les Brussels Boys disposent chacun d'un local spécifique à proximité du stade.

La tendance ultra existe également au FC Brussels. Deux groupes sont à ranger dans cette catégorie, le BF 05<sup>85</sup> et Sfeerteam. Il s'agit de groupes d'ambiance, composés d'individus plus jeunes (17-25 ans pour le premier ; 20-35 ans pour le second). Tous deux essaient de se faire une place au sein du club et ne revendiquent aucune affiliation politique. Ils sont décrits comme plus impulsifs mais ne recherchant pas les contacts physiques. Comme avec la plupart des mouvements ultras, la principale pomme de discorde concerne les infractions à la loi football : insultes, provocations, etc. Il y a pour l'heure peu de problèmes d'utilisation d'engins pyrotechniques.

---

<sup>85</sup> Brussels Fanatics + année de création du groupe (2005).

## 2.5 Sporting de Charleroi<sup>86</sup>

La politique de la cellule football de la police locale de Charleroi est axée sur deux grands principes : l'accueil des « bons » supporters et la tolérance zéro à l'égard des trublions.

En matière de fauteurs de troubles, le principal groupe problématique est représenté par les « Wallon's Boys ». Ce mouvement, classé traditionnellement dans la catégorie C<sup>87</sup>, comprend un noyau dur d'une soixantaine de personnes<sup>88</sup>. Dirigé par quelques meneurs bénéficiant au sein du groupe d'une aura particulière, les Wallon's Boys n'en sont pas moins extrêmement soudés. « Le groupe avant tout » semble être leur leitmotiv. Ce groupe est vieillissant (moyenne d'âge tournant début 2006 autour de la trentaine d'années), ne recrute plus de jeunes (plutôt attirés par les groupes à tendance ultra) et, comme d'autres mouvements du même type, a donc tendance à quelque peu s'assagir avec les années. Les membres du noyau dur ont en effet fondé une famille, trouvé un emploi plus stable<sup>89</sup> et la relative insouciance qui caractérise la (post-)adolescence s'essouffle peu à peu. D'autres ont fait l'objet d'une interdiction de stade parfois assortie d'amende. La crainte de la loi football et le poids des années semblent par conséquent avoir partiellement réduit le volume d'action du groupe. D'après les résultats de nos entretiens, le potentiel dangereux demeure toutefois présent chez des individus dont bon nombre seraient consommateurs de diverses substances psychotropes.

Le fan coaching de Charleroi effectue depuis plusieurs années un travail auprès des Wallon's Boys. Si le travail effectué dans ce cadre nous semble extrêmement positif à maints égards, il semble cependant difficile d'établir avec précision l'existence d'une corrélation entre la chute de l'activité des Wallon's Boys et le travail social accompli à leurs côtés, de même qu'il serait impossible de déterminer l'ampleur de cette dernière. Comme souvent dans l'action sociale, il est malaisé pour des raisons méthodologiques d'évaluer l'efficacité des programmes mis en œuvre. Il est en revanche permis d'évoquer le lien entre les Wallon's Boys et les idéologies d'extrême droite, de plus en plus en vogue lors des élections de la ville de Charleroi. La plupart de ses membres se revendique en effet de ces idées la plupart du temps réprouvées socialement et il nous a été avancé qu'un membre du noyau dur fait actuellement partie du parti politique « Nation » dont le programme affiché laisse planer peu de doutes sur son orientation<sup>90</sup>. D'après la police locale de Charleroi, certains petits incidents se produiraient

---

<sup>86</sup> Le nom exact du club est Royal Charleroi Sporting Club (RCSC). [www.sporting-charleroi.be](http://www.sporting-charleroi.be).

<sup>87</sup> Les catégories A, B et C constituent une classification créée à l'initiative du Conseil de l'Europe à des fins de gestion de l'information policière. Le besoin d'une nomenclature unique entraîna cette classification des supporters en trois catégories distinctes. Les A correspondent aux « bons » supporters ne présentant aucun risque pour la sécurité ; les C sont définis comme ceux faisant partie des noyaux durs hooligans, ils sont structurés, censés rechercher les incidents et y prendre part de manière volontaire et manifeste ; les B quant à eux sont considérés comme les supporters à risque, ils n'ont pas de stratégie particulière mais sont susceptibles de profiter des opportunités créées par les C. Les B pourraient donc prendre part à des incidents dont ils ne seraient pourtant pas à l'origine. Au contraire des C, les B ne sont pas tous personnellement identifiés par les services de police. Précisons toutefois que cette classification ne repose sur aucune analyse objective des supporters, il s'agit d'une séparation réalisée afin de faciliter le travail et l'échange d'informations policières. Voyez spécialement CONSEIL DE L'EUROPE, *Recommandation relative au renforcement de la sécurité dans les stades (91/1)*, ainsi que la *Recommandation concernant l'utilisation de formulaires types pour l'échange de renseignements de police en vue de manifestations sportives à haut risque (T-RV/97/1)*. <http://www.coe.int/DefaultFR.asp>.

<sup>88</sup> Notons que lors de notre rencontre avec le fan coaching de Charleroi, on ne nous a parlé que « d'une trentaine de gars maximum ».

<sup>89</sup> Selon une personne que nous avons pu interroger, une série de membres du noyau dur sont employés par des sociétés de gardiennage. La crainte de perdre leur agrégation professionnelle expliquerait ainsi une attitude, à défaut d'un profond changement de mentalité, pacifiée.

<sup>90</sup> Consultez pour cela le site Internet du mouvement : [www.nation.be](http://www.nation.be).

dans ce contexte entre Wallon's Boys et jeunes immigrés noirs ou maghrébins. La section relative à la politisation des tribunes vient d'ailleurs confirmer la chose, comme en témoignent plusieurs témoignages recueillis.

Comme presque tous les groupes hooligans, les Wallon's Boys ont également développé certaines alliances avec d'autres clubs européens. Leurs meilleurs contacts se font avec les supporters du club néerlandais du PSV Eindhoven. Des échanges réguliers en vue de renforcer les effectifs ont lieu et, d'après la police locale et le fan coaching, la vigilance est de mise, notamment sur le parcours entre le café des Wallon's Boys, situé dans la ville haute, et le stade, sis lui aussi dans la ville haute. Rappelons que les supporters d'Eindhoven, qui nous ont été décrits comme de grands consommateurs de stupéfiants, sont les ennemis jurés de ceux de l'Ajax et du Feyenoord ; toutes les rencontres qui pourraient impliquer un de ces clubs sur le sol belge est donc sujet à une visite carolo ayant pour objectif de venir donner un coup de main à leurs amis d'Eindhoven. Sur le plan national, les Wallon's Boys entretiennent à l'heure actuelle des rapports corrects avec les supporters anderlechtois. Le noyau dur haï est celui du Standard de Liège, des conflits réguliers opposant les deux groupes sur fond de suprématie régionale. Les rapports seraient également pour le moins tendus avec le noyau dur du Brussels et avec celui de la Louvière. Les supporters lillois ne seraient enfin pas non plus les bienvenus en terre hennuyère suite à une série d'incidents ayant émaillé les rencontres amicales de pré-saison organisées depuis quelques années entre Charleroi et le LOSC. Notons enfin que récemment banni, le nom du groupe est devenu « RCSC Boys 91 ». Tout le monde continue pourtant à les appeler Wallon's Boys.

La Wallonie étant de culture latine, la mouvance ultra n'a pas épargné Charleroi. Elle y est représentée par les « White & Black Storm Ultras » (WBSU). Pour ces derniers, chaque match est perçu comme un combat à mener. Leur volonté d'implication au sein du club est forte et ils assimilent leur rôle à celui d'un syndicat, censé protéger les intérêts supérieurs du club. Les WBSU sont en outre membres de l'association « Tribunes Libres » qui rassemble les différents mouvements ultras et préconise entre autres l'utilisation des fumigènes dans les tribunes ou la baisse du prix des tickets. Leur désir est de créer une animation dans le stade, à l'entrée des joueurs et durant le match. Le groupe est plus jeune que ne le sont les Wallon's Boys, il comportait début 2006 une soixante de personnes mais il tend à grossir régulièrement. Les problèmes causés par les WBSU sont davantage des problèmes de sécurité (infractions à la loi football, spécialement le jet de fumigènes et les provocations) que des problèmes de violence. Le groupe ne revendique officiellement aucune appartenance politique mais, selon la police locale, dans les faits et dans le discours, les WBSU constitueraient « un groupe gauchiste : pour eux, tout doit être permis ». La police déplore également leur attitude qualifiée d'anti-police. Les membres du WBSU arboreraient en effet régulièrement le sigle ACAB (« All Cops Are Bastard ») et écriraient fréquemment au Comité P pour se plaindre de prétendus mauvais traitements policiers. Toujours selon la police, il serait « impossible de discuter avec eux ».

Bien que composant ensemble l'association Tribunes Libres, les WBSU s'opposent à leurs homologues liégeois des Ultras Infernos, dont nous détaillons la morphologie dans une section suivante, ainsi qu'aux ultras louviérois, les Ultraal. Comme ces derniers, ils consomment du cannabis à l'occasion des matches. Enfin, les WBSU sont liés aux supporters français de Sedan et Saint-Etienne (les Magic Fans), où ils se rendent à l'occasion pour assister à des matches de Ligue 1, et aux supporters allemands de Münster (club de deuxième division). Avec Münster, les échanges seraient réguliers dans les deux sens. Le risque est que les Allemands ne communiquent la mode hooltra, ce qui fait craindre une contamination en

Belgique. Nous n'avons toutefois pas eu d'échos d'incidents majeurs provoqués lors de ces déplacements.

Un troisième groupe, les « Gueules Noires », existe. Le mouvement est composé d'une centaine d'individus, plus âgés que les ultras, et réunit majoritairement des ouvriers. Décrits comme des bons vivants carolos issus des milieux populaires, les problèmes rencontrés avec eux concernent essentiellement des bagarres trouvant le plus souvent leur origine dans une consommation excessive d'alcool. Les Gueules Noires ne se mêleraient à des incidents qu'en des circonstances exceptionnelles.

## 2.6 K.R.C. Genk

Le plus grand club limbourgeois figure en 2006, d'après la Police fédérale, dans le top-10 des clubs belges abritant le plus de supporters à risque<sup>91</sup>. A l'heure de publier ce rapport, quarante de ceux-ci sont par ailleurs interdits de stade, ce qui a eu pour effet, selon la police locale, de décapiter le noyau dur du club, désormais caractérisé par l'absence de leader et concrètement davantage composé d'individus agrégés mais sans réelle organisation.

Quatre groupes de supporters font toutefois l'objet d'une surveillance particulière de la part des policiers de Genk : les Ultras, les Drughi's (membre du mouvement « Tribunes Libres »), les Coal Boys et les Rebels. En tout, ces groupes réuniraient entre cent et cent cinquante individus, auxquels il convient cependant d'ajouter quelques dizaines d'éléments périphériques. Il n'y a pas d'explication sociologique permettant de différencier ces quatre groupes, que cela soit sur des critères d'âge (tous réunissent des individus dans la tranche de la vingtaine en majorité) ou de politique par exemple. Seule la provenance géographique des uns et des autres (les quartiers de la ville ou la communauté de villages avoisinants) pourrait être avancée mais ce critère n'apparaît pas comme déterminant. Il existe en revanche une certaine forme de rivalité entre les quatre groupes précités.

Les supporters du K.R.C. Genk proviennent dans leur grande majorité de la province du Limbourg. Le club est décrit comme étant essentiellement familial et à coloration multiculturelle, à l'image de la ville dont le club est issu. Les groupes de supporters de Genk ne véhiculent selon la police locale aucune idéologie politique particulière.

Les supporters estimés à risque du club entretiennent de bonnes relations avec ceux du club néerlandais du Fortuna Sittard. La courte distance entre les deux villes, une trentaine de kilomètres seulement, facilite dès lors les échanges. Les problèmes occasionnés dans ce contexte seraient toutefois très marginaux. Le principal danger potentiel est représenté par l'alliance qu'ont nouée les clubs de Saint-Trond et du MVV Maastricht. Une rivalité réelle existant en Belgique entre les deux clubs limbourgeois (Genk et Saint-Trond) et aux Pays-Bas entre Sittard et Maastricht (distantes quant à elles de vingt-cinq kilomètres), les confrontations entre ces équipes sont sous haute surveillance.

Au niveau national, les supporters de Genk entretiennent de bons rapports avec leurs homologues du Lierse tandis que les principales rivalités, outre celle avec Saint-Trond, sont celles avec les autres « ténors » du championnat : Bruges, Anderlecht et le Standard. La police locale affirme par contre que les matches de l'équipe nationale n'entraînent qu'une faible mobilisation dans les rangs des fans du KRC Genk.

---

<sup>91</sup> Voyez la section consacrée aux données chiffrées en introduction du présent chapitre.

Comme dans tous les clubs, les supporters se caractérisent par une consommation gargantuesque d'alcool, notamment à l'occasion des matches en déplacement. La cocaïne serait également répandue mais, selon la police locale, seulement chez une minorité d'entre eux.

Les principaux points à surveiller à l'avenir concernent selon les responsables locaux la question du déplacement des incidents vers les divisions inférieures et l'évolution des groupes dont il est question dans cette section. Créés il y a peu, les comportements de ces groupes comportent en effet encore une part d'imprévisibilité.

## *2.7 K.A.A. Gent*

Le club flamand de La Gantoise connaît lui aussi quelques petits problèmes avec une partie de ses supporters. A Gand, où la tendance ultra n'existe pas, l'essentiel des incidents de type hooligan sont causés par les membres du Rebel Side.

Créé à la fin des années 1980, le mouvement compte à ce jour une cinquantaine de membres actifs. Toutefois, en cas d'incidents, la capacité de mobilisation du groupe est double, voire triple. A l'heure de clore ce rapport, la police locale de Gand affirmait avoir réussi dans les derniers mois à décapiter totalement le noyau dur du club, après avoir combattu les leaders du Rebel Side en suivant une politique très ferme s'apparentant à celle de tolérance zéro.

Les individus faisant partie du Rebel Side proviennent en très grande majorité de la ville de Gand et de ses alentours directs. Le recrutement ne dépasserait par conséquent pas les communes périphériques du centre. La police décrit ces personnes comme faisant partie, à quelques rares exceptions, des classes laborieuses. Les plus jeunes auraient entre quinze et dix-sept ans, alors que les leaders, en retrait parce qu'interdits de stade mais toujours actifs en coulisse, se situeraient dans la tranche 25-35 ans.

Sur le plan des rivalités nationales, les matches généralement considérés à risque sont ceux joués par le club contre les équipes d'Anderlecht, du Standard, du Club de Bruges mais également du proche voisin Lokeren. Toutefois, l'analyse des risques dépend de plusieurs facteurs : la réalité de confrontations récentes entre noyaux durs ou le classement sportif des clubs en présence, par exemple. Notons que de nombreux supporters brugeois habitent la Flandre orientale, ce qui ne facilite pas les jours de matches entre ces deux équipes la tâche des professionnels censés éviter les contacts entre ces publics. Gand occupe également une place géographique centrale en Flandre, ce qui place la ville sur la route de nombreux supporters.

De bons contacts existent en revanche avec les supporters de Zulte Waregem. Le fait que certains joueurs soient passés d'un club à l'autre a créé des liens entre les fans de ces deux équipes. Les supporters à risque de La Gantoise ne manifestent par contre aucun intérêt pour les rencontres de l'équipe nationale.

Au niveau international, des contacts existeraient principalement avec trois clubs : l'Ajax Amsterdam (surtout, et essentiellement avec les jeunes Amstellodamois), Tottenham Hotspurs et Manchester United. Les voyages se font toutefois presque exclusivement dans le même sens : il est en effet très rare que des supporters néerlandais ou anglais fassent le déplacement en Belgique.



Comme cela a souvent été le cas dans le discours des policiers, il nous a été affirmé qu'il n'y a pas de problème particulier de consommation de cocaïne au sein du noyau dur. Certes, l'alcool et le cannabis feraient bon ménage mais le recours aux psychotropes se limiterait selon la police aux drogues dites douces... Au vu de nos entretiens avec divers membres des noyaux durs, nous ne pouvons que nous étonner de cette analyse.

## *2.8 Germinal Beerschot Antwerpen*

Au Germinal Beerschot Antwerpen, deux groupes sont particulièrement surveillés par la police locale : les Kielse Hools et la Jonger Gaart.

Le premier, le plus ancien, est la nouvelle appellation du Vak13, auparavant considéré comme un des plus redoutés de Belgique. Ce vieux noyau dur, composé quasiment exclusivement de trentenaires, réunit environ septante individus. La Jonger Gaart, plus jeune comme son nom l'indique, rassemble un nombre similaire de personnes mais ceux-ci ont en revanche entre seize et trente ans. Les contacts entre ces deux groupes sont très bons et il ne semble pas qu'un groupe soit plus actif que l'autre. La police locale estime toutefois que les plus anciens, aussi plus rusés, se risquent moins dans des actions où l'éventualité de se faire arrêter est plus forte.

Les supporters anversoïis proviennent en majorité de la ville et de ses alentours. Toutefois, contrairement à son voisin, l'Antwerp, le GBA rassemble davantage les anversoïis du sud de la ville, tandis que le public de l'Antwerp est plutôt composé de gens habitant les quartiers nord. Ceci renvoie en outre à une vieille distinction qui, bien qu'atténuée de nos jours, veut que le GBA ait un profil plutôt droitier ou bourgeois quand l'autre club anversoïis, jouant en rouge, a la réputation de plus attirer le prolétariat de la ville.

Selon certains responsables policiers, le public du GBA serait aussi plus fidèle que celui de l'Antwerp, souvent considéré comme un « public de la victoire ». L'ensemble des supporters serait toutefois constitué de vrais amateurs du ballon rond, y compris pour ce qui concerne les supporters à risque.

Les leaders des noyaux durs des deux clubs entretiennent par ailleurs d'excellents rapports, situation qui n'aurait pas toujours prévalu par le passé.

Au niveau des alliances avec d'autres clubs, le GBA entretiendrait des contacts avec les clubs néerlandais du FC Groningen et allemand de l'Allemania Aachen. Comme c'est souvent le cas, les échanges seraient réguliers mais peu massifs et également peu source de problèmes particuliers en termes de sécurité.

Sur le plan national, les principaux rivaux des membres du noyau dur anversoïis sont les sides du Club Brugge (même si des alliances seraient possibles en cas d'affrontements avec un groupe tiers), d'Anderlecht, du Standard et du KV Mechelen.

La police locale estime que les supporters anversoïis ne sont pas attirés par les matches de l'équipe nationale, tout étant une question d'opportunités.

Enfin, comme dans la plupart des noyaux durs, la consommation de produits stupéfiants serait excessive et pourrait jouer un rôle dans le déclenchement d'incidents.

## 2.9 R.A.A.L. : La Louvière

Le club de La Louvière ne figure a priori pas parmi ceux réputés héberger les supporters les plus dangereux. Le rapport de la SIF classe ainsi le club parmi ceux présentant un faible risque d'incidents<sup>92</sup>. Examinons toutefois la situation louviéroise.

Notons tout d'abord que, toujours selon le rapport de la SIF, les incidents les plus fréquemment rencontrés à La Louvière sont les provocations et les infractions à la loi football. La violence y est décrite comme marginale.

Cette description est confirmée par les personnes interrogées sur place. Selon ces dernières, le hooliganisme louviérois serait proche du point mort. La loi football et son application relativement stricte (les policiers nous ont affirmé avoir un seuil de tolérance très bas vis-à-vis des éventuels auteurs de troubles) figureraient parmi les principales raisons de cette chute. Trois groupes seraient néanmoins encore susceptibles de provoquer des incidents : le Wolf-Side, les Ultraal et les Green Boys.

Le Wolf-Side est le plus ancien des groupes de supporters problématiques. Créé en 1981, il est composé en majorité d'individus vieillissants, même si quelques jeunes recrues sont venues gonfler les rangs du mouvement. D'une quarantaine de personnes en moyenne, le Wolf-Side attirerait une petite centaine d'individus à l'occasion des gros matches : Standard, Charleroi, Anderlecht... Le groupe est décrit comme « ne bougeant plus » et comprend de vrais passionnés du club. Comme d'autres mouvements freinés dans leurs ardeurs par les mesures mises sur pied au niveau national, les supporters du Wolf-Side passent de temps à autre la frontière française pour trouver un terrain d'expression moins risqué. Ils auraient ainsi développé de bons contacts avec les supporters de Valenciennes (L2 française) mais iraient également quelques fois par saison à Lille ou Lens, le plaisir d'assister à un spectacle de qualité supérieure s'ajoutant à l'opportunité de participer à des affrontements dans un climat d'anomie plus important. Certains membres du Wolf-Side ont également de bons contacts avec les fans du Celtic de Glasgow mais, selon les personnes interviewées, cela se ferait uniquement dans un cadre festif et bon enfant. La consommation d'alcool et de marijuana représenterait un problème majeur. Enfin, composé au départ de supporters séduits par les idées d'extrême droite, le Wolf-Side aurait traversé aujourd'hui tout l'échiquier politique et, sous l'influence de la nouvelle génération, réunirait essentiellement depuis quelques années des rebelles et des contestataires de gauche, que l'on retrouve par ailleurs à diverses manifestations gauchistes : soutien aux sans-papiers, rassemblements syndicaux...

La « dérive gauchiste » du Wolf-Side aurait encouragé certains de ses membres à déménager de la partie du stade occupée par le groupe pour aller créer un mouvement indépendant : les Green Boys. Davantage marqué à droite, les Green Boys sont donc une dissidence du Wolf-Side, née sous l'impulsion de quelques anciens puis rejointe par des supporters beaucoup plus jeunes. Ceux-ci, adolescents ou très jeunes adultes, constituent le gros de l'effectif des Green Boys. Ils ne seraient néanmoins pas plus d'une vingtaine. Ils nous ont été décrits comme des « *gamins insouciant*s » et le principal problème rencontré avec eux tournerait autour de l'utilisation abusive d'engins pyrotechniques. En quête d'identité, le groupe cherche en effet parfois à se faire remarquer et à provoquer. Il serait également plus difficile de « *parler sérieusement avec eux* ».

---

<sup>92</sup> CHARLIER P., DE VREESE S., MAES B., QUATAERT J., *Rapport annuel SIF saison 2004-2005*, p.11.

Le troisième groupe de supporters à faire l'objet d'une surveillance particulière est celui des Ultraal. Comme son nom l'indique, le groupe est à situer dans la mouvance ultra. Ils cohabitent dans la tribune avec le Wolf-Side mais prônent quant à eux la non-violence. Comme de nombreux ultras, ils militent pour l'utilisation de fumigènes, fabriquent des drapeaux et des bâches à l'effigie du club et se considèrent comme défenseurs suprêmes des intérêts du club. Les provocations sont les incidents les plus graves à mettre à leur actif. Rebelles de tempérament, ils nous ont été présenté comme un peu gauchos. Agés de dix-huit à vingt-cinq ans et réunissant une soixantaine de sympathisants, les Ultraal ont développé de bons contacts avec les supporters stéphanois.

Un élément communs aux Ultraal, aux Green Boys et au Wolf-Side est enfin à noter : l'aversion pour les clubs du Brussels, de Charleroi et du Standard.

## *2.10 Standard de Liège*

Les supporters du Standard du Liège sont considérés par les observateurs extérieurs comme faisant partie des plus redoutables de Belgique. Selon le rapport de la SIF, les matches dans lesquels le Standard est impliqué seraient d'ailleurs ceux où des incidents se produisent le plus régulièrement, puisque avec dix-sept matches (un sur deux) sans incidents, le Standard apparaît avec Genk comme le plus mauvais élève de la première division<sup>93</sup>. Le rapport précise en outre que si l'on considère les matches à incidents joués à domicile, les supporters du Standard sont ceux qui se sont le plus souvent illustrés. A regarder le type d'incidents, le rapport mentionne enfin que ce sont les infractions à la loi football qui sont les plus représentées (deux fois plus de ce type de d'infractions que le deuxième club à avoir connu quantitativement le plus d'incidents du même type, et plus du double comparé à tous les autres clubs !). Notons enfin que les supporters du Standard, comme dans la plupart des cas, commettent plus souvent des incidents en déplacement qu'à Sclessin<sup>94</sup>. Gardons toutefois à l'esprit l'ensemble des remarques que nous avons déjà formulées dans les premières pages sur la portée de ces comptages.

Le Standard, comme les autres clubs wallons, se caractérise par la montée en puissance de la mouvance ultra. A côté d'un hooliganisme classique « à l'anglaise » s'est ainsi développé un supportérisme ultra. Examinons dès à présent les différents groupes jugés problématiques présents dans le stade.

Historiquement, le premier groupe est le kop, dénommé aujourd'hui « Kop 68 », en raison de l'année de sa création. Il s'agit d'un petit noyau d'animation, situé en tribune latérale, composé d'individus en moyenne plus âgés que dans les autres groupes dont nous faisons état ci-dessous ; il ne présente que de faibles risques pour la sécurité.

Le noyau dur des hooligans sur le modèle britannique est représenté par l'ancien Hell-Side, rebaptisé HS 81. Le Hell-Side est de la même génération que le O-Side anderlechtois évoqué plus haut. Selon certains, le Hell-Side serait toutefois aujourd'hui davantage un nom qu'une réalité. Réunissant des personnes adultes d'au moins vingt-cinq à trente ans, la cohésion d'antan semble donc parfois faire défaut. La baisse des incidents en serait en partie la cause, la transgression partagée créant un lien entre les contrevenants. Le potentiel est toujours là,

---

<sup>93</sup> *Idem.*

<sup>94</sup> *Idem*, pp.12-23.

nous a-t-on toutefois affirmé et un relâchement dans la surveillance entraînerait inévitablement un réveil et une recrudescence de vieilles tentations pas complètement enterrées. Les membres du HS 81 ont en outre pris de l'âge, pour la plupart fondé une famille et la fougue juvénile s'est quelque peu tarie. Ils sont également bien informés des risques encourus en cas de non-respect de la loi football et se sont de ce fait assagis par la force des choses. Le HS 81 témoigne d'un véritable attachement pour le club et, s'il se veut apolitique, est décrit par les observateurs comme d'obédience gauchiste.

Se revendiquant quant à eux clairement comme un groupement séduit par les idées révolutionnaires de gauche, les Ultras Infernos sont apparus dans les travées du Stade Maurice Dufrasne en 1996. Le groupe est donc plus jeune, composé de bon nombre d'adolescents, et en constant développement. Membres de « Tribunes Libres », ils portent un message contestataire et arborent tous les insignes classiques du genre : drapeau jamaïcain, portrait de Che Guevara, etc. Rebelles et plus impulsifs, les Ultras Infernos ne sont pas considérés par les professionnels que nous avons rencontrés comme des bagarreurs. Ils se distinguent essentiellement par des provocations à distance et par l'utilisation d'engins pyrotechniques<sup>95</sup>. Ce dernier point constitue la pierre d'achoppement entre le groupe et les autorités, qu'elles soient du club ou de la police. La loi football et la police en général sont associées à la répression, donc au mal. Les Ultras Infernos aiment le Front Antifasciste (FAF)<sup>96</sup> ; certaines tentatives de récupération auraient déjà eu lieu mais les intervenants rencontrés excluent toute manipulation ou politisation dirigée.

Toujours dans la mouvance ultra, un dernier groupe tente de donner vie à la tribune 4, jusqu'il y a peu il est vrai pratiquement abandonnée des supporters du Standard. Le Publik Hystérik (PHK) a été fondé en 2004. Il réunit quelques jeunes individus motivés à l'idée de créer au Standard une ambiance comparable à celle connue à l'Olympique de Marseille. Au Stade-Vélodrome, qui abrite les matches à domicile de Marseille, les deux tribunes situées derrière les buts sont en effet garnies de supporters ultras réunis en diverses associations (Yankees, Dodgers, MTP<sup>97</sup> et Fanatics, dans le virage nord, orienté vers le nord lorsque l'on regarde le plan de ville ; Commando Ultra 84 et South Winners, dans le virage sud)<sup>98</sup>. Comme à Marseille et de la même manière que les Ultras Infernos, le PHK plaide l'anti-racisme. La réception de clubs aux supporters réputés fascistes entraîne inexorablement des chants hostiles aux hôtes. La question des fumigènes est également le problème central avec le PHK selon la police et la sécurité du stade.

De façon générale au Standard, bien que cela ne soit pas spécifique à ce club, le cannabis est monnaie courante les soirs de matches. Une méconnaissance totale de la législation par une majorité de fumeurs rend les choses malaisées. A la police, certains nous ont par ailleurs affirmé que « point de vue cannabis, on n'intervient plus du tout ». Nous ne pouvons cependant pas affirmer que cette pratique soit générale.

Comme nous l'avons déjà relevé à propos des autres clubs, les supporters liégeois ont également noué des alliances avec certains supporters étrangers. Le HS 81 a ainsi des contacts avec les supporters néerlandais de Den Bosch (principalement) et allemands de Leverkusen.

---

<sup>95</sup> Eventuellement également par des destructions matérielles, conséquence de la frustration ressentie d'éventuels mauvais résultats du club.

<sup>96</sup> Voyez le site [www.resistances.be](http://www.resistances.be).

<sup>97</sup> Pour Marseille Trop Puissant.

<sup>98</sup> Sur le sujet, voyez BROMBERGER C., *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1995, ainsi que le site de l'OM : [www.om.net](http://www.om.net).

Certains supporters descendent quant à eux plusieurs fois par saison assister à des rencontres de l'Olympique de Marseille (connexion avec le groupe marseillais des South Winners).

Selon les personnes-ressources interrogées, les visites, à l'exception de celles systématiques de Den Bosch, se feraient néanmoins rares et les connexions seraient tout de même relativement restreintes. Les incidents à noter seraient donc peu fréquents. Un incident notoire s'est toutefois produit en 2003 avec la réception d'une centaine de hooligans de Den Bosch mais il semble qu'une gestion policière maladroite en serait en bonne partie la cause. Plus récemment, les supporters liégeois ont également été prêter main forte à leurs amis provençaux lors du déplacement de l'OM au GBA en coupe d'Europe. La marginalité de ces événements incite toutefois à relativiser l'ampleur du phénomène même s'il convient de surveiller attentivement les prochaines évolutions dans ce domaine.

Au niveau national en revanche, le Standard de Liège semble tout à fait isolé et n'a pu développer aucune alliance avec un autre groupe belge.

Notons également le travail accompli depuis des années avec les supporters liégeois par l'équipe du fan coaching<sup>99</sup>. Depuis 2001 et la création de la « Famille des Rouches », les différents groupes de supporters sont également rassemblés au sein d'une fédération<sup>100</sup>. Cette dernière, qui comprend des représentants des supporters, du fan coaching, de la direction et du conseil d'administration du club, a notamment pour objectif de définir une politique d'actions sociales et de mettre en pratique des mesures de sécurité pour les supporters lors des rencontres de football dans le stade en application stricte des réglementations légales.

Mentionnons enfin une spécificité liégeoise. Depuis quelques années, d'anciens membres du Hell-Side ont en effet intégré la sécurité du club, et ce jusqu'au plus haut niveau. Certains stewards sont ainsi des « hooligans reconvertis ». Cette idée, audacieuse s'il en est, offre selon nous un avantage important : ces stewards connaissent le public auquel ils ont à faire. En outre, leur passé a démontré qu'ils ne craignaient pas d'intervenir dans un milieu hostile et les poussées ne leur font pas peur ; ils bénéficient par conséquent d'un surcroît de légitimité. Toutefois, il nous a été rapporté que, lorsqu'ils sont anciens du Hell-Side, les stewards seraient plus prompts à rappeler à l'ordre les supporters ultras que leurs anciens compagnons. Une rivalité latente existe en effet entre hooligans et ultras, la médiatisation des seconds et le prestige qui accompagne celle-ci énervant régulièrement les premiers qui se sentent quelque peu dépossédés en tant que pionniers ou pères fondateurs. On retrouve ici des questions de lutte des générations et de volonté de leadership. Cette initiative développée au Standard nous a par ailleurs été mentionnée à Anderlecht et Charleroi comme quelque chose d'extrêmement positif et qu'il serait intéressant de reproduire dans d'autres clubs.

### *2.11 KV Mechelen (et Racing Mechelen)*

La situation en terre malinoise est à rapprocher de celle vécue par les autres clubs du pays. Comme chaque club ayant acquis un minimum de popularité, le KV Malines dispose lui aussi d'un petit noyau dur. Aux dires de la police locale, celui-ci est constitué d'une quinzaine de membres actifs, accompagnés d'une cinquantaine d'individus qu'il serait plus raisonnable de classer dans la catégorie des suiveurs. Ces personnes ne proviennent pas uniquement de la

---

<sup>99</sup> COMERON M., Socioprévention par l'encadrement pédagogique et social, in COMERON M. (sous la dir.), *La prévention de la violence dans les stades de football en Europe*, Commission Européenne, DG Justice et Affaires Intérieures, Programme Hippocrates, 2002, pp.110-113.

<sup>100</sup> Voyez le site [www.standardliege.be](http://www.standardliege.be).

ville de Malines mais sont originaires d'une région qui irait de Louvain à Malines. Elles ont toutes entre quinze et trente-cinq ans. Auteurs d'incidents le plus souvent isolés, les membres du noyau dur sont à la recherche d'incidents avec les hooligans adverses. Le KV Mechelen compte à l'heure actuelle une vingtaine d'interdits de stade.

Les supporters à risque ont, selon la police locale, des affinités avec les idéologies d'extrême droite et il arriverait à l'occasion qu'ils les manifestent dans d'autres contextes que celui du football.

Comme c'est souvent le cas, ces personnes sont très bien intégrées à la société.

Les supporters du KV Mechelen ont développé eux aussi une alliance avec un club néerlandais : il s'agit du club de Roda Kerkrade. Les contacts seraient réguliers et dans les deux sens. Il arrive donc que des Belges se rendent aux Pays-Bas mais des Néerlandais sont également en visite régulière sur le sol national. Ces échanges ne seraient toutefois à la source que d'un nombre très marginal d'incidents. La police locale affirme également que les supporters à risque du KV Malines se rendent à l'occasion en Angleterre pour assister à des matches de Premier League.

Le principal point qui pose problème serait la consommation abusive d'alcool les jours de match. D'après la police locale, la limitation des consommations alcoolisées entraînerait une chute vertigineuse des actes de hooliganisme. Malgré la présence de drogues dures, celles-ci ne sont toutefois pas décrites comme exagérément rencontrées.

A Malines, tenterait également de se développer un petit mouvement ultra. Si son importance croît ces derniers temps, la problématique des feux de Bengale, souvent inhérente à ce type de supportérisme, serait néanmoins absente.

Sur le plan national, les fans malinois se rendraient régulièrement aux matches de l'équipe nationale. Ils entretiennent de bons contacts avec le noyau dur du Sporting d'Anderlecht. Les rapports sont en revanche difficiles avec Alost, le Lierse mais surtout avec le grand rival local, le Racing de Malines.

Bien que plus ou moins largué sur le plan strictement sportif, le Racing de Malines perpétue en effet une tradition hooligan qui refait périodiquement surface. Le club compte ainsi par exemple le double d'interdits de stade par rapport à son voisin.

Historiquement perçu comme le club socialiste de la ville – quand le KV trouve lui sa source dans les milieux catholiques –, le Racing de Malines considère son voisin comme l'ennemi héréditaire. Les derbys sont par conséquent l'occasion d'affrontements fratricides au sein de la ville. Ces matches attirent par ailleurs, pour des raisons quelque peu mystérieuses que nous n'avons pu cerner, un rassemblement européen de hooligans. La police locale qualifie ainsi l'événement de « hooligansfeest » (fête des hooligans).

Le Racing a quant à lui développé des liens privilégiés avec les clubs néerlandais de Dordrecht et anglais de Millwall. Il entretiendrait de bonnes relations avec les noyaux durs du GBA et de Genk.

Notons encore que les leaders des deux clubs de Malines s'entendent bien malgré la haine ancestrale qui sévit entre les supporters des deux équipes.

## **VI. Radiographie du hooliganisme**

Après une approche plutôt théorisante du phénomène et ce tour d'horizon de différents clubs belges, nous entrons ici dans le cœur de cette étude. Au cours de cette recherche, nous avons en effet réalisé bon nombre d'entretiens avec des supporters de football. Nous avons recueilli des témoignages d'une activité, présente ou passée, sur laquelle on ne dispose finalement que de peu d'information venant des protagonistes eux-mêmes. Nous avons ici souhaité leur laisser la parole afin qu'ils puissent exprimer leurs sentiments et leurs opinions à l'égard d'un pan de leur vie qui influe parfois sur leur destin tout entier. Dans ce chapitre, nous aborderons essentiellement la question des supporters estimés à risque, communément appelés hooligans. Nous avons toutefois interviewé d'autres personnes que les seuls supporters violents. Ces témoignages seront également utilisés dans ce chapitre. Les points que nous développons ici sont rassemblés autour de quatre grandes thématiques: la dynamique de fonctionnement d'un groupe de supporters à risque (entrée dans le monde hooligan, valeurs internes du milieu, motivations), les rapports extérieurs avec la loi, l'autorité et les personnes que l'on rencontre à l'occasion de matches de football (opinion à l'égard des différents acteurs du champ de la sécurité et du supportérisme, regard porté sur la loi football), les problématiques collatérales qui traversent le milieu du football (problématique de la consommation de stupéfiants dans les groupes, alliances entre clubs de supporters, question de la politisation des tribunes, rôle des médias) et enfin les pistes envisagées de réponses à la problématique de la violence liée au football.

Ce chapitre est abondamment fourni en extraits d'entretien, de manière à restituer le discours de chacun le plus fidèlement possible, en évitant le piège et la tentation de résumer en travestissant la pensée des personnes rencontrées. Afin de garantir l'anonymat des individus interrogés, nous ne spécifierons jamais, sauf lorsque l'extrait lui-même l'illustre, le club auquel l'interviewé appartient.

### **A. Dynamique de fonctionnement**

#### **1. L'intégration dans un groupe hooligan**

Avant de participer aux incidents que l'on devine, le supporter à risque a dû préalablement entrer en contact avec le groupe auquel il s'identifiera par la suite. Il semble indéniablement pertinent de se poser la question de savoir comment l'on devient hooligan. Des théories déterministes à celle des associations différentielles développée antérieurement, bon nombre d'auteurs se sont attelés à expliquer le passage à l'acte délictueux. Dans cette section, nous avons toutefois plutôt tenté d'identifier les éléments qui font qu'un individu intègre un groupe hooligan pour en adopter par la suite les normes et les comportements. Pour le sujet qui nous préoccupe dans cette étude, différents éléments semblent émerger des entretiens que nous avons pu réaliser. Nous en avons relevé quatre principaux. Ceux-ci n'entrent pas systématiquement en ligne de compte pour chaque individu ; il arrive en effet qu'un élément fasse défaut chez l'un ou chez l'autre mais nous estimons pouvoir ramener l'ensemble des facteurs à quatre grands points. Les circonstances qui déterminent l'insertion puis l'appartenance à un groupe hooligan sont :

- le soutien au club auquel se rattache le groupe ;
- un certain goût pour la violence en général ;

- une intégration dans le groupe grâce à une personne qui permet de faire le lien ;
- un besoin de faire ses preuves au moment décisif.

Le **soutien à leur club de football** est le premier élément qui semble unir l'ensemble des membres d'un noyau dur. Il est donc souhaité que l'individu qui entre dans le groupe partage l'amour pour l'équipe supportée. Comme nous l'avons déjà indiqué précédemment, à l'exception d'une minorité de personnes, l'attachement des supporters à risque à leur équipe est donc profond et l'on peut confirmer que le hooliganisme est bien le fait d'authentiques supporters et non d'individus indifférents au football ne trouvant dans le contexte sportif qu'un exutoire à une agressivité en mal d'expression.

*« Si on voit que tu as vraiment un attachement pour le club, que tu viens aussi bien aux matches à domicile qu'en déplacement, alors, là oui, on va bien t'accepter. La personne qui vient une fois ou deux puis qui ne vient plus pendant cinq matches, on ne va pas la rejeter, elle peut venir dans la tribune mais on ne va pas l'inclure dans le groupe ».*

*« Pour faire partie du groupe, il faut voir si la mentalité de l'individu est compatible avec le groupe. Déjà, il faut être supporter du Sporting de Charleroi. On joue aussi en corpo, donc venir, venir parler à la buvette après le match, discuter, familiariser un petit peu, puis ça monte, ça monte. Le gars est invité à un barbecue ou à un anniversaire, si ça se passe bien, ça va. Il y a des numéros de téléphone qui s'échangent. (...) Il faut aussi un jour faire ses preuves dans la bagarre mais pour moi, ce n'est pas vraiment le plus important. L'amitié dépasse le hooliganisme. (...) Maintenant, c'est vrai que si le gars va au contact, on dira : 'ah, tiens, c'est vrai, on peut compter sur lui, il est là'. Là, c'est vrai qu'il aura plus facile d'entrer dans le groupe que s'il recule. Une fois, ça passe, deux fois, ça passe, après, si c'est chaque fois comme ça... Ou un vantard, c'est perdu d'avance. On appréciera plus quelqu'un qui va dire : 'oui, là, j'ai eu peur' que quelqu'un qui va raconter n'importe quoi et qui n'a rien fait ».*

*« Ce qu'il faut savoir quand même, c'est qu'avant d'être hooligan, il y a la passion du club ».*

*« Moi, je suis un supporter de football qui aime bien mon club. Ensuite, en découle plein d'autres choses ».*

*« J'ai toujours été au stade pour voir le match. (...) Mon premier objectif est de supporter mon équipe ».*

*« A Charleroi, contrairement à d'autres clubs, on est avant tout supporters avant d'être hooligans ».*

*« Ce n'est pas parce qu'on est pour la castagne qu'on n'est pas des supporters. (...) On est avant tout là pour supporter le club ».*

*« Avant d'être hooligan, on est avant tout supporter ».*

Deuxième élément qui semble concourir à dessiner un avenir hooligan, le **goût** ou à tout le moins la non répulsion **pour la violence** semble être un point majeur. Nombre de supporters



rencontrés nous ont ainsi affirmé aimer la violence. Plongés dans la marmite depuis tout petits ou attirés plus tardivement par un spectacle violent, les supporters à risque apparaissent comme des gens que la violence ne rebute pas. Dissociant parfois avec peine l'assistance au match et la violence, certains nous ont affirmé que cet attrait était profondément ancré en eux, tantôt dès l'origine tantôt au terme d'un court temps d'acclimatation. Si l'attraction pour la violence peut mener au hooliganisme, le hooliganisme peut également parfois canaliser la violence. Les individus s'investissant dans une activité où la violence est permise et même valorisée, cette violence trouve un lieu pour s'exprimer, un défouloir et peut par conséquent venir minimiser les violences extra footballistiques.

*« Depuis que je suis tout jeune, que j'allais au stade avec mon père, et que je voyais ces gens-là, j'avais envie d'être avec eux. Donc quand j'ai eu l'âge, je suis allé avec eux ».*

*« J'aime bien la violence. J'aime regarder des combats de boxe à la télé ».*

*« Au début, ça ne m'attirait pas de trop. Puis, je suis allé voir deux ou trois bagarres. Au début, ça fait peur, c'est vrai. Puis après, ça m'a bien plu. Puis, de fil en aiguille, je suis toujours venu. (...) Au début, on voit deux groupes qui arrivent et qui se tapent dessus. Trente, cinquante personnes, à dix-huit ans, c'est impressionnant quand on n'a jamais vu ça. C'est une question d'habitude. Après ça, je trouvais ça gai ».*

*« Moi, un match de foot, je n'arrive pas à le concevoir sans violence. Il y a toujours deux clubs de supporters, il y a une rivalité. Depuis mes dix-huit ans, j'ai toujours été mêlé à ça. (...) C'est vrai que c'est illogique mais c'est comme ça ».*

*« Les hooligans, ce ne sont pas des gens qui ont peur des coups ».*

*« Avant, il y avait un point de chute qui était la gare des Guillemins. (...) On pouvait monter dans le train, on achetait le ticket du match le jour même. Le Hell-Side étant très en vogue à ce moment-là, c'était le petit plus. Il y avait la charge d'avant match, puis celle d'après. (...) J'allais voir le match puis j'ai vu que derrière le goal, ça bougeait bien. Puis c'est parti ! ».*

*« J'y vais pour mon plaisir. J'aime bien la bagarre, la violence. Et l'autre en face, il ne vient pas pour éviter les coups. Il vient pour en prendre et pour en donner ».*

*« Depuis tout petit qu'on allait au stade, la violence était déjà là avant qu'on y allait. La violence faisait partie du football. Quand vous êtes jeune, vous regardez ça un peu intéressé ou un peu impressionné, puis petit à petit, vous voyez que ça fait partie du football. Vous vous trouvez entraîné dans cette violence et à la fin vous trouvez ça normal. Même, vous trouvez ça chouette. Vous vous mettez dans une bande de copains et ça devient normal. Vous voulez défendre votre club ».*

*« Pour être accepté, ce n'est pas uniquement des questions de violence. C'est avant tout une question d'entente avec les membres. Le reste se fait au fur et à mesure. Maintenant, après dix matches, on a fait le tour de la question. On est intéressé ou on ne l'est pas. Si on n'est pas intéressé par la violence, on partira de soi-même. Si on est intéressé par la violence, on va essayer de monter en régime. On voudra être de plus en plus dedans ».*

*« Moi, j'étais un bagarreur avant. J'étais quelqu'un qui n'en avait rien à foutre de la vie. Ca m'a amené au football. J'ai connu des gens qui m'ont mis dans des trucs. J'avais quatorze ans, je prenais dans ma gueule, ça me faisait du bien. Plutôt que d'aller taper des gens qui ne le veulent pas. Faire des vols, avant je le faisais, maintenant plus, parce que j'ai été au foot ».*

Le fait d'être supporter d'un club et de ne pas être opposé à une quelconque forme de violence ne suffit cependant pas pour faire partie d'un groupe hooligan. On n'entre pas dans un tel groupe comme on adhérerait à un club sportif. Parce qu'il évolue souvent en marge des lois sociales, le contrôle des membres se fait également plus sévère. Un « **parrainage** » **au sein du groupe** est dans la plupart des cas indispensable pour l'individu désirant lui aussi faire partie de la bande. Il faut donc montrer patte blanche dans un milieu où les tentatives d'infiltration seraient sans cela fréquentes. Se faire introduire apparaît donc comme la meilleure méthode pour s'insérer dans un univers qui nous a souvent été dépeint comme fermé ou replié sur lui-même.

*« Le groupe, c'est un cercle très fermé ».*

*« Moi, j'ai commencé dans le groupe grâce à un copain d'école qui m'a amené une fois, deux fois. Ca m'a plu, j'ai été vite accepté. Puis les choses ont suivi comme ça. Je n'en ai toujours pas marre ».*

*« Moi, je suis venu au début par hasard avec des copains qui venaient voir et plus que voir. Moi, je disais ok mais je vous laisse faire vos histoires. Ca a été comme ça pendant un petit temps puis je me suis mêlé au jeu. Maintenant, ça fait quinze ans que je suis là. Aujourd'hui, j'essaie de me contrôler, parce que c'est surtout ça ».*

*« Pour venir chez nous, il n'y a rien à faire. (...) Pas besoin d'être un casseur. Les gens viennent chercher quelque chose. Ils peuvent trouver de la tolérance, de l'amitié et des fois il y a de l'engagement physique. Mais on ne force pas les gens à se surpasser. S'ils ne veulent pas se battre... Sauf s'ils font les malins. (...) Les gens rentrent dans le groupe via quelqu'un qui est déjà dans le groupe. On se fie aux personnes qui viennent accompagnées ».*

*« Il n'y a pas de suivi, de deuxième génération. (...) Partout, ce sont les mêmes personnes depuis quinze ans. (...) Si ça reste comme ça en Belgique, ça va fort s'atténuer. Il n'y a pas de relève. Les jeunes sont moins attirés par ça. (...) Nous, c'est plus un cercle fermé. Le groupe se ferme. Parce que c'est ainsi. Les gens ne sont pas des spécialistes en communication, on ne fait pas de propagande. Il y a moins d'organisation ».*

*« Pour entrer, c'est via via via. Tu connaîtras toujours bien quelqu'un et tu connaîtras quelqu'un qui est du BCS. Ce n'est pas comme une carte de membre, hein. (...) A la limite, c'est un peu au culot. (...) C'est assez dur pour un jeune. Mais au culot. Il doit venir et pas parler. La prochaine bagarre, il doit essayer de se mettre devant et alors nous on va le voir. On va dire : 'tiens, c'était qui celui-là ? Ah, il est bien, il a quand même un peu de couilles'. Après, il va être là avec le temps. On va lui dire bonjour. (...) Je vais lui dire où a lieu le prochain rendez-vous. (...) Comme il y en a qui vont*

*venir et se faire un peu rejeter. On fait un peu un tri, sinon, on va être trois cents et il n'y a plus de contrôle ».*

*« Quelqu'un qui ne connaît personne du groupe ne viendra jamais comme ça. Il y a une question de confiance. Sinon ça ferait longtemps qu'on aurait été noyauté par la police. Donc c'est toujours quelqu'un qui présente quelqu'un. La personne doit donc répondre de la personne qu'il amène ».*

Le dernier élément qui a été mis en avant par les personnes rencontrées est la **nécessité** pour le jeune désireux d'appartenir au groupe **de faire ses preuves** le cas échéant. On retrouve essentiellement ici la valeur de solidarité qui prédomine dans chaque noyau dur. Plus que l'obligation d'être puissant, bagarreur ou courageux, l'idée est que tout le monde doit pouvoir compter sur tout le monde. C'est dans les circonstances difficiles que l'on reconnaît ses vrais amis. Cette idée a été largement développée au cours de nos entretiens. Le groupe valorise également les meilleurs combattants. Il importe donc de se faire remarquer positivement par les autres membres du groupe lorsqu'une bagarre éclate.

*« Pour faire partie du groupe, il faut faire ses preuves au moment-clef ».*

*« S'il y a une bagarre et que la personne n'intervient pas et va se réfugier, on ne va pas bien le voir. On est un groupe, il faut se défendre. Si une situation se présente, il faut être solidaire dans tous les cas ».*

*« C'est quand même un club assez fermé. Pour rentrer, heu... Tu n'as pas besoin de faire tes preuves, tu peux venir avec nous et ne jamais te battre mais ce n'est pas super bien vu, quoi. Il faut qu'on puisse compter chacun sur l'autre. Si je ne peux pas compter sur toi... Tu peux être copain avec nous mais il faut être solidaire. Si je prends un coup parce qu'il me manque une personne. (...) Mais si tu es avec ta femme, on ne va pas te dire de lâcher ta femme et de venir te battre. Il ne faut pas déconner ».*

*« Pour être intégré, il faut venir au café, être avec nous et puis, dans les bagarres, c'est surtout ça, ne pas partir, rester au contact. C'est ça qui fera tout. (...) La personne qui s'enfuit sera toujours moins bien vue ».*

*« Si c'est pour faire un rendez-vous et qu'il n'y a rien et que c'est juste pour faire les guignols devant les flics, non, moi j'ai fait ça quand j'avais vingt ans, c'est bon. Donc si je dis au gars de venir parce que les autres sont là à tel carrefour et que je vois qu'il reste à cinq cents mètres, ça ne vaut pas la peine. Ça ne sert à rien que tu sois là. Si je te fais venir, c'est pour que tu sois dans l'action. Des mecs qui regardent, je n'en ai pas besoin ».*

*« Quand je suis arrivé à seize ans, on m'a demandé de prouver et j'ai prouvé. Quand il y avait une bagarre, il fallait que je sois dans la première ligne pour montrer que j'étais là et voilà. Et si tu ne faisais pas tes preuves, on te considérait comme un supporter normal et tu n'avais rien à faire avec eux. (...) C'était un cap à passer. J'avais envie d'être avec eux, j'avais envie qu'on pense ça de moi ».*

*« Il y a des gars qui nous repèrent dans la rue, qui viennent avec nous puis qui arrivent à ce qu'on les remarque une fois, puis deux fois. Mais le gars qui reste toujours derrière, il n'arrive pas, on ne le remarque pas, donc il s'efface de tout seul.*

*Mais si je te remarque, je vais venir près de toi et je te dirai que la semaine prochaine, on va là-bas. Tandis que sinon, je ne vais pas aller te parler ».*

Ces dernières années, la relève au sein des noyaux durs se fait toutefois rare. Les incidents amenant de la cohésion, leur diminution a également pour conséquence une baisse de fréquentation de ces noyaux durs. La répression semble également décourager bon nombre d'éléments peu accrochés au groupe. Les noyaux durs eux-mêmes ont enfin tenu à faire le ménage dans leurs rangs, avec pour corollaire un durcissement consécutif à l'écémage qualitatif. La relative fermeture de ces noyaux parfois satisfaits de leur composition, le développement du supportérisme ultra, qui draine à présent une série d'individus se détournant de la sorte du hooliganisme à l'anglaise, et les circonstances propres à chaque club (absence de coupe d'Europe, écart grandissant entre l'âge des recrues potentielles et celui des individus en place, ou la réputation du groupe dans le stade) rendent enfin plus difficile le renouvellement des têtes au sein des groupes existants.

*« Depuis que beaucoup de groupes se sont créés autour, il y a moins de jeunes qui vont vers le groupe à risque. Ils se situent plus dans la mentalité ultra. Une personne isolée vient rarement vers nous. Il faut quelqu'un qui introduit dans le groupe, ce sont souvent des copains des copains. Mais il n'y a rien à faire. Il faut suivre le groupe et voilà. On n'est pas une secte, il n'y a pas une carte d'affiliation ».*

*« C'est vrai qu'aujourd'hui la relève ne suit pas. On s'est déjà dit que chaque membre du groupe devrait essayer d'amener deux personnes mais ce n'est pas si facile à faire ».*

*« Avant, les meilleurs recrutements se faisaient dans des bals. On se battait contre des gens qui venaient avec nous après ».*

*« Nous, on a tendance à éliminer les périphériques et à garder uniquement le noyau dur. Ceux qui viennent juste pour la petite émotion du moment et courir dans la rue, laisse tomber. (...) On ne grandit pas mais la qualité augmente si on peut dire ».*

*« Quand on va dans un endroit pour se battre, il faut être sûr des personnes avec qui on est. (...) On ne peut pas accepter n'importe quel jeune directement ».*

*« On a une hyper mauvaise réputation, donc les jeunes hésitent à venir vers nous. Puis on a une réputation d'extrême-droite, qui n'est pas volée du tout, donc ça freine les jeunes. Les jeunes qui intègrent le groupe ont déjà fait le pas pour entrer. Ils rentrent directement dans le groupe ».*

*« La coupe d'Europe fait beaucoup. Ça nous amène de nouveaux gars. Le fait de gagner des trophées fait que de nouvelles personnes viennent et rentrent dans le groupe ».*

*« Avec l'Euro 2000 et la pression à ce moment-là mise par les autorités, les noyaux durs se sont un peu repliés sur eux-mêmes et ont eu tendance à éliminer un peu tous les suiveurs. (...) Plutôt que d'avoir cinq cents gars, on a préféré se retrouver avec cent cinquante gars très sûrs, qui étaient là pour la même chose. En enlevant tous les suiveurs, on a enlevé tous les plus jeunes, ce qui voulait dire pas de relève pour le futur. Et effectivement, le futur, il est là. On se retrouve avec des groupes qui vivent*

*plus sur leur passé que sur leur présent. Il y a des plus jeunes mais personne n'est là pour les encadrer ».*

Malgré la méfiance et les circonstances évoquées, les noyaux durs ont néanmoins besoin d'un certain renouvellement. Les cadres sont vieillissants et les groupes, s'ils veulent perdurer, ont dès lors un besoin périodique de rajeunissement. Tout en tenant compte des remarques formulées précédemment, certains éléments des groupes hooligans sont donc parfois chargés de prospecter à l'extérieur afin d'amener de nouvelles têtes, susceptibles de renforcer le groupe, tant quantitativement que sur un plan qualitatif. On retrouve ici les quatre facteurs d'intégration que nous avons mis en avant supra.

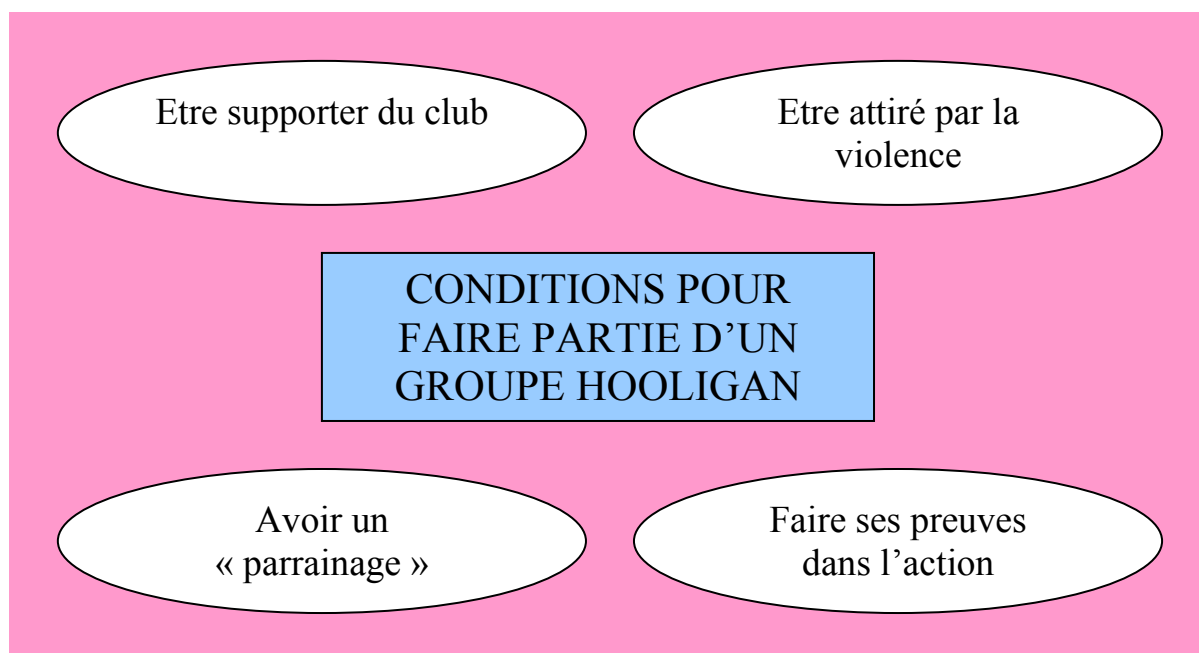
*« Nous, on est chargés de recruter. Les amis, les connaissances. Quand il y a des mouvements de foule, on voit qui suit. On discute avec eux, on voit ce qu'il en est. C'est comme ça qu'on peut les agripper. (...) On les prend, on habite un quartier difficile donc il y a beaucoup de voyous, on va dire. Moi, ma motivation, c'est d'aller au football et de me battre contre des gens qui ont envie de se battre, pas frapper des bêtes personnes. Nous, on recrute ces jeunes par rapport à ça. Des jeunes qui se battent pour n'importe quoi, contre n'importe quelle personne. On va les prendre pour essayer de faire quelque chose de bien. (...) Ils viennent à des gros matches et les plus âgés voient qui bouge et qui ne bouge pas. C'est comme ça que ça se passe. (...) On voit des jeunes, on va leur dire de venir prendre un verre avec nous. On ne demande pas à ces gens de venir se battre directement. On leur demande si ça les intéresse. On ne va pas dire qu'on les amadoue mais on leur dit ce qui se passe de temps en temps et on voit comment ils réagissent. (...) Là, il y a des grandes gueules aussi. Il faut voir. C'est une question de feeling ».*

Certaines circonstances de la vie contribuent enfin à sortir certains du mode de vie hooligan : une rencontre amoureuse, la pression familiale, la stabilisation professionnelle, etc. A l'opposé, un renversement de ces situations pourra avoir l'effet inverse et faire par conséquent « replonger » l'individu dans ses activités alors délaissées. Ce point fera par ailleurs l'objet de développements ultérieurement (point 5.7 de ce chapitre).

Le non-respect des règles de fonctionnement du groupe a également, comme nous le verrons, pour effet de se voir exclu ou mis en marge du groupe.

*« Mes parents, ils sont tout à fait contre, hein. Ils n'ont pas élevé leur enfant dans le but d'avoir un hooligan ou un bagarreur ».*

*« Il y a toujours des nouvelles personnes qui arrivent. Maintenant, ils ont vingt ans mais dans cinq ans... Puis il y a aussi des gens qui réapparaissent. Parce que le hooliganisme, des fois, tu en sors parce que tu as trouvé un travail, une femme dont tu es amoureux. Puis ta femme te quitte, tu perds ton boulot et hop, tu te retrouves à la case départ. C'est un roulement comme ça. Mais il y a aussi des gens qui s'en sortent et qu'on ne voit plus jamais ».*



## 2. Valeurs internes d'un groupe hooligan

Comme toute organisation sociale, le milieu hooligan secrète également ses normes. Notre ambition n'est pas ici de décrire de manière exhaustive le fonctionnement d'un noyau dur ; nous aurions pour cela dû passer un temps plus long à vivre au sein d'un groupe afin de déceler ses logiques propres.

Les entretiens que nous avons menés ont cependant permis de mettre en avant une série de règles qui gouvernent le milieu. Nous nous arrêtons notamment dans cette section sur les normes qui prévalent lors des affrontements.

### 2.1 Une valeur centrale et fondatrice : la solidarité

Quelles que soient les personnes que nous avons pu interviewer et quel que soit le groupe auquel ces supporters appartiennent, une valeur a été mise en avant de façon récurrente : la solidarité qui existe entre les membres. L'image qui prédomine est celle d'un ensemble soudé, certes traversé par des tensions internes, mais qui fait bloc face à l'étranger. Si les violences perpétrées dans le contexte des soirées footballistiques rassemblent chacun, le groupe existe également en dehors du football et a su tisser au gré des années des liens qui apparaissent parfois comme indéfectibles. Il a été fréquent d'entendre que de multiples barbecues rythment l'été ou que l'enfant de l'un est devenu le filleul de l'autre, etc. Les valeurs d'amitié et de fraternité sont par conséquent exaltées, comme le montrent les extraits suivants.

*« Il y a des gens que je connaissais d'avant et d'autres que j'ai connus au foot. C'est un mix des deux, on va dire. (...) Après, ça devient une amitié de longue durée ».*

*« Il y a des liens autres que le football dans le groupe. La loi foot, ça a réduit les incidents mais on restera une bande de copains ».*

*« Le noyau dur est un groupe d'amis. On se voit en dehors, on fait des activités ensemble qui n'ont rien à voir avec le foot. (...) On n'est pas seulement un groupe de fous furieux ».*

*« On est un groupe, donc si une personne bouge, l'autre bouge. Ca, c'est clair ».*

*« Moi, j'ai vraiment trouvé une deuxième famille dans le groupe ».*

*« Le Wolf-Side, c'est ma deuxième femme ».*

*« Ce que tu n'as pas à la maison, tu l'as souvent ailleurs. Des potes, pas de préjugés, c'est une famille ».*

*« Le Hell-Side, c'est avant tout une bande de copains. (...) C'est toutes classes sociales confondues (...) mais au moment où on rentre dans la tribune, il n'y a plus de classe sociale, tout le monde est au même niveau ».*

*« C'est une bande de copains qui se retrouve et on fait des conneries ensemble ».*

*« A l'extérieur du foot, ça ne me viendrait pas à l'idée d'aller secouer quelqu'un. Le plus important, c'est vraiment le groupe, pas le match. Je pense que si on disait que demain, on va tous au basket, je suivrais le groupe au basket. Je ne vais en tout cas jamais aller chercher misère à quelqu'un en dehors du groupe. Maintenant, je suis peut-être un des seuls à réagir de la sorte. (...) Personnellement, le groupe m'a beaucoup apporté, une façon de me sentir mieux. Notamment être plus dur avec moi-même. J'ai appris pas mal en arrivant très jeune dans le groupe, mettre une carapace pour les événements extérieurs ».*

## *2.2 La bagarre de rue a aussi ses règles du jeu*

*« Dans le football, il y a quand même certaines règles. (...) C'est comme un code déontologie ».*

Un des points les plus frappants des entretiens réalisés est l'idée que le hooliganisme, malgré ses allures de violence débridée, suit une série de règles – on pourrait parler de code d'honneur – que celui qui se revendique hooligan est tenu de respecter. Ces normes ont été mentionnées à l'occasion de chaque entretien, sans exception. Elles semblent faire l'objet d'un consensus tacite et, bien que n'étant nullement formalisées, elles sont connues de tout le monde. Leur respect apparaît toutefois plus aléatoire. Certains manquements aux règles du jeu sont sanctionnés par le groupe lui-même, au cours de la bagarre – lorsqu'un individu intervient personnellement pour mettre fin à la transgression de la norme – ou après celle-ci. Le rôle des meneurs nous a dans ce contexte été décrit comme étant celui de faire respecter les règles au sein du groupe. Les manquements peuvent également, selon certains, entraîner l'exclusion des brebis galeuses.

Le principe fondamental, sur lequel aucune contestation ne semble possible, veut que **les hooligans ne s'en prennent qu'à leurs semblables**. Les supporters classiques doivent être ignorés et épargnés, quelles que soient leurs couleurs.

*« Le but, c'est se trouver en face de gens qui ont les mêmes motivations que vous. Le problème, c'est que les médias donnent une fausse image de ce que c'est. J'ai par exemple été voir deux matches en Allemagne et parce qu'on voit un Anglais qui a trop bu et qui lance son verre, on va parler de hooliganisme. Mais ce n'est pas ça. L'idée, c'est se battre en groupe avec des gens qui ont les mêmes motivations ».*

*« On cadre notre bagarre pour qu'elle soit restrictive à des professionnels ».*

*« Dans un match de foot, il y a le match sur le terrain et nous, c'est le match dans la rue contre le noyau dur de l'équipe adverse. On ne s'attaque pas à des gens normaux ».*

*« Quelqu'un qui ne veut pas la bagarre, on ne va pas lui taper dessus. Même s'il a une écharpe adverse. Le gars, il vient voir son match paisiblement, il faut le respecter. Il a payé son ticket, il a envie de voir son match calmement, on ne va pas l'agresser ».*

*« De nous, les gens ne craignent rien. On ne va pas attaquer le gars avec son écharpe ».*

*« Il ne faut pas chercher des ennuis à la personne qui vient au stade en famille. Ce qu'il faut chercher, c'est le groupe qui vient pour la même chose que nous, ceux qui veulent le contact physique, un coup de pied, une pêche. La bagarre de rue, quoi ».*

*« Moi, je ne vais jamais aller chercher des problèmes à quelqu'un qui vient avec son écharpe rouge, je m'en fous. Au contraire, je respecte les gens qui ont une couleur. (...) Le gars qui aime bien le Standard, il aime bien le Standard et je le respecte pour ça. (...) Par contre, les gens du Hell-Side, je recherche le contact physique parce qu'eux, c'est le Hell-Side. C'est cette rivalité qui me fait me battre ».*

*« Moi, je n'ai jamais agressé une vieille. J'ai un casier judiciaire mais uniquement pour coups et blessures liés au hooliganisme. Je n'agresse personne, je n'ai jamais rien volé. Je défends mon identité, c'est tout ».*

*« Pour moi, un hooligan, ce n'est pas quelqu'un qui détériore le matériel, c'est quelqu'un qui veut affronter quelqu'un qui est là pour la même chose ».*

*« C'est entre hooligans que ça doit se passer, pas avec des petits vieux ou des gens qui viennent au stade tranquillement. Il y a des groupes qui se disputent en chantant, ben nous, c'est la dispute dans la rue ».*

*« Le BCS, c'est un groupe où ne doit pas faire de dérapages, pas attaquer des supporters normaux, pas faire de dégâts aux véhicules ».*

*« En quinze ans, je crois que le groupe à risque n'a jamais attaqué quelqu'un d'autre que ceux du groupe à risque d'en face. Ca, c'est une image positive si on peut dire ».*

*« Hier, j'ai regardé un petit film. On voit la bagarre puis une ambulance arrive. Ben, les gens s'arrêtent et laissent passer l'ambulance, puis ils recommencent. On est dans son trip mais on ne doit pas faire payer les gens extérieurs. Ca paraît loufoque mais c'est le cas ».*



*« Aucun hooligan ne trouve que le Heysel, c'est bien. C'est atroce. Des enfants, des gens innocents. Moi, je ne voudrais pas ça ».*

Il arrive cependant exceptionnellement que les hooligans s'en prennent à d'autres personnes que leurs homologues. Cela arrivera notamment lorsqu'ils sont provoqués par un autre groupe, indépendant du hooliganisme. Certains nous ont ainsi affirmé se heurter occasionnellement sur place à des bandes locales profitant de la venue des noyaux durs les plus connus pour se jauger. Nous verrons également dans le chapitre consacré aux problèmes de racisme que des affrontements peuvent avoir lieu avec des bandes issues de l'immigration.

*« Ce qu'il y a, c'est que parfois la bande de voyous du coin sait qu'Anderlecht, le Standard ou Bruges vient, et ils viennent provoquer pour voir ce qu'ils valent eux-mêmes ».*

Cette idée que l'on ne se bat qu'entre personnes consentantes suscite également une certaine incompréhension quant à la volonté politique de réprimer le phénomène : à partir du moment où les participants sont d'accord, pour quelle raison cherche-t-on à les en empêcher ? La possibilité de porter plainte en cas de blessure est par ailleurs rejetée par l'ensemble des personnes interviewées. Les hooligans tiennent à assumer les éventuelles conséquences dommageables de leurs agissements. Ceci vient d'ailleurs renforcer l'incompréhension à l'égard de la lutte des pouvoirs publics contre la problématique du hooliganisme. Le discours tenu vise souvent à minimiser la gravité et la portée des affrontements. Il apparaît étrange à la majorité des personnes rencontrées que l'on cherche à combattre un phénomène au sein duquel personne n'est victime. A l'inverse, un sentiment d'injustice naît au regard du laxisme apparent dont bénéficieraient les auteurs de comportements délinquants qui s'attaquent à des personnes « innocentes ».

*« Quand on voit la répression pour des matches de football et tout ce qu'on laisse à faire à côté dans les villes, le laisser-aller. Je ne sais pas, qu'on s'occupe peut-être un peu plus des vrais problèmes de sécurité dans les villes avant de tomber dans la parano totale avec des matches de foot ».*

*« C'est vrai que ce n'est pas compréhensible de se taper dessus mais souvent ce sont deux groupes qui se rencontrent pour la même chose ! Quand une personne âgée se fait agresser dans la rue pour son sac, elle ne l'a pas demandé et là, il n'y a pas de répression. Alors que pour des matches de foot, où les deux personnes sont consentantes, il y a une répression énorme. Ce n'est pas logique ».*

*« Les sanctions qui tombent en matière de hooliganisme sont disproportionnées par rapport à d'autres faits qui se passent dans la rue. A la limite, aujourd'hui en Belgique, mieux vaut tuer quelqu'un que de se battre contre quelqu'un qui veut la même chose ! ».*

*« 500, 700, 1000€, pff. Une bagarre, ce n'est pas un fait exceptionnel, ce n'est pas gravissime. En plus, ce sont des gens qui sont là pour se battre, il n'y a pas de plainte. Je trouve qu'ils perdent leur temps ».*

*« Ce qui est fou, c'est que c'est beaucoup plus grave de donner un coup au foot que dans un café. Les peines sont complètement différentes. Parfois je me demande s'ils*

*n'ont vraiment rien d'autre à foutre. La question peut m'être retournée aussi puisque je vais faire le gamin de merde dans les stades mais ce n'est pas une bonne solution ».*

*« Je trouve ça indécent que quelqu'un se prenne une amende de 500€ pour une torche alors que celui qui agresse demain une petite vieille pour son sac, il n'ait pas d'amende. On a diabolisé le hooliganisme et on a oublié le reste. Moi, j'ai moins peur d'aller au football que de me promener le soir à Bruxelles ».*

*« Autant avant il y avait un laxisme incroyable – si je vous racontais ce qu'on faisait avant, vous diriez 'ouais, c'est un mytho' – autant maintenant c'est dans l'autre extrême. C'est devenu trop grave. C'est devenu plus grave de donner un coup dans un stade que dans une discothèque, alors que c'est la même chose. On est tombé dans l'autre extrême ».*

*« Je crois que les moyens mis en œuvre sont disproportionnés par rapport à toute l'insécurité qui règne dans les villes de Belgique ».*

*« Nous, on trouve qu'il y a des trucs dix mille fois plus graves que le hooliganisme. Des gens qui se font agresser dans le métro. Et pour ça, ils ne font pas tellement ».*

Faut-il pour cela en conclure que les pouvoirs publics doivent laisser se dérouler une activité voulue par tous ses protagonistes et sans risques pour les tiers étrangers à ce mode de vie ? Les avis sont sur ce point nuancés. Pour certains, il serait plus logique de laisser se battre ceux qui désirent en découdre. D'autres comprennent en revanche que l'on souhaite anéantir les velléités d'affrontements. Les supporters ne se revendiquant pas de groupes hooligans sont notamment dans la plupart des cas de cet avis.

*« Dans un sens, c'est normal qu'on nous interdise de nous battre, sinon il y aurait des morts chaque semaine. Mais je me demande parfois s'ils ne devraient pas se dire 'ok, ils n'ont pas d'armes, qu'ils se tapent un peu sur la gueule et puis on les sépare'. Mais bon, si on ne s'en occupait pas, il y aurait des bagarres partout, peut-être des morts ».*

*« C'est normal qu'on cherche à nous empêcher mais le but, c'est quand même d'aller se battre ».*

*« Quand tu vois Zidane qui donne un coup de tête, ça ne donne pas une bonne image. Nous, quand on se bat, on ne donne pas une bonne image non plus aux gens. Je comprends que la police ait peur qu'il y ait un engrenage. Nous, quand on se bat, il y a toujours des maisons et des gens peuvent nous voir. Mais moi, je n'ai pas envie de donner des idées à des jeunes. J'ai juste envie d'engrener ma violence à moi. C'est ma haine à moi mais je n'ai pas envie que quelqu'un vienne me trouver dans cinq ans en disant qu'il est comme ça à cause de moi, ou qu'un père vienne me dire que son fils est devenu hooligan à cause de moi. Je ne veux pas ça ».*

*« On ne peut pas laisser des bagarres se faire comme ça, sinon je suis conscient que c'est l'anarchie mais la police pourrait intervenir et simplement arrêter pour quelques heures ».*

*« La seule solution, ce serait d'enlever les flics. C'est grave mais c'est comme ça. C'est peut-être utopique, hein, mais ils devraient dire à la fin du match qu'on ouvre*

*les grilles et que ceux qui veulent se battre peuvent monter sur la pelouse et les autres peuvent regarder dans les tribunes. On décline toute responsabilité, on ne recevra pas de plaintes. Ben, vous verriez combien monteraient sur la pelouse. On se défoulerait, tout le monde serait content. Ceux qui veulent faire les voyeurs aussi. Mais ceux qui sont juste là pour la petite émotion, on ne les verrait pas, hein. Et ceux qui veulent se battre, ils se battraient. Et si un groupe doit reculer, il reculerait et tout le monde serait content. Et pourquoi non ? Parce que la Ligue des droits de l'homme va venir dire que ça ne se fait pas, qu'on n'est pas des gladiateurs. Mais si, on est des gladiateurs ! Si on permettait aux gens de se battre quand ils ont envie de se battre, les gens seraient moins agressifs. Le mec qui a envie de se battre, qui a l'agressivité en lui, il ne va pas attendre l'autorisation. Et l'autorisation, on ne lui donnera jamais. Tu peux dire qu'on peut s'inscrire dans un club de boxe. Mais il faudrait s'entraîner, transpirer. Les gars, ils n'ont pas envie de transpirer. Ils veulent juste mettre dans la gueule de l'autre, avoir de l'adrénaline. Laisse-les se battre. On n'est pas des esclaves, on veut. Mais non, on ne peut pas. Pourtant, ça réglerait vraiment beaucoup, beaucoup de choses ! ».*

*« Ceux qui veulent se faire mettre sur la gueule, c'est eux qui le veulent. Donc, qu'on les mette dans un périmètre, comme dans une cage on va dire, et voilà ».*

Un élément qu'il nous semble intéressant de mettre en avant est l'idée selon laquelle la répression – et par là l'intervention policière en cas de contact physique entre supporters – est une condition de production de la violence. Certains soutiennent en effet que sans la certitude que les forces de l'ordre vont venir mettre fin aux affrontements, ce qui aura pour effet une réduction du risque de blessure grave puisque la bagarre se verra avortée, de nombreux combattants d'un soir ne se risqueraient pas à se rencontrer. La police, par son rôle indirect de protection des hooligans, notamment des plus faibles d'entre eux, contribuerait ainsi à la réalité des violences. Cette intéressante idée était toutefois marginale et l'opinion contraire qui veut que l'absence de policiers aurait des conséquences désastreuses a été développée à maintes reprises comme nous le verrons par la suite.

*« Si ça devient vraiment dangereux, qu'il n'y a pas des policiers prêts à intervenir pour nous sauver, on va vraiment réduire le nombre de personnes qui seront prêtes à venir ».*

*« Les gens se sentent protégés par tous les flics. Si on enlève tous les flics, ça deviendra dangereux. Plus il y a des gendarmes, plus les gens se sentent protégés ».*

*« Ceux de devant vont frapper un petit peu, éventuellement mettre un petit coup de pied si on est à terre mais les flics arrivent vite. Donc finalement, celui qui ne veut pas s'engager dans la bagarre ne risque pas grand-chose. C'est ça le phénomène du hooliganisme. (...) Il suffit d'être dix mètres derrière la première ligne et tu as fait partie du groupe mais sans prendre de risque ».*

*« On en a déjà parlé. Donnez-nous un terrain, on en met cinquante de chaque côté et tu les laisses s'arranger. Et bien, tu pourrais déjà chercher pour en avoir cinquante. Les gens, quand ils savent qu'il n'y aura pas des policiers pour les arrêter, il n'y en a pas beaucoup qui viendront. (...) C'est une protection, oui et non. C'est une protection pour moi et pour les autres envers moi. Si tu laisses les gens se disputer, il va y avoir*

*des dérives. (...) S'il n'y a pas la police, il y aura des méchantes histoires. Je ne sais pas comment ça finirait ».*

*« Peur, on a tout le temps. (...) On ne sait jamais ce qui va vous arriver. Des fois, vous allez à un rendez-vous dans un parking à minuit, il n'y a pas de policiers. Les gens vont peut-être employer des armes. Mais vous avez l'impression que vous contrôlez ça. (...) Même si vous croyez qu'en face, ils seront cinquante et qu'ils sont une centaine avec des battes, vous avez toujours l'impression que vous allez pouvoir vous sauver. (...) Ce sont les risques. Des coups, on en a tous eu. (...) Des morts, c'est très rare. (...) Le hooliganisme, parfois, ce sont des bêtes bagarres. (...) Et puis, la police est vite là, donc vous avez l'impression qu'il ne peut rien vous arriver de grave ».*

En suivant ce principe selon lequel le hooliganisme est une affaire de professionnels au cours de laquelle les novices sont écartés, a été souvent avancée l'idée que le vrai danger n'est pas là où on le croit. Parce que les hooligans ne se battent qu'entre eux et assument les éventuelles blessures qu'ils peuvent encourir, les supporters normaux ou les passants distraits n'encourent aucun risque, sauf à ne pas évacuer l'arène au moment opportun. Selon plusieurs participants à notre étude, la principale source de danger pour le grand public qui vient assister à des matches de football se trouverait précisément en son sein. Les supporters dits normaux, sous l'influence d'une consommation abusive d'alcool ou de la frustration d'une énième défaite de leur équipe favorite, pourraient en effet s'en prendre, eux, à des victimes innocentes. Ne maîtrisant pas les règles du jeu que nous détaillons dans cette section, ils seraient susceptibles de causer des dommages qu'il semble toutefois difficile de lister avec précision.

*« Le problème dans le hooliganisme, ce n'est pas les vrais hooligans pour les gens, pour leur sécurité. C'est tous les supporters soi-disant normaux, qui ont bu et qui deviennent hooligans d'un soir. Nous, on ne traîne pas avec ces gens. (...) Par exemple, à Anderlecht, les gens derrière le goal, c'est un autre problème. Eux, s'ils ont bu, ils vont agresser des gens, courir, casser des voitures. C'est un autre problème. Nous, on n'est pas comme ça. On est juste des hooligans et on n'attaque que ceux qui viennent pour se battre. Pour nous, c'est tout à fait normal ».*

*« Ceux qui cassent en dehors du stade, ce sont les supporters normaux, qui ont bu et qui deviennent des hooligans. Mais ce sont des hooligans sans respecter les règles. Moi, jamais je ne vais casser une voiture ».*

A côté du grand principe que nous avons illustré selon lequel les hooligans sont là pour affronter leurs homologues, existe une kyrielle d'autres règles du jeu. Si le premier principe est respecté strictement, il n'en va pas toujours de même des **normes régulant le combat**. Les trois principales règles sont les suivantes : respecter un relatif équilibre numérique entre les forces en présence, se battre à mains nues – ce qui exclut théoriquement l'utilisation d'armes – et épargner les personnes à terre. Nous allons passer en revue, dans les très nombreux extraits qui suivent, ces règles tacites connues de tous avant de constater que leur stricte observation laisse souvent à désirer. Un manquement flagrant pourrait toutefois entraîner une réprimande de la part du groupe.

- a. Les effectifs doivent être plus ou moins égaux en nombre

Cette première règle se heurte d'emblée à une difficulté d'ordre pratique majeure : les noyaux durs belges sont parfois de taille très inégale. Il est donc au premier abord hautement probable

que les forces en présence seront inégales. Il n'en va toutefois généralement pas ainsi. Dès lors, pour des questions d'honneur et de loyauté, la tradition veut que l'on cherche à s'affronter à armes plus ou moins égales en veillant à ne pas introduire un trop grand déséquilibre numérique entre les lutteurs. Tant la crainte du groupe en infériorité numérique connue que la relative compassion des membres du noyau dur dominant rendent les incidents trop déséquilibrés plutôt marginaux.

*« On ne va jamais s'attaquer, comme certaines populations, à cinquante contre deux. Non, c'est deux contre deux ».*

*« Moi, je ne vais pas me taper Gand à dix personnes. Si c'est pour tomber sur cent gars et se faire tuer, non. Il faut être au moins cinquante, je ne sais pas ».*

*« Normalement, un rendez-vous, c'est arrangé pour que ça soit plus ou moins à forces égales ».*

*« On les avait rencontrés au coin de la rue. On était quarante, ils étaient une centaine. Tous ceux de chez nous sont partis en courant. Un ou deux de chez nous sont restés. Moi, je suis resté. Un s'est fait frapper, je l'ai relevé. On a couru, on a fait trente mètres puis on s'est regroupé à une dizaine, on s'est dit qu'on allait quand même y aller. Eux sont arrivés au coin de la rue. Ils ont reconnus certains de chez nous parce que ce sont des plus anciens, ils se connaissent. Ils nous ont repoussé, ils nous ont dit de partir. Ils ont dit que c'était bien de notre part d'être restés mais qu'on devait partir. Soit on partait, soit ils nous frappaient. On a fait demi-tour ».*

*« Nous, une fois, on avait vu un petit groupe de sept ou huit, ben, on les a laissés. On leur a dit à l'année prochaine. On n'allait pas les tuer. On se dispute parfois gentiment dans le groupe parce que certains disent qu'on est trop bons. Que ça aurait été l'inverse, on se serait fait tuer. Mais on a un bon cœur dans le groupe. Je crois que c'est ça ».*

*« Le but, c'est qu'il y ait un équilibre, du répondant. Pas dire qu'on les a tués alors qu'ils étaient sept et nous quarante. Il est où le plaisir là-dedans ? C'est de la honte, ça. Un peu comme les Arabes. Le petit Belge qui se promène et dix Arabes qui le frappent. Ca leur a apporté quoi de frapper sur un type sans défense ? Il est seul, vous êtes dix. Ouais, tant mieux pour vous. Un contre un, ok, on verra. C'est ça la différence, c'est ça le but recherché ».*

*« On essaie d'être correct. (...) Si on est quarante et qu'ils sont dix. Si je les attaque, je ne leur montre pas que je ne suis pas un pédé. Je n'ai aucun honneur, ce n'est pas valorisant d'attaquer à quatre contre un. Ce n'est pas valorisant non plus de frapper sur quelqu'un à terre. Je ne vais pas non plus aller griffer une bagnole ou quoi, non. Mais si on est quarante et qu'ils sont quarante, là tu vois. On ne prend pas d'armes non plus. (...) Normalement, c'est respecté. (...) Il y a une certaine correction. Mais il faut faire gaffe contre certains clubs parce que là, tu tombes, ils te lynchent ».*

*« Normalement, je dis bien normalement, si on tombe à cinquante sur quatre ou cinq peys, on ne va rien leur faire. Mais ce n'est pas une science exacte. Des fois, les gens ont bu, les gens ont pris, parce qu'il y a quand même beaucoup de drogue dans le*

*milieu, et on ne sait pas contrôler. Dans le groupe, il y a des gens qui n'écoutent pas ».*

b. Les armes ne sont pas les bienvenues

C'est une des deux règles qui fait couler le plus de salive. L'esprit du hooliganisme en Belgique veut que l'on se batte à mains nues. Toutefois, il semble que les ceintures soient fréquemment de sortie et il n'est pas rare de voir apparaître des barres de fer ou des bouts de bois. Parmi les supporters rencontrés, la majorité affirme sans sourciller que leur groupe n'est pas concerné mais que ce genre de dérive arrive dans les noyaux durs ennemis. Certains témoignages dénonçaient également les membres les plus jeunes des noyaux durs : ce serait surtout eux les responsables de cette tendance. Tout le monde tenant un peu le même discours, il est néanmoins malaisé d'en conclure à un quelconque manichéisme en la matière. Seules les armes à feu n'ont pour l'heure pas encore fait leur apparition dans les bagarres de rue. L'utilisation d'armes lors d'une rencontre entraîne aussi régulièrement une escalade, le groupe victime désirant alors prendre sa revanche lors du prochain affrontement. La difficulté réside également dans l'impossibilité de pouvoir contrôler ou fouiller tous les membres du groupe avant la lutte. Il apparaît également que le recours aux armes intervient parfois lorsque le groupe se sent en situation d'infériorité, pour se sortir d'un mauvais pas ou pour tenter de reprendre le dessus. Rappelons enfin les propos d'Anastassia Tsoukala, énoncés dans les premières pages de ce rapport, indiquant que la mise en œuvre de la répression et de la prévention contribuent à l'aggravation du phénomène puisqu'elles entraînent une planification des affrontements et par conséquent un risque de radicalisation. Il va de soi que prévenus de l'éventuel combat et conditionnés pour celui-ci, les protagonistes peuvent venir armés plus facilement que si la bagarre se déroule de façon plus spontanée, au hasard d'un carrefour ou d'une rencontre inopportune.

*« En grande partie, les règles en Belgique, c'est que c'est à mains nues, sans armes, et quand un gars tombe, ça s'arrête. Maintenant, avec certains clubs, c'est plus dur. Il y a plus de haine. Mais en dix-quinze ans, dans le groupe, il n'y a pas eu souvent d'armes ».*

*« On est dans un pays où il y a très peu de chances d'être blessé. Il y a une sorte de pacte – qui n'est pas écrit bien sûr – mais qui veut qu'on ne prenne pas d'armes, même s'il y a toujours des petits jeunes qui veulent faire leurs preuves. On n'essaie pas non plus d'achever quelqu'un qui est à terre. On a défini ces règles au fil du temps, naturellement ».*

*« En Belgique, normalement, c'est de la bagarre de rue, donc on ne peut pas dire que c'est du un contre un, c'est parfois deux contre un, trois contre un, trois contre deux, etc. La règle principale, c'est qu'il n'y ait pas d'armes. Certains en utilisent, comme des barres de fer mais normalement non. (...) Un groupe où il y a deux cents personnes, vous ne pouvez pas tout contrôler. C'est là que les risques sont ».*

*« Normalement, personne de chez nous ne prend d'arme. C'est déjà arrivé que les plus jeunes sortent leur ceinture pour se défendre. Ou quelqu'un a déjà pris une barre de fer mais d'habitude, non, on n'a rien. Certains autres groupes, on les voit, ils prennent des pavés, des battes de base-ball, etc. (...) Le but du hooliganisme, c'est se battre à mains nues, aux poings, contre les autres hooligans. Celui qui gagne a gagné, celui qui perd a perdu. C'est comme une règle ».*

*« Les anciens du groupe, c'est poings et pieds. Les armes, ce sont les derniers arrivés. Je crois qu'en dernier recours, ça ne les dérangerait pas de planter quelqu'un ».*

*« En général, il n'y a pas d'armes, pas de couteaux, pas de barres de fer. Mais ce n'est pas respecté par tout le monde. (...) Ca m'est déjà arrivé de me présenter à mains nues devant un groupe et il y en avait toujours bien deux ou trois dans la bande qui sortaient une arme : une barre de fer, un coup de poing américain, une matraque, une bouteille cassée. De là, je me suis mis sur mes gardes et ça m'est déjà arrivé aussi d'aller avec un cric, ou n'importe quelle arme, une ceinture... Un geste que j'ai regretté. Même les gens de votre propre groupe vous le disent ».*

*« L'interdiction des armes, ce n'est pas un règlement officialisé donc il y en a qui ne respectent pas ».*

*« Je ne vais pas prendre de couteau ou de batte. Poings contre poings, voilà. Maintenant, s'ils sont de trop, on sort la ceinture ».*

*« Les battes, les bouts de bois, c'est des trucs qu'on vient avec à l'avance. (...) Normalement, on n'en prend pas. (...) Si vous en aviez une, je ne sais pas ce que je dirais. Des fois, dans l'excitation, tout ce qui est bon est bon ».*

*« Pas d'armes, à mains nues, ce sont un peu les grandes lignes que tout le monde récite. Le problème qu'il y a, c'est ça. On part à un rendez-vous, on ne va pas fouiller tout le monde. La bagarre commence, on n'a pas vraiment le dessus, les bagnoles ne sont pas loin, il y a quelqu'un qui prend son cric. Normalement, on ne voudrait pas ça mais quand on est dans la difficulté... Moi, je ne veux pas ça. On s'est déjà disputé pour ça. On a déjà frappé des gens de chez nous pour ça. Sinon, il n'y a plus de limite, hein. Moi, quand je vais à un rendez-vous, c'est ça qui me fait peur, de ramasser un coup de batte de base-ball sur la tête. (...) Vous pouvez gagner des bagarres comme ça mais ce n'est plus du hooliganisme. Parce qu'alors, vous pouvez venir avec des revolvers, hein. Lui vient avec sa batte et moi, je viens avec mon flingue. On n'est pas aux Etats-Unis ici. Je n'aime pas employer le mot jeu parce que ça fait comme des gamins mais deux groupes se rencontrent, un prend la fuite. Ceux qui sont à terre, on les ramasse ».*

La situation peut cependant varier d'un pays à l'autre. Dans les pays d'Europe du sud et d'Europe de l'est, les armes seraient ainsi monnaie courante. Si de nombreux témoignages allaient dans ce sens, nous n'avons toutefois pu vérifier directement cette information. Notre étude n'avait en effet pas pour ambition d'examiner la violence dans l'ensemble des pays concernés par le hooliganisme.

*« Avant une bagarre, on ne fouille pas tous les gens. Donc, si quelqu'un a un poing américain, un couteau ou une mini-matraque, s'il n'a pas fait le malin avant avec, il va peut-être la sortir dans la bagarre. Mais c'est une règle générale. (...) On essaie de dissuader. En Belgique, c'est comme ça mais en Italie, la fierté, c'est de planter quelqu'un. Si tu n'as pas une arme, c'est que tu es un couillon. Et ici, c'est l'inverse. Ca veut dire que tu as eu le cran de planter quelqu'un. (...) Moi, je me suis déjà retrouvé avec une planche ou ma ceinture. Si tu es mal, tu ne vas pas te laisser lyncher. Mais en général, c'est à mains nues ».*

*« Il y a une question de culture. Si vous allez en Espagne, en Italie, en Grèce, vous savez que presque tout le monde a un couteau. L'Est, c'est pareil, ils sont souvent armés ».*

c. On ne frappe pas quelqu'un qui est tombé à terre

C'est la seconde règle qui prête énormément à discussion. En surface, tout le monde tient un discours identique et rassurant en affirmant dans un élan de sagesse et d'humanité que les adversaires qui ont le malheur de tomber à terre sont épargnés. Progressivement, les langues se délient toutefois et les limites de l'acceptable se déplacent quelque peu : un nombre minime de coups est autorisé. Il va sans dire que l'adrénaline et la surexcitation qui entourent un événement violent ne favorisent en la matière que très peu la rationalité. L'on se laisse souvent emporter dans un torrent dont il n'est pas certain que les digues sont parfaitement établies. Il a par ailleurs été étonnant d'observer la croyance selon laquelle l'individu pense être capable de s'arrêter avant de commettre l'irréparable. Sans nous perdre dans des considérations médico-légales, il semble acquis que la mort peut survenir en dessous d'une demi-douzaine de frappes bien dirigées. Dans ce cadre, le faible nombre de décès semble davantage relever du miracle que d'une quelconque humanité qui tendrait à faire croire que la haine n'ôte pas le nécessaire discernement lorsque l'on se retrouve face à sa victime du jour. Sachons néanmoins distinguer l'intention de l'effet et félicitons-nous que la volonté de nuire reste balisée dans les esprits. Notons également le rôle parfois salvateur des meneurs, qui parviennent à limiter les dérives de leurs ouailles.

*« Souvent, la bagarre arrête quand un des deux clans rompt. Ça arrive souvent assez rapidement. (...) Nous, on a toujours été réglo. Quelqu'un qui est à terre n'est pas achevé. C'est sans doute différent avec certains clubs ».*

*« On a des règles mais c'est comme la loi, tout le monde ne la respecte pas. Moi, ça peut arriver que quelqu'un tombe à terre et sans y penser, je lui remets un coup de pied ou une pêche. Ça ne me viendrait pas à l'idée de le tabasser à terre mais un coup ou deux, ça peut arriver, par accident ».*

*« Moi, ma limite, c'est si la personne tombe à terre ou si je vois qu'elle est déjà bien arrangée. Je ne vais pas l'arranger encore plus. Mon but, c'est le contact, ce n'est pas d'assassiner la personne. Ça reste avant tout un être humain, ce n'est pas un animal. (...) Maintenant, un coup, c'est un coup. On peut très bien tuer quelqu'un juste en lui mettant une pêche, ça j'en suis conscient. (...) Faire du mal pour faire mal, non ».*

*« Avant, on se disait que quelqu'un à terre, on ne le frappait plus. Maintenant, ça arrive que certains continuent quand même. (...) Normalement, pas d'armes non plus. (...) Chez nous, je n'ai jamais vu quelqu'un qui en avait ».*

*« Bien souvent, quand quelqu'un est à terre et qu'il ne bouge plus, on ne va pas s'acharner dessus. Et même quelqu'un va dire : 'laisse-le là comme il est là. Il y a des autres à aller voir'. Ce n'est pas au point de les tuer ».*

*« Quel est notre plaisir à aller mettre un pain à un gars qui est par terre ? Le but, c'est le gars qui est en face, qui a la hargne, le mettre par terre. Une fois qu'on l'a fait... (...) Moi, je vais aller jusqu'à ce que le gars soit allongé. Le foot, c'est ça. Le*



*foot, c'est un jeu. Ou tu prends ou tu donnes. On ne va pas pour le tuer, on va pour lui montrer qu'on est le plus fort ».*

*« Le problème, c'est qu'on ne sait pas jusqu'où on peut aller. On a envie de défendre sa peau, on n'a pas envie de ramasser. Je n'irais pas jusqu'à prendre un flingue mais à mains nues, j'ai déjà frappé sur des gens qui tombaient et qu'on shootait encore dedans. Et vice versa, que je tombais et qu'ils étaient à trois-quatre sur moi. J'ai déjà eu les côtes cassées, le nez cassé. (...) La fois suivante, j'ai envie de faire encore plus mal ».*

*« Moi, je suis en première ligne. Mon objectif, c'est éclater cette première ligne pour aller vers la seconde qui est statique et donc provoquer la fuite du groupe. (...) Ce sont les frustrés de la deuxième ou troisième ligne qui vont achever le gars qui est à terre, mais pas nous ».*

*« Quand quelqu'un est à terre, normalement on le laisse mais s'il reste au milieu, il y a toujours bien quelqu'un qui redonne un coup. S'il reste au milieu de cent cinquante personnes, il y a des gens qui courent. Bon, il y a l'adrénaline, on ne réfléchit plus des masses ».*

*« On sait tous très bien que ce n'est pas bien perçu par la plupart des gens. Mais il y a des gens qui en profitent et ce sont souvent ceux qui font le plus de mal. Ils ne sont pas en première ligne, ils sont derrière. Quand tu es à terre et qu'on te met trois coups de pied dans la figure, il faut voir les dégâts que ça peut faire. (...) Je ne dis pas que ça ne m'est jamais arrivé parce que dans l'excitation, on ne sait jamais mais j'ai toujours eu un moment de lucidité. Ou d'écarter des gens qui s'acharnent. (...) Frapper quelqu'un à terre, ce n'est pas intéressant, pas valorisant ».*

*« Quand quelqu'un est par terre, d'accord de shooter dedans trois ou quatre fois mais pas jusqu'à quand il ne bouge plus. Du moins, j'essaie de faire respecter ça ».*

Nous l'avons indiqué, si ces règles consensuelles sont connues de tous, elles sont parfois moyennement respectées. Le rôle des meneurs nous a été décrit comme celui de faire respecter au maximum ces normes de fonctionnement au sein du noyau. Les jeunes qui veulent donner des gages, les irréductibles incontrôlables, les individus excessivement zélés sont donc ramenés à l'ordre par les meneurs, en même temps qu'une pression du groupe s'exerce sur eux pour maintenir les actions de ce groupe dans des limites voulues acceptables. La taille importante du noyau compliquera également la tâche : il est évidemment plus facile d'exercer une forme de surveillance sur cinquante individus que sur deux cents. En cas de rappels à l'ordre répétés et sans réponse, les éléments récalcitrants se verront parfois exclus du groupe. La présence dans une structure de type hooligan joue donc un double rôle : entraînement dans des actions violentes mais régulation de celles-ci dans des formes relativement circonscrites.

*« Ceux qui tombent et qui se font encore frapper, ça, je n'accepte pas. (...) C'est débile, ça ne sert à rien ».*

*« Aujourd'hui, si des jeunes vont s'acharner sur quelqu'un à terre, le rôle du leader, c'est d'intervenir pour arrêter ça. (...) Contrôler toute cette masse, c'est vraiment leur rôle ».*

*« Les meneurs savent calmer les troupes ».*

*« Il y a des gens qui vont péter les rétroviseurs mais ce sont plus les supporters normaux. Un mec hooligan, il ne va pas faire ça car il va dire que ça peut être sa bagnole. Maintenant, il y a des jeunes qui vont faire ça pour se montrer, parce qu'ils croient que c'est intéressant, mais en général, ceux-là, ils ramassent par les autres ».*

*« Chez nous, ce n'est même pas la peine de venir un couteau. On va lui dire. Il doit le jeter, je ne sais pas. Ça ne vaut pas la peine qu'il revienne la prochaine fois. Il ne sera pas le bienvenu. On ne va pas planter quelqu'un quand même ».*

*« Un gars de chez nous qui attaquerait une petite vieille, le lendemain, il n'est plus chez nous. C'est un truc qu'on n'accepterait jamais. Il y a des gens qui ont été éjectés, il y en a qui sont partis d'eux-mêmes ».*

*« Il y a sûrement des gens qui adorent aussi se battre en soirée et appréhender le premier venu mais si quelqu'un fait ça et ne respecte pas les règles, on va lui dire. (...) Le but n'est pas vraiment de donner une image excellente de nous mais on veut une image excellente en interne ».*

### *2.3 Une certaine forme de respect au sein du milieu ?*

S'ils ne s'apprécient guère entre eux, les groupes de supporters à risque sont avant tout composés d'individus. Ces membres des noyaux durs nous ont souvent parlé des groupes rivaux en termes de haine mais il en va quelque peu différemment lorsqu'il s'agit de considérer la situation d'un point de vue non plus intergroupe mais interindividuel. Parler de respect est sans doute exagéré dans bon nombre de situations mais il n'est pas interdit d'avancer qu'une certaine forme de reconnaissance existe à l'égard de l'adversaire prêt à en découdre. Certes, il est des rivalités qui semblent à ce point exacerbées qu'il serait naïf de croire que le respect prédomine en dépit de la réalité des affrontements. Mais certains témoignages recueillis laissent néanmoins à penser que derrière la violence physique se tapit une certaine estime pour l'alter ego, fût-il d'une autre obédience. Aucune plainte, ni aucune information de nature à identifier l'ennemi ne seront ainsi déposée ou livrée à un policier, davantage perçue par les hooligans comme une personne indigne de considération. A noter également que lorsque la haine se fait plus forte que tout, la rivalité semble souvent plus importante dans l'esprit de celui subjectivement considéré comme venant du groupe le plus faible : le supporter de La Louvière est plus vindicatif à l'égard de celui de Charleroi que l'inverse, celui de Charleroi plus hargneux envers celui du Standard que l'inverse.

*« Les gens des noyaux durs ont tous la même optique. Donc, il y a toujours du respect ».*

*« Quand, en face, c'est des gens qu'on connaît. Le principe, c'est on se bat et après on va boire un verre ensemble ».*

*« Le pire ennemi dans chaque groupe peut devenir un pote. On a le même centre d'intérêt. Généralement, on a le même goût pour les vêtements, le même goût pour la musique, pour les sorties, pour la drogue. (...) On peut très bien s'entendre. Mais c'est justement là où le côté sportif va intervenir. Attention, c'est quand même le Standard,*

*ils nous font toujours chier, ceux-là... Et ça va reprendre le dessus. Mais en face en face, sans savoir qui c'est, on va trouver le gars sympa ».*

*« On peut avoir du respect pour certains groupes, pour des bagarres qu'ils ont fait, oui. Mais par exemple, ceux du Standard, pour moi, c'est une vraie bande de voyous. Ils sont armés. Ils s'étaient faits arrêter une fois avec des couteaux, des cagoules, des battes de base-ball, etc. On ne peut pas avoir du respect pour des gens ainsi ».*

*« Entre Charleroi et le Standard, il y a vraiment une haine, donc il n'y aura jamais de respect ».*

*« Il y a des groupes, quand on lit certains articles ou qu'on voit certains reportages, c'est impressionnant. Quand on voit un club comme Milwall, qui n'est même pas en division 1 anglaise, et qui ramène cinq cents hooligans, c'est impressionnant ».*

*« Une fois, on était à Anvers. On se retrouve à cinq contre vingt. On est resté et on a pris, je ne m'en cache pas. C'est normal, à cinq contre vingt, comment est-ça que ça pourrait ne pas être comme ça ? J'ai eu peur, avant et pendant aussi. Mais après on s'est retrouvé arrêtés dans le fourgon, on était menottés, et là les Anversois nous ont dit : 'chapeau, les gars, vous avez assuré. Vous avez pris mais vous êtes restés, respect'. Après, trois jours plus tard, j'avais toujours la lèvre ouverte. J'ai eu peur, j'ai pris dans ma gueule mais je suis resté. Il n'y a personne qui peut me donner de leçon ».*

*« Le respect est toujours là avec l'autre groupe. La haine n'est pas le préalable au contact. (...) Quand on parle de haine, ce n'est pas une haine de personnes ».*

*« La personne avec qui tu vas te battre, tu vas avoir du respect. (...) Certaines personnes ont créé certaines amitiés, même si quand il y a bagarre, ça bourre dedans. Le gars, deux jours après, tu l'as au téléphone et tu vas demander s'il va bien. Ouais, tranquille. Et puis, c'est l'un ou l'autre qui félicite l'autre. C'est comme ça. C'est une amitié qui s'est créée. Il y a du respect. On n'est pas là pour les écraser mais pour gagner du respect ».*

*« S'il y a un blessé grave, allez, on va quand même dire que ça a été trop loin. Parce que je n'aimerais pas faire à quelqu'un quelque chose que je n'ai pas envie qui m'arrive. C'est pour ça qu'entre les hooligans, il y a quand même une forme de respect. Je ne vais pas dire que c'est un jeu. C'est plus qu'un jeu parce qu'on prend quand même des risques. On a des problèmes dans notre famille, avec la justice. On est quand même souvent blessé aussi ».*

*« Dans les années 1980-1990, on ne se parlait pas entre les hooligans. On se tapait dessus mais c'est tout. (...) Maintenant, il y en a d'autres clubs ennemis avec qui je n'ai pas peur de dire que je suis très copain. On peut comme ça déjouer des petits stratagèmes ».*

*« J'ai une bagarre avec les gars d'Anderlecht, je prends sur ma tête. On va dire que la police les arrête. Jamais je ne vais dénoncer les mecs. Je suis devant les policiers, je vais nier. On ne vend jamais quelqu'un d'autre. Il peut se passer ce qu'on veut, on ne portera jamais plainte contre un autre hooligan. On connaît les règles, on assume.*

*(...) On a une solidarité entre nous à ce niveau-là. (...) C'est une question de respect.  
(...) Même si on est ennemis, le respect est énorme quand même ».*

## *2.4 La mode vestimentaire*

Dans un pays comme la Belgique, au fil des années, les différents noyaux durs ont appris à se connaître, et ce d'autant plus que la relève n'est en général pas assurée. Au gré, des affrontements, les supporters finissent donc par se reconnaître. Mais au-delà de cette reconnaissance, peut-on caractériser une apparence de hooligan ? A l'occasion des matches européens, par exemple, il est difficilement concevable que chaque meneur connaisse personnellement les leaders adverses. Toutefois, les témoignages récoltés vont tous dans le même sens : il est impossible de ne pas reconnaître un autre hooligan. Quels sont donc ces éléments d'identification qui permettent de savoir qui en est et qui n'en est pas ? Une réponse peut être apportée, les extraits ci-dessous en attestent. Il convient toutefois de se garder de faire des raccourcis trompeurs. Il n'est évidemment pas rare d'apercevoir dans et autour des stades de football des individus à l'accoutrement similaire. La description que donnent les supporters rencontrés permet néanmoins de se faire une première représentation du style vestimentaire et du mode attitude du supporter dit à risque. A l'heure actuelle, la mode n'est donc plus au bomber et aux chaussures de combat, comme cela était le cas dans les années 1980. Depuis les années 1990 et la mode casual, le style s'est embourgeoisé et les marques en vogue sont celles que l'on rencontre dans les magasins les plus branchés : Ralph Lauren, Lacoste, Hilfiger, Stone Island, Scapa, etc. De façon générale, on peut avancer que les éléments folkloriques d'identification au club (écharpes, vareuses, bonnet) sont absents. L'image recherchée est celle d'une apparence passe-partout (casual), sportive et chic décontractée. Cet aspect sert également d'image de marque du groupe. Certains témoignages peuvent toutefois faire penser que ce style pourrait évoluer prochainement. Les stades sont en effet aujourd'hui peuplés d'individus ayant cédé aux sirènes du marketing sportif. Très nombreux sont par conséquent ceux qui arborent le maillot de l'équipe ou se promènent avec une écharpe du club autour du cou. La volonté de discrétion recherchée au départ par les hooligans ne produit donc en partie aujourd'hui plus vraiment ses effets. Les membres des noyaux durs sont en effet devenus très reconnaissables puisqu'il devient rare de rencontrer les soirs de match des groupes d'une cinquantaine d'individus sans aucun élément distinctif. Certains prédisent donc un retour dans quelques temps à une mode du bon supporter habillé aux couleurs du club. Le camouflage serait alors mieux assuré.

*« Vous savez, je vais me balader dans Berlin. Il y aura des milliers de gens mais quand je vais tomber sur le groupe hooligan, je vais les reconnaître et eux vont me reconnaître. (...) Je vais être dans le foule, j'ai un comportement hooligan. Je ne vais pas me comporter comme vous. Déjà, point de vue vestimentaire. C'est ce qu'on a appelé à un moment la mode casual. C'est discret, propre, passe-partout. Élégant, pas costard, mais propre, quoi. Vous ne verrez jamais un clodo ou un grunge avec des nattes chez les hooligans. Beaucoup ont les cheveux courts. Ce sont des gens qui respectent, qui représentent le groupe, donc on fait un effort. On ne va pas se gerber dessus avant d'aller à la bagarre. C'est aussi l'image du groupe. Il ne faut pas non plus intensifier la crainte des gens par rapport au groupe ».*

*« Je peux passer les barrages de flic facilement. Si tu veux passer, il suffit que tu sois correctement habillé, tu prends ton téléphone, tu dis n'importe quoi, ok. Mais si je m'amène avec training, casquette, en regardant le flic dans les yeux, le flic va dire*

*qu'il ne passe pas. C'est logique. Il faut être cool, classe, détendu. Ca, c'est la mode du sider ».*

*« On repère tout de suite ceux qui veulent en découdre ou pas ».*

*« La mode vestimentaire ? Avant, c'était une tenue vestimentaire de combat : bomber et combat shoes. Ça été repris par l'extrême-droite et le hooliganisme. Puis ça a été plus vêtement de sport, de combat : training, baskets, sweat de sport. Comme les jeunes de la rue. Puis maintenant, c'est retombé plus classique. Comme la répression est plus forte, il faut passer plus inaperçu : sans écharpe, sans reconnaissance de couleurs. Avant, on restait plus dans des endroits stratégiques, devant un café ou sur une place. S'il y a cinquante mecs qui sont plus ou moins habillés comme ça, tu peux dire que ce sont les mecs ».*

*« L'idée, c'est d'être reconnaissable, pas tellement pour nous, mais pour ceux d'en face. Qu'ils se disent 'ah, ils ont du Prada', on peut y aller. C'était finalement dire j'en suis un ».*

*« Ca dépend aussi pays par pays. En Allemagne, par exemple, on voit encore beaucoup de gens avec un pull Adidas. Ou bien très chic, avec la veste en cuir et les gants en cuir. (...) En Hollande, ils sont encore fort training et baskets ».*

*« Un hooligan va toujours reconnaître un hooligan. A son habillement. C'est souvent certaines marques de vêtement. Un style vestimentaire. Et puis un hooligan, si vous allez le regarder, il est toujours sur ses gardes. Un supporter normal, il va se promener. (...) Un hooligan, il va regarder derrière lui, il va faire attention à la police. Ce sont des détails qui ne trompent pas. Et puis, la Belgique, c'est un petit pays. Avec les années, tout le monde se connaît. Je ne vais pas dire que je connais les cent peys du Standard mais je connais toutes les figures importantes. Ce sont ces personnes-là qu'on veut ».*

*« J'en ai discuté à la Coupe du Monde avec des Anglais. On voit de moins en moins de marques de nouveau chez les Anglais. J'ai été chercher (...) à la gare à (...). Le premier truc qu'il a fait – il était habillé comme nous –, c'est qu'il a mis un short et un bête T-shirt. Même à un moment, il s'est promené torse nu. (...) Avec du Burberry, ils sont automatiquement repérés ».*

## *2.5 Les souvenirs ressassés*

S'il ne s'agit pas du fonctionnement du groupe en tant que tel, il n'en demeure pas moins que les histoires vécues en commun font l'objet de rappels à la mémoire réguliers et suscitent rires et nostalgie. Ce genre d'événements soude le groupe et ses membres en gardent toujours, malgré les éventuelles blessures occasionnées, d'excellents souvenirs. De nombreuses histoires nous ont ainsi été racontées par les participants à cette étude. La plus rare survenue de ces dangereuses péripéties a notamment pour effet de tarir les capacités de recrutement des noyaux durs, ce qui n'est pas sans incidence pour les acteurs chargés de prévenir et sanctionner ce type de manifestations. Nous livrons ici quelques souvenirs qui nous ont été relatés, pour expliquer ensuite dans un chapitre suivant les motivations de leurs protagonistes à les voir se reproduire.

*« Chaque fois que tu as une rencontre entre deux noyaux durs, ce sont des beaux souvenirs ».*

*« Moi, je regrette de ne pas avoir connu la situation comme il y a vingt ans ».*

*« Moi, je dis toujours aux petits jeunes qui arrivent : 'Vous ne vivrez jamais ce que moi j'ai connu'. On a vécu les plus belles années. Il n'y aura plus de hooliganisme comme avant. On vit avec notre passé, avec nos souvenirs ».*

*« A Bruges, on était dans un car de trente-cinq de personnes. On avait eu un contact avec eux parce qu'on avait été passer la journée à Blankenberge. Là, ils nous ont donné rendez-vous devant le stade, on était quinze, ils étaient nonante. A la fin du match, on est passé avec le car devant leur café. On a eu le malheur de monter sur le toit et de leur lancer des bouteilles de bière. Là, ils ont pris le car en chasse, ils étaient à deux cents. Il ne restait plus rien du car. Ils ne sont pas rentrés dedans. (Et vous ressentez quoi à ce moment-là ?) Cette fois-là, j'ai senti du dégoût parce que j'ai été au cachot jusqu'à cinq heures du matin. Sinon, c'est une fierté. Quand on était dans le car, on ne savait pas ce qui allait se passer. Le car roulait puis quand le car s'est arrêté, on a vu qu'on était dans la circulation et que le car n'avancerait plus, on s'est demandé quoi. A ce moment-là, il restait à défendre le car pour ne pas qu'ils montent dedans. Ils ont cassé les vitres, ils ont lancé des pierres, un peu de tout. Mais ils n'ont pas réussi à monter. On défendait les accès et quand un essayait de monter par les carreaux cassés, on se défendait comme on pouvait. Il y a eu les photos sur Internet après. Quand on voyait le car, on aurait dit qu'il revenait de la Yougoslavie. Aujourd'hui, on en rigole. (...) C'est un bon souvenir ».*

*« Je me souviens en avoir frappé deux ou trois méchamment. J'avais reçu un coup de poteau dans ma jambe. Un poteau de bus carrément. Il m'a explosé ma jambe, j'ai reculé, j'ai vu des verres qui passaient au-dessus de moi. J'ai pris un piquet de parasol, j'ai couru et j'en vois un qui frappait un gars de Charleroi. Je suis arrivé, en boitant, dans la tourmente, j'ai frappé le gars avec le piquet de parasol. Il avait une tâche de sang dans le dos, il y en a quelques uns qui l'ont vu. Mais là, c'était vraiment hard. Pour moi, c'était la plus belle. De un, parce qu'elle a duré longtemps, quatre-vingt minutes. C'est très long, sans forces de l'ordre, sans rien, ça paraît interminable. (...) Heureusement qu'on ne les a pas rencontrés après le match. Parce qu'on avait vu une maison avec des barres de fer et tout. Si on les reprenait là... Et on savait où ils étaient mais il y avait des policiers, des auto-pompes, etc. Si on les rencontrait là, avec l'attitude des gens, la nervosité du groupe – je n'avais jamais vu le groupe comme ça – , il y aurait eu ce jour-là des blessés vraiment très très graves... ».*

*« Une fois, on a fait une bagarre très très hard. C'était à (...). Pendant un an, je n'ai plus bougé. J'étais traumatisé. (...) Des gosses, des gens qui pleuraient, qui criaient partout. Des courses-poursuites dans la ville. Ca m'a vraiment... Pendant un an, je ne me suis plus battu. Maintenant, on en rigole. (...) On était quelques uns à faire comme un cordon pour la foule, à séparer. On s'est mis en cercle autour de la bagarre. (...) C'est chaud, ça dure trois minutes mais il y avait la police. Le gars était en train d'agoniser par terre, de convulser. On se dit que ça y est. Ca fait vraiment peur. (...) C'était vraiment très impressionnant. Mais à part ça, ce n'est que des bons souvenirs. Que des bons souvenirs. Même les arrestations. On a fait des anniversaires dans des cellules à cinquante ».*

*« Mon meilleur souvenir ? Antwerp-Standard sur l'autoroute. Superbe ! Ca fait une dizaine d'années. C'était le top ! On va à l'Antwerp. (...) Après le match, on va rechercher les voitures. Un de chez nous était garé dans ceux de l'Antwerp. On en voit deux ou trois de l'Antwerp. Ils courent après les voitures, jettent deux ou trois pierres. (...) Toutes les voitures de l'Antwerp arrivent. Course-poursuite jusqu'à l'autoroute à plein de voitures. Un truc de fou, avec des queues de poisson. Digne des meilleurs films américains. On monte sur l'autoroute et là, bouchons et travaux. On commence à se battre sur l'autoroute avec les Anversois. On les a rétamés. Sur l'autoroute ! Cinq contre cinq à un endroit. On se battait entre les voitures. Un truc de fou ! Vraiment terrible ! On a laissé les mecs là, ils jonchaient le sol. Les autres arrivaient en courant. On est monté dans la voiture et on est reparti. Ca, c'est la plus belle pour moi. J'avais attrapé le rail de sécurité avec mon poing, j'avais un poing ainsi. Terrible ».*

*« Les plus beaux moments, ce sont les défaites. Ce ne sont pas nécessairement les victoires. C'est quand on se sort de la merde. Nos soirées, on parle, on radote comme des vieux, on se raconte nos histoires. (...) Il y a des trucs de fou, où on a couru, certains étaient dans des arbres, on se retrouve un peu partout. (...) Moi, une fois, je courais, j'entre dans la voiture d'un petit vieux et je lui dis de me conduire à la gare. C'est un truc extraordinaire. Les gens ne me voyaient pas alors que je passais à côté d'eux dans la voiture. J'en ai un autre qui s'est retrouvé dans un buisson pendant une heure. C'est extraordinaire. Il y en a qui ont nagé en sautant dans le canal...Incroyable ».*

### **3. Les motivations**

Au cours des différents entretiens que nous avons menés, nombreux ont été les moments où la discussion a porté sur les motivations des supporters violents à participer à des affrontements. Certes, les raisons peuvent être extrêmement variées, mais quelques points reviennent néanmoins avec insistance chez pratiquement tous les individus rencontrés et ce quelle que soit leur région d'appartenance.

Il est intéressant de se pencher sur ces éléments car cela permet de mieux comprendre ce que viennent chercher ces personnes dans des événements à haut potentiel de dangerosité.

Globalement, les raisons évoquées peuvent être ramenées à quatre grands points : la recherche d'adrénaline, le goût du jeu, la défense du groupe d'appartenance (ce qui comprend l'acquisition de respect ou de prestige pour ce même groupe) et, mais de façon parfois plus marginale, le plaisir de la violence en elle-même.

Nous examinons ensuite la manière dont ces désirs peuvent être assouvis, entre autres par la prise de rendez-vous destinée à faire vivre ces émotions fortes. Nous verrons également que les supporters à risque sont parfaitement conscients des risques qu'ils prennent.

Notons au préalable que nous n'abordons dans cette section que les motivations à perpétrer des violences préméditées. Nous ne faisons pas état ici des débordements consécutifs à la frustration née de la défaite du club favori.

### 3.1 La recherche d'adrénaline

Jouer à se faire peur, vivre une émotion hors du commun, sentir la pression qui monte. Tels sont les principaux attraits du hooliganisme aux yeux des individus que nous avons eu la possibilité d'interroger. L'idée est simple et ne semble pas devoir faire l'objet d'explications théoriques très approfondies. La recherche d'adrénaline est l'élément qui a été le plus souvent cité. Les activités organisées par les fan coaches proposent d'ailleurs de transformer positivement cette envie, en organisant par exemple des activités dites de sport extrême : saut à l'élastique, via ferrata, etc. Toutefois, ce genre d'activités ne procure pas, d'après les participants à l'étude, la même satisfaction que la bagarre de rue. Les extraits présentés ci-dessous tentent d'illustrer cette idée. Nous verrons également par la suite que les supporters à risque sont parfaitement conscients des risques qu'ils prennent en s'engageant dans ce genre d'actions.

*« Tu as besoin d'adrénaline. Quand tu as deux groupes qui se rencontrent, c'est quelque chose. Ça change, au fond de toi. Ton instinct... C'est un peu Braveheart. C'est peut-être un peu primaire mais je pense qu'en tout homme, il y a ça ».*

*« Ce qui est gai, c'est l'adrénaline. Je suis stressé toute la semaine au travail, ça défoule ».*

*« Le hooliganisme, c'est une forme de défoulement, une forme de plaisir ».*

*« Ce qui m'attire, c'est l'adrénaline, cette tension qui monte quand on voit venir le groupe adverse et qu'on sait qu'il va y avoir le contact. Cette pulsion qui vous monte en vous, c'est le but recherché. Puis il y a la bande de copains aussi ».*

*« Le saut à l'élastique, ce n'est pas la même chose, tu ne contrôles rien. Tandis qu'ici, tu as peur mais tu y vas quand même ».*

*« Quand j'étais jeune et que j'ai été invité à me joindre au groupe, je ne savais pas où j'allais débarquer. Quand vous avez quinze ans, vous n'imaginez pas ce que ça peut être. Je n'étais pas violent, je n'étais pas un casseur, ni un asocial. Je n'avais pas de recherche. C'est là que j'ai découvert l'adrénaline, le kick comme on appelle ça. Quand il a fallu faire ma première bagarre, j'y ai été de par moi-même. Je me suis extériorisé en allant à l'affrontement ».*

*« C'est un truc d'adrénaline. On est au stade. Quand on arrive, on est un peu les gens que tout le monde regarde. Si vous allez à notre café, les supporters normaux n'osent pas venir. La police est toujours près de nous. Et puis on a même des avantages. Des fois, on n'a pas de ticket, on préfère ne pas nous laisser dans la rue, donc on nous laisse rentrer. Des supporters normaux n'auraient jamais ça. C'est grisant ».*

*« Le plaisir de donner un coup, non. Le plaisir, on l'a avant. Dès qu'on arrive au contact, on perd tout. Ça dure quelques secondes. On donne quelques coups et c'est terminé. Ou oublie tout le reste, tout le stress qu'on peut avoir, on l'évacue. (...) La soupape lâche ».*

*« Celui qui dit qu'il n'a jamais eu peur en allant dans un groupe de hooligans, c'est un menteur. On a peur. On a vécu des moments où on court. L'adrénaline, elle est là.*



*Où est-ce que je pourrais aller chercher ça ailleurs ? A part dans la boxe mais c'est un sport individuel. Ici, c'est un sport de groupe, on est en groupe, c'est différent. Il y a cette aide entre personnes, il y a la masse ».*

La pression qui accompagne le match contribue également à faire monter l'adrénaline. Ceci explique aussi que le match terminé, la pression retombe quelque peu. Les rencontres se déroulent par conséquent quelques heures avant ou après le match. Il serait pourtant plus simple pour les individus avides de sensations fortes d'organiser des confrontations avec le noyau dur adverse en dehors des jours de match. Le dispositif policier n'étant pas prévu tous les jours de la semaine, les éléments soucieux de se rencontrer physiquement pourraient profiter de ces opportunités, sans les risques et les embûches afférents aux journées de championnat. C'est sans compter que, comme nous l'avons déjà indiqué, les supporters à risque sont avant tout des fanatiques de leur équipe. La perspective d'incidents détachés de tout contexte footballistique ne semble donc (heureusement) pas tenter les éventuels protagonistes. Des raisons d'ordre pratique empêchent également les supporters à risque d'organiser des affrontements en dehors des jours de match. Les individus ont en effet le plus souvent un travail et il ne serait pas simple de mobiliser tout le groupe pendant la semaine.

*« Avant, les bagarres se faisaient vraiment à chaud. Maintenant, c'est tellement sécurisé que juste après, ce n'est plus possible. Alors, les gars, ils ne vont pas y aller après une heure. C'est retombé ».*

*« Bon, deux heures après le match, souvent on est chez nous ou au café. Bon, on ne va pas attendre toute la nuit dans la rue qu'on nous téléphone pour un rendez-vous, hein ».*

*« Les rendez-vous, on a essayé mais ça ne fonctionne pas. Les gens, c'est tout de suite après le match qu'ils ont envie d'y aller. Une ou deux heures après le match, la haine est redescendue et on a plus envie d'aller boire un verre entre nous ».*

*« Je ne suis pas né dans ce groupe. Je n'ai jamais eu cette idée de faire dix-sept kilomètres pour aller attaquer des cars. (...) S'il y a quelque chose, ben, on sort du stade. S'il y a une charge, il ne faudra pas me le dire une deuxième fois. On fait le tour du stade pour voir s'il y a moyen, on fait la fête. S'il y a des gens qui reviennent même après le match, ok, je suis là jusqu'à minuit mais je ne vais pas me déplacer pour ça ».*

*« Nous, on veut faire ça le jour du foot. On voit aussi le résultat, il y a l'adrénaline qui monte. Puis, si tu fais ça un autre jour, il faut mobiliser par exemple cent personnes mais les gens travaillent... ».*

*« Il ne faut pas croire, on est des gens normaux. On a un travail, une famille. Mais le week-end, c'est pour nous. Il faut nous laisser. On fait la part des choses ».*

*« 80% des gens que je connais ont un travail, des responsabilités familiales. Ce n'est pas toujours évident de s'organiser ».*

La pression et l'adrénaline qui va avec sont en revanche parfois telles les jours de match que plusieurs personnes nous ont affirmé avoir de grandes difficultés à contrôler les pulsions qui les traversent. L'envie d'aller au contact dépasse tout et ne peut que difficilement être

réfrénée. La recherche de bagarre ressemble dans le discours de certains à une pulsion totalement incontrôlable.

*« Aujourd'hui, je suis plus conscient mais des fois, je ne sais pas me freiner. Je sais que dans dix minutes il va y avoir quelque chose. Je me dis que je ne dois pas y aller, que ça va se répercuter sur ma famille. Mais quand le moment arrive, on ne sait pas se retenir ».*

*« Je ne dois pas trop faire les matches à l'extérieur parce que je me connais. Je vais me trouver avec des gens qui ont fait des bêtises et je vais dire oui tout de suite. Je me connais. (...) C'est toujours une envie d'y aller, c'est certain ».*

*« Ma femme, elle accepte de moins en moins. On a eu une grosse discussion avant d'avoir les enfants. (...) Ma femme sait très bien que si je me déplace, il y a un risque. Elle sait bien comment je suis. Mets une sucette devant la figure d'un petit enfant, il va la manger. C'est pareil ».*

*« Une fois que vous êtes lancé, vous devenez inconscient. C'est comme être un peu en transe. C'est la poussée d'adrénaline qui vous transporte ».*

*« Parfois, il y a tellement de rage et de haine que les gens sont dans des états pas possibles ».*

*« Il y en a disent qu'il vaut mieux qu'ils n'y aillent pas. Parce que s'il y a quelque chose, ils ne vont pas pouvoir se contrôler. (...) Moi, je sais que si j'étais dans le cas, je n'irais pas. Il ne faut pas jouer avec le feu. On a ça en nous, c'est quelque chose avec quoi on a grandi ».*

*« Aujourd'hui, ma copine sait que si je suis dans la rue et que les Anderlechtois ou ceux du Standard viennent me chercher, je suis là. Mais je ne vais pas rechercher le truc. (...) Mais j'ai un caractère impulsif donc parfois je ne sais pas me contrôler ».*

La recherche d'adrénaline renvoie enfin à la nécessité et au plaisir de se faire peur. A quelques exceptions près, les supporters interrogés nous ont ainsi avoué ressentir de la peur lors des incidents, ou plus exactement quelques instants avant que ces derniers ne se produisent. La peur fait d'ailleurs partie intégrante du jeu. Une fois lancés en revanche, les hooligans semblent évacuer tout le stress accumulé et l'affrontement devient dès lors un défouloir de toutes les tensions accumulées pendant la semaine et surtout à l'approche de l'événement.

*« La peur, c'est ce qui fait tout. C'est l'adrénaline. Il y a des moments où c'est très chaud, qu'on se demande ce qu'on fait là ».*

*« J'aime bien avoir peur. Vivre une émotion. (...) On ne sait jamais sur qui on va tomber. (...) Mais quand on est dedans, on n'y pense plus ».*

*« Je ne connais personne, ce n'est pas possible de ne pas avoir peur. Mais c'est ça qui est gai. Si j'ai peur d'avoir peur, je joue à la Playstation ».*

*« Celui qui dit qu'il n'a pas peur, il n'est pas normal. (...) Pour extérioriser une force, il faut avoir peur ».*

*« A la limite, quand il n'y a pas de contact, les autres ont peur, tu as gagné. C'est symbolique. C'est jouer à se faire peur. Tu ne sais plus reculer, tu dois t'en sortir. (...) Le foot, c'est un défouloir ».*

*« La vie métro-boulot-dodo, c'est un peu terne. Le foot, c'est vraiment un truc à part, et pas que les bagarres. (...) Le foot, c'est le seul truc que j'ai un peu imposé à ma femme. (...) C'est un peu un défouloir ».*

*« On a envie de sensations fortes. On se fait chier dans la vie sinon ».*

*« C'est fatigant une minute à te battre. Tu ne peux pas t'occuper d'un seul à la fois. Tout le monde s'occupe de tout le monde. C'est comme ça. Et puis il y a le fait d'avoir peur. Quand je rentre chez moi après, je suis lessivé, je vais dormir ».*

*« La peur doit faire partie du jeu. Si on n'a pas peur, on n'y va pas. L'adrénaline n'est pas là alors et tout ce qui peut nous intéresser, cette crainte, cette envie de bien faire, cette envie de se montrer... La peur doit faire partie de ça. Pouvoir se surpasser ».*

### *3.2 Le goût du jeu*

Le hooliganisme renvoie à certains égards aux plaisirs que l'enfance fait vivre en chacun de nous : jouer à cache-cache, prévoir des tactiques, raconter des bobards aux parents (symbole de l'autorité, ici incarnée par la police), désigner des chefs, déterminer les gentils et les méchants ('nous' et 'eux'), etc. L'on pourrait être tenté de dire que le hooliganisme, qui n'a pourtant rien d'une activité gentille, fait renaître ces joies pré-adolescentes que l'on regrette si souvent d'avoir dû abandonner. Le plaisir de former une bande et la volonté que celle-ci soit la meilleure de toutes se retrouve pleinement dans les activités des supporters à risque. En d'autres termes, le hooliganisme apparaît à maints égards comme un reliquat enfantin. Seules les conséquences sont devenues potentiellement dramatiques. Toutefois, là encore, l'insouciance et l'oubli momentané des risques encourus renvoient à un âge où les culottes courtes remplaçaient les habits décrits précédemment. L'anticipation des réjouissances et la déception lorsque la satisfaction n'est pas au rendez-vous participent également de la même entreprise : on est impatient d'être le jour du match et frustré si la fête ne débouche pas sur l'obtention des cadeaux espérés. Quelques échantillons de nos discussions sont là pour étayer notre point de vue.

*« Parfois, c'est hyper bien organisé. Une fois, des gars de chez nous sont allés pendant toute la semaine avant le match faire des repérages en voiture pour trouver un itinéraire par où on pourrait aller ».*

*« On sait ce qu'on risque. On connaît le jeu. La police est là pour ça, nous on est là pour autre chose. Maintenant, eux ne prennent pas ça pour un jeu mais c'est un jeu quand même. (...) Prévoir des tactiques pour s'éviter, se regrouper... C'est un jeu où on se fait peur mais il ne faut pas perdre ».*

*« Quand il ne se passe rien, je suis déçu. On est tous déçus s'il ne se passe rien. (...) Le jour avant, quand tu savais que c'était Anvers, Anderlecht ou Bruges, tu étais déjà*

*tout excité comme si tu avais un grand rendez-vous le lendemain. C'est pareil. Des fois, ce n'est pas des semaines mais pratiquement. C'est comme au gamin à qui on dit que Saint-Nicolas allait venir. On n'est que le 4, ben, il faut encore dormir un peu, patienter ».*

*« Quelque part, c'est le jeu du chat et la souris. Echapper à la police, chercher l'autre groupe. Si on nous réunit, ce n'est plus marrant. Va faire de la boxe alors. (...) Déjouer la police et pouvoir se rencontrer ».*

*« Même dans un sport, si vous faites de la boxe, vous n'allez jamais avoir les mêmes choses que des rendez-vous. C'est des préparations, des plans. (...) Parfois, on prépare pendant un mois une bagarre qui va durer trente secondes. Ca devient difficile avec la police mais parfois il y a des failles ».*

*« Parfois, les policiers sont là, ils nous jettent un peu d'eau, on recule. C'est un jeu ».*

*« Pigeonner la police, c'est gai ».*

*« Quel plaisir on peut éprouver ? On peut en tout cas parler de plaisir. C'est uniquement ça. On parlait tout à l'heure du jeu du chat et de la souris. C'est principalement ça qui fait monter le plaisir. Combien sont-ils ? Où est la police ? C'est tout ce stress, cette adrénaline qui est le plaisir. Tout ça va entourer le contact physique. Parce que le contact physique ne va durer que quelques secondes ou quelques minutes. (...) Se mettre sur un terrain et se frapper, quelle utilité ? Ce n'est vraiment qu'un échange de coups alors ».*

### *3.3 La défense du groupe et le désir de reconnaissance*

Parce que la solidarité est une valeur centrale, il importe de montrer qu'elle permet de renverser des montagnes. Les hooligans cherchent également avant tout à défendre l'image et la réputation de leur groupe. Parfois cette volonté s'accompagne d'une logique de défense territoriale : nous sommes les rois chez nous. La notion de défense du groupe englobe plusieurs éléments. Tantôt il s'agira de se battre au nom de sa ville, décriée ou victime d'une mauvaise réputation, tantôt simplement au nom de son club. Plus souvent encore au nom de son groupe en tant que tel. L'acquisition de respect passe par là.

*« Le but, c'est montrer à l'autre club qu'on est les meilleurs, qu'ils n'ont pas l'ambiance qu'il y a chez nous ».*

*« Quand il faut y aller, les copains sont là. Personne ne va te laisser tomber ».*

*« Le but du sider, c'est avec ses copains, boire un coup et en cas de bagarre, on a quelque chose à prouver ».*

*« Au début, on regarde ça un peu effrayé puis c'est un engrenage. A la fin, c'est un mode de vie et c'est devenu tout à fait normal. On va au foot, on arrive à notre café. C'est toujours les mêmes personnes. Si on joue contre Mouscron, on ne va même pas aller voir de l'autre côté, on sait qu'il n'y a pas de noyau dur. Alors, on fait la fête, on rigole entre nous, on boit un verre, on discute. Mais quand on joue contre Standard,*

*Anvers, Bruges, et qu'on sait qu'il y a un vrai noyau dur, alors on veut vraiment montrer qu'à Anderlecht, il y a quelque chose ».*

*« C'est une manière comme une autre de défendre son équipe. Il y a un match sur le terrain, ben, il y a aussi un match dans la rue entre les supporters ».*

*« S'il y a quelque chose, on peut assimiler ça à la défense de Charleroi, du club mais aussi de la ville. Surtout que la ville a une mauvaise image, aussi sur le plan économique. Dans l'action, il y a un truc qui monte et on se transforme ».*

*« C'est l'adrénaline qui monte. Il y a des ennemis, on va dire, qui viennent en face pour la même chose et il y a une métamorphose. C'est parfois difficile à comprendre mais quand il y a une bagarre entre cités, c'est pour un but précis. Ben, ici, c'est pour un but précis, la défense du club, du groupe, de la ville ».*

*« Je veux défendre l'image du club et de la ville. (...) C'est vrai que ce n'est pas en se battant dans la rue qu'on donne une meilleure image mais ça me fait plaisir de mettre sur la gueule à ceux qui ont des préjugés sur ma ville ».*

*« Le hooliganisme, c'est comme un phénomène d'identification de quartier. Mais nous, on n'a pas de quartier. On pourrait dire que le quartier, c'est le stade mais on nous pousse du quartier. Donc, notre quartier, c'est la ville et c'est en déplacement. Ce n'est pas un endroit géographique en fait qu'on défend, c'est notre nom ».*

*« Il y a une réputation à tenir. Il y a une certaine fierté. On défend ce qui est à nous ».*

La fierté est donc également un moteur essentiel. Montrer que le groupe n'a pas peur participe de cette démarche. Il convient d'acquérir une certaine notoriété, d'être craints, d'obtenir une forme de valorisation et de prestige, d'être reconnus par les autres noyaux durs. Marquer les esprits. La compétition interne est à ce prix. Le respect se gagne dans la rue, par les résultats obtenus (avoir mis le noyau dur adverse en fuite ou l'avoir battu à la régulière, aux poings) mais aussi par les modalités d'obtention du succès. Nous retombons ici sur les règles de la bagarre : il n'y a rien de valorisant pour un groupe hooligan à gagner si les forces en présence sont par exemple déséquilibrées de façon trop flagrante.

*« Nous, on sera toujours là. On a créé une amitié avec ces gens qui se disent hooligans. Et on ne les laissera pas tomber, que tu prennes dans ta gueule ou que tu ne prennes pas dans ta gueule. On est allé à l'hôpital, on a reçu des trucs. On n'en a rien à foutre. On voit comment les gens ont évolué. On veut faire comme eux, parce qu'ils laissent quelque chose. (...) Et que plus tard, ça continue ».*

*« Etre dans ceux qui commettent beaucoup d'incidents, c'est une sorte de reconnaissance. Il y a une sorte de respect entre les groupes ».*

*« Je crois qu'on est pas mal craint. (...) Pas mal de gens qui font du kick-boxing... On a une première ligne assez dure ».*

*« Le but, c'est de faire reculer l'autre. Pas de faire mal à l'autre. Maintenant, il y en a qui aiment la bagarre, qui aiment cogner mais en principe, le but, c'est de faire reculer l'autre. (...) Marquer les esprits, marquer la haine. La fierté, quoi. Parfois*

*même il n'y a même pas d'échange de coups. Un groupe charge, les autres partent et voilà, ça se termine ainsi. Maintenant, ça ne doit sans doute pas satisfaire ceux qui sont là vraiment pour la bagarre, ceux qui aiment cogner ».*

*« Il faut qu'ils nous craignent, qu'ils se souviennent qu'on est venu et qu'on n'a pas eu peur ».*

*« Quand le garçon est à terre et dit qu'il n'en veut plus, j'arrête. Mais tout le monde n'est pas comme moi. (...) Le but, ce n'est pas de faire mal à la personne, c'est une domination à avoir. Une fois qu'on a cette domination, c'est gagné. C'est ça ».*

*« Ce n'est pas un plaisir de faire mal à l'autre mais c'est un plaisir qu'il s'en souviennent. Les hooligans des différents clubs le savent, donc ça se sait. On a longtemps parlé qu'il y avait une sorte de championnat des hooligans. (...) On a gagné, quoi. C'est l'équipe dans la rue. On prolonge le match ».*

*« On sait qu'on donnera une image négative du club. Le club n'est pas content de lire dans la gazette que ses supporters se sont battus. (...) L'image qu'on recherche, c'est celle qui circule au sein des noyaux durs ».*

*« A une époque, le Hell-Side à Liège, c'était la terreur. C'est fou mais à l'école, on disait 'oui, c'est un gars du Hell-Side...'. A la limite, tu disais 'va me chercher à boire', on allait te chercher à boire. Les gens avaient peur de nous. Tout le monde avait peur. (...) C'est extraordinaire ! Maintenant, avec le recul, tu trouves ça con mais à l'époque, tu te rends pas compte. Tu rentrais dans le bus, tu disais à quelqu'un de dégager. Le gars dégageait pour te laisser la place. On pouvait croire que c'était une mafia. C'était attention à nous. Je me souviens de brutes dans mon école et qui n'osaient jamais m'affronter parce qu'ils savaient que je faisais partie du Hell-Side. (...) Une fois, un gars fêlé qui avait pris le dessus sur moi, la semaine suivante, il y avait quarante gars qui l'attendaient à la sortie de l'école ! (...) Et c'était un délinquant connu ! (...) On attirait même des filles parce qu'on faisait partie du Hell-Side. Tu attirais des nanas. Pour elle, c'était un trip aussi ».*

La victoire peut être symbolique et le contact physique peut ne pas avoir lieu. Que l'autre groupe prenne la fuite et se souviennent de la défaite et c'est gagné. Ceci nous renvoie aux apprentissages de Marsh et à la théorie de l'agression ritualisée, précédemment évoquée.

*« Si le gars n'en veut plus et qu'il s'en va, c'est bon, on a gagné, c'est tout ».*

*« On a bien rigolé, on les a fait courir. Eux, ils sont passés un peu pour des cons. Nous, on s'est bien marré. Mais oui, s'il y avait eu de la castagne, ça aurait été mieux. On était un peu déçus ».*

*« Réussir à faire reculer l'autre, c'est une victoire. Ça peut paraître stupide, même complètement ridicule. Des gens peuvent dire qu'il faut nous soigner. Mais c'est comme dans tout, il y a des adrénalines recherchées. Nous, c'est cette adrénaline qu'on recherche ».*

A défaut de toute rencontre, l'honneur peut toutefois être sauvé en tentant un baroud d'honneur désespéré. Ainsi en sera-t-il d'un affrontement contre les services de police.

*« Si vous n'avez pas pu rencontrer l'autre groupe et que vous tombez sur la cavalerie, il faudra bien dire qu'on a tenté quelque chose ce jour-là. Tenter quelque chose, ça veut dire passer la cavalerie, donc voilà. (...) Pour montrer qu'on a voulu faire quelque chose, il faut au moins tenter de percer la ligne de police ».*

La fierté d'être resté au contact alors que la cause paraissait perdue d'avance apporte enfin un surcroît de prestige aux yeux des autres.

*« (Après un récit de bagarre où le groupe a fait fuir un groupe en face beaucoup plus important...) C'était un truc qu'on ne voit que dans les films, heu, western spaghetti à la Ennio Morricone où deux gars flinguent tous les méchants. C'était un truc de fou. Il en ressort de la fierté. On n'a pas reculé ».*

*« Si vous êtes quarante et qu'en face, ils sont cent, vous reculez. Moi, je n'ai aucun problème à reculer, j'ai un problème à ne pas y aller ».*

Notons enfin que les hooligans suivent l'actualité de leur domaine avec la plus grande attention. Internet et ses forums, et notamment certains sites qui regorgent d'images et de commentaires divers, permet ainsi de se tenir au courant de l'évolution de la discipline, des exploits des uns ou des déculottées des autres. Les photos ou les vidéos accompagnent ainsi les témoignages d'affrontements. Il n'importe en effet pas seulement de faire mais également de faire savoir.

*« Je suis l'actualité du hooliganisme sur Internet ».*

*« Le but, c'est de montrer qu'on est les plus forts. Une bagarre avec le noyau dur en face, les faire courir pour montrer qu'on est les plus forts, avoir une meilleure estime du groupe par rapport aux autres groupes de la Belgique. Par exemple, on voit des résumés sur Internet et les gens voient qu'on a fait courir tel groupe. Beaucoup de groupes ont accès à ces sites et ils se font une idée du groupe de Charleroi. (...) C'est comme un genre de palmarès ».*

*« Le jour où il y a eu l'incident avec Feyenoord à Antwerp-Malines, dans l'heure, toute la Belgique du hooliganisme était au courant. On était en ligne pour savoir ce qui se passait, quoi, comment. (...) C'était des SMS, tout le monde était au courant. C'est la gloriole du groupe. Et puis, c'est notre monde. On sait qui est qui, on sait tous où se trouver ».*

*« Voir comment les Anglais se débrouillent, ça m'intéresse. (...) Il y en a qui ont envie de voir Ronaldinho et les Brésiliens, moi, j'ai envie de voir les hooligans anglais ».*

*« En D2 ou en D3, il y a de bons petits clubs : Namur, Courtrai, Malines. Le Racing de Malines ! C'est le petit Milwall, ça ! Pour le derby, c'est vraiment un rassemblement européen, un truc de fou ! ».*

*« Quand je vois un reportage à la télé, je me dis qu'on a fait parler de nous. On sait que le Standard est toujours là ».*

### 3.4 Le plaisir de « cogner »

Pour certains, le hooliganisme est une activité où ils peuvent ponctuellement extérioriser la violence qui séjourne en eux. Plusieurs personnes nous ont affirmé aimer véritablement la violence, la « fight », et il n'est pas exclu que la recherche de la violence pure soit présente chez quelques uns, en dehors de toute considération ludique ou émotionnelle. Les hooligans peuvent libérer leur haine et donner libre cours à leur agressivité d'autant plus que la personne en face est, comme nous l'avons vu, consentante. Les plaintes sont exclues et beaucoup trouvent donc qu'il n'y a rien d'immoral à frapper quelqu'un qui ne demande que ça. Beaucoup estiment en revanche ne pas être violent dans la vie de tous les jours : la violence reste par conséquent située dans le temps et dans l'espace.

*« Je pense avoir un certain degré de violence en moi, c'est clair. J'ai un travail, tout se passe bien dans ma vie. Je n'ai pas de déviance particulière. Mais ça m'apporte un petit plus le week-end. Etre dans un groupe de copains. Et puis c'est toute cette masculinité qui ressort en quelque sorte. Mais je pense être violent, et je l'extériorise un peu primairement. Il y a des gens qui battent leur femme, il y en a qui s'énervent au volant. Moi je m'extériorise en tapant sur la gueule d'un type qui veut la même chose que moi au foot. C'est tout ».*

*« La motivation, c'est d'avoir une bagarre. Contre (...), j'aurais préféré qu'ils restent plutôt que de partir en courant. A la limite, prendre quelques pêches, même tomber, plutôt que de les voir partir en courant. Mais bon, c'est quand même une victoire ».*

*« Il y en a qui font des sports de combat. Nous, ça nous coûte moins cher. Quitte à prendre sur son nez, autant que ça soit gratuit ».*

*« Le truc, c'est de reporter sa haine contre les supporters adverses comme nous ».*

*« Je scinde les actes de hooliganisme et les dégradations. (...) Je ne suis pas du style à aller jeter des pierres. (...) Ce qui m'attire, ce sont les bagarres entre supporters eux-mêmes. D'abord une victoire du club puis pourquoi pas une petite bagarre ? ».*

*« On est hooligan et fanatique d'un club, pas bagarreux. On ne va pas se dire 'tiens, si on sortait vendredi en ville et qu'on pétait la gueule à quatre-cinq gars ?'. Non, on est tous quand même matures ».*

*« Je les ai déjà vus plein de fois en soirée. Franchement, ils ne se battent jamais ».*

Se pose alors la question de savoir jusqu'où cette haine peut mener. La mort de l'adversaire est-elle envisageable ? Une forme de lucidité demeure-t-elle malgré tout ? Nous avons régulièrement abordé le sujet au cours de nos entretiens. Les réponses allaient souvent dans le même sens. L'intention n'est jamais de donner la mort. La plupart pensent être capable de s'arrêter à temps mais il ressort souvent des discussions que, dans l'action, il est parfois difficile de se maîtriser complètement. Ce passage renvoie également à celui portant sur les transgressions des « règles du hooliganisme » : l'utilisation d'armes et le fait de continuer à frapper un homme tombé à terre pourront avoir des conséquences irréparables. Nous renvoyons le lecteur aux pages qui traitent de ce sujet.



*« Si vous tuez quelqu'un – on n'est pas des tueurs ni des machines –, on est tous des humains, ça me ferait quelque chose. On culpabiliserait. Ça ne m'empêcherait peut-être pas de continuer parce que c'est la règle du jeu mais culpabiliser, oui. Il n'y a pas de raison d'ôter la vie à quelqu'un. (...) C'est pour ça qu'il faut respecter certaines règles : par exemple, quand quelqu'un est à terre, laissez-le. (...) Ou l'usage d'armes ».*

*« On peut toujours tuer quelqu'un avec un coup. (...) Ce n'est pas que j'ai appris mais je sais où je pourrais frapper très fort pour être méchant. Mais ce n'est vraiment pas le but ».*

*« (Vous seriez capable de tuer quelqu'un ?) Ça dépend du contexte, la motivation, ce qu'on a bu avant, qui est en face. Je ne saurais pas dire ainsi. Je ne vais pas dire non alors que ça serait possible ».*

*« Sur le moment, j'ai envie de cogner. Mais si je frappe quelqu'un et qu'il tombe à terre, je ne frappe plus dessus. On n'est pas des charognards à se mettre à quinze sur un pauvre type qui est à terre. Ça, ce sont des méthodes d'Arabes, qui agressent les gens. Le but, ce n'est pas de tuer quelqu'un ou de l'envoyer dans le coma. Le but, c'est de montrer que son groupe est le plus fort ».*

*« Je suis prêt à aller loin quelque part. Frapper non-stop, à la folie. Oui, je sais bien, c'est impressionnant. On s'étonne des fois. On est impressionné par soi-même, par le niveau de violence qu'on peut avoir. (Vous pourriez aller jusqu'à tuer ?) J'ai l'impression que oui. Mais sans vouloir tuer, hein. A un moment, on n'est plus maître de soi-même ».*

*« Le but, ce n'est pas de tuer la personne en face de moi, hein. Tu vois les bagarres de gamin ? On est trois contre trois et on se bagarre comme des malades jusqu'à ce qu'on soit tous tout rouges. Ben, c'est un peu ça, sauf qu'on est adulte. Le type, c'est peut-être un père de famille. Il a choisi son club, moi j'ai le mien et on se met un peu sur la gueule comme des hommes. Tu vois ? C'est un match de boxe collectif, avec certaines règles. A part des petits cons qui n'ont rien compris au truc, tout le monde les respecte ».*

*« Après, on pense aux conséquences mais sur le moment même, je n'ai jamais pensé que je pouvais tuer quelqu'un. (...) Après, on réfléchit mais il est trop tard ».*

*« Personne n'a envie de tuer un autre hooligan ».*

La mort n'en demeure pas moins envisageable. Les répondants, s'ils ne la souhaitent ni pour eux ni pour l'adversaire, estiment qu'elle fait partie des risques du métier. Les individus présents pour un affrontement connaissent le danger auquel ils s'exposent. Un rejet de responsabilité se manifeste dès lors qu'autrui est consentant. La malchance peut mener au décès mais la faute est attribuée à celui qui a accepté le risque de se voir malmené.

*« Si le gars tombe sur la bordure et qu'il meurt, ce n'est pas de notre faute. S'il vient en face de toi, c'est qu'il est chaud. Je prends le risque aussi pour moi. Mais sur le moment tu n'y penses pas. Sur le moment, tu as l'adrénaline qui monte en toi. Cent personnes contre cent personnes, sans policiers ni rien, tu ne peux pas savoir ce que*

*c'est. Tu ne penses à rien, tu ne penses qu'à frapper. On ne veut pas des morts mais tu mets une droite, il va tomber sur la bordure, ce n'est pas de notre faute. Il n'avait qu'à ne pas être là. Il est venu. S'il prend, il prend. Les problèmes, j'assumerai. Tu sais pourquoi tu es là ».*

Les limites du hooliganisme varient d'un pays à l'autre. Une mode, en vogue dans les pays d'Europe de l'est, veut que l'on s'affronte aujourd'hui totalement gratuitement, en dehors des jours de match, dans des lieux tout à fait déconnectés de l'espace du stade. Les free fights, ainsi qu'on les nomme, ne semblent toutefois pas séduire les hooligans belges, même si l'éventualité d'en organiser a déjà fait l'objet de discussions en interne. Deux caractéristiques que nous avons mises en avant, la passion du football et de son club et le plaisir du jeu, empêchent encore jusqu'ici la tenue de ce genre d'événements. Il convient néanmoins de rester extrêmement attentif à ce phénomène qui pourrait débarquer prochainement dans les pays d'Europe occidentale. Cela nous a été affirmé hors enregistrement, certains combats du style se seraient déjà produits, leur rare fréquence ne devant tenir qu'au trop faible nombre d'individus prêts à concourir. Les hooligans ne sont d'ailleurs pas les seuls conviés à ces festivités et certains nous ont affirmé que le recrutement est large : voyous divers, ex-prisonniers, truands, spécialistes des sports de combat, etc. La réalité de ces free fights poserait, si elle devait se concrétiser, d'énormes problèmes en termes de sécurisation et il semble particulièrement difficile de prévenir ce type de débordements.

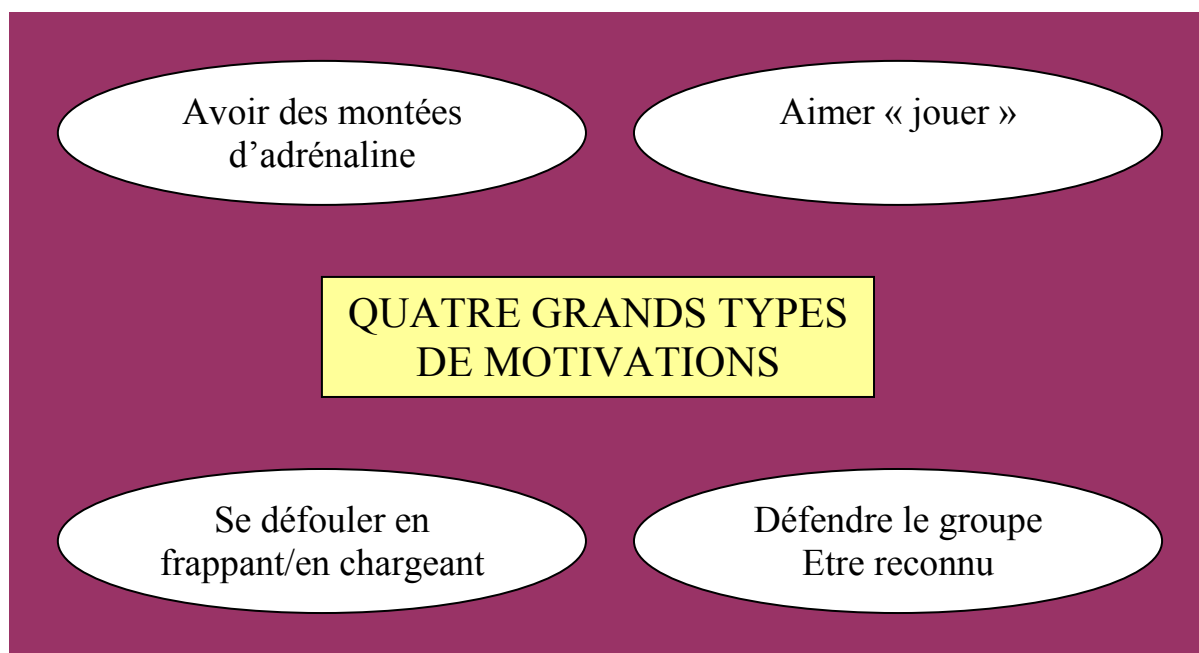
*« En Belgique, on a déjà discuté de faire des free fights. Mais ça n'a pas le même goût. Jouer à cache-cache, etc. ».*

*« Dans les pays de l'est, ils sont friands de ça. (...) C'est rendez-vous – il faut voir sur Internet – à quarante contre quarante. Il y a une ligne. T-shirts blancs contre T-shirts noirs. Des mecs le long et quand quelqu'un est par terre, on va le rechercher. Et c'est le dernier qui gagne. Mais ici, ça ne se fait pas. Sûrement aussi au niveau de la sécurité. Je crois qu'ils ont un peu plus de liberté à ce niveau-là ».*

*« Pour les free fights, on ramasse large. C'est trente contre trente ? Bien, on va aller chercher les trente plus costauds. Mais même pas les meilleurs du groupe. On va recruter dans les clubs de boxe, etc., et ça devient alors ville contre ville ».*

*« Les free fights, ça ne m'attire pas. Ça n'a plus rien à voir avec le foot. C'est de la pure violence et les risques sont énormes. On va vous sortir des portiers, des gens qui ont dix ans de prison derrière eux... Ça ne m'intéresse pas. A la limite alors, je vais m'inscrire dans un club de boxe et je m'entraîne pendant deux mois puis je vais demander au plus fort de la salle de venir contre vous. Non, c'est suicidaire ».*

*« Les free fights, on voit ça sur Internet et ça nous excite encore plus, on va dire. Mais c'est vraiment de la bagarre de rue, ça n'a plus rien à voir avec la foot. Ce sont des armées. Dans les pays de l'est, ils sont en avance sur nous. Il y a moins de police, ils se donnent rendez-vous dans des parcs, ok, mais tu ne sais jamais ce qui peut se passer dans ce cas-là. (...) Et puis là-bas, ce sont tous des bœufs, des gens de la ferme avec des mains ainsi, des gens du bâtiment. (...) Des déplacements comme ça, tu te demandes si tu vas revenir. Mais on verra bien dans six mois avec Pologne/Belgique ».*



### 3.5 Remarque : la conscience des risques encourus

Le hooliganisme est peut-être un jeu, mais un jeu dangereux. Les risques de blessure, malgré les diverses précautions (pas d'armes, etc.), sont réels et les risques de sanction, judiciaire ou administrative, le sont tout autant. Nous ne détaillons cependant pas ici le second aspect. Ce dernier recevra une large attention ultérieurement.

Si le danger est présent, il est connu de tous. Aucune des personnes interrogées ne nous est apparue comme inconsciente des risques qu'elle prenait à l'occasion des affrontements, même si la plupart ont souvent l'impression qu'elles pourront toujours s'en sortir.

*« Si je ramasse à un match, ben, je ramasse. Je ne vais jamais aller porter plainte. Si j'ai le nez cassé, qu'il me manque un œil, ben voilà, c'est le risque pour moi ».*

*« Quand on est blessé, on sait où on met les pieds. C'est comme quand on se fait arrêter par la police. On a joué, on a perdu. Quand on se prend un coup, c'est pareil ».*

*« Il faut voir ça comme un loisir et comme un sport. Si vous faites du hockey, vous pouvez vous prendre le stick dans les dents et si vous faites du moto-cross, vous savez que vous pouvez vous casser le cou ».*

*« Il faut savoir prendre dans le football. Dans le hooliganisme, c'est comme ça. On a déjà pris, on est allé à l'hôpital mais c'est le jeu. C'est comme quand tu joues à la Playstation contre quelqu'un d'autre. Tu gagnes ou tu perds et basta. C'est ça l'atmosphère qu'on aime bien ».*

*« Je veux profiter de ma vie. On s'éclate. Dans dix ans, on ne sait pas où on sera. Peut-être qu'on sera trop vieux, peut-être qu'on sera en taule ! Ca peut arriver. Il faut aussi réfléchir un peu aux conséquences de ce que tu fais. Quand tu vas quelque part, tu peux toujours risquer quelque chose ».*

*« En infériorité, vous lancez deux ou trois chaises. On peut toujours s'en sortir ».*

Une remarque doit cependant être formulée. Les bagarres sont le plus souvent relativement brèves, quelques minutes tout au plus. La police est donc rapidement sur les lieux, ce qui contribue dans l'esprit de beaucoup à minimiser les risques de blessures graves. Ensuite, les véritables coups sont essentiellement échangés entre supporters de la première ligne. Une fois qu'une de ces lignes explose, le groupe entier qui a été défait prend souvent la fuite. Plusieurs participants à l'enquête estiment donc qu'il est relativement simple d'éviter les blessures en demeurant quelque peu à l'arrière du groupe. Les individus qui composent la première ligne sont en revanche les plus volontaires et les plus audacieux. Pour eux, les blessures, de quelque nature qu'elles soient, font partie de ce que l'on pourrait appeler les risques du métier.

*« Dans les affrontements, c'est souvent la première ligne qui s'affronte, donc une dizaine de personnes. Une fois que la première ligne éclate, souvent c'est tout le groupe qui recule ».*

*« Sur un groupe de soixante personnes, combien vont aller au contact ? Ce sera toujours les trente mêmes. Les autres, ce sont des suiveurs. Mais ça donne une certaine image, une certaine confiance en soi. (...) Montrer sa sécurité ».*

*« Maintenant, s'il y a un affrontement, ça dure trente secondes et puis, c'est fini. (...) Une bagarre de cinq minutes, ça paraît interminable ».*

*« Deux ou trois minutes de bagarre, c'est déjà très long ».*

*« Il y a beaucoup de grandes gueules. Une fois, je suis tombé, je me suis retourné, il n'y avait plus personne. Ca m'a refroidi de voir qu'on ne peut pas compter sur certaines personnes. Mais on sait les risques qu'on prend ».*

*« La première fois, j'ai eu peur. J'avais dix-sept ans. En face, il y avait des gars de trente ans, parfois plus. Ca faisait peur. Puis, vous apprenez à connaître les gens, vous vous dites qu'il y a des gens pour vous relever si vous tombez. Cette confiance, après c'est vous qui l'avez et vous êtes devant, prêt à relever quelqu'un s'il tombe ».*

*« Avant, des fois je ne rentrais pas de la nuit. Je partais chercher les autres sur des parkings et tout ça. (...) Mes parents, ils n'étaient pas ravis, ils ont envie que j'aie une bonne image. Ils recevaient le courrier, bon, je leur ai fait prendre dix ans d'âge. Chaque fois, ils essayaient de me raisonner mais ça entrait par une oreille et ça sortait par une autre. (...) Aujourd'hui, si mon enfant voulait faire comme moi, je ne le laisserais pas faire. Je sais par où je suis passé. J'aurais pu être handicapé, j'aurais pu avoir un œil crevé. C'est vrai que je l'ai fait mais je ne le conseillerais pas. (...) Ce n'est pas que je regrette mais je me rends compte de la gravité que ça aurait pu avoir sur mon avenir. (...) Quand il t'arrive quelque chose comme ça, tu vas peut-être payer toute ta vie pour des couillonnades que tu as faites ».*

*« Tu vas te prendre des coups, peut-être mais tu as avancé. Cinq jours plus tard, tu te regardes dans la glace, tu n'as plus rien. Mais au fond de toi, tu es content, tu as avancé. Tandis que si tu recules, ok, tu n'as pas de coup mais tu n'as pas avancé. Franchement, je ne sais pas ce qui est mieux ».*

*« Etre blessé, c'est le risque du métier. C'est le jeu. C'est comme quand tu joues au bingo ».*

Le hooliganisme présente même pour bon nombre des supporters interviewés une activité moins risquée que de se promener en ville le soir.

*« Aujourd'hui, ma peur s'est transformée en adrénaline. Mais on a toujours un peu peur, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Mais personnellement, j'ai plus peur en me promenant le soir en ville avec ma copine, avec le risque de me faire agresser par une bande de jeunes ».*

*« Des vraies bagarres, il y en a très peu. Il y a toujours un groupe qui est débordé et qui part. (...) Moi, je risque plus quand je sors tout seul en ville ».*

*« C'est nettement plus dangereux aujourd'hui de se promener la nuit à Anvers ou Bruxelles que d'être près d'un stade de football. Si on organise quelque chose, on va faire ça entre nous et il n'y aura pas d'innocent. Ça devrait être un peu plus médiatisé. On n'est pas des animaux et on ne frappe pas des enfants, des femmes ou des gens normaux ».*

La majorité des personnes rencontrées ont été blessées, plus ou moins gravement, à un moment de leur vie de hooligan. Ces coups reçus ne constituent toutefois en rien des coups d'arrêt et les victimes d'un jour ne semblent pas dissuadées pour les cas où d'autres occasions se représenteront. Seuls d'éventuels décès récurrents sembleraient être susceptibles de venir jeter un froid au sein du milieu. Notons enfin que la conscience des risques encourus est essentiellement présente avant ou après l'affrontement, lorsque la pression n'est pas encore à son paroxysme ou quand elle est retombée ; pendant, l'excitation ne laisse plus beaucoup de place à la rationalité.

*« Est-ce qu'on peut dire qu'il y a une peur ? Non, on ne se rend même plus compte, la pression est telle ».*

*« Je me suis déjà fait mordre par un chien, je suis déjà revenu avec une tête ainsi. Plusieurs fois ».*

*« Recevoir des coups, ça ne me refroidit pas pour la fois suivante. Il faut s'y attendre. Celui qui a peur de se prendre un coup, il viendra une fois puis il ne viendra plus. Je n'ai jamais eu peur de prendre des coups, j'ai fait des sports de combat. Ce n'est jamais gai d'avoir le nez cassé ou un œil au beurre noir mais ça ne m'a jamais refroidi. Ça ne me tracasse pas plus ».*

*« Le risque, tu le connais. Mais si tu vas à l'hôpital, la prochaine fois, tu as encore plus de haine. Parce que tu te dis que la dernière fois, tu as pris et que cette fois, tu ne peux plus prendre ».*

*« Les gros coups, avec des morts, ça arrive quand même très très rarement. On connaît les risques. On sait qu'on peut être blessé, qu'on peut se prendre un mauvais coup ».*

*« J'avais vu il y a quelques années qu'il y avait eu un mort à Anderlecht-Lommel. C'était sûrement un accident, je suppose qu'il ne voulait pas le tuer mais bon, ça arrive ».*

*« J'ai déjà ramassé mais heureusement en Belgique, il n'y a pas de mort. Il y a des limites quand même quand on attrape quelqu'un. On ne va pas tuer quelqu'un. Une fois que la personne est à terre, il a couru, il a la défaite, on se limite à certaines choses. (...) On ne va pas jusqu'à essayer de tuer la personne. (...) Il y a toujours aussi des gens qui essaient de calmer les autres. (...) On ne prend pas d'arme non plus, normalement. (...) La chance du hooliganisme belge, c'est qu'il n'y a pas de mort. S'il y en avait, le hooliganisme s'arrêterait à mon avis. Ça aurait été le pas de trop ».*

*« Quand on est dans cet état-là, on ne pense pas qu'on peut les blesser sérieusement ou qu'on peut soi-même se faire blesser. C'est après quand c'est fini qu'on va se dire qu'on aurait pu se prendre un mauvais coup. A ce moment-là, on réfléchit mais sur le moment, on ne réfléchit pas. C'est comme être dans un état second, on n'est pas soi-même. On est lancé dans une haine et tant qu'on est dedans, on reste dans ce monde-là ».*

*« Quand on est dedans, si on recule, c'est fichu. Si on tombe, c'est fichu. Donc à part aller devant, foncer, il n'y a pas vraiment grand choix. Ça se fait sur un centième de seconde. On est dans le trip ».*

Le fait d'être en groupe mais aussi la drogue, comme nous le verrons par la suite dans une section spécifique, peuvent également jouer en faveur de la désinhibition.

*« Les gens prennent courage par l'effet de masse ».*

*« On se sent toujours plus à l'aise à quinze que tout seul ».*

*« En groupe, j'ai rarement peur parce que je sais qui est à côté de moi ».*

*« Moi, personnellement, je ne vais pas au stade pour boire mais c'est vrai que l'image du hooligan, c'est le gros pansu avec sa bière mais si vous venez, vous verrez qu'il y a moins de gens morts saouls dans un groupe à risque que chez les supporters normaux. Maintenant il y a d'autres paramètres. (Quels paramètres ?) Il y a la drogue. (...) Dans un groupe de hooligans, la cocaïne circule souvent réellement. (...) C'est vrai qu'elle est bien présente dans le milieu. Certains se sentent plus forts en ayant pris un peu ».*

*« Plus jeune, j'avais peur mais maintenant non. On se sent costaud, puis avant la match, on prend un verre, ça renforce, ça rend plus fort, on est moins peureux, moins peur de prendre des coups. Ça aide ».*

#### **4. Hooligans : uniformité des discours mais hétérogénéité des profils**

Sans vouloir généraliser de manière abusive, il est cependant permis d'avancer que les motivations se recouvrent en grande partie dans le discours des hooligans interviewés. Si quelques variantes existent naturellement ça et là, les envies des uns et des autres sont grosso

modo identiques et la conception du phénomène lui-même ne diffère pas sensiblement d'un individu à l'autre. Certes, les idéologies fascisantes sont inégalement réparties et les simples buveurs de bière côtoient les consommateurs de cocaïne mais le discours des différentes personnes interrogées dans cette recherche peut raisonnablement faire l'objet de solides comparaisons. Il n'en va par contre pas du tout de même des profils socioprofessionnels des membres des noyaux durs. Certains sont marginaux quand d'autres sont parfaitement insérés socialement, les individus sans emploi cohabitent avec ceux ayant une activité professionnelle très stable, tous les diplômés peuvent être rencontrés et certains ont fondé une famille quand d'autres en sont encore aux prémices de l'âge adulte.

Cette diversité est tout à fait étonnante et toutes les caractéristiques personnelles observables durant la semaine s'effacent les jours des matches devant l'adhésion solidaire à un groupe partageant au moins un centre d'intérêt commun : la recherche de violence entre initiés.

Loin d'apparaître comme des brutes sanguinaires frappant indistinctement, l'image du hooligan tranche sensiblement avec celle que peut se faire le grand public. Rencontrons-les dans la vie de tous les jours et nous découvrons des personnes en apparence tout ce qu'il y a de plus normal, comme l'on en croise tant au quotidien, qui se métamorphosent toutefois le temps d'une soirée footballistique. La plupart confessent en outre être très calmes en dehors des périodes de match, sans aucun lien avec la délinquance de droit commun. Tout en reconnaissant l'étrangeté et le caractère parfois inexplicable de leurs conduites, beaucoup plaident enfin pour que l'image du hooligan évolue dans l'opinion publique.

*« Dans le hooliganisme, tu peux tout avoir. Tous les milieux sociaux sont représentés ».*

*« Avant, si on regardait, il y avait beaucoup d'ouvriers, très peu d'employés. Mais maintenant, si on fait le tour, on voit que c'est très hétéroclite. (...) Ca casse l'image du hooligan, petit jeune qui casse tout, qui est raciste et qui aime bien la boisson. (...) Nous sommes un microcosme de la société. Si on fait le tour du groupe, il y a vraiment de tout. (...) Des chômeurs, il y en a très peu. Ca permet de casser ces idées qui sont là depuis des années. C'est vrai qu'on ne penserait jamais à un hooligan cadre moyen ».*

*« Chez les hooligans, il n'y a pas que des gens rejetés de la population. Il n'y a pas que des gens qui vivent au CPAS ou qui n'ont rien. Il y a des chefs d'entreprise, des ouvriers... Il y a plein d'échelons. Maintenant, certains n'ont pas évolué mais voilà ».*

*« La plupart des hooligans, ce sont des gars bien. Je voudrais vraiment que les gens retiennent ça ».*

*« Nous, on est bien insérés dans la vie. C'est ça qui est parfois difficile à comprendre ».*

*« Dans la philosophie du match, je peux être très méchant. Mais dans la vie, pas du tout ».*

*« J'ai une vie privée et sociale très stable mais le hooliganisme, ça me donne un certain kick le week-end. (...) Il y a des gens qui font autre chose pour se divertir mais bon ».*

*« Même moi qui suis dedans, c'est parfois incompréhensible mais c'est un phénomène de société. On ne va pas aller chercher des vandales partout pour grossir les rangs, non, c'est particulier ».*

*« Quand je vais au football, je ne suis plus le même mec ».*

*« Vu ta position sociale, tu entends parfois des trucs... Des gens en costume cravate... Dans ma carrière, je suis tombé sur des hooligans d'autres clubs qui étaient dans le même boulot que moi. C'est incroyable. Il est en costume comme moi et je le connais. Ah oui, tu me connais aussi et voilà. C'est dingue. (...) J'ai parfois été à côté des gens que je savais qu'ils étaient hooligans mais qui ne savaient pas pour moi. Tu écoutes la conversation, tu ne te présentes pas. C'est extraordinaire ».*

*« Certains ont eu des problèmes en dehors. Quand on est jeune, ça arrive qu'on se bagarre en soirée mais c'est comme partout. Peut-être qu'ils sont un peu plus chauds parce qu'ils ont une certaine maturité de bagarre de rue mais voilà ».*

*« Il y a des gens du groupe qui sont dans la délinquance de tous les jours mais il n'y a pas de lien ».*

*« Je peux avoir envie de cogner quelqu'un dans la vie, oui. Notamment des collègues tellement ils sont bêtes. (rires) Non mais non, c'est comme tout le monde. Je ne vais pas frapper quelqu'un pour rien ».*

## **B. Relations extérieures**

### **5. Regard des supporters sur la loi football**

La loi football est née, comme nous l'avons indiqué, il y a maintenant quelques années. Instrument régulièrement utilisé depuis, elle est censée garantir la possibilité d'une sanction (amende et/ou interdiction de stade) dans les six mois à compter du fait reproché. Chaque club de football a désormais sa liste d'interdits de stade et les amendes assurent de substantielles rentrées à l'Etat en même temps, c'est du moins ce que ses défenseurs espèrent, qu'elles découragent les supporters de poursuivre leurs comportements incriminés.

A l'heure de clore cette étude, certaines modifications de la loi football sont en projet. Les amendes seraient alors (encore) revues à la hausse. L'interdiction de stade pourrait être assortie prochainement d'une interdiction de voyager et des sanctions pourraient être prononcées contre les clubs qui ne rempliraient pas leurs obligations en matière de sécurité.

Si l'on peut raisonnablement penser qu'il est peu de gens pour apprécier de payer des amendes, il était toutefois regrettable de ne pas disposer d'éléments d'information quant à la perception de ce joug permanent par ses principaux destinataires.

Cette étude avait donc pour objectif, entre autres, d'étudier l'opinion du public cible de la loi football à l'égard de l'instrument créé tout spécialement pour lui. Nous avons pour cela recueilli de très nombreux témoignages de supporters dits à risque, de supporters ultras mais aussi de supporters dits normaux. Nous illustrons ce chapitre de très nombreux extraits visant à restituer la pensée des uns et des autres.



### 5.1 Remarque préalable : des statistiques significatives ou des chiffres insignifiants ?

D'après les récentes statistiques, les incidents liés au football sont en baisse. Selon les professionnels que nous avons pu rencontrer – SPF Intérieur, sécurité des clubs, police –, l'insécurité dans et autour des stades de football, si elle demeure présente et représente encore un risque latent important, est effectivement en recul par rapport à la situation qui prédominait il y a quelques années. En termes de violence physique, cela semble incontestable. Avec la ségrégation des supporters, la désormais fameuse « réglementation combi », les mesures d'interdiction de stades pour quelques éléments turbulents, le perfectionnement policier, le développement du rôle des spotters, l'intervention du fan coaching là où il existe, l'amélioration et la sécurisation de l'infrastructure, l'introduction de la loi football, l'apparition puis la généralisation des caméras de surveillance ou encore le rôle des stewards, les opportunités d'affrontement entre supporters ont été réduites de façon drastique, si bien que les individus recherchant la confrontation à tout prix sont à présent obligés de trouver des voies différentes de celles offertes il y a quelques années. Appliquée au domaine du football, la prévention situationnelle a donc dans une certaine mesure fait ses preuves<sup>101</sup>. Il semble toutefois permis de se demander si plutôt que de régler les problèmes, les mesures mises en œuvre n'ont pas entraîné un déplacement spatio-temporel de ceux-ci : une mutation du virus pourrait dès lors s'être produite avec pour conséquence des formes plus sournoises et à maints égards plus incontrôlables. « L'absence de toute prise en considération des origines profondes du hooliganisme pourrait même s'avérer dangereuse : une tentative d'élimination du phénomène limitée à ses aspects manifestes risquerait de susciter d'imprévisibles mouvements d'agitation sociale, moins contrôlables encore que le hooliganisme. Ce danger ne saurait être écarté que par la mise en œuvre de politiques de prévention primaire qui, tenant compte de la complexité du conflit, viseraient à le résoudre plutôt qu'à en éliminer la manifestation »<sup>102</sup>.

Le rapport de la SIF stipule que la saison écoulée a accouché du niveau d'incidents le plus faible depuis 1991. Notons toutefois que la courbe des dernières années montre une alternance de pics et de creux et non une progression linéaire. Les résultats de cette saison doivent-ils dès lors être interprétés comme une période creuse ou comme le début d'une baisse véritable et durable des incidents ? Selon nous, la prudence est plus que jamais de mise. Rappelons également les réserves formulées dans les premières pages de ce rapport à propos de la collecte des incidents et du seuil de tolérance des policiers.

Car si une majorité des observateurs s'accorde pour reconnaître que « le hooliganisme fait couler plus d'encre que de sang, plus de salive que de larmes »<sup>103</sup>, force est toutefois de reconnaître que les infractions à la loi football restent nombreuses et que leur réduction apparaît comme le principal cheval de bataille des divers acteurs de la prévention et de la répression. Or, si l'on se base sur l'étendue à donner à chacune des infractions de cette loi du 21 décembre 1998, on ne peut qu'être étonné des résultats obtenus. La notion de provocation,

---

<sup>101</sup> CLARKE R.V., Les technologies de la prévention situationnelle, *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, n°21, 1995, pp.101-113.

<sup>102</sup> TSOUKALA A., Vers une homogénéisation des stratégies policières en Europe ?, in BASSON J.C. (sous la dir.), *Sport et ordre public*, Paris, IHESI, La Documentation française, 2001, p.115.

<sup>103</sup> COMERON M., Pour une gestion sociopréventive du hooliganisme, in BASSON J.C. (sous la dir.), *Sport et ordre public*, Paris, IHESI, La Documentation française, 2001, p.155.

considérée aujourd'hui comme la source première des incidents<sup>104</sup>, cristallise selon nous la difficulté à s'accorder sur les mots et il semble que chacun y mette ce qu'il entend y mettre. Les comptages effectués sur cette base viciée peuvent apparaître dans ce cadre quelque peu spécieux.

On sait en outre trop bien qu'il est facile de démontrer son efficacité en jouant avec les statistiques, en enregistrant moins d'incidents que l'on n'en constate. Un outil a beau être identique, encore faut-il que son utilisateur en fasse un usage similaire.

Nous l'avons donc vu, la loi football est une des raisons possibles pour expliquer la diminution apparente des incidents. Examinons donc dès à présent si l'on peut attribuer cette baisse au travail de sape des défenseurs de cet instrument.

## *5.2 La loi foot est inégalement connue*

Cette première observation vaut d'être soulignée. Une chose est tout cas certaine : les supporters classiquement appelés hooligans ont quant à eux une bonne connaissance de la loi football. Aucune des personnes interviewées dans ce contexte ne semblait avoir besoin d'explications sur le contenu de la loi avant la discussion. Sans que cela présage de son efficacité, l'on peut affirmer que les sanctions qui tombent en la matière frappent des clients avertis.

Il n'en va pas du tout de même chez les supporters dits classiques. Certains sont toutefois au courant de son existence, voire de son contenu, mais ces personnes sont plutôt marginales. Le cas échéant, les avis vont dans le sens suivant. De façon schématique, les comportements de violence sont considérés comme devant faire l'objet d'une réaction. Les autres infractions à la loi football, notamment les escalades de grillages, les provocations et l'allumage de fumigènes, sont jugées par les individus que nous avons rencontrés avec beaucoup plus de clémence. Certains estiment même que les sanctions sont excessives en rapport avec la gravité des faits.

*« Se prendre une amende de 750 € et quinze mois d'interdiction de stade pour avoir escaladé un grillage, c'est énorme ! Je me demande s'ils ont un peu d'humanité ».*

*« Te prendre une énorme amende dans la pause pour un bête feu de Bengale, c'est fou ! ».*

*« Moi, je suis plutôt pour les feux de Bengale. Les incidents sont suffisamment rares pour qu'on les autorise. Ça égaie. Si les gens font suffisamment attention, ça va ».*

*« La loi football est assez étrange. On peut se prendre une amende ou une interdiction pour avoir fêté un but en montant sur le grillage et à côté, on peut avoir la même chose pour un jet de pierre. (...) On traite de la même manière des cas complètement différents ».*

Les supporters ultras rencontrés témoignaient également, étonnamment, une certaine méconnaissance de la loi football. Souvent jeunes et plutôt insouciants, les personnes

---

<sup>104</sup> CHARLIER P., DE VREESE S., MAES B., QUATAERT J., *Rapport annuel SIF saison 2004-2005*, pp.10-11.

interrogées semblaient peu au courant des dispositions prévues dans la loi. Souvent au courant de l'existence de la loi, elles connaissent mal ses points concrets. En réalité, ce sont principalement les leaders de ces mouvements qui maîtrisent le sujet. Les troupes en revanche baignent dans une relative ignorance.

*« Nul n'est censé ignorer la loi mais du côté des supporters on ne sait rien ».*

*« Personne ne connaît la réglementation (la loi foot) ».*

*« 1000€ pour craquer une torche, c'est dingue ! Ca coûte 4€ à l'achat. Comment veux-tu payer ça ? (...) Tu vois ça à la télé, ça donne envie à mort de faire ça. En voyant ça à la télé, tu crois que c'est autorisé et puis non. C'est de la désinformation ».*

### *5.3 La loi foot : facteur de calme et de diminution des activités déviantes*

De prime abord, nous serions tentés de dire que la loi football a au moins en partie réussi son pari. En compliquant sensiblement la tâche des auteurs de troubles, en décourageant certains éléments des noyaux durs par la politique de répression menée et en assommant quelques agitateurs au moyen d'amendes répétitives, la loi football a marqué les esprits des supporters à risque. Certains irréductibles, comme nous le verrons par la suite, prétendent en revanche que la loi foot n'a et n'aura aucun impact sur leurs agissements. D'autres mettent en avant d'autres motifs à la réduction de leurs activités. Un grand nombre de hooligans reconnaît toutefois que cette législation leur a mis des bâtons dans les roues. Pour un certain nombre, les opportunités de bagarre ont été pratiquement mises à néant et les amendes sont décourageantes.

*« Maintenant, en Belgique, il n'y a presque plus d'incidents. Mais il faut dire qu'avec la répression qu'il y a eu... On peut compter sur les doigts d'une main les gros incidents qu'il y a vraiment eu en Belgique. C'est surtout depuis que la loi football a été approuvée par le gouvernement ».*

*« La répression a quand même mis un énorme frein à cette mode des sides ».*

*« Les gens qui mettent en œuvre la loi foot ont quelque part bien réussi leur coup. Mais je trouve quand même que la présence policière est encore trop élevée ».*

*« C'est peut-être bizarre de parler ainsi mais pour des aussi petits délits, tels que des gens qui se battent dans la rue – il n'y a jamais eu de personnes innocentes qui se faisaient agresser par des soi-disant hooligans –, c'est surtout deux groupes qui veulent se rencontrer. Moi, je trouve ça moins grave que beaucoup de trucs qui se passent dans la vie. Donc pour moi, la loi foot est quand même disproportionnée. Quand on voit toutes les amendes, les interdictions de stade et même parfois les peines de prison... Mais je crois que ça a quand même calmé beaucoup de personnes ».*

*« Je pense que la loi football au sens large a mis fin au hooliganisme en Belgique. Enfin, pour moi, et je pense pour beaucoup de gens en Belgique ».*

*« Aujourd'hui, je ne vais plus chercher l'affrontement dans la rue. Maintenant, si ceux du Standard viennent, je crois que l'adrénaline sera toujours là. On ne se refait pas.*

*Mais c'est vrai que chercher l'affrontement à gauche ou à droite et se faire arrêter pour rien du tout, avec la répression qu'il y a actuellement, non ».*

*« Il y a quelques années, c'était plus facile. Un coup de téléphone, on savait où ils étaient. On allait les chercher, il n'y avait pas de périmètre de sécurité. Maintenant, avec les périmètres, sans rendez-vous, ça devient presque impossible. Hormis sur un parking d'autoroute mais c'est rare ».*

*« Les amendes, ça touche tout le monde. Déjà, la personne qui est au chômage et qui est dans le groupe à risque, si elle se chope une amende, ça peut déjà rebuter pas mal de personnes ».*

*« Avec les amendes, on réfléchit à deux fois. On gagne toute notre vie, ce n'est pas pour donner l'argent à l'Etat, hein ».*

*« Quand la répression est arrivée, c'est probable que des gens plus jeunes ont eu plus de problèmes avec leurs parents ».*

*« S'il n'y a presque plus d'incidents de hooliganisme, je crois que c'est en grande partie à cause de la loi foot. Quand je parle avec des anciens du groupe et qui me racontent comme c'était avant, c'est clair. Les amendes, ça calme, c'est certain. (...) Aussi pour celui qui veut venir, ça fait réfléchir. (...) Il y a moins de bagarres, moins de gens dans les groupes ».*

*« Il y a une loi qui a été établie, tout le monde la connaît. Tout le monde ne la connaît pas mais moi, je la connais. Il y a des tarifs, ça fait beaucoup reculer. Cette loi, il faut l'appliquer. On sait à quoi on se mêle, il faut assumer. Ça dissuade, c'est très clair. Quand vous avez une belle somme à payer, c'est pas marrant, hein ».*

*« Je participe de moins à moins à des affrontements. Il y a la loi football. Ils sont de mieux en mieux organisés. (...) Mais ça arrive encore ».*

*« Il y a l'âge, la situation, les enfants, la famille. Un peu plus de plomb dans la cervelle. C'est surtout ça. Puis la prison fait peur à tout le monde, l'amende aussi. On préfère utiliser notre argent pour autre chose ».*

*« J'ai déjà payé aussi assez de fois pour le football. Ça fait réfléchir ».*

*« Aujourd'hui, j'ai assez de frais à payer. (...) Je ne vais plus payer pour ça ».*

*« J'essaie de me calmer surtout depuis que la répression existe. Maintenant, j'ai une famille, des enfants, j'essaie de ne pas faire trop de bêtises ».*

*« Depuis que je suis passé au tribunal l'année passée, j'ai pratiquement décroché ».*

*« Aller en prison, on y pense toujours. Ça fait peur. Personne n'a envie d'y aller. Mais je crois que pour des faits comme ça, il en faudrait déjà beaucoup. On ne va pas aller en prison pour une simple bagarre de football. Il faut vraiment que ça soit violent ou avec circonstances aggravantes ».*

*« Les interdictions de stade, ça me fait peur. Moi, en tout cas, ça me ferait chier de ne plus aller au foot. C'est vraiment ma passion ».*

*« Les interdits de stade, ça leur fait mal. Plus l'amende, ça fait doublement mal ».*

*« Je pars du principe qu'il ne saurait plus rien avoir. C'est très rare pour l'instant. On est vraiment dans une ère de répression. Même pour des bêtises. Les gens ont des amendes carabinées ».*

*« Pour moi, la loi foot et la répression n'ont pas diminué le nombre d'incidents, elles ont dégoûté les gens d'aller au foot ».*

*« En Belgique, il faut dire que la loi football commence à faire son effet. Ça ne dissuade pas mais ça nous complique la vie ».*

*« Avec le dispositif actuel, c'est devenu quasiment impossible de se rencontrer ».*

*« La loi football, j'en ai peur. Parce que j'ai une vie professionnelle qui fait que je n'ai pas envie d'avoir des problèmes à ce niveau-là ».*

Les sanctions de la loi football sont par ailleurs perçues par l'ensemble des supporters comme disproportionnées par rapport aux faits qu'elle condamne. Le fait que les protagonistes soient consentants notamment provoque l'incompréhension à l'égard de cette volonté de combattre un phénomène qui, selon la plupart, ne fait pas de victimes puisque les plaintes sont inexistantes. Beaucoup se sentent l'objet d'une persécution et s'interrogent sur les raisons de lutter avec autant d'ardeur contre le phénomène, alors que la délinquance est selon eux traitée au quotidien avec un tel laxisme. Les amendes sont également trop élevées en comparaison à celles que l'on peut se voir sommer de payer dans le cadre d'autres délits. Notons que les supporters ont souvent une idée fautive, surestimée, du montant réel des amendes distribuées. On demande, selon certains, aux supporters de se comporter aujourd'hui mieux dans un stade que dans la vie de tous les jours, le stade de football étant pourtant considéré par beaucoup comme un lieu de débridement où l'on peut se permettre certains comportements que le quotidien réprime.

*« La loi foot punit très sévèrement les auteurs ».*

*« Tout est parti au Heysel en 1985. Depuis, on vit dans la parano ».*

*« Il y a des gens qui n'ont rien à voir avec le noyau dur et qui se retrouvent avec des amendes énormes. C'est trop sévère. Pour des conneries en plus, allumer un fumigène ou lancer une pièce sur le terrain. C'est trop sévère mais en même temps, s'ils ne disent rien. Je crois que l'ancien système était trop laxiste, aujourd'hui, c'est l'excès inverse ».*

*« 750€, c'est énorme. Celui qui a une femme, des enfants, ça doit être difficile. Ça fait mal au cœur. Ça doit faire réfléchir pour la prochaine fois ».*

*« Pour moi, avec la loi foot, ils en font trop. Ils bloquent des rues, ça emmerde les gens. Foutre autant de policiers pour un match de foot, je trouve ça un peu exagéré.*

*Surtout que vous vous faites agresser en rue pendant la semaine, il n'y a pas un policier ».*

*« Les amendes, c'est exagéré. 1000€ pour une simple bagarre, c'est trop. Quelqu'un qui va agresser pour un portefeuille dans la rue, il n'aura jamais ça. Je crois que le ministère de l'Intérieur fait un point de fixation là-dessus ».*

*« On met le paquet sur le foot mais la racaille qui agresse les grand-mères, on laisse passer. Vous avez déjà vu trois cents policiers pour faire des rondes dans les rues pour prévenir le car-jacking par exemple ? ».*

*« Si quelqu'un va dire 'sale con' à un flic dans la rue, il va peut-être se prendre une amende. Si ça se passe dans un stade, la personne va aller au cachot, avoir une interdiction et une amende énorme ».*

*« Si je sors maintenant et que je croise des gars du Standard et que je leur donne un coup. Je vais être arrêté, interpellé pour coups et blessures, et relâché deux heures après. Maintenant, parce que ce même coup de poing a lieu autour d'un stade, on va en faire une affaire d'état ».*

*« Maintenant, depuis la loi football, on se fait arrêter pour tout. Payer 250€ pour un fumigène, c'est con. (...) Or, c'est ce qui fait la beauté dans un stade. (...) C'est un peu dommage ».*

*« En Belgique, à l'heure actuelle, il vaut mieux la filer douce. (...) La répression, c'est excessif. Avant, on se faisait arrêter puis directement relâcher. Avant on était trop laxiste. J'ai l'impression aujourd'hui qu'on veut compenser. Même pour des faits bénins ».*

*« A l'heure actuelle, on est plus dans le chambrage visuel dans le stade. Et il y a des gens qui arrivent à se faire interdire comme ça ».*

*« Donner trois mois d'interdiction de stade à un gars qui fait exploser un pétard, c'est aberrant. C'est vraiment pour faire chier le monde et payer les mesures sécuritaires ».*

*« La loi foot est trop sévère. Les sanctions, ça dépend de l'infraction. Si je vais frapper un supporter adverse, ok, je sais les risques que je prends. Là, je suis d'accord. Mais à partir du moment où on empêche un gamin d'arriver avec son drapeau, il ne faut pas exagérer. Pourquoi donner une amende à ce gamin ? Est-ce que c'est comme ça qu'on va attirer des gens au stade ? On vient pour quoi ? Si on interdit à la limite certains chants – parce que c'est le cas – on n'en sort plus. Un chant anti-flamand, on tombe sous le coup de la loi football, donc interdiction de stade et amende. Il y a un problème. Quelqu'un qui chante tout seul, on va le prendre. Si c'est une tribune entière, on laisse tomber. Non, ça ne va pas ».*

*« On a été reconnus comme une association de malfaiteurs ! Je ne sais pas si on s'imagine. (...) On nous caractérise d'une même façon qu'une bande de braqueurs ! C'est incompréhensible quand même. C'est fou, c'est pas normal ».*

Les **interdictions de stade** font quant à elles une quasi-unanimité auprès des supporters à risque. Les bagarres étant devenues rarissimes dans les tribunes, l'interdiction de stade, contrairement à l'amende, ne produirait aucun effet sauf celui, important, de priver les supporters d'un de leurs loisirs favoris. Pour beaucoup, elle a pour seule conséquence que les individus frappés d'une telle interdiction se retrouvent à l'extérieur du stade, le plus souvent dans un café, pour suivre le match en attendant d'éventuels affrontements, en toute hypothèse lorsque le match sera fini. Pour les affrontements qui ont lieu avant le match, l'interdiction de stade ne produit par définition aucun résultat.

*« Pour moi, les interdictions de stade, ça n'apporte rien. Ça veut juste dire qu'on ne peut plus aller au stade. La personne qui veut aller au café et qu'il y a une bagarre en dehors du périmètre de sécurité, il pourra toujours y aller. Les interdictions de stade, ça ne change rien. Les amendes, c'est plus contraignant. On doit sortir de sa poche. Mais quels incidents est-ce qu'il y a dans le stade ? ».*

*« C'est devenu impossible de se battre dans un stade de football. (...) Le ministre Dewael devrait avoir compris depuis longtemps que les interdictions de stade ne vont jamais résoudre le problème. On sera toujours là de toute façon. On est à côté du stade et les affrontements se font en dehors du stade ».*

*« C'est déjà ma troisième interdiction de stade. C'est faisable d'entrer quand même mais si on se fait prendre, c'est encore 1000€ minimum... Pendant, ce temps-là, je regarde le match au café et je rejoins le groupe à la fin s'il y a moyen. On téléphone pendant le match pour savoir s'il y a quelque chose de prévu et alors on rejoint le groupe. Sinon, on reste au café ».*

*« La personne qui a envie de se battre, l'interdiction de stade, ça ne change rien ».*

*« Ce truc d'interdiction de stade, c'est complètement débile. A tous les matches que je vais, je suis avec mes copains. Je joue au kicker pendant le match avec l'un ou l'autre. Et puis, après le match, je suis au bord du périmètre et mes copains viennent. Ça ne change rien du tout que je sois interdit de stade. (...) Point de vue de la bagarre, ça ne change rien ».*

*« Les interdictions de stade, je trouve ça ridicule. Enfin, il faut bien faire quelque chose mais ça, je trouve ça ridicule ».*

*« Les interdictions de stade, ce n'est pas grave. Moi, ils peuvent m'en donner jusqu'en 2050. Mais l'accumulation des amendes, pff ».*

L'interdiction de stade laisse en outre dans la nature des personnes qu'il faut ensuite surveiller de près. Elle occasionne par conséquent un surcoût en matière de sécurité, avec le risque que des débordements se produisent hors du stade, attribuables à des individus qu'il serait pourtant peut-être plus facile de contrôler dans l'enceinte d'un stade.

*« La loi football, c'est une arme à double tranchant parce qu'en interdisant de stade, on laisse plein de gens dehors. (...) S'il y a des incidents dehors, c'est en partie de leur faute. Et ça va être de pire en pire ».*

*« Si le hooliganisme augmente, c'est à cause de la police. (...) Si les hooligans sont dans la rue, c'est à cause d'eux. Ils ne veulent pas qu'on soit dans le stade. (...) Plus ils vont faire de leur gueule, et ben voilà. (...) Au plus les gens vont être dehors, au plus ça va shooter ».*

L'interdiction de stade n'est par ailleurs pas la sanction des seuls faits de hooliganisme. Les infractions à la loi football commises par les supporters ultras auront ainsi parfois pour conséquence le prononcé d'une interdiction de stade. Certains critiquent l'amalgame fait entre les différents débordements qui se produisent dans les stades.

*« Le mouvement hooligan est en baisse constante, même si aujourd'hui on assimile un peu tout à du hooliganisme. Des gars qui jettent une pièce sur la pelouse ou qui montent sur un grillage, on va dire que ce sont des faits de hooliganisme ».*

*« Toutes les interdictions de stade ne sont pas dues à du hooliganisme. Ce sont des provocations, un doigt d'honneur, même des insultes ».*

*« Je connais un gars qui s'est pris six mois d'interdiction de stade pour avoir jeté un hamburger sur le terrain. Alors que ce hamburger n'a touché aucun joueur ni aucun arbitre ».*

La disparition de la fan card ne semble par contre émouvoir personne. Sa suppression a été accueillie dans l'ignorance totale. Une seule personne a tenu à évoquer le sujet en entretien.

*« Les fan cards aussi, c'est une belle connerie. Je me suis déjà promené avec six fan cards sur moi. J'avais un copain qui ne pouvait pas rentrer parce qu'il n'avait pas de fan card. Je lui en ai donné une à moi. Il me demande : 'ben, et toi ?'. Je lui ai répondu : 't'inquiète pas, je rentrerai avec une autre'. (...) J'ai déjà assisté à des matches tout en étant interdit de stade. (...) Je me suis mis dans une autre partie du stade avec une casquette. Tranquille, j'ai regardé le match ».*

Plusieurs supporters contestent en outre le principe de la loi football. Pour eux, une sanction doit être prononcée par un magistrat et il est anormal de recevoir une amende par une autre voie que la procédure judiciaire. Le respect des droits de la défense est de ce fait invoqué. Ceci met en évidence l'ignorance de la population quant à l'éventuel recours aux sanctions administratives.

*« Je trouve que la loi foot, c'est vicieux. Déjà vous n'avez pas beaucoup de moyens de faire appel. (...) Le gars qui se retrouve au tribunal, il sait se défendre mais ici le gars, il a encore plus la haine. Vous êtes jugé ici par une personne – c'est un grand mot – mais incompétente. (...) Vous avez un sentiment d'injustice et le sentiment d'injustice procure de la haine. Je crois que c'est pire alors. Ce n'est pas comme ça qu'on va arranger les choses ».*

*« Je trouve ça inadmissible que la loi football, ça n'est même pas un juge. La loi football, ce n'est pas un jugement d'un juge. C'est illégal, c'est anti-démocrate. On est jugé par quelqu'un qui n'a pas les compétences de juger. (...) Je crois aussi que les juges sont vexés de cette loi-là, qu'on ne passe par eux. Il y a toujours des failles au système. La faille, c'est celle-là. Moi demain on m'arrête, je veux me défendre. C'est*



*la démocratie. (...) Si ça se passe, demain je vais à la Cour Européenne de Justice et je suis sûr de gagner. (...) Il ne faut pas croire qu'on est tous des cons, on le sait ».*

#### 5.4 Les Ultras et la loi football

Le mouvement ultra, enfin, est particulièrement concerné par les dispositions de la loi football. Nous l'avons évoqué à maintes reprises dans ce rapport, le supportérisme ultra a le vent en poupe, essentiellement en Wallonie. La Flandre semble quant à elle restée davantage sur les anciens schémas

Chez les ultras, le passage à l'acte violent n'est pas le but premier. D'autres conduites posent en revanche problème, au premier rang desquelles on dénombre : les feux de Bengale, les escalades de grillages et les provocations. Il semble toutefois plus judicieux de parler d'insécurité que de violence, cette dernière n'apparaissant pas de manière très organisée et étant peu systématique. Selon Christian Bromberger, les seuls traits communs à ces jeunes supporters sont leur jeune âge, leur attachement démonstratif au club et leur regroupement dans un secteur du stade<sup>105</sup>. Nous pensons pouvoir y ajouter une certaine culture rebelle à l'égard des institutions : police, justice, capitalisme. Au sein de la culture ultra, peuvent toutefois circuler des valeurs idéologiques antagonistes ; l'élément unificateur reste le tifo<sup>106</sup>. Nous renvoyons toutefois le lecteur à ce qui a été dit sur le phénomène dans les premières pages du présent rapport.

Les clubs wallons étant concernés ces dernières années par l'apparition puis le développement de mouvements de type ultra, il convient de se poser une série de questions. Il est un fait que ces mouvements sont régulièrement épinglés pour être en contravention avec la loi football. Celle-ci, censée s'appliquer à tout le territoire national, constitue-t-elle pour autant un instrument pertinent pour tout le pays ? Note-t-on une différence de part et d'autre de la frontière linguistique ? Et si différence il y a, la constate-t-on au niveau des problèmes rencontrés ou des réponses apportées ?

Les entretiens que nous avons pu mener au cours de la recherche se sont parfois avérés féconds sur ce point. A ainsi été avancée à plusieurs reprises l'idée d'une profonde différence de mentalité entre Flamands et Wallons. Cette différence est tout d'abord en partie observable dans le type de supportérisme. Nous ne revenons pas ici sur ce qui a été décrit concernant l'ultracisation d'une frange des tribunes francophones. Notons toutefois que le modèle anglais de la Premier League, parfois pris en exemple par certains gestionnaires du phénomène, a été décrit par plusieurs des personnes interrogées comme inapplicable au contexte belge. Sans tomber dans la caricature abusive, l'Anglais est toutefois perçu comme plus respectueux de l'ordre et des institutions ; le Wallon, en revanche, davantage orienté vers la culture latine, n'est que difficilement comparable au supporter britannique. L'on souhaiterait par conséquent transposer un modèle, dont nous ne discutons pas ici de sa réussite, dans un cadre qui ne pourrait pas le recevoir. Il semblerait donc que l'on cherche parfois vainement à faire entrer un carré dans un cercle de mêmes dimensions. Il importe dès lors de réfléchir à ces questions et de ne pas se voiler la face en raison de craintes qui prévalent par ailleurs.

En effet, non que nous soutenions l'impossibilité théorique de tout amour au sein duquel les partenaires seraient par trop différents mais à vouloir à tout prix prouver la réalité d'une union

---

<sup>105</sup> BROMBERGER C., La passion partisane chez les Ultra, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.33-46.

<sup>106</sup> DE BIASI R., Ordre public et tifosi, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.75-91.

en permanence remise en cause, on aurait tort de fermer les yeux sur ce qui apparaît comme un constat peu susceptible de discussions. Artificiellement réunies il y a presque deux cents ans, il ne semble pas impertinent ni dénué de fondement d'affirmer la présence et la coexistence de communautés concubines culturellement différentes. Or, en toute logique, n'est-il pas légitime de penser qu'à des cas différents, il convient d'apporter un traitement spécifique ?

Il convient cependant de tenir compte du fait que la politique menée par le SPF Intérieur est nationale. Le contexte belge est dès lors peu propice à créer une situation où, suivant la communauté d'appartenance, les réponses différeraient. Nous touchons ici un point crucial qui, dans une certaine mesure, confine au problème insoluble en l'état. Si, pour les raisons évoquées, il apparaît impossible de poursuivre une action différenciée, tout au plus pouvons-nous conclure au bien-fondé de la mise en œuvre par défaut d'une realpolitik, choisie pour les possibilités concrètes qu'elle offre et tenant compte de la situation donnée. L'écart entre politique et idéal trouve ici une application et il n'est pas insensé de considérer que ce qui est mis en place en pratique ne correspond nécessairement à l'hypothèse rêvée ou souhaitée.

Toujours est-il que les supporters ultras sont, comme on pouvait s'y attendre, farouchement opposés à la loi football. Ils contestent la gravité et le danger de leurs activités et souhaitent une légalisation de l'usage de la torche. Les sanctions prononcées dans ce cadre sont donc jugées extrêmement sévères et injustes. La situation semble pour l'heure bloquée, les ultras étant notamment très arrêtés sur leurs positions. Nous détaillerons par ailleurs celles-ci dans le chapitre traitant des relations entre policiers et supporters.

*« Je pense qu'il y a un attrait de l'interdit. Donc dès que tu interdis les fumigènes, tu as envie d'en allumer. C'est normal ».*

*« Moi, je suis prêt à faire des formations, à prendre des assurances pour qu'on me laisse allumer des fumigènes. Mais le problème, c'est que chaque acteur se renvoie la balle : police, pompiers, club... ».*

*« Le but d'un Ultra, c'est aller au-delà de tout : chanter plus fort, avoir une meilleure animation, faire un tifo plus original. C'est défendre le club, la ville ».*

*« Mettre une interdiction de six mois pour une torche, ce n'est pas normal. A partir du moment où la personne en fait un bon usage, ça ne va pas. C'est une bonne ambiance, une ambiance de carnaval dans le stade, c'est bien. Je ne comprends pas ».*

*« A partir du moment où les personnes qui ont une torche en main sont identifiées, qu'on a pris leur carte d'identité, etc., je dis qu'elles ne devraient pas avoir de problèmes. On ne devrait pas poursuivre. Il suffit aussi de regarder dans les magazines. Qu'est-ce qu'on montre ? Ceux qui mettent l'ambiance, pas la personne qui est en tribune officielle ».*

*« A partir du moment où ce qu'on fait est dans un but festif, les amendes sont exagérées ».*

*« Une fois, c'est vrai, j'étais passé au dessus du grillage mais bon, dans l'excitation, on peut comprendre. Je n'étais pas passé outre. Si j'avais été là pour attaquer un joueur ou monter sur la pelouse, je ne dis pas mais là... C'est vrai que si on regarde le*

*règlement, c'est interdit mais bon... Je pense qu'il ne faut pas réprimander ce genre d'acte ».*

### 5.5 « La loi foot n'a rien changé »

Si de nombreux témoignages nous ont montré que la loi foot jouait à certains égards un rôle dissuasif, d'autres tendent à nous faire penser que la loi football n'a rien changé, tout du moins dans les états d'esprit. Sans chercher à nier que la récente législation complique les choses et entrave la bonne marche des activités hooligans, de nombreuses personnes considèrent que la loi football a, certes, sécurisé les stades et leurs alentours directs, mais n'a en rien réduit les envies ni les opportunités. Tout au plus les protagonistes doivent-ils se déplacer quelques kilomètres plus loin. La question soulevée ici est celle du déplacement. Nous envisagerons également plus loin les effets pervers qui ont pu naître de la mise en œuvre de la loi football.

Quelques irréductibles (Gaulois) pensent en effet que les réussites de la loi football ne sont qu'une illusion, sur le plan de la réalité des affrontements comme sur celui des motivations, demeurées intactes. La loi foot ne découragerait en fait que les éléments les moins virulents des noyaux durs.

*« La violence se déplace. Depuis lors, certains groupes se donnent rendez-vous en dehors des matches ou assez loin du lieu où le match se déroule. A cause de la loi foot, tout ça ».*

*« La loi foot, c'est vrai que ça rend tout plus difficile mais ça n'empêche rien si on le veut vraiment ».*

*« Ce n'est pas difficile, si on veut, on peut toujours ».*

*« La Belgique arrive un peu au niveau anglais. Il y a de plus en plus souvent des bagarres aux niveaux inférieurs ».*

*« Les amendes ? Ben, il faut bien des rentrées à l'état. (...) Ca ne dissuade pas parce qu'il y a des cagnottes. Bon, le gars qui en est à sa dixième amende, on va lui faire la remarque mais sinon... (...) Si je monte sur le terrain et que je me prends une amende, là, on ne va pas m'aider. Il ne faut pas déconner. Mais si c'est dans une bagarre et que je dois payer 2000€, il y aura sûrement une ou deux soirées pour moi pour m'aider. On fera une cagnotte entre nous. On est solidaire à 100%. (...) On était ensemble, on trinque ensemble ».*

*« La loi football n'éradiquera pas le hooliganisme. Ca va en calmer certains mais ça ne stoppera jamais ».*

*« Aujourd'hui, les moyens de répression sont énormes. Aujourd'hui, on fait plus les fiers. Je ne vais plus partir faire trente kilomètres pour chercher des histoires comme ça s'est déjà fait. Mais s'il y a des histoires, il y a des histoires ».*

*« Les amendes de foot, ça fait chier mais c'est comme celui qui conduit et qui fait des excès de vitesse. Quand il doit payer, ça le fait chier mais il continue quand même à conduire. Ben, ici, c'est la même chose ».*

*« Les amendes, ça ne changera rien. Tant qu'on paie ! (...) S'ils me donnent quinze mille euros d'amende, je m'en fous. Je les paierai mais samedi prochain, je serai toujours là ».*

*« Si on a envie de contourner la loi foot, on la contournera. (...) On peut toujours se donner rendez-vous dans des forêts, comme dans certains pays. Les free fights, comme on les appelle. (...) En Belgique, on ne peut pas encore parler de ça parce que c'est toujours en marge d'un match de foot, alors qu'en Pologne, ça peut se faire en semaine ».*

L'excitation qui croît dans la foulée du conditionnement mental à l'affrontement ou pendant la bagarre elle-même relègue en outre la loi football à l'arrière-plan.

*« Je ne pense qu'il y a une peur de la loi foot. Quand ils sont dans leur trip, ils n'y pensent pas. S'ils sont chauds sur le moment, ça va péter ».*

*« Si vous avez ça dans le sang, vous oubliez tout sur le moment ».*

Puisque la loi football a réduit les opportunités là où celles-ci se présentaient plus régulièrement il y a quelques années, les supporters désireux d'en découdre ont dû trouver de nouvelles méthodes. Les **rendez-vous**, bien qu'existant ça et là avant l'introduction de la loi football, ont dans ce contexte pris leur essor. Les améliorations technologiques ont pour cela joué un rôle manifeste. Les téléphones portables semblent être le principal outil facilitateur, d'une part parce qu'il permet d'appeler quiconque en tout lieu, mais parce qu'il permet aussi de se déplacer tout en continuant à régler les modalités et détails pratiques afférents aux préparatifs de la lutte. Il est désormais possible d'avertir le noyau dur adverse de l'opportunité d'une rencontre et que celle-ci se déroule seulement quelques minutes après l'accord convenu, ne laissant dès lors pas toujours aux policiers le temps d'intervenir.

*« A l'époque, il n'y avait pas de GSM, donc il n'y avait pas de rendez-vous. On tombait sur les autres comme ça. Maintenant, il y a les GSM, il y a Internet. Avant, c'était de l'improvisation ».*

*« Au début, on partait en train. (...) Puis, on est parti par petits groupes et on allait les chercher dans leur café. (...) Puis il est arrivé un outil extraordinaire qui est le GSM. Mais aussi dangereux. On sait très bien maintenant qu'il y a des écoutes ».*

*« On est déjà allé souvent sur des parkings pour des rendez-vous. (...) On gare les voitures, on se regroupe. On avance jusqu'au lieu de rendez-vous et puis ça crie et ça se rentre l'un dans l'autre ».*

*« En fait, on a toujours rendez-vous au même café, donc les spotters savent qu'on est toujours là. Ils sont donc allés à ce café-là. Nous, on s'était au préalable tous téléphonés la semaine avant pour se donner rendez-vous dans un autre café. On était bien cachés. On ne nous verrait pas. On n'était pas nombreux, une vingtaine. On avait pris, pas les meilleurs mais les plus habitués. Les moins habitués sont allés au cafés comme d'habitude, les policiers en civil ne se sont pas posés de questions et nous à quelques kilomètres de là, bien cachés. On avait des contacts avec eux. On leur a téléphoné. Ils nous ont dit qu'ils se garaient. On s'est rencontrés. Il n'y avait pas de*

*policiers. On est allé à l'endroit prévu discrètement à pied, comme prévu. Ca a été vite, ils sont sortis de leurs véhicules, on a couru vers eux en criant. (...) On est venus d'un coin de la rue, ils n'ont pas vu le nombre qu'on était. On est arrivés en hurlant. Ils ont pris peur, ils ont commencé à courir. Quelques uns de chez eux sont restés, ils ont pris des coups et puis ils sont aussi partis en courant. Ca a duré trente secondes. On était content. Bien sûr, on espère toujours que ça dure un peu plus, que ça ait shooté, qu'il y ait eu l'intervention de la police mais bon, comme ils ont pris la fuite, c'était comme une victoire. Un beau souvenir ».*

*« De tous temps, il y a eu des rencontres importunes. Il y a toujours eu des rendez-vous. Pas nécessairement précis mais j'ai eu l'info, je me suis débrouillé pour l'avoir. Par exemple, on est dans un café et j'envoie un petit jeune tourner en ville avec sa bagnole pour repérer l'autre groupe. Donc si on les localise, on se met à tel endroit en sachant qu'ils vont devoir passer par là. Ca, c'est un rendez-vous. (...) Ou alors il y a vraiment le rendez-vous précis, devant tel café à telle heure ».*

Internet est en revanche moins utilisé pour l'organisation de rendez-vous. La Toile permet par contre d'avoir un « feed-back » sur l'événement ou de se tenir au courant des incidents qui se sont déroulés par ailleurs. Beaucoup suivent en effet l'actualité de leur domaine sur Internet. Les photos et les vidéos sont nombreuses, servant dès lors de vecteur publicitaire aux activités du groupe.

*« On ne fait pas des rendez-vous sur Internet. Internet, c'est plutôt pour aller voir ce que les autres font ».*

*« Feyenoord, pour moi, c'est vraiment le top de l'organisation. Ils lancent des messages de rassemblement sur Internet. (...) Quand on voit ce qu'ils font... Quand ils ont été à Bâle, je crois, comme ils ont mis la rue à feu et à sang, c'était assez impressionnant. Il suffit de regarder un peu sur les sites ».*

Les rendez-vous contribuent également parfois à une radicalisation de l'affrontement. Puisque planification il y a, les protagonistes peuvent par exemple prévoir d'emporter des armes. Nous vous renvoyons sur ce point au chapitre qui traite de ces questions.

Il apparaît toutefois qu'il y a une **grande part fantasmatique** dans ces bagarres programmées. La mise sur écoute des téléphones, les repérages préalables au contact qui renseignent un camp sur les effectifs de l'autre, les provocations verbales et à distance sans lendemain, les obstacles divers d'ordre pratique, les fuites d'informations dont profitent les spotters, les renseignements donnés par les éventuelles « taupes », le défaut de motivation, le manque d'organisation, les craintes de dernière heure, etc., font des rendez-vous la plupart du temps des événements plus virtuels que bien réels. Ces occasions manquées contribuent également à échauffer les esprits et à nourrir des rancœurs déjà vives.

*« Pour dix rendez-vous, on dit toujours qu'il y en a un qui marche ».*

*« Des rendez-vous ? Oui, je suis parfois sollicité. Maintenant, les GSM et Internet ont joué des mauvais tours parce qu'avec la répression... Mais il faut plus parler de rencontres que de rendez-vous. On savait où ils étaient garés ou ce genre de choses mais des rendez-vous loin du stade comme ça, bof. C'est quand même une question d'opportunité ».*

*« Les rendez-vous, c'est sous surveillance policière. Ils savent toujours où chaque groupe se trouve ».*

*« Les rendez-vous, souvent, ça ne marche pas. Des problèmes de communication. (...) Ca arrive mais ça ne marche pas tout le temps. (...) Les gens ont souvent peur d'un traquenard. (...) Les gens vont se dire que s'ils nous attendent, c'est qu'ils sont confiants ».*

*« Les rendez-vous, c'est rare. Il y a toujours un groupe qui est plus motivé que l'autre ou un qui a peur parce que l'autre est plus nombreux. C'est rare ».*

*« Si on ne sent vraiment pas un rendez-vous, on n'y va pas. On l'admet dans le groupe mais à l'autre groupe, on ne dit pas ça. On va dire qu'on ne sait pas sortir de notre café parce qu'il y a la police, etc. ».*

*« Maintenant, le hooliganisme, c'est beaucoup du bluff. Internet et les GSM n'ont pas fait que du bien. C'est vrai que ça a facilité pour dire qu'on est dans telle rue. (...) Maintenant, on sait qu'ils sont là, on envoie une voiture faire un repérage, etc. Avant, un groupe venait par la gauche, un par la droite et boum, c'était comme Astérix et Obélix ».*

*« Les rendez-vous, on en fait moins pour le moment. Déjà à cause de la répression. La police sait beaucoup de choses. Par exemple, il y a eu la réunion avant Belgique-Turquie avec tous les supporters turbulents on va dire. La police était au courant. Comment ? Je n'en sais rien. Il y a des gens qui donnent des renseignements sans le faire exprès ou bien exprès, des infiltrés ».*

*« Les rendez-vous, ce n'est pas fréquent parce qu'il y a la répression. Si on vous prend là, c'est vraiment que vous êtes là pour la bagarre. (...) Les rencontres extra-match, c'est quand c'est des matches au sommet. (...) Mais ça ne se fait pas tout le temps ».*

*« Aujourd'hui, on va se battre beaucoup plus loin. (...) Il faut être organisé. Et justement, chez nous, il n'y a plus d'organisateur pour tout ça. Donc, c'est un problème quelque part. (...) Tout le monde y va un peu de son coup de GSM personnel ».*

*« Quand il y a un rendez-vous, il faut quand même que ça soit un lieu accessible à tous, facile à trouver. Mais ça ne se fait pas beaucoup de fois par rapport à toutes les fois où ça aurait dû se faire. Tout le monde y va un peu de sa rumeur. C'est ça aussi qui nous met dans des états d'excitation ».*

Précisons toutefois ici que les rendez-vous, lorsqu'ils ont lieu, demeurent situés dans un contexte spatio-temporel footballistique. Les dérives polonaises, évoquées précédemment, n'ont donc pas encore gagné nos latitudes. Le football reste malgré tout à l'origine de ces incidents. Il serait la raison ultime à ces affrontements, celui sans lequel rien n'aurait peut-être lieu.

*« On n'est pas une bande de quartier. Le foot, c'est peut-être le dernier truc qui nous différencie des bandes urbaines. C'est quand même dans le contexte du football ».*

*« Les free fights, c'est ce qu'on instaure aussi. Mais l'élément football devra toujours être présent. Se lever un matin de gros match, c'est beaucoup plus excitant que de se dire qu'aujourd'hui, j'ai rendez-vous sur le parking d'Ikea. Ce n'est pas pareil ».*

*« En Allemagne, j'ai discuté avec un gars de (...). Je lui disais : 'mais pourquoi est-ce que vous attendez le jour du match alors que les Anglais traînent dans la ville deux jours avant le match ?'. Il m'a répondu que c'était une question d'organisation, d'ambiance. C'est psychologique, je crois. C'est le jour du match ».*

Les matches de première division étant sécurisés, les supporters à risque se tournent désormais vers d'autres occasions. Les rencontres de division inférieure mais surtout les matches amicaux d'avant saison, moins surveillés et empreints d'un parfum de vacances et de décontraction, nous ont dans ce cadre été décrits comme d'excellentes opportunités d'affrontement. Ces matches permettent également parfois de côtoyer des adversaires nouveaux (les rencontres amicales opposent souvent des clubs qui ne jouent habituellement pas l'un contre l'autre) et cimentent le groupe à l'approche du championnat.

*« Maintenant, depuis qu'il y a une forte répression, il n'y a plus de moyens d'avoir beaucoup de contacts ou beaucoup de rendez-vous. On se dit que deux bagarres par saison, c'est déjà beaucoup par rapport à d'autres clubs qui en ont encore moins. Le mieux, ça reste quand même les matches amicaux parce qu'il y a moins de policiers ».*

*« Les deux derniers matches amicaux contre Lille, ça a été le carnage total ! ».*

*« Nous, on attend beaucoup des matches amicaux ».*

Les **déplacements combis** semblent également avoir un impact sur le faible nombre de rencontres planifiées, même si certains estiment qu'il est facile de contourner le système.

*« Avec le combi car, c'est beaucoup plus difficile. (...) Maintenant aussi, les gens sont beaucoup plus dispersés. C'est plus difficile de communiquer, de s'arranger ».*

*« Si on arrive un jour à cinq cents personnes devant le stade parce qu'on a refusé de prendre le combi car, qu'est-ce qui va se passer ? On va prendre le risque de nous laisser tous dehors ? Avec l'énervement et tout ? Non, on va nous laisser rentrer ».*

Le principe des déplacements combis est relativement simple : pour certains matches déterminés, tout supporter de l'équipe visiteuse désirant assister au match de son équipe favorite a l'obligation de se rendre au stade où se joue le match en convoi organisé et escorté depuis le stade du club qu'il soutient ou depuis un point de ralliement préalablement défini. Le supporter doit donc avoir acheté son ticket à l'avance et doit accepter de sacrifier une partie relativement importante de sa journée pour pouvoir assister au match souhaité. Cette réglementation présente, on le devine, une série d'avantages, essentiellement pour la sécurité, mais également d'inconvénients, avant tout au regard du respect des libertés individuelles. Outre les désagréments que nous venons de citer (auxquels il convient d'ajouter le surplus de trajet occasionné pour la personne<sup>107</sup>), mentionnons encore les suivants : la surconsommation

---

<sup>107</sup> Imaginons un supporter du Standard habitant Jodoigne, dans le Brabant wallon, et qui souhaite assister au match Anderlecht-Standard. S'il fait partie d'un club de supporters basé à Liège et s'il souhaite être dans les tribunes réservées aux supporters liégeois, il devra aller à Liège pour prendre le car, puis revenir après le match

de produits stupéfiants à l'occasion de ces déplacements (nous reviendrons sur ce point par la suite), l'entrave à la liberté de circulation et la mise en contact avec un public particulier. La promiscuité du car peut en effet assurer une cohabitation temporaire entre certains supporters considérés dangereux et d'autres supporters classés habituellement parmi les « bons supporters », cherchant traditionnellement à éviter tout incident. Les risques de contagion semblent par conséquent réels et peuvent venir décourager bon nombre de ces derniers d'assister aux matches en déplacement de leur club préféré. L'accueil au stade accueillant le match des supporters ainsi transportés est par conséquent, on le devine, parfois peu amical, ce qui vaut à certains des policiers que nous avons pu interroger de dire que *« si on traite les supporters comme des animaux, ils vont se comporter comme des animaux. Mais ça, c'est la technique du parapluie, on prend tout le dispositif au cas où, sinon, en cas de problèmes, il y a des gens qui vont sauter »*. La réglementation combi, par la pénalisation des bons supporters qu'elle provoque et en dépit des dommages collatéraux qu'elle engendre, offre en effet indéniablement l'avantage de réduire les opportunités de rencontre physique entre supporters. Cet objectif, jugé essentiel, et qui est la raison d'être de la réglementation ne doit en rien être oublié. Tout semble donc être une question de choix : une troisième voie est-elle envisageable ?

Pour conclure cette analyse du système des rendez-vous, il restait à préciser comment les personnes concernées entrent en contact entre elles. Comment se fait-il que les éléments d'un noyau dur disposent des numéros de téléphone de leurs ennemis d'un soir ? Les entretiens nous ont permis de comprendre ce phénomène. Nous avons ainsi été plutôt surpris de constater à quel point les supporters à risque, d'un club à l'autre, semblent se connaître. Nous avons déjà évoqué la reconnaissance visuelle entre individus qui se rencontrent depuis maintenant bon nombre d'années. Les échanges ne restent toutefois apparemment pas cantonnés au seul domaine de la violence physique. Nombreuses sont les interactions entre membres du milieu. Nous avons ainsi obtenu, pour la réalisation de nos entretiens, les coordonnées de supporters à risque par d'autres supporters, bien qu'appartenant à des clubs différents. Soit qu'ils se côtoient dans la vie quotidienne, pour raisons professionnelles ou parce qu'ils vivent par exemple dans le même village, soit qu'ils s'échangent les numéros de téléphone à diverses occasions (chat sur Internet, dans la rue, avant ou après la bagarre), il apparaît que les groupes hooligans sont connectés les uns aux autres. Le lien n'est évidemment le plus souvent qu'utilitariste et il semble difficile de parler d'une quelconque sympathie mais les envies de confrontation rendent nécessaires ces quelques échanges de circonstance.

*« En Belgique, les relations entre les différents leaders sont bonnes, voire très bonnes, ce qui facilite les contacts, les prises de rendez-vous. Bon, dans certains cas, les relations seront peut-être un peu plus tendues mais il y aura toujours moyen d'organiser quelque chose ».*

*« Entre clubs, beaucoup se connaissent. Parfois, les gens travaillent dans le même secteur professionnel. Et puis, d'une année à l'autre, on se reconnaît. Parfois sur Internet, les gens se connaissent par un pseudo ».*

*« J'ai des contacts, on demande où ils sont, s'ils connaissent un endroit dans le coin pour qu'on puisse se retrouver. (...) Par personnes interposées, j'arrive aussi à avoir*

---

jusqu'à Liège afin de reprendre sa voiture pour rentrer à Jodoigne. Ce supporter fera plus de 300 kilomètres dans la journée alors qu'un aller-retour Jodoigne-Anderlecht en compte une centaine tout au plus.



*des numéros. Même des personnes à l'étranger qui peuvent aider. (...) Une sorte de petit carnet d'adresses qui se passe ».*

*« Les gens des noyaux durs ont tous la même optique. Donc, il y a toujours du respect. (...) Si par exemple, on joue Anvers, je vais téléphoner à un gars que je connais : 'tiens, cette année, tu as eu un contact contre eux ? Tiens, je te donne le numéro'. Je téléphone au gars d'Anvers, je lui dis que j'ai eu son numéro par untel. Et puis, je lui demande à combien ils sont, où ils sont, etc. Voilà, c'est comme ça que ça se fait ».*

*« Les contacts, ça peut être entre supporters qui viennent de la même ville. Par exemple, dans le Limbourg, il y a des supporters d'un peu tous les clubs, donc ça aide. (...) Sinon, il y a les matches de l'équipe nationale. On se rencontre et là, on échange des numéros ».*

*« Il y a parfois des gens de noyaux différents qui habitent le même village. Donc, pour les contacts, ça facilite ».*

## 5.6 Effets pervers de la loi football

En dépit de son impact en partie bénéfique, si l'on envisage le souci de maintien de l'ordre, la loi football doit cependant tenir compte des éventuels effets pervers dont elle pourrait être à l'origine.

Dans une perspective analytique, à étudier les dispositifs de lutte contre les différentes formes du hooliganisme, il nous semble pertinent de relever un élément qui nous apparaît fondamental. S'ils sont souvent porteurs d'une logique de violence, les mouvements hooligans, par leur structuration interne, n'assurent-ils pas un contrôle endogène sur le reste du groupe ? Autrement dit, à vouloir casser un phénomène problématique mais circonscrit, ne risque-t-on pas une libération d'énergies négatives mais jusqu'alors relativement canalisées ? La réduction des symptômes ne doit pas faire oublier la prise en compte des facteurs causaux. La mythologie grecque et la célèbre figure de l'Hydre de Lerne nous l'enseigne à suffisance : la difficulté du travail d'Hercule était de trancher la tête immortelle du serpent d'eau à corps de chien, toute autre manœuvre n'ayant pour effet que de faire régénérer d'autres têtes du monstre. La volonté légitime de diminuer, à défaut de stopper, les manifestations de violence liées au football n'entraînera-t-elle dès lors pas une mutation du virus ? Nous avons déjà évoqué l'escalade provoquée par le perfectionnement des dispositifs de répression et de prévention : la « lutte des cerveaux » a entraîné un processus en spirale au sein duquel on élabore ses actions en fonction des autres<sup>108</sup>.

La structuration dans un groupe de hooligans a indéniablement une influence contradictoire sur le comportement : elle est à l'origine d'actes délictueux (revoyez par exemple ce qui a été dit supra sur la théorie des associations différentielles) mais elle permet à l'individu d'exprimer de façon relativement canalisée son agressivité. Lorsque les supporters prévoient d'organiser un spectacle lors du match, ils sont en effet tenus de préparer ce spectacle. La journée ou les heures qui précèdent le match y seront par conséquent consacrées. Nous faisons ici le parallèle avec ce qui a pu être dit par certains politologues au sujet des mouvements politiques révolutionnaires. L'analyse fonctionnelle ou « fonctionnalisme », largement utilisée

---

<sup>108</sup> TSOUKALA A., Réponses policières en Grande-Bretagne et en Italie. Vers une homogénéisation des stratégies policières en Europe ?, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.108-117.

en sociologie (politique), repose sur l'idée que tous les éléments d'un système sont interdépendants et que chacun exerce par conséquent une fonction qui concourt à la bonne marche de l'ensemble. « A partir d'un tel modèle, il sera possible d'étudier la fonction remplie par les éléments d'un système. Certaines de ces fonctions sont manifestes, voulues comme participant au bon fonctionnement de l'ensemble (...). D'autres sont latentes, involontaires et inconscientes : apparemment telle institution paraît inutile ou destinée à détruire le système (il y a alors 'dysfonction') et pourtant, à l'étude, on constate qu'elle exerce, sans le vouloir, une fonction utile pour le maintien du système. Ex. : le P.C.F. : Georges Lavau a appliqué l'analyse fonctionnelle au P.C.F. et montré que celui-ci exerce une fonction 'tribunitienne', c'est à dire qu'il offre une tribune à tous les révoltés, qu'il leur donne ainsi un exutoire et un espoir de changer le système (sans lequel peut-être ceux-ci passeraient à l'action directe contre le régime) et qu'ainsi, sans le vouloir, il exerce une fonction latente utile au maintien du système (fonction d'intégration des opposants) »<sup>109</sup>. Si nous sommes conscients de la difficulté qu'il y a à soutenir un tel raisonnement politiquement (faudrait-il dès lors ne rien faire ?), nous souhaitons attirer l'attention sur un point : le risque, à prendre en compte, de voir émerger des formes libérées et donc moins contrôlées (les hooligans, on sait où les trouver, le danger est donc plus ou moins balisé) suite à l'intervention et à la mise en œuvre de différentes politiques visant à supprimer une manifestation violente relativement précise. Tout est donc à nouveau une question de choix. L'essentiel serait dans ce cadre d'avoir conscience des effets secondaires – on parlerait aujourd'hui volontiers de dommages collatéraux – provoqués par une décision. Nous estimons toutefois particulièrement légitime et souhaitable la volonté de lutter contre les manifestations de violence dans et autour des stades de football mais il importait selon nous de faire ces quelques remarques. Certaines personnes que nous avons pu rencontrer ont également soulevé ce point au cours de la discussion.

*« Un groupe ultra, ce sont des heures de chorégraphie. Avant le match, ça prend des heures. Il faut entreposer du matériel dans le stade. Mais à partir du moment où ils sont dans le stade, il n'y a pas de risque d'affrontement. Alors, on préfère leur dire qu'ils ne peuvent pas ? (...) Et quoi, ces gens-là, qu'est-ce qu'ils vont dire ? Ils vont aller en rue, perdre leur temps en rue. Qu'est-ce qu'il va se passer en rue ? Ce sont des ultras. Il y a à un moment donné le risque qu'ils deviennent violents également. (...) Tant qu'on ne comprendra pas... ».*

*« Qu'est-ce qui est le plus dangereux ? Un fumigène ou l'effet de l'alcool ? (...) Le jour où on va tout interdire, les gens vont se retrouver dans la rue ».*

Un autre effet pervers vient de ce que les bagarres sont à présent beaucoup plus rares. L'envie réfrénée fait par conséquent naître un sentiment de frustration. Ce dernier tend à croître au fil des matches. La décharge des tensions accumulées a dès lors lieu de façon beaucoup plus violente. Plusieurs individus nous ainsi confirmé que les actuels affrontements étaient à la fois moins fréquents mais, lorsqu'ils se produisent, plus intenses. Les risques sont de ce fait plus élevés. Quand la police mettait fin à des débordements plus spontanés après quelques secondes, la situation actuelle est désormais celle de combats plus longs, mieux organisés et plus ravageurs.

---

<sup>109</sup> TOULEMONDE B., *Manuel de science politique*, 3<sup>e</sup> édition, Presses Universitaires de Lille, 1985, p.21.

*« Il y a moins d'affrontements mais ils peuvent aujourd'hui être beaucoup plus violents, peut-être par manque. Comme ça arrive très peu, quand ça arrive maintenant, ça peut être très violent ».*

*« La violence diminue en nombre d'actions mais en volume de blessures, elle augmente. Avec la répression, la police connaît mieux les gens. Ils sont mieux suivis. Les rencontres se font moindres mais quand elles ont lieu, les gens se défoulent ».*

*« Avant, ça pétait à tous les matches. Les gens malgré tout étaient un peu calmés, étaient contents. Maintenant, ça ne pète plus souvent. Les gens emmagasinent la rage et la haine sur eux et voilà. A un moment donné, la soupape explose et c'est plus grave ».*

*« Les règles 'pas d'armes et pas frapper quelqu'un à terre', c'est de moins en moins respecté. Justement parce qu'il y a de moins en moins de bagarres. Donc, quand il y en a une, c'est vraiment beaucoup plus violent qu'avant. Beaucoup plus. Quand je dis beaucoup plus violent, c'est vraiment beaucoup plus. Tout ce qu'on aurait donné en dix bagarres, on le donne en une ».*

*« Plus la répression sera idiote, plus les gens vont utiliser des méthodes polonaises ».*

### *5.7 Le calme relatif actuel : conjoncturel ou structurel ?*

Le paysage hooligan actuel est traversé par deux réalités : l'apparition puis la généralisation de la loi football et le vieillissement des noyaux durs. Il convient donc de se poser une grande question : l'accalmie est-elle la conséquence de la loi football ou la résultante de la fin et/ou de la transition d'une génération de supporters à risque ? Doit-on croire à l'efficacité de la prévention situationnelle ou privilégier l'explication du vieillissement des cadres et du manque de relève ? Il se pourrait que les deux phénomènes jouent. Nous l'avons vu, la loi football fait, dans une certaine mesure, peur à bon nombre d'individus. Son rôle dissuasif ne doit donc nullement être exclu. Nous avons également montré que la loi football n'est parfois au contraire qu'une embûche sur le chemin suivi mais que les modifications d'itinéraire, si contraignantes soient-elles, n'empêchent pas de rallier l'arrivée.

Intéressons-nous à présent à la deuxième piste pouvant rendre compte de la relative accalmie. L'idée n'est ici pas d'attribuer les améliorations en matière d'ordre public aux mesures répressives mais à l'évolution naturelle des individus. Le phénomène du hooliganisme a en effet connu son âge d'or il y a quelques années et ses acteurs ont mûri, rencontré le grand amour, fondé une famille, stabilisé une situation professionnelle qui ne l'était pas, etc. Plusieurs personnes interrogées nous ont ainsi confié s'être assagies depuis la survenue dans leur vie de certains événements auxquels elles attachent une importance particulière. Le poids des ans joue parfois aussi et amène à une prise de recul critique par rapport aux activités plus fougueuses commises dans une jeunesse caractérisée par une plus grande insouciance. Ces changements intervenus dans la vie de chacun ne constituent toutefois pas un frein complet à la participation à d'éventuels incidents. L'envie reste prégnante malgré le fait que bon nombre de hooligans ont désormais plus à perdre qu'auparavant.

*« Aujourd'hui, avec la maturité et le fait d'avoir fondé une famille, les gens sont plus calmes ».*

*« Plus on avance dans l'âge, plus on réfléchit, alors on prend du recul par rapport à ça. Il y a aussi ma situation professionnelle. Chaque temps a ses débordements, on va dire ».*

*« Aujourd'hui, tout le monde a un travail fixe, des enfants. Chaque chose en son temps. Peut-être que certains ne sauront jamais s'arrêter mais voilà ».*

*« Quand j'étais plus jeune, ça me travaillait toute la semaine, mais maintenant, j'y pense seulement le jour même ».*

*« Maintenant, je suis beaucoup plus calme parce que j'ai des enfants et une vie de famille. (...) Tout ce qui est fouteur de merde, j'ai passé l'âge. J'ai un travail, j'ai une vie stable ».*

*« On vieillit, on ne peut plus se permettre d'être interdit de stade ou en prison deux jours quand on doit aller travailler le lundi ».*

*« Ce qui fait que la violence diminue, c'est que les gens grandissent. Les gens s'investissent plus dans la famille, dans le travail. On n'a autre chose que son petit football dans la vie ».*

*« On est beaucoup plus turbulent quand on a vingt ans que quand on a trente-deux. Les enfants aussi font ça ».*

*« Avant, quand les enfants n'étaient pas là, c'était plus hard. Je me faisais engueuler par ma femme. (...) Avec mes parents, je mets court à la conversation ».*

*« Si j'avais un enfant, ça pourrait être une raison pour laquelle je ne viendrais plus. Ou je passerais la main ».*

*« Aujourd'hui, j'estime que ma vie sociale est beaucoup plus importante. (...) J'ai beaucoup trop à perdre. (...) Le fait que je sois père a beaucoup joué ».*

*« Quand on est jeune, on a moins à perdre. Déjà, on n'a pas de boulot. (...) A la limite, se faire arrêter quelques heures, c'est encore amusant ».*

*« Quand vous avez une maison, ça calme beaucoup. Vous n'avez pas envie de vendre votre maison pour payer pour des bagarres. Avec des enfants, c'est encore pire, ça fait encore plus réfléchir ».*

*« A un moment, j'ai monté dans la hiérarchie sociale de mon travail et c'est là que j'ai diminué parce que je ne vais pas gâcher ma carrière. J'ai deux gosses, voilà. C'est pour ça que je vais plus aller m'amuser à l'étranger. Un match amical où je sais que je peux être vu, je n'y vais pas ».*

*« Dans ma génération, on n'y va pratiquement plus pour se battre. Ils savent qu'on est là et qu'on répondra présent s'ils viennent mais on n'ira plus de nous-mêmes ».*

*« Aujourd'hui, je ne cherche plus l'affrontement. S'ils sont là sur la route, on ne va pas reculer mais bon. Quand on a eu une amende, qu'on est passé au tribunal, qu'on a des enfants, on réagit sans doute différemment ».*

*« Ma copine, si je sais qu'il y aura quelque chose, je ne la prends pas. Sinon elle me dit de faire gaffe de ne pas me faire arrêter, de ne pas me prendre un sale coup mais voilà ».*

Enfin, pour certains, rien ne changera jamais : enfants ou non, le hooliganisme restera toujours partie intégrante de leur vie. A l'inverse, le fait de n'avoir pu se stabiliser ne permet pas une sortie du hooliganisme.

*« Je reste le même par rapport à mes motivations. Je ne changerai pas et je ne crois pas que j'arrêterai un jour ».*

*« Depuis que j'ai un enfant, j'ai évolué dans mes rapports avec la police mais dans mes rapports avec le hooliganisme, non, pas du tout ».*

*« Il y en a qui ne s'assagissent jamais ou alors il vaut mieux qu'ils n'aillent plus au football. Il y a aussi des marginaux, qui n'ont pratiquement pas de domicile, qui vivent sur le CPAS. Ça, ce sont des gens qui n'arrêteront jamais ».*

La question du déficit de relève a par ailleurs été abordée à maintes reprises. Les noyaux durs souffrent en effet quelque peu d'un manque de renouvellement des effectifs. Si la situation n'est pas parfaitement identique au sein de chaque club, le phénomène est toutefois identifié plus ou moins partout. En Wallonie, de nombreux jeunes se montrent ainsi davantage séduits par le supportérisme ultra que par le hooliganisme à l'anglaise. L'intégration de nouveaux arrivants dans les groupes hooligans ne se fait en outre pas automatiquement. Nous renvoyons sur ce point à ce qui a été dit précédemment. Beaucoup d'anciens estiment également que les jeunes n'ont pas la même mentalité qu'à leur époque. Ils en sont le plus souvent déçus.

*« Même avec la loi foot, si ça doit arriver, ça va se passer. Si demain il n'y a plus de loi football, ça va peut-être recommencer mais pas dégénérer. Les gens ont vieilli, mûri et il n'y a pas de relève en Belgique ».*

*« Les jeunes aujourd'hui n'ont pas la même mentalité. Ils sont plus calmes que l'ancienne génération ».*

*« Il y a des petits jeunes, ils sont fiers de suivre mais ils ne savent pas dans quoi ils s'embarquent ».*

*« Aujourd'hui, il y a beaucoup de jeunes qui foutent leur merde et quand il y a quelque chose, ils partent alors qu'avant, le groupe était solidaire ».*

*« Maintenant, c'est plus pour casser des bagnoles, détériorer le stade. Avant, c'était des rassemblements de supporters et on y allait pour ce qu'on voulait bien. Maintenant, c'est des couillonnades, lancer des pierres, etc. On savait bien pourquoi on y allait mais aujourd'hui... ».*

Un point sur lequel il nous semble capital de rester attentif est précisément l'évolution des mouvements ultras et l'éventuelle radicalisation violente de certains de ses membres. L'on parle d'ailleurs désormais du risque de développement du supportérisme « hooltra ». Nous avons pu recueillir des témoignages de supporters quant au passage à l'acte violent des supporters ultras. Pour les supporters dits hooligans, cette violence est déjà présente en certaines occasions. Pour d'autres, elle interviendra tôt ou tard. Certains incidents impliquant des ultras nous ont par ailleurs été rapportés. Dans ces cas, un aide de la part des « vrais » hooligans est, paraît-il, sollicitée. Les services peuvent par ailleurs se rendre dans l'autre sens.

*« Certains Ultras, qui mettent l'ambiance dans le stade, peuvent aussi participer aux affrontements d'après match, s'il y a possibilité ».*

*« Il y a quand même un respect entre les deux groupes. Ils savent qui on est. (...) Ils savent aussi que eux vont grandir. Ils y vont pour le côté festif mais quand ils seront plus grands – il y en a déjà certains –, ils se rendent compte qu'ils vont peut-être passer dans le côté obscur. Ils vont peut-être devenir aussi un peu hooligans. Ils savent aussi qu'ils auront besoin de nous. (...) Il y en a déjà des Ultras qui nous ont rejoints pour aller à l'affrontement. (...) Comme ils vont grandir, je suis déjà sûr et certain que certains vont devenir hooligans ».*

*« Dans les Ultras, il y a quelques têtes brûlées aussi. (...) Il y a un petit noyau dur qui vient parfois aider. Quand ce n'est pas eux qui commencent. Il y en a quelques uns qui se battent avec nous ».*

*« Les jeunes qui sont les Ultras maintenant, dans cinq ans, avec la masse qu'ils sont, ils seront peut-être un deuxième Hell-Side, mais à l'italienne. (...) Je sais qu'il y en a beaucoup qui rêvent qu'ils prennent la relève. (...) S'ils assument, le hooliganisme continuera, mais à l'italienne. Ils se défendront ».*

*« Le jour où il y aura plus de groupes ultras, il y aura des trucs entre eux ».*

*« Les Ultras, ils viennent pour les tifos, pour les chants. Nous, on va chanter aussi bien sûr mais on vient pour la castagne aussi. (...) Les Ultras, une fois, ils se sont fait attaquer, ils nous ont téléphoné pour qu'on vienne les aider ».*

*« Disons que les ultras ont le leadership dans la tribune, et nous on l'a dans la rue. D'ailleurs, ils se rapprochent toujours de nous quand ça devient chaud pour eux. C'est après nos têtes qu'ils cherchent ».*

*« Le hooliganisme évolue. Ce que les gens voient, ce sont les chaises qui volent, les verres qui volent, les sièges qui cassent, etc. Pour moi, ce n'est pas du hooliganisme. Le hooliganisme, ce sont des rendez-vous, des bagarres. (...) Quand il y a eu Bruges-Anderlecht l'année dernière, les gens d'Anderlecht arrachaient des sièges. Mais pendant ce temps-là, le BCS était de l'autre côté et cassait une grille pour aller du côté de Bruges. Ca, ce sont les groupes intéressants. Ils ont sûrement demandé aux petits jeunes de casser des sièges, comme ça, ils pouvaient aller ailleurs. Le vrai contact, il n'est pas là mais il a eu lieu. (...) Mais s'il n'y avait pas eu ce genre d'incidents visibles, ma partie avait quand même été la même. Les gens disent qu'il n'y a plus rien parce qu'il n'y a pas de voitures cassées. Mais le cœur, la bataille entre sides, ça n'a pas tellement changé ».*

De l'aveu même de supporters ultras, le recours à la violence n'est pas exclu mais les contours demeurent flous. La violence se produirait essentiellement en réaction à une provocation mais serait rarement recherchée. La dimension symbolique semble également plus importante chez les ultras : la violence servirait le cas échéant à humilier, ridiculiser le groupe adverse. Le vol de la bache ennemie représente dans ce contexte le déshonneur suprême infligé à l'adversaire. Il ne semble donc pas question pour l'heure de faire état des mêmes motivations que pour les hooligans. Certains évoquent toutefois le plaisir d'associer la violence hors du stade au soutien inconditionnel à l'équipe exercé dans les tribunes.

*« On ne va pas aller chercher des autres mais si on vient attaquer nos cars, on va se défendre ».*

*« S'il faut défendre nos couleurs, on est là ».*

*« De notre côté (ultra), on est peu armé pour la castagne. Si on va contre le Hell-Side ou le BCS, on va se faire démonter. On n'interviendra par contre si des Wallon's Boys se font démonter, pour les aider. (...) Le jour où il y a quelque chose, on sait que chacun peut compter sur l'autre. Il y a une forme de respect ».*

*« Le groupe est attiré par les opportunités. Si on se rencontre sur un parking, il y aura quelque chose. Pour le prestige, la défense du territoire, faire reculer l'autre, ridiculiser de manière symbolique. Mais personne ne va planter son tifo pour un incident. (...) S'il y a moyen d'être à 19.30 au stade pour le tifo ou à 19.30 dans un hangar pour une rencontre avec ceux d'en face, on sera là pour le tifo ».*

*« Les groupes ultras jouent beaucoup sur l'image. Par exemple, les vols de bâches, ce sont de hauts faits même si ça tient plus de la grosse farce. (...) Chez les Ultras, il y a beaucoup plus d'esbroufe que d'autre chose. (...) Les Ultras sont très visuels. C'est pour ça qu'on n'est pas très attirés par les incidents car ça ne se voit pas ».*

*« Si un membre du groupe est attaqué, c'est comme la chevalerie, c'est un pour tous, tous pour un ».*

*« La violence, si ça arrive, ça sera la petite cerise, mais ça ne sera pas le gâteau ».*

Il importe malgré tout de surveiller de près l'évolution de ce phénomène qui pourrait être la source de nouveaux problèmes.

Notons également que la diminution du nombre d'incidents est elle-même une cause de l'accalmie. En effet, la permanence d'incidents assure un renouvellement des cadres, en même temps qu'elle amène de la cohésion au sein des noyaux durs. La configuration actuelle tendrait donc à faire chuter les incidents, du moins d'un point de vue quantitatif. Le relâchement des uns provoquerait en partie le relâchement des autres.

*« Plus tu vas faire des incidents, plus tu vas ramener des gens ».*

*« Dans le groupe, on a tout fait. (...) Quatre-vingt personnes qui veulent bien faire cent kilomètres pour une bagarre qui dure deux minutes ! C'est magnifique ! Puis refaire la route dans l'autre sens. Il faut être motivé, hein ! Alors qu'il y a des gens qui*

*viennent de La Panne, des gens qui viennent de Hasselt. On faisait ça mais le problème, c'est qu'à la fin, il n'y avait que nous qui faisons cela. (...) Maintenant, on est archi-connus, on est brûlés partout. Alors, maintenant, on fait la même chose que les autres. C'est pour ça que le hooliganisme est calme. On se met dans notre café et on dit aux autres : 'voilà, venez, on est là' ».*

*« Nous, on sera calme quand il n'y aura plus d'hooligans belges dans les autres clubs. Mais ça, c'est impossible ».*

### *5.8 La loi football ne s'attaque pas aux vrais problèmes*

Certaines voix se sont enfin faites entendre pour remettre en cause la finalité de la loi football. Cette dernière ne s'attaquerait pas aux racines du mal, en ne combattant que les symptômes d'une manifestation dont les causes demeurent vivaces. La piste privilégiée devrait davantage concerner l'éducation et la compréhension des auteurs de trouble.

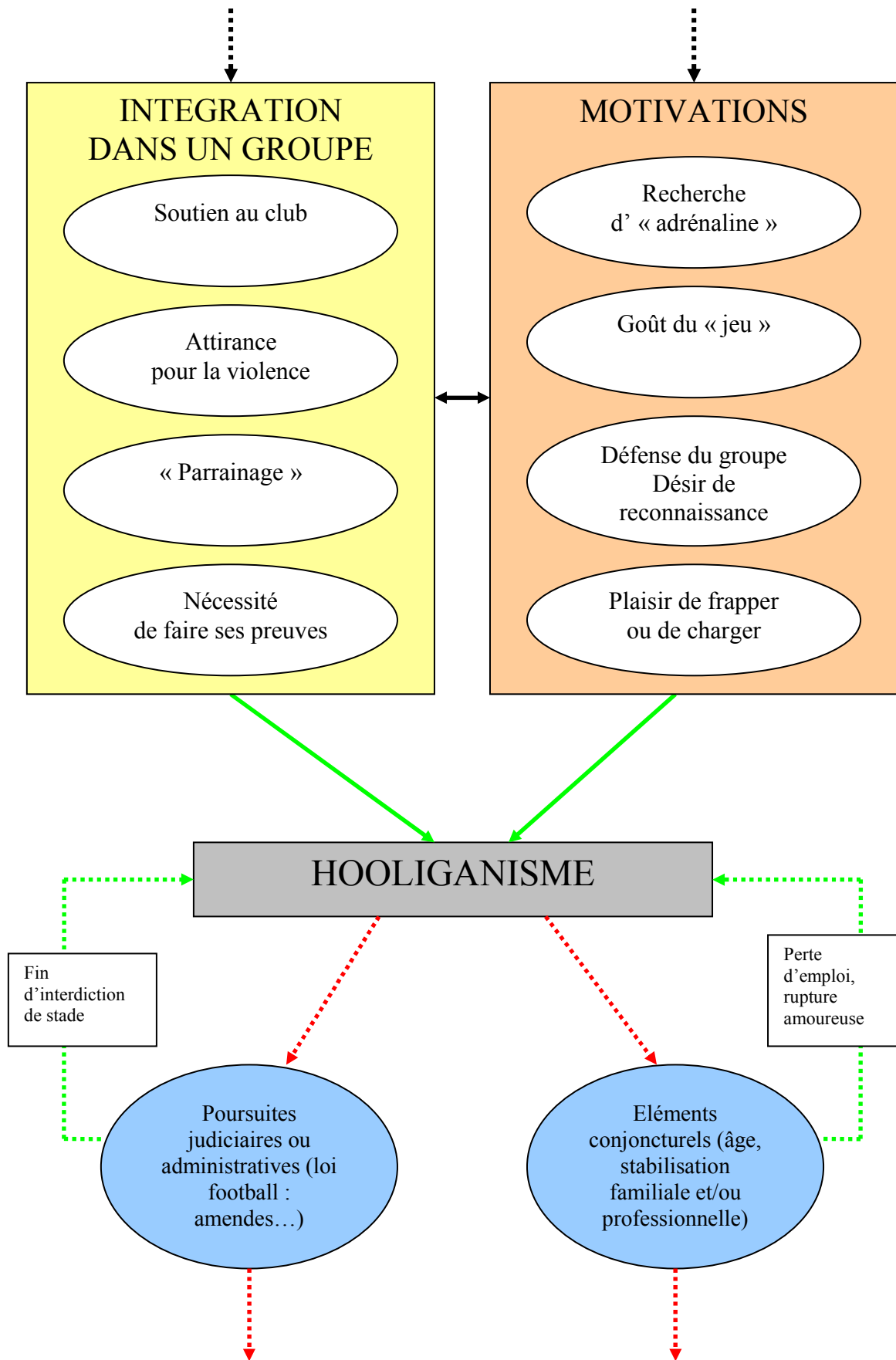
*« Avec la loi foot, on attend vraiment que la personne fasse ses couillonnades pour le saquer. Au lieu d'éduquer. Je crois que ce n'est pas comme ça qu'on devrait faire. Il faut connaître les gens. (...) Moi, je sais encore payer mais un jeune, qu'est-ce qu'il va faire ? Ce sera pire. Par exemple, pour les alcooliques au volant, on les fait passer des travaux d'intérêt général. Mais ici, sans que les gens puissent se défendre, sans qu'ils puissent défendre leurs valeurs, je crois qu'on n'arrivera jamais à grand-chose. Au moins, avec les TIG, les gens apporteraient un truc à la société. Les alcooliques au volant, on les tape aux urgences comme brancardiers et ils voient ce que c'est. Eux, ils doivent donner pour la société et en retour ils ont une image qu'ils n'auraient jamais eue. Au niveau football, je ne sais pas ce qu'ils devraient faire mais... peut-être gérer un groupe de scouts pour voir ce que c'est de gérer un groupe de jeunes un peu incontrôlable. Comme ça, ils verraient ce que c'est et que ce n'est pas facile ».*

*« Le hooligan, ce n'est pas parce qu'on lui prend son argent qu'il va arrêter de l'être. Par contre, lui montrer ce qu'il est et ce qu'il peut apporter aux autres, ça, c'est intéressant ».*

--

Le schéma ci-dessous synthétise les principaux éléments mis en avant jusqu'ici. L'entrée dans le hooliganisme est conditionnée à l'intégration dans un groupe de supporters violents et à une convergence de motivations individuelles. La personne qui répond aux quatre grandes conditions évoquées pour entrer dans un groupe hooligan et qui témoigne des quatre facteurs motivationnels identifiés peut donc être considérée comme faisant partie du milieu. Notons que les motivations et les facteurs d'intégration interagissent. L'éventuelle sortie du hooliganisme aura lieu sous l'impulsion de deux grands types d'événements : la réalité de sanctions et poursuites judiciaires ou administratives et/ou la survenue d'éléments conjoncturels, tels l'obtention d'un emploi ou la naissance d'un enfant. Ces événements pourront alors avoir deux suites : soit une sortie définitive ou durable du hooliganisme, soit un retour aux activités violentes en cas de modification de la situation ayant conduit à éloigner temporairement la personne de ces occupations déviantes. Un dessin valant toutefois mieux qu'un long discours, nous laissons le lecteur examiner cet état de fait sous forme graphique.





## 6. Opinion à l'égard des services de police

Les services de police font partie intégrante du paysage les soirs de match de football. Acteur incontournable, il ne laisse pas indifférent les autres personnes qui partagent la scène avec lui. Nous avons en effet recueilli d'innombrables témoignages sur l'attitude policière, ses diverses interventions et les interactions entre membres des forces de l'ordre et supporters. Dans cette partie, nous abordons l'ensemble de ces points.

### 6.1 La présence policière a un effet dissuasif

Dans une certaine mesure, nous pouvons affirmer que la police fait peur. Elle a en tout cas un effet dissuasif pour un grand nombre de personnes interrogées. Dans ce sens, il est permis de penser qu'elle a une fonction pacificatrice. La répercussion en est un plus faible nombre d'actes de violence perpétrés en sa présence. La crainte de la répression joue ici un rôle préventif manifeste.

*« Aujourd'hui, les bagarres sont rares. Les gars sont méga bien entourés. Il y a tellement de flics, ce n'est plus possible ».*

*« Maintenant, il n'y a plus trop de bagarres parce qu'on est trop surveillés ».*

*« Maintenant, ils mettent des policiers à toutes les pompes à essence. C'est plus dur ».*

*« Avec toute cette organisation des flics, c'est sûr que ça diminue les possibilités. Dans les années auparavant, c'était un fonctionnement très rapide. Les masses se rencontraient et voilà. On est allé à Paris, on voyait des trucs comme il se faisait il y a pas mal d'années chez nous. Ici, plus jamais il n'y aura des affaires comme ça. Des bagarres de vingt minutes avec des flics qui sont dépassés. C'est beaucoup plus structuré en Belgique, on ne rigole plus, ils savent comment ils doivent faire ».*

*« Chaque fois que je vois un policier, je me tiens à carreau ».*

*« Quand je vois un flic, je ne bouge pas. J'ai pas envie de perdre mon boulot ».*

*« S'il y a des gendarmes à portée de vue, il y a neuf chances sur dix que je n'y aille pas ».*

*« Ce qui est clair, c'est que je ne vais pas commencer à faire le Jean-Jacques alors que les policiers sont à dix mètres ».*

*« L'envie est toujours là. A la limite, c'est ça le plus dur : bloquer l'envie. (...) Il faut être clair : si j'avais vraiment une opportunité où je suis sûr que je ne me ferais pas arrêter, ça me plairait, c'est très clair. Il n'y a aucun souci. Mais si la police est à proximité, il faut laisser tomber. Je ne vais pas aller donner un coup pour risquer deux ans de prison ».*

*« Maintenant, comme la police est de mieux en mieux organisée, c'est plus dangereux pour nous et en plus, il y a de moins en moins de rencontres entre groupes à risque. (...) Rencontrer Anderlecht lors d'un match, c'est presque devenu mission impossible ».*

*« Si on enlevait les policiers, alors là je crois qu'il y a des gens qui reviendraient. La loi foot, ça calme les moins chauds d'entre nous. Le gars à qui il faut trois bières pour être un peu plus chaud, ça va le calmer. Mais s'il n'y a plus rien, c'est fête nationale. Par exemple, on aime bien aller à Charleroi parce que la sécurité est exécration. Du coup, c'est bingo et on se marre comme des cons. On sait bien que neuf fois sur dix, il y aura quelque chose. Oui, s'il n'y a plus de policiers, ça va repartir comme en 1985. Ça va redevenir l'anarchie ».*

*« Jusqu'à l'Euro 2000, les hooligans avaient dix ans d'avance sur la police. L'Euro 2000, on a cru que c'était une bonne chose pour nous mais non. Maintenant, il y a des lois, des amendes... La police est revenue au même niveau que nous. Ils connaissent nos tactiques. Les spotters sont arrivés ».*

La conscience d'un rapport de forces déséquilibré incite en outre au calme. Les supporters savent qu'un affrontement contre les policiers est un combat perdu d'avance. Dans ce sens, la présence policière peut donc également avoir un effet dissuasif.

*« Tout le monde sait que s'il y a un problème avec les policiers, c'est eux qui auront le dernier mot. Forcément, ils sont plus nombreux, ils sont armés. Et si on frappe un policier, après, c'est directement la prison. C'est beaucoup plus grave. Ça ne me passe jamais par la tête de les attaquer ».*

*« La police est le troisième larron. C'est l'arbitre. Je ne me bats jamais contre un flic, c'est perdu d'avance. Ils ont une arme qu'on n'a pas, c'est la loi. Je peux me battre devant un policier mais je ne me retournerai jamais sur lui ».*

## *6.2 La police en fait toutefois trop*

Déjà évoquée au moment d'évaluer l'acceptation de la loi football, se retrouve ici l'idée que le hooliganisme est victime d'une chasse aux sorcières quelque peu démesurée au regard de la gravité des incidents rencontrés. Bon nombre de supporters à risque comprennent mal l'insistance de la police en la matière. Les remarques formulées dans ce cadre lors des entretiens sont à mettre en parallèle avec celles faites à l'encontre de la loi football. Nous ne nous attardons donc pas sur ce sujet.

*« A Charleroi, le déploiement policier pour un bête match, c'est fou. C'est trop. Alors que les incidents sont en baisse. A mon avis, ils sont en manque de résultats ailleurs et ils se rattrapent sur le foot. Ils vont punir quelqu'un qui monte sur une barrière autant qu'un hooligan, et même parfois plus à certains moments ».*

*« En Belgique, je crois que la police a été mise là pour protéger les supporters normaux. Mais les hooligans ne vont jamais aller frapper des supporters normaux. Donc la présence policière ne fait qu'échauffer les gens, même les supporters normaux, hein. (...) La présence policière, c'est un facteur d'énervement pour tout le monde, pas de protection. Surtout quand ils sont provocateurs à souhait. (...) Sans policiers, les groupes rivaux se rencontreraient sûrement plus souvent mais il n'y a pas besoin d'une présence policière aussi visible. Quand on voit trois cents policiers, des auto-pompes, des hélicoptères, on tombe dans la parano policière. Je ne sais pas si on imagine le coût pour la population. A mon avis, ils regardent trop de films ».*

*« Moi, je crois que pour la police, il leur faut leur quota d'arrestations. Sinon, pourquoi mettre des centaines de policiers. Ca va passer une fois, deux fois et puis c'est tout. Donc ils s'attaquent à nous pour légitimer leur truc ».*

Cet avis que la police en fait trop est par ailleurs partagée par les supporters dits normaux que nous avons pu interviewer. Les remarques portent également souvent sur le nombre pharaonique de membres des forces de l'ordre à l'occasion des matches de football. Certains se montrent épouvantés de l'argent englouti dans une mission de sécurisation d'un événement sportif.

*« Je trouve qu'il y a une communication de l'angoisse des policiers aux supporters. Les policiers ne sont pas assez discrets ».*

*« Quand je vois tout le dispositif (policier), je me dis 'mais où part notre pognon ?' ».*

*« Ca m'étonne quand même de voir autant de flics pour un match contre Lokeren ».*

*« La présence policière, c'est exagéré parce que quand on voit les sommes qui sont dépensées pour un match de football. C'est totalement aberrant ».*

Le football est un spectacle qui suscite un engouement populaire incomparable. Le coût de la sécurisation de son assistance représente cependant une charge énorme pour la société. L'objectif actuel est de parvenir à diminuer l'investissement policier lors des prochaines saisons<sup>110</sup>. Le contrôle de l'ordre public exige en effet un déploiement massif de policiers et les conséquences en sont réelles : mobilisation de personnel (qui par ailleurs n'est dès lors pas disponible pour remplir d'autres missions), frais divers (carburant, etc.), absentéisme des éventuels blessés les jours suivant le match...<sup>111</sup> Il convient donc de se poser la question de l'utilisation du système policier (nombre, répartition dans l'espace). Il importe toutefois de ne pas envisager le déploiement policier sous le seul angle économique. Citons ici l'éventuel caractère déclencheur joué par la présence des forces de l'ordre dans et hors du stade. « Pour légitime qu'elle soit, une telle mobilisation doit être discutée par une sociologie dont la finalité est d'identifier les divers déterminants qui concourent au développement des violences dans un stade. (...), il est possible de se demander si (*les forces de l'ordre*) n'influencent pas négativement les conduites des supporters (...). Tout comme les particularités de l'univers carcéral attiseraient la solidarité entre les détenus (cf. Foucault), le relatif coudoisement entre les forces de l'ordre et certains supporters encouragerait l'organisation de ces derniers »<sup>112</sup>. Penchons-nous par conséquent sur l'éventuel effet provocateur des services de police.

### *6.3 La police est jugée provocatrice par certains*

La police exerce-t-elle dans certains cas une influence négative sur les conduites des supporters ? La question mérite d'être posée. L'heure est en tout cas à une présence réelle mais discrète, légèrement en retrait mais sur les lieux en un minimum de temps. L'exemple donné par la police allemande lors de la Coupe du Monde organisée dans ce pays est à

---

<sup>110</sup> CHARLIER P., DE VREESE S., MAES B., QUATAERT J., *Rapport annuel SIF saison 2004-2005*, pp.39-80.

<sup>111</sup> Voyez DE BIASI R., *Ordre public et tifosi*, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.75-91.

<sup>112</sup> NUYTENS W., *La violence des supporters autonomes de football : à la recherche de causalités*, in BASSON J.C. (sous la dir.), *Sport et ordre public*, Paris, IHESI, La Documentation française, 2001, p.131.

intégrer complètement dans ce type de politique. De manière générale, et quel que soit le type de supportérisme (classique, ultra, hooligan), cette attitude semble appréciée.

*« Des fois, les policiers font bien leur travail. Quand ils font bien leur travail, c'est quand on ne les voit pas. (...) Maintenant, quand ils sont là à taper sur leurs boucliers en nous regardant, c'est provocant. (...) On sait très bien qu'ils sont là de toute façon ».*

Plus graves en revanche sont les accusations d'un grand nombre de supporters, principalement à risque, selon lesquelles les policiers provoquent sciemment les supporters. Nous avons entendu à maintes reprises des discours selon lesquels certains policiers chercheraient à provoquer les supporters, en les insultant, en jouant ostensiblement avec leur matraque ou plus simplement par leur attitude jugée hautaine, ce qui est toutefois plus difficilement objectivable. Les extraits qui suivent vont dans ce sens. Nombre de policiers aimeraient également la bagarre et n'hésiteraient pas à tenter d'exciter les supporters réputés chauds et impulsifs afin de se défouler. Bénéficiant du monopole de la violence légitime<sup>113</sup>, les policiers n'ont pas une excellente presse auprès de la majorité des personnes que nous avons interrogées. Dans certains cas, les policiers seraient par conséquent à l'origine de débordements qu'ils prendraient par la suite plaisir à réprimer. Précisons néanmoins que nous parlons ici des policiers en uniforme et non des spotters.

*« La provocation policière, moi, je crois que ce n'est pas vrai. Ils font leur boulot, c'est tout. Même s'il doit y avoir des exceptions ».*

*« Souvent, les spotters sont moins provocateurs. Dès qu'ils sont habillés en policiers ou sur un cheval, ils sont provocateurs. Dans tout, leurs paroles, leurs attitudes, leur regard. Mais ça, je pense que ce n'est pas typique au hooliganisme. Un policier, quand il est en tenue, il faut toujours qu'il joue un peu à l'Américain ».*

*« La provocation, ça peut créer l'incident, ouais. Ça peut énerver certaines personnes ».*

*« Il y a des policiers qui font un peu leur malin. Ils sont sur leurs chevaux, là. Il y en a un l'autre jour qui commence à insulter un du groupe. Ben, à cause de sa faute, il y a eu une charge ».*

*« Les insultes, c'est 'connard' et tout ça. (...) Ils (les policiers) sont agressifs. (...) C'est parce qu'ils sont policiers mais ce sont les mêmes que nous, hein, ils aiment bien cogner aussi. Ça se voit. Ils sont contents de taper ou d'aller dedans. D'ailleurs, c'est bien simple, s'ils n'aimaient pas, ils ne seraient pas policiers. On ne les prendrait pas ».*

*« Certains policiers viennent au stade parce qu'ils aiment bien cogner. Mais j'en vois aussi des jeunes qui tremblent devant nous. Le premier réflexe dans ce cas-là, c'est de*

---

<sup>113</sup> Nous passons ici les diverses controverses qui ont existé sur ce point. Voyez BITTNER E., De la faculté d'user de la force comme fondement du rôle de la police, in BRODEUR J.P., MONJARDET D. (dir.), *Connaître la police. Grands textes de la recherche anglo-saxonne*, Paris, IHESI, 2003 ; MONJARDET D., *Ce que fait la police. Sociologie de la force publique*, Paris, La Découverte, 1996 ; BRODEUR J.P., *La police : mythes et réalités*, *Criminologie*, Vol. XVII, n°1, 1984 ; LOUBET DEL BAYLE J.L., *Police et politique. Une approche sociologique*, Paris, L'Harmattan, 2006.

*taper dans le tas. Il faudrait peut-être les former à ce genre de truc. (...) Certains policiers ne sont pas formés pour les matches de foot. (...) Certains aiment la violence. J'en connais et qui me le disent. Certains policiers sont aussi supporters, donc s'ils peuvent cogner sur les supporters adverses, ils vont le faire. (...) Ils ne vont pas le frapper comme ça, mais si ça arrive, oui ».*

*« Il y a des policiers qui viennent nous chercher misère. Ils attendent qu'on fasse une faute pour intervenir. Ils savent qu'ils ont des chiens derrière, des autopompes. Ils nous insultent en espérant qu'un va réagir. Si un réagit, tout le monde va suivre et ils peuvent nous rentrer dedans ».*

*« Les policiers, ils nous haïssent, surtout les Flamands. (...) On le sent. Un petit coup de matraque ou alors ils se promènent un petit peu trop près avec leurs chiens. On le sait bien. Ils nous regardent, les grands sourires. Ils n'attendent que ça. (...) Mais on sait que ça peut se payer cash. (...) Je pense qu'ils sont conditionnés. (...) Ils outrepassent leur job, on le sait. Pas tous, hein, il y en a des bien. Mais ils ont le pouvoir ».*

*« Dans les policiers, il y en a qui cherchent la bagarre. (...) Eux prennent plaisir. Je suis presque certain que ce sont les gradés qui le demandent. Et il y en a aussi qui sont vraiment là pour casser du Wallon ».*

*« En Hollande et en Allemagne, ils sont plus psychologues. Ils vont plus vite intervenir sans attendre que le problème grossisse. (...) En Belgique, j'ai vraiment l'impression qu'ils n'attendent que ça pour pouvoir se défouler ».*

*« La tenue Robocop, ça excite. Ça fait monter la pression. Ça ne veut pas dire qu'on veut aller se battre contre mais la tension monte ».*

*« Les policiers en tenue Robocop, c'est des merdes. C'est provocant. Ça te donne l'envie de foutre la merde, de te montrer. (...) Un flic, c'est quelqu'un de normal, hein, mais là... ».*

*« Tu as toujours des flics qui vont t'insulter, qui te disent 'je vais te mettre ta rouste' ou 'ta gueule, arrête de rire' et ils croient qu'ils nous font peur. Mais on n'a pas peur. On peut prendre des coups de matraque, on s'en fout. Des fois, ils sont inconscients. (...) Surtout si tu es là depuis deux heures et que tu es déjà chaud parce que tu sais que tu vas avoir des embrouilles, ça provoque et ça excite encore plus ».*

*« Il y a des policiers qui aiment bien les hooligans. (...) Des policiers qui excitent, ça arrive plein de fois ».*

*« J'ai eu des arrestations très musclées. Je crois même qu'ils prennent du plaisir à ça ».*

*« Les policiers en tenue sont là aussi pour s'amuser. S'il y a possibilité de matraquer, ils vont le faire, hein. Ils ne vont pas bouder leur plaisir. (...) Ce n'est pas une impression, c'est évident. (...) Ces gens-là font un sport de combat, ils ont un entraînement pour. S'ils ont l'opportunité, leur entraînement leur servira à quelque chose. Je ne dis pas que c'est la majorité mais c'est jouissif pour quelques uns. (...) ».*

*Qu'est-ce qu'il leur faut comme provocation pour réagir ? (...) Le fait de bouger, c'est perçu comme une provocation ».*

Une autre idée développée par quelques individus consiste à penser que la police ne souhaite pas que le problème du hooliganisme trouve un jour une issue. La persistance du phénomène permet en effet à quelques uns de vivre de cette problématique. Son éradication entraînerait la chute d'une occupation que ses responsables actuels ne souhaiteraient pas voir disparaître.

*« Quelque part, le gouvernement veut ne pas avancer trop vite. (...) Il faut des budgets pour encadrer tout ça. Il faut pouvoir justifier qu'on a besoin de policiers et tout ça ».*

*« Un policier, quand il vient au foot, il touche 200% de son salaire. Donc lui, il a intérêt qu'il se passe quelque chose dans le football. Comme a dit un jour quelqu'un à un spotter : 'Vous êtes en train de scier la branche sur laquelle vous êtes assis. C'est votre poule aux œufs d'or'. Et je trouve qu'il a entièrement raison. (...) Celui qui fait quatre matches sur le mois, c'est intéressant pour lui ».*

#### *6.4 La relation avec les spotters*

La relation entre hooligans et spotters apparaît comme très différente de celle entre ces mêmes supporters et les policiers en uniforme. Voulue différente, cette relation nous a été décrite par les personnes rencontrées de façon positive dans la grande majorité des cas. Tantôt jugés apaisants, tantôt considérés comme des éléments à part entière de la vie du groupe, les spotters, par leur rôle privilégié de proximité semblent exercer une influence sur les conduites du groupe à risque.

L'appréciation de leur mission diverge en revanche sensiblement d'une police à l'autre et la politique mise en œuvre au niveau local s'en ressent. La façon de concevoir sa fonction semble en effet plutôt aléatoire, chaque spotter ayant une définition personnelle des missions qui lui sont confiées. Pour certains, le spotter est là avant tout pour établir un rôle de confiance censé prévenir d'éventuels débordements. D'autres se placent par contre davantage dans la lignée de la politique prônée par le SPF Intérieur. « La gestion des informations et le fonctionnement des spotters, tels que prévus dans l'OOP 38, ne sont pas mis pleinement en œuvre partout. (...) Les spotters sont et restent des policiers et doivent donc accomplir leurs missions en tant que telles. (...) On peut à juste titre se demander pourquoi les deux clés dont disposent les services de police sont encore trop peu utilisées. Si l'on veut et ose investir dans une approche à long terme et si l'on veut et ose verbaliser les personnes qu'il faut verbaliser, l'engagement policier lors de matches de football aurait déjà pu être réduit de manière drastique. Certains ont déjà clairement prouvé que c'est possible. Il est donc incompréhensible que certains policiers mettent tant d'énergie dans la recherche d'échappatoires pour finalement ne pas contrer leurs propres supporters à risques... De plus, il semble qu'une forme avancée d'estompement de la norme soit présente chez certains. Nous devons d'urgence nous défaire de l'idée qu'un stade de football est un endroit où tout est permis sous le prétexte d'exprimer des émotions ou frustrations. (...) Cette manière de travailler nécessitera de la part de la plupart des services de police, mais aussi de la part des fonctionnaires de police individuels, un changement complet des modes de pensée actuels, mais c'est là une exigence pour rendre l'intervention policière lors de matches de football plus efficace, plus effective, pour en améliorer la qualité, pour réduire l'engagement de capacité,

pour réduire les coûts et, par conséquent, pour la rendre socialement plus acceptable »<sup>114</sup>. On le constate, le discours est sans ambages : certains professionnels failliraient à leur mission de collecte de preuves. Les carences en la matière, ainsi que celles concernant l'identification des auteurs de troubles, conduiraient à une politique de verbalisation insuffisante, renforçant dès lors le sentiment d'impunité des supporters à risque.

Tout ceci renvoie selon nous à l'essence même de la fonction de spotter, plutôt mal vécue par certains. Leur rôle est en effet pour le moins ambigu. « *Il a un peu un rôle de faux cul* », souligne même une des personnes interrogées puisqu'il « *doit sympathiser avec les supporters mais va après aller raconter ce qu'il a vu* ». La profession nous semble relever à certains égards de la double contrainte. Cette notion (en anglais : « double bind ») est centrale dans les théories systémiques et a été mise en évidence dans les années 1950 par Bateson. Il s'agit d'une paire d'injonctions dites paradoxales consistant en des ordres implicites ou explicites intimés à quelqu'un qui ne peut satisfaire l'un sans violer l'autre. La fonction de spotter a quelque chose de structurellement doublement contraignant. Pour rappel, ceux-ci ont pour objectif de récolter des preuves mais aussi d'obtenir des informations et pour cela de casser l'anonymat entre les hooligans qu'ils sont supposés encadrer et eux. Leur intégration au milieu est le plus souvent lente et progressive, elle nécessite plusieurs mois et la confiance ne peut s'établir que lorsque le supporter a acquis la conviction que le spotter est digne de respect. Ceci constitue indéniablement une tâche très difficile. Différents moyens peuvent être mis en œuvre pour y parvenir. Un spotter anderlechtois nous a révélé en cours de recherche que c'est suite à un match de football organisé (et remporté !) par les policiers avec les hooligans locaux que les premiers ont gagné du respect et que le courant est passé. D'autres nous ont confié rendre régulièrement de petits services aux supporters afin de créer un climat positif (aide dans des problèmes judiciaires, sociaux...). Le spotter a donc besoin d'un climat de confiance. Il utilise beaucoup le dialogue mais est aussi là pour fixer des limites. C'est là qu'interviennent les injonctions paradoxales. Ce qu'il nous semble pertinent d'évoquer ici est que la confiance indispensable dont doit bénéficier le spotter auprès du groupe (sans laquelle il ne recevra que difficilement des informations) ne peut que difficilement s'accommoder d'une attitude répressive à outrance. S'il peut rappeler à l'ordre un supporter excité, on conçoit mal qu'un spotter soit la première autorité sanctionnatrice des tribunes. Le rôle du spotter ne consiste cependant pas en théorie à verbaliser lui-même les incidents constatés : son rôle est censé se limiter à la collecte de preuves. Collecte de preuve mais recueil d'informations venant des supporters à risques : l'équilibre est malaisé à trouver et, pour les plus scrupuleux, pose véritablement problème. Sur ces bases, certains spotters peuvent, il est vrai, parfois tomber dans ce que l'on pourrait appeler une dérive de compassion à l'égard des supporters qu'ils sont censés surveiller, privilégiant les doux liens affectifs aux sinistres tâches de police. Mais la dérive tient-elle au manque de bon vouloir de quelques individus ou à la nature pathogène d'une profession mal définie et mal vécue ? Notons qu'il apparaît que certains spotters, dans certaines villes, parviennent à concilier les positions antagonistes mentionnées. Ceci fait donc croire à quelques observateurs attentifs de la problématique que trop de spotters chercheraient aujourd'hui « *toutes les excuses pour ne pas verbaliser. Pour certains spotters, les hooligans sont des 'dieux'. Ils les traitent ainsi pour éviter plus de problèmes* ». On le voit, le rôle de spotter pose certaines questions dont certaines sont restées sans réponse ou ne font pas suffisamment l'objet de discussions. La question du seuil de tolérance de ces policiers en civil est également régulièrement à l'ordre du jour des séminaires organisés par la SIF. Ceux-ci permettent d'ailleurs de réaliser des avancées, il convient de le souligner. En toute hypothèse, il importe de clarifier la situation tant pour les spotters que

---

<sup>114</sup> VANHECKE J., De la quantité à la qualité, *Le Journal de la police et L'officier de Police*, n°9, novembre 2005, pp.8-16.



pour les supporters. Il est en effet essentiel que les individus jugés à risque sachent à quoi s'attendre. Les spotters sont évidemment connus de chacun des membres du noyau dur mais il convient de jouer cartes sur table. Tous savent que les spotters demeurent policiers – et certains se méfient d'eux à ce titre – mais la plupart reconnaissent toutefois le rôle positif de ces professionnels et se félicitent de l'aide ponctuelle que les spotters leur fournissent. Les extraits suivants l'illustrent et témoignent du caractère atypique de la profession dont il est ici question.

*« Les spotters, ça dépend. Il y en a qui arrivent au café cool, ça va. Maintenant, certains jouent plus les Américains, ça se passe moins bien, les rapports sont moins bons ».*

*« Les spotters, ils sont là pour protéger. Il y en a, ils vont du style nous mettre une veste sur la tête pour ne pas qu'on nous reconnaisse à la caméra ».*

*« Ils ont compris que la Police n'est pas là uniquement pour les foutre dans la merde ».*

*« Avec les spotters, ça se passe très bien. On se fait la bise, bonjour, au revoir. Quand on peut les éviter pour une bagarre mais voilà quoi. Ils ne sont pas là pour nous casser. (...) C'est une confiance à la longue ».*

*« Les spotters sont sympas mais bon, on s'en méfie aussi. Ils sont quand même policiers. (...) Moi, du moment qu'ils nous emmerdent pas, ça va. Ils sont là, ils boivent leur coca ou leur bière ».*

*« Je préfère parler en premier lieu avec des spotters en cas d'incident ».*

*« Pour moi, entre les Rambo et les spotters, il n'y a aucune différence. Ce sont des policiers. Je me méfie à 100%. Il n'y a aucune amitié. (...) Le jour où je suis dans la merde, ils ne vont pas venir m'aider, donc je ne vais pas devenir ami avec ces gens-là ».*

*« Les spotters, on les connaît. Ils savent comment nous prendre ».*

*« Moi, j'ai lié des amitiés avec certains spotters. Pas que je vais lui téléphoner pour aller boire un verre mais quand je le vois au foot, je lui fais la bise et ce sont des gens qui m'ont parfois aidé ».*

*« Le steward ne sera pas trop respecté. (...) Les spotters, on s'entend super bien avec eux. Ils ont déjà fait beaucoup pour nous. Ils nous font sortir plus vite quand on est arrêté. (...) Ils savent bien qu'on les respecte s'ils nous respectent ».*

*« Les spotters ont parfois pu nous tirer de situations un peu scabreuses en parlementant avec les flics locaux ».*

*« Les policiers en civil, c'est ceux qu'on connaît. Entre nous, il y a une forme de respect. J'ai déjà remarqué que certains ne comprennent pas que ce sont des policiers. Ils croient que ce sont des amis puis après ils sont déçus. Quand c'est un*

*truc bénin, ils vont essayer d'arranger mais après, si ça devient plus grave, ils n'ont plus les rênes ».*

*« Les spotters savent pourquoi les noyaux durs sont là. Le message est clair entre les deux parties ».*

*« L'hooligan n'a pas de respect pour la police, pour l'uniforme. On en connaît mais voilà. Les spotters, il y a un respect. On sait qu'ils sont policiers mais il y a un respect. (...) Au début, on a cru que ça ne servait à rien. Mais ils sont introduits. Ils savent aussi bien que nous ce qui va se passer ».*

*« Un spotter n'est pas quelqu'un qui doit être répressif. Il doit déjouer les tactiques de hooligans, prévenir ses collègues et nous prévenir s'il y a quelque chose. Le jour où il n'y a plus de spotters, il y a plus d'incidents. A la limite, tu devrais mettre plus de spotters avec plus de stewards et moins d'uniformes ».*

### 6.5 Les Ultras et la police

La relation entre hooligans et spotters semble n'être que peu comparable avec les rapports qu'entretiennent les supporters ultras et les services de police. Au gré de nos entretiens, s'est en effet petit à petit dessinée l'image selon laquelle les spotters policiers verraient chez les hooligans des adversaires solides, coriaces mais également loyaux et respectables. Hooligans comme policiers connaissent le rôle et les motivations de leurs opposants : contourner le dispositif policier et affronter les hooligans adverses pour les premiers ; contrôler et gérer les hooligans afin de mener à bien la mission de maintien de l'ordre public pour les seconds. Les objectifs sont clairement antinomiques mais annoncés comme tels. La confrontation se déroule dès lors dans un climat de respect mutuel.

A côté des hooligans classiques, les ultras ne semblent en revanche pas bénéficier de la même considération de la part des représentants de l'ordre. Les entretiens réalisés ont à cet égard mis en évidence un réel décalage. Loin d'être considérés comme des adversaires durs mais loyaux, donc dignes de respect, les ultras nous ont apparus dans le discours des policiers faire l'objet de peu de considération. « *Les ultras, eux, ils ne comprennent rien du tout* », « *Les ultras, je ne les respecte pas* », « *Pour moi, ce sont plus des gamins de merde* » : les allusions sont peu équivoques, les supporters de type ultra ne sont pas l'objet du même respect que leurs homologues hooligans. Ces derniers, plus calculateurs, sont aussi plus prévisibles ; l'ultra offre quant à lui une image de romantique qui dérange. Ce point nous semble primordial. Il est tout aussi essentiel de préciser que si les policiers semblent moins respectueux des ultras, la réciproque est vraie et sans doute plus intense. Nous avons évoqué dans la section consacrée au Sporting de Charleroi le slogan véhiculé par les ultras carolos : All Cops Are Bastard. Le mouvement ultra, poussant la révolte adolescente à son paroxysme, rejette en effet les institutions de contrôle social, porte haut la contestation de ces dernières, véhicule fièrement ses idées libertaires (le droit d'allumer des fumigènes dans un stade, par exemple) et se montre peu réceptif aux messages qui viendraient les mettre à mal. Le dialogue apparaît donc souvent bouché et l'impasse représente trop régulièrement l'unique issue. S'il est assez simple d'admettre que le libéralisme des ultras s'accommode mal des nécessités sécuritaires des services de police, il importe ici de prendre conscience de cette situation de blocage. La logique du cercle vicieux ne trouve-t-elle pas ici une occasion de s'exprimer, la police et les ultras contribuant par leur attitude respective à rendre caduque toute possibilité de dialogue constructif ? La police, parce qu'il est sans doute plus aisé d'agir sur elle, peut-elle prendre

conscience que sa disposition d'esprit à l'égard des ultras est susceptible de bloquer le processus ? Notre intention n'est en aucun cas de condamner l'attitude policière mais la prise de conscience des facteurs qui sous-tendent la relation peut peut-être, qui sait ?, venir aider les professionnels concernés.

Tentative de modélisation de la représentation policière des hooligans et des ultras	
HOOLIGAN	ULTRA
Le « vrai criminel »	La « petite frappe »
Le bon méchant	Le mauvais méchant
Respect mutuel	Mépris mutuel

Les supporters ultras rencontrés confirment par ailleurs ces hypothèses. Qu'il s'agisse des spotters ou des policiers en uniforme, il n'est nullement question ici de respect. Le discours est plus musclé et le désamour entre les deux catégories d'acteurs semble réel.

*« Pour moi, les moyens de communication entre la police et les supporters sont insuffisants. Et puis, il y a aussi une part de provocation policière. Tu n'es même pas encore dans ton car que tu te fais déjà matraquer ».*

*« Moi, je vais me faire tatouer quelque chose d'anti-police si ça continue. On est anti-flic à mort ».*

*« Je crois que les policiers sont très forts pour faire du 'focus client'. Des fouilles plus importantes, on est apostrophé en public ».*

*« Les provocations policières sont importantes. Certains ne respectent pas les lois, ils nous insultent, etc. ».*

*« Des bons rapports avec la police ? On est pris entre le marteau et l'enclume. Si j'ai de bons rapports avec la police, je suis mal pris par rapport au groupe. Et si j'ai de mauvais rapports avec la police, le groupe est content ».*

Nous pensons en revanche pouvoir identifier l'existence d'un autre « couple », celui formé par les associations ultras et les observateurs neutres. Nous pensons en effet que les ultras trouvent un relatif allié parmi les observateurs « neutres » de la problématique. Les médias, tout d'abord. Il n'est en effet pas rare que la presse locale loue les tifos réalisés par les ultras à l'occasion des matches tandis qu'elle stigmatise les débordements violents d'après match des hooligans. Ce traitement médiatique à deux vitesses agace par ailleurs les hooligans, victimes d'une certaine jalousie vis-à-vis de leurs compagnons de tribune. Rappelons ici que la reconnaissance a souvent été avancée comme facteur explicatif du hooliganisme (revoyez pour cela le chapitre qui y est consacré dans ce rapport, spécialement les théories d'Ehrenberg et de Walgrave). A côté des médias, nous pensons aussi pouvoir avancer l'idée selon laquelle les ultras seraient mieux perçus des observateurs scientifiques (chercheurs, universitaires, par exemple). Les écrits de Christian Bromberger ou de Nicolas Hourcade, spécialistes français de la question, donnent parfois à penser que ces auteurs éprouvent une certaine forme d'empathie pour les ultras. Nous-mêmes sont conscients de ce que le supportérisme ultra, par sa dimension esthétique et romantique, exerce comme attrait sur nous.

Si ces interactions que nous avons cherché à illustrer ne sont certainement pas vérifiables dans 100% des cas, elles représentent cependant à nos yeux une grille de lecture particulière,

capable de rendre compte de certains déficits de communication entre protagonistes de la problématique.

## 6.6 *Quelle formation policière en matière de hooliganisme ?*

Parce que la gestion d'événements comme le sont les matches de football ne constitue en rien une activité marginale et parce qu'elle est susceptible d'impliquer de nombreux membres de l'institution policière, il convient de s'interroger sur la formation des policiers en la matière. Nous ne pouvons ici expliquer en détail l'organisation de la formation policière aussi nous arrêtons-nous uniquement sur les aspects propres à la problématique étudiée dans ce rapport<sup>115</sup>. Nous n'abordons également que la formation dispensée pour le cadre de base, celui correspondant aux inspecteurs de police.

Un profil de compétences est attendu de l'aspirant en fin de formation de base. Pour y parvenir, le futur policier suit une formation en alternance, unissant périodes plutôt théoriques et stages pratiques. C'est au cours de la troisième et dernière période théorique, consacrée à l'application des compétences policières, qu'est développé un module de cours, totalisant au minimum cinquante-sept heures, consacré à l'ordre public et aux opérations policières générales.

L'objectif annoncé de ce module est notamment (durant quinze heures) que l'aspirant inspecteur apprenne : les types d'événements pouvant troubler l'ordre public, la philosophie de la gestion des mouvements de foule, la philosophie d'intervention des services de police dans ce cadre, l'attitude à adopter envers les manifestants et les limites dans ce contexte de l'usage de la force. L'aspirant apprend en outre à s'exercer aux techniques et aux opérations policières destinées à contrôler des événements, des rassemblements et des mouvements de foule.

Il convient de préciser également que les modules transversaux développés tout au long de la formation (entraînement physique et mental, maîtrise de la violence – en ce compris la déontologie relative à l'utilisation de la violence –, et apprentissage des langues) sont d'un intérêt manifeste pour les futures interventions liées à des faits de contrôle des foules.

Notons que ceci ne concerne que la formation initiale des membres des services de police. Une fois en place, les individus amenés à travailler de façon plus récurrente avec des populations de supporters continueront à recevoir des formations. La SIF joue à cet égard un rôle important en organisant périodiquement des formations au profit de la police locale et des membres de la DAR concernés par le maintien de l'ordre football. Des séminaires pour les spotters voient ainsi régulièrement le jour. Une continuation de ces journées est souhaitée et la SIF précise que l'objectif est de coupler la remise ou la possession d'une carte de spotter au suivi de formations.

Il apparaît néanmoins difficile de se prononcer sur le caractère suffisant ou améliorable de ces formations, qu'elles s'inscrivent dans le cadre de la formation initiale ou dans celui des formations continuées. L'objectif de cette étude n'est en effet pas d'examiner en profondeur cet aspect. Il serait pourtant utile de sonder dans un avenir proche les personnes intéressées

---

<sup>115</sup> Pour plus de détails sur le sujet, voyez la récente recherche que nous avons menée sur le sujet : FINCOEUR B., VAEREWYCK W., BORN M., DE RUYVER B., HOOGENBOOM B., LEMAITRE A., MACQUET C., PONSAERS P., *Savoir et savoir-faire des policiers et des magistrats en matière de drogue*, Academia Press, 2006.

sur l'adéquation de ce qui leur est dispensé, sur les besoins qui se font sentir et les compétences qui font défaut.

## 7. Regard sur le travail des stewards et des fan coaches

Dans la galerie des professionnels rencontrés dans les stades de football, mentionnons encore les fan coaches et les stewards.

Précisons d'emblée que le **fan coaching** n'existe pas dans tous les clubs belges. Dans cette recherche, nous n'avons envisagé que ceux des clubs de Charleroi et du Standard de Liège.

« En Belgique, le programme Fan Coaching réalise un travail éducatif en profondeur ciblé directement sur les spectateurs à risques (prévention offensive) et assure l'encadrement des supporters des noyaux durs à l'occasion des manifestations sportives »<sup>116</sup>. Initié à la fin des années 1980 au départ d'actions pilotes à Anvers et à Liège, ce type de projets s'est d'abord étendu à d'autres villes. Aujourd'hui, il ne subsiste plus que trois programmes de fan coaching (pour les supporters du Standard, de Charleroi et du Lierse). Ceux-ci font partie des Contrats de Sécurité et de Prévention initiés par le SPF Intérieur en collaboration avec les villes.

Il s'agit d'actions de terrain – on parlera de mesures socio-préventives – mises en œuvre par des professionnels spécialisés ayant le plus souvent une formation d'éducateur ou d'assistant social. Les principaux éléments de cette intervention sont : l'accompagnement et l'encadrement préventifs pendant les matches ; l'organisation d'activités pédagogiques ; et une aide à la réinsertion ou un soutien portant sur les conditions de vie des supporters à risque.

L'accompagnement lors des matches assure une présence institutionnelle au sein du groupe et, par là, est censé induire un contrôle social informel. Les fan coaches peuvent également le cas échéant servir d'intermédiaire entre les supporters et les services de police. L'objectif est dans ce cadre de désamorcer les éventuels conflits entre ces acteurs. La présence aux matches, et donc l'observation des éventuels incidents, doit également permettre aux travailleurs sociaux de disposer d'informations et du recul nécessaires lors de discussions avec les auteurs de troubles, une fois que le calme est revenu. Les questions de conscientisation et de responsabilisation peuvent alors de fait être abordées.

L'organisation d'activités pédagogiques et/ou sportives a ici une double raison d'être : offrir une alternative à l'inactivité des supporters et leur apporter une plus-value socioculturelle. « Dans l'optique du sport, une des idées centrales du projet fan coaching est que le sport constitue, non seulement, un moyen idéal pour les éducateurs afin d'établir un premier contact et développer une relation de confiance avec le groupe cible, mais aussi, un vecteur d'intégration sociale et d'épanouissement pour ces jeunes. Ces activités doivent également répondre à leur besoin d'action, d'excitation et de prestige sur un terrain positif. Outre le sport traditionnel (foot, mini-foot), le sport aventure constitue un outil éducatif performant : escalade, canyoning, spéléologie, rafting, parachutisme, etc. »<sup>117</sup>.

---

<sup>116</sup> COMERON M., Socioprévention par l'encadrement pédagogique et social, in COMERON M. (sous la dir.), *La prévention de la violence dans les stades de football en Europe*, Commission Européenne, DG Justice et Affaires Intérieures, Programme Hippocrates, 2002, pp.110-113.

<sup>117</sup> *Idem*.

Les programmes de fan coaching visent enfin une aide à la réinsertion et un appui dans une série de démarches censées améliorer les conditions de vie des supporters. Une aide sociale peut donc être apportée à ceux qui le souhaitent, au travers par exemple d'un soutien à la recherche d'un emploi, d'un logement ou dans l'accomplissement de formalités administratives.

Si l'approche socio-préventive du fan coaching nous apparaît comme hautement intéressante, il convient toutefois de préciser ici que certains dangers guettent les intervenants sociaux qui travaillent avec les supporters violents. Nous évoquerons ici, à l'instar de ce que nous avons pu écrire sur le rôle des spotters, les risques de dérives compassionnelles qui planent sur une profession parfois déjà trop encline à défendre la cause de ses « clients », transposant quelquefois dans les faits ce qui pourrait s'apparenter à une forme de syndrome de Stockholm. Il importe en revanche de ménager un espace réel et de conserver une véritable indépendance à un travail préventif ou social sur lequel lorgnent parfois certains membres des services de police aux tentations phagocytaires. Au contraire des tâches répressives, dont le monopole ne souffre généralement que de peu de contestations, les approches sociales sont régulièrement raillées ou peu prises au sérieux par un milieu policier feignant de croire qu'il a la capacité de cumuler volets préventif et répressif. Ceci constituerait selon nous une grave erreur, qui a pourtant déjà déployé quelques effets avec la disparition de certains fan coachings au profit de la seule approche policière du phénomène, naïvement supposée couvrir l'ensemble des dimensions d'un problème pourtant complexe. L'idée selon laquelle « faire du social » est à la portée du premier venu quand la répression demeure l'apanage de quelques uns est selon nous tout à fait simpliste et réductrice. Non que nous plaitions pour une thèse, tout aussi simpliste, qui voudrait faire croire que la prévention est meilleure ou préférable à la répression – les deux approches sont parfois opposées là où il serait souhaitable de les associer et de les intégrer – mais la reconnaissance de la fonction, du rôle et des limites des possibilités d'intervention de chaque partenaire s'impose comme un lieu commun pourtant, et de façon parfois surprenante, pas communément admis.

Bien que le sujet présente, nous venons de le voir, un intérêt manifeste, les entretiens que nous avons réalisés avec les supporters n'ont, là où c'était possible, que peu été alimentés par des considérations relatives au rôle des fan coaches. Notre ambition n'était d'ailleurs nullement d'évaluer l'efficacité de ce type de prévention. Nous pensons d'ailleurs à ce titre que la quantification des approches sociales est particulièrement périlleuse et qu'il faut se garder des affirmations ironiques et hasardeuses quant à l'éventuel manque de résultats de ce genre d'approche.

Les rares instants de discussion ayant porté sur le sujet ont tous abouti à la même conclusion. Les fan coaches sont globalement appréciés pour leur travail et dans les rapports avec les supporters à risque. Avec les réserves émises, il semble également que l'utilité de cette intervention sociale ne fasse en revanche pas l'unanimité auprès du public rencontré.

*« Globalement, le fan coaching est respecté par tout le groupe. Mais il y a toujours des gens du groupe qui croient que ce sont des balances pour la police, même si moi je suis sûr à 99% que c'est faux. Donc, le contact est bon entre le fan coaching et le groupe à risque. (...) Ca dépend aussi des contacts entre personnes, il y en a qui sont plus froids, etc. ».*

*« Le fan coaching a sorti certains de leur quotidien qui était minable. C'est dans ce sens-là. Pourquoi est-ce que pour tous les autres maux on essaie d'approcher les gens et pas pour le hooliganisme ? ».*

*« A un moment, le fan coaching a eu un rôle intéressant pour certains. Certains ont réussi à trouver du boulot. Pour moi, le fan coaching, c'est une assistante sociale. D'ailleurs, la semaine, c'est un secrétariat social. Si vous recherchez du boulot, s'il vous faut un avocat, ils vont vous aider ».*

*« Dans le stade, le fan coach ne sait rien faire. Au jour le jour, il peut amener des choses mais le jour du match, il doit se retirer, il ne sait plus influencer. (...) Le fan coach va te faire remettre en question ce que tu as fait la semaine avant mais du moment que tu rentres dans la tribune, tu n'en as rien à caler de ton fan coach ».*

*« Le fan coaching, je ne sais pas. La plupart, ce sont quand même des assistants sociaux. Or, on n'est pas des cas sociaux. A la fin, les fan coaches sont plus perçus comme des amis ».*

*« Ce qui est vraiment apaisant, ce sont les spotters. Plus que les fan coaches pour moi ».*

*« Le fan coaching, pour moi, le principal intérêt, c'est au niveau de la distribution des tickets ».*

*« Moi, j'ai des doutes par rapport au fan coaching. Ca permet de régler les formalités d'inscription de l'équipe de mini-foot, ok, mais après ? ».*

La présence de **stewards** dans les stades a également fait l'objet de commentaires de la part des participants à notre étude. Comme le fan coach, le steward est le plus souvent bien perçu. Son rejet commencera en revanche dès qu'il aura tendance à se prendre pour un policier, ou à tout le moins lorsque les supporters le ressentiront comme tels. De manière générale, les stewards sont mieux admis que les policiers en uniforme. Le fait que les stewards accompagnent « leurs » supporters à l'occasion des matches en déplacement apparaît en outre comme une excellente chose en termes d'acquisition de respect et de reconnaissance. Les stewards nous ont par ailleurs été décrits comme des supporters du club dans lequel ils officient, ce qui facilite leur intégration en tribune. Dans les moments critiques, les stewards risquent en revanche de ne plus être écoutés. Beaucoup déplorent enfin le manque de pouvoir qui leur est dévolu et réclament de ce fait pour eux un rôle élargi. Notons enfin que lorsque, comme c'est parfois le cas, certains stewards sont d'anciens éléments des noyaux durs, ces professionnels sont davantage écoutés et respectés par le groupe dont ils sont censés assurer la bonne conduite dans l'enceinte du stade.

*« On préfère avoir des contacts avec des stewards que des policiers. Avec eux, on rigole, ça va ».*

*« Avec les stewards, ça se passe super bien. Ils nous connaissent et nous on est gentils avec eux. On sait qu'ils sont là pour gagner leur vie, on ne va pas les emmerder. Ils sont super sympas. Pas de problème ».*

*« Les stewards, il y en a qu'on va écouter, d'autres non ».*

*« Les stewards qui se prennent pour des policiers, ça se passe moins bien mais s'ils sont sympas, ça va. (...) Il y en a qui font leur travail, qui aident les supporters. D'autres, ils jouent un peu aux gendarmes ».*

*« Les stewards, ça ne sert à rien. S'ils n'ont pas la formation nécessaire, ça ne peut qu'attiser la colère des supporters. (...) Parce qu'ils ont un petit truc orange, ils se prennent pour des policiers. Souvent, ce sont des gars qui sont contents de voir le match gratuitement, c'est tout ».*

*« Les stewards, ok, mais qu'est-ce qu'ils peuvent faire réellement ? (...) Il y en a, ils sont là un peu pour décorer ».*

*« Les stewards, on n'a aucun problème avec eux. (...) Certains font de l'excès de zèle et croient qu'ils sont policiers parce qu'ils ont une chasuble mais ceux-là sont rapidement remis en place ».*

*« Le fait que les stewards accompagnent les supporters en déplacement a facilité pas mal de choses. A la limite, des liens de copinage se sont instaurés. Il serait hors de question d'aller frapper un steward. Ils sont là pour gagner un peu leur vie, on ne va pas aller leur chercher des noises ».*

*« Les stewards, ça va. Mais le jour où ils mettront des sociétés de sécurité privée, ça re-pètera. Parce qu'avec les stewards, il y a quand même un respect. Parce que ce sont des supporters avant tout. Mais une sécurité privée, un mois et ils sont dehors. Ils vont avoir la tribune sur le dos. Ca ne marchera jamais ».*

*« L'avenir pour moi, ce sont les stewards. (...) Il y a l'effet de ne pas voir l'uniforme policier. On crie 'Gestapo, Gestapo'. Avec le steward, on ne fait pas ça. Ce n'est pas normal d'avoir autant de policiers. (...) Trois cordons de policiers, ça excite le bazar ».*

*« Le spotter doit intervenir avant le match, même un jour ou deux avant. Après, le spotter ne doit pas intervenir. Le jour où un spotter va intervenir, ils seront éjectés de tous les clubs. Il n'y aura plus cette relation de respect. Dans la tribune, c'est le steward qui doit intervenir ».*

*« Un steward, pour moi, c'est un supporter d'Anderlecht qui veut donner un coup de main au club. (...) Il leur faudrait plus de pouvoir ».*

*« Les stewards ne regardent pas du tout les supporters. Ils regardent le match ».*

En matière de réglementation à l'intérieur du stade, il est en outre plaidé pour une harmonisation des règlements d'ordre intérieur, leur variabilité semant une confusion bien légitime mais regrettable. Le mouvement ultra, en possession de nombreuses bâches, hampes de drapeaux et matériel divers est particulièrement concerné par ce manque d'uniformité. Ce qui est admis une semaine est proscrit la semaine suivante. Le flou qui en résulte est par conséquent propice à une nervosité qui ne semble pourtant pas inéluctable. Une réglementation commune serait assurément bénéfique pour l'ensemble des supporters ; la



participation de chacun à sa rédaction en assurerait également à n'en point douter une plus stricte obéissance.

*« Il y a aussi la responsabilité de l'Union belge mais rien ne bouge à leur niveau. Il faudrait qu'ils s'investissent plus. Il faut déjà une harmonisation entre les règlements d'ordre intérieur, ça serait plus facile pour les stewards et pour les supporters ».*

*« Ce qu'il faut absolument, c'est instaurer un règlement d'ordre intérieur commun pour la D1 et la D2, avec participation des supporters pour rédiger ce règlement ».*

Si nous tenions à examiner la façon dont les supporters perçoivent les stewards, nous désirions également donner la parole aux stewards eux-mêmes.

### *La parole aux stewards*

Pour rappel, l'article 2, 5° de la loi football définit le steward comme « une personne physique engagée par l'organisateur pour accueillir et assister les spectateurs lors d'un match national de football ou d'un match international de football, afin d'assurer le bon déroulement de la rencontre pour la sécurité des spectateurs ». Les organisateurs sont donc chargés de la sélection de leurs stewards. Ils sont également responsables de leur formation.

L'Union belge indique sur son site Internet les conditions pour devenir steward. Le candidat doit respecter les cinq conditions suivantes : 1. avoir dix-huit ans ; 2. être en possession d'un certificat de bonne conduite, vie et mœurs ; 3. ne pas avoir fait l'objet au cours des cinq dernières années précédant son engagement d'une mesure d'interdiction civile, administrative ou judiciaire de stade ou d'une interdiction de stade à titre de mesure de sûreté ; 4. présenter l'aptitude physique requise pour exercer la fonction (vérifiée chaque année par un certificat médical) ; 5. présenter un profil psychologique adéquat (les éléments suivants sont évalués : stabilité psychique, gestion des émotions, résistance au stress, rationalité suffisante, capacités d'observation, dispositions à passer à l'action, sens des responsabilités). Ce profil est examiné par le responsable de la sécurité, le chef steward et l'officier de police au cours de la procédure de sélection, et ce sur base d'un entretien avec le candidat steward.

Une fois recrutés, les stewards auront à remplir une série de tâches allant de l'accueil des spectateurs à la prise de mesures en attente de l'intervention de personnes qualifiées en passant par l'accompagnement des spectateurs, joueurs et arbitres ou encore le dégagement des voies d'accès et d'évacuation. Ils s'occuperont également du contrôle de l'accès, de l'infrastructure et de la diffusion d'informations aux spectateurs ou aux services d'ordre.

A l'entrée, les stewards peuvent enfin inviter les spectateurs de même sexe qu'eux à se soumettre à un contrôle superficiel des vêtements et des bagages, afin de détecter la présence d'objets dont l'introduction dans le stade serait susceptible de troubler l'ordre public, de perturber le déroulement du match ou de présenter un danger pour la sécurité des spectateurs. Le cas échéant, les stewards peuvent demander que ces objets leur soient remis, conformément au règlement d'ordre intérieur.

Si l'on examine la structure hiérarchique dans la sécurité d'un club, on constate que le sommet de la pyramide est occupé par le responsable de la sécurité. En dessous de lui, on trouve le chef steward, puis le chef de division. Vient ensuite le steward.

Le responsable de la sécurité est mandaté pour le club et exerce l'autorité hiérarchique sur les stewards. Il est chargé de l'organisation des briefings d'avant match et est la personne de référence pour donner aux services de police chargés du maintien de l'ordre toutes les informations relatives à la sécurité dans le stade. Le chef steward est quant à lui chargé de la coordination et de la supervision générale du travail des stewards. Le chef de division, enfin, supervise et assiste les stewards dans une partie déterminée du stade. Il fait exécuter les directives du chef steward.

Venons-en maintenant aux rapports entre les stewards et les individus qu'ils sont censés accompagner.

De l'avis des stewards rencontrés, les contacts avec les supporters à risque sont bons. Les rapports sont en revanche parfois un peu plus difficiles avec les supporters plus jeunes, moins prévisibles et plus indisciplinés. Le discours des stewards et des spotters au sujet des différentes catégories de supporters se recoupe d'ailleurs en grande partie.

*« Mes contacts avec les supporters sont très bons. Surtout nous les filles. Si quelqu'un avait le malheur de lever la main sur nous, il y aurait tout de suite un régiment pour nous protéger ».*

*« Les Hell-Side, ce sont devenus des bons pères de famille. Ce qu'il y a, c'est qu'ils font masse ».*

*« Les Ultras, ce sont des gamins. Ils ont l'esprit de gens de dix ans, parfois même pas. (...) Ce sont un peu des petits merdeux ».*

*« La mentalité des jeunes maintenant, c'est dommage ».*

*« Le problème, c'est l'éducation des jeunes. C'est sur ça qu'on doit travailler. Ils se foutent de tout. (...) Si on jouait sur les allocations familiales, ça irait peut-être déjà mieux. Il faut toucher au portefeuille ».*

Il est à noter que certains stewards ont à l'égard des policiers en uniforme une opinion similaire à celle qu'émettaient sur le même sujet les supporters rencontrés : une certaine forme de provocation est constatée par certains, essentiellement lors des matches en déplacement. Les spotters sont par contre beaucoup mieux perçus.

*« Il y a des clubs où on est vraiment mal accueilli. (...) Les gens sont compressés ».*

*« Je trouve que la police a un rôle provocant. (...) Il y en a qui n'ont pas vraiment l'esprit bien en place. Quand vous voyez les autopompes, les chevaux... On ne faisait pas tout ça quand les Allemands ont débarqué. (...) Celui qui vient au football une fois de temps en temps, il doit se demander où il tombe. Ils pourraient au moins être plus discrets ».*

*« Si les policiers se montraient moins sur les dents, j'ai l'impression qu'on n'aurait déjà pas ce climat de tension ».*

*« Il ne faut pas demander à quelqu'un qui a un verre dans le nez de rester calme face à ce qu'on peut appeler une provocation policière ».*

*« C'est vrai que certains policiers tapent sur leur bouclier pour chauffer les gars ».*

*« Les spotters, ce sont des types formidables, quel que soit le stade d'ailleurs. On voit bien que ce sont des passionnés. Supers, vraiment ».*

Parmi les principaux points posant à ce jour problème figurent ceux de la fraude à l'entrée et de la remontée dans les cars à la fin du match. Une meilleure organisation et une plus grande compréhension sont sur ce dernier point dès lors réclamées.

*« Ce qui m'ennuie le plus, c'est la fraude à l'entrée. Des faux abonnements, des tickets qui se passent de l'un à l'autre. Les gens vont derrière les baraques à frites et donnent leur abonnement à quelqu'un qui est derrière la grille. (...) Puis les abonnements falsifiés sont vraiment bien faits, ce n'est pas toujours facile à voir ».*

*« Avec les interdits de stade, c'est impossible. Les gens magouillent et moi, je ne peux pas connaître tout le monde. En plus, il suffit de demander à quelqu'un qu'on connaît d'aller acheter des places et on change de tribune. C'est impossible à gérer ».*

*« Parfois la police est là et ça excite les gens. (...) On nous demande de faire rentrer les gens dans les cars beaucoup trop vite ».*

*« J'ai déjà vu des voyages avec des vieux. C'est toujours pareil. Personne ne monte dans le car vingt minutes à l'avance. A moins d'avoir des impotents, les gens attendent et montent à la dernière minute. Si on ne dit pas qu'on démarre et que le chauffeur mette en route, les gens restent là. Ils fument une dernière cigarette, je ne sais pas quoi. Mais là, les policiers sont derrière nous et ils nous poussent. Vite, vite, vite. Comme si on allait casser le bazar ».*

Le problème de la consommation abusive d'alcool, et à un degré moindre de cannabis, fait en outre figure de point majeur de difficulté et jouerait un rôle particulièrement négatif dans la survenue d'incidents. Nous développons ce point dans une section suivante.

*« Pour moi, le problème, c'est la boisson. Ca joue un grand rôle ».*

*« Dans les tribunes, on serait bien drogué rien qu'à respirer l'air. C'est terrible ».*

*« Le problème, c'est que la majorité des gens sont saouls. Ils n'écoutent déjà pas beaucoup la police alors un steward qui n'a pas de pouvoir... ».*

De façon générale, le manque de respect des supporters, et notamment chez les individus les plus jeunes, est épinglé. Problème de société qui dépasse le cadre footballistique, il trouverait une illustration importante dans les stades. Manque de respect, défaut d'écoute ou intolérance à la frustration, la situation est fréquemment décrite comme très préoccupante. Le constat ne se limite toutefois pas à la sphère du ballon rond et les réponses doivent probablement être recherchées également par ailleurs. Notons également que face à des avertissements stériles, certains déplorent le manque de sévérité de la loi football, sa non application confortant le contrevenant dans l'illusion de son impunité.

*« Il y a un problème de respect général dans la société. Il ne faut pas demander de résoudre les problèmes du football si on arrive pas à résoudre les problèmes de la vie ».*

*« Je suis assez bien respecté par tout le monde mais certains ne se font pas du tout respecter ».*

*« Quand je vois en Angleterre, un steward demande à la personne de s'asseoir et elle s'assied. Ici, on demande parfois dix fois à quelqu'un de ne pas monter sur la grille et ça ne change rien ».*

*« Sur dix personnes qui montent sur le grillage, il y en a maximum une qui sera poursuivie. Il n'y a pas de suivi ».*

*« En tant que steward, notre rôle est de rappeler la loi football. Mais comme il n'y a pas de suivi, tu peux dire dix fois à quelqu'un qu'il va être puni, à la fin, il ne te croit plus. Je ne suis pas pour l'application pénale mais on passe un peu pour des cons ».*

Devant les difficultés rencontrées, certains regrettent que le steward ne dispose pas d'un pouvoir plus important. Une forme d'impuissance face aux événements nous a été relatée. Il convient toutefois de ne pas oublier la fonction du steward. Celui-ci ne doit pas devenir un second policier, ce qui, comme nous l'avons indiqué, serait mal vécu par bon nombre de supporters. Le problème demeure donc entier par le paradoxe qu'il contient.

*« Il y a des stewards qui n'osent pas parler aux gens. Par exemple, on ne peut pas entrer avec une boisson. Certains, on les pousse et ils laissent passer. Le rôle du steward a évolué. On nous demande de plus en plus d'aller au front mais on n'a aucun pouvoir. A part la parole ».*

*« Le steward est là pour faire respecter le règlement d'ordre intérieur et la loi football mais on n'a aucun pouvoir ».*

*« On ne peut rien faire en tant que steward. Pour moi, c'est plus du service à la clientèle pour le club ».*

*« On demande parfois cent fois la même chose. On mettrait des piquets dans la tribune, ça serait la même chose ».*

*« On est là pour calmer mais s'il y a quelque chose de plus important, c'est le rôle de la police ».*

Si le rôle du steward se voit accru dans l'avenir, il conviendra aussi de réfléchir au préalable à quelques questions qui ont été soulevées au cours de nos rencontres et que nous jugeons utile de relayer dans ce rapport. La remarque concerne tout d'abord la sélection des stewards. Recrutés sur une base de volontariat, on pourrait pratiquement avancer que le stewarding actuel tient du bénévolat. La très faible rémunération horaire (quatre à cinq euros l'heure) ne semble pas en mesure d'attirer de nombreux candidats. L'investissement, financier mais aussi en termes d'implication, des clubs professionnels apparaît quelque peu insuffisant. A l'heure où ces derniers sont prêts à engager de substantielles dépenses pour l'indemnité de transfert et les salaires de joueurs aux prestations minimalistes, l'accueil et la sécurisation des payeurs

apparaissent comme le parent pauvre du football. La mobilisation des clubs, tout heureux de bénéficier de la manne financière de courageux spectateurs, ne pourra vraisemblablement plus être indéfiniment ajournée. L'attitude de certains stewards doit également, selon les protagonistes eux-mêmes, faire l'objet d'une remise en cause. Le manque de sérieux et la négligence de quelques uns mettent en effet en péril le fragile équilibre actuel. Le respect du travail accepté ne semble pas optimal et les moyens de mieux l'assurer sont pour l'heure inexistants.

*« Les stewards, je ne sais pas comment ils sont triés mais il y en a qui n'ont rien à faire là ».*

*« Il y en a dans les stewards qui viennent chercher leurs vingt euros et c'est tout. Il y en a aussi qui viennent pour voir le match gratuitement ».*

*« Je pense que les trois quarts des stewards viennent pour regarder le match. Moi, le jour où on me dit que le steward doit regarder la tribune, je crois que j'arrête. Je viens aussi pour regarder le match. Je bosse en même temps mais bon ».*

*« Le meilleur steward, c'est un steward qui n'aime pas le football. Mais des comme ça, il n'y en a pas trop ! ».*

*« Etre steward, je prends plus ça comme un hobby que comme un boulot. Je ne vais pas là pour me casser le cul comme à l'usine ».*

*« On ne peut pas les forcer à venir. Certains préviennent une heure à l'avance qu'ils ne viendront pas... On a déjà vu tous les prétextes bidons : la grand-mère est malade, le bus est passé... Il suffit qu'il pleuve ou qu'il fasse froid, ou que le match ne soit pas trop intéressant. Certains, franchement, on ne peut pas vraiment compter sur eux ».*

Se pose enfin la question de la formation des stewards.

Lorsque le candidat steward reçoit une évaluation positive à la fin de la procédure de sélection, la formation peut débiter. Le programme doit être agréé par le SPF Intérieur ; il comprend un volet théorique et un volet pratique, de six heures chacun. On retrouve ainsi dans la formation un module « Croix-Rouge », dans lequel la personne apprend notamment à prodiguer les premiers secours, ou encore des cours expliquant le rôle du steward, comment effectuer une fouille et quelques bases en communication. La formation prévoit également un stage consistant en l'accompagnement et l'assistance d'un steward nommé pendant au moins cinq matches.

Une fois nommé, le steward doit, s'il souhaite garder son statut, suivre une formation permanente. Celle-ci consiste à suivre un recyclage annuel d'au moins six heures et à assister aux briefings du responsable de la sécurité préalables à chaque match.

Notons enfin que les stewards qui le souhaitent peuvent se voir engagés à l'occasion des matches de l'équipe nationale. Pour les rencontres disputées au stade Roi Baudouin, l'Union belge fait appel aux stewards des clubs. Il convient néanmoins que ces stewards aient au préalable suivi la formation spécifique sur la connaissance pratique du stade.

Plusieurs critiques ont été formulées quant à la formation dispensée aux stewards. Certains l'estiment tout d'abord trop théorique, en dépit de la présence du même nombre d'heures de pratique. Nous retrouvons ici la fameuse dichotomie, observable à maintes reprises en sciences humaines, qui veut que l'on magnifie l'apprentissage pratique (le seul jugé vraiment utile) au détriment des approches théorisantes jugées inapplicables ou en décalage avec la réalité. Nous ne nous attardons cependant pas sur ce point. Certains volets de la formation sont également décriés : certains aspects considérés comme étant fondamentaux sont méconnus (la connaissance du stade) quand d'autres, jugés moins pertinents, font l'objet d'excessifs développements. Le fait d'avoir suivi une formation ne s'accompagne enfin pas nécessairement de la maîtrise de la matière : les formations données par la Croix-Rouge, malgré leur utilité, ne semblent ainsi pas complètement assimilées.

*« La formation de steward, c'est quand même fort théorique ».*

*« Pour moi, ça s'apprend sur le terrain avant tout ».*

*« La Croix-Rouge et les pompiers, c'est intéressant, mais la théorie... ».*

*« Le plus important, c'est la connaissance du stade. (...) Il y en a qui ne savent même pas où c'est l'entrée huit par exemple ».*

*« Connaître son stade, c'est déjà pas mal. Mais il y en a qui ne le savent pas ».*

*« Pour moi, les derniers recyclages qu'on a eus, ça ne sert à rien. C'était sur les drogues et sur l'alcool. On ne va pas demander à un steward de reconnaître quel type de drogue le gars a pris. Les effets sont toujours un peu les mêmes : la personne est excitée et il faut essayer de la contrôler ».*

*« De la rigolade aussi, c'est le travail du Centre pour l'Egalité des Chances. On forme les stewards au racisme... Est-ce que c'est vraiment de ça dont ils ont le plus besoin ? ».*

*« Ce qu'on voit au niveau des premiers secours aussi, ça ne sert pas vraiment. On doit plutôt veiller à libérer l'accès pour la Croix-Rouge. Personnellement, je ne me sens pas capable d'aller faire du bouche-à-bouche à quelqu'un, même après onze formations comme ça. Le job du steward, c'est faire évacuer les lieux ».*

*« Je ne suis pas sûre d'être prête à faire du bouche-à-bouche ! (...) En fait, on attend que les secours arrivent. (...) Mais on sait qui il faut appeler et ça, je crois que tout le monde ne le sait pas ».*

*« On m'a appris à faire du bouche-à-bouche mais personnellement, je ne saurais pas ».*

Certaines rares propositions, parfois empreintes d'une certaine naïveté, ont enfin été émises pour les formations à venir.

*« Ca serait bien d'avoir un peu plus de cours de psychologie. Ne jamais dire ceci, ne jamais dire cela. Ca m'aiderait. Comment communiquer ».*

*« Ce qui serait utile, c'est de suivre des cours de néerlandais. Si j'ai un supporter néerlandophone, je ne sais pas lui répondre. C'est embêtant. On pourrait avoir des cours. Les bases. Ca serait bien ».*

*« J'aimerais bien réapprendre, même si on l'a déjà vu, comment on fait marcher un extincteur. C'est comme quand on apprend à conduire, il faut pratiquer sinon on oublie ».*

*« La formation des responsables sécurité des clubs ? Pour l'instant, c'est de la rigolade. On a juste trois jours. L'Union belge n'impose rien ! En trois jours, qu'est-ce qu'on voit ? La loi foot... Mais pour constater des défauts d'infrastructure, qu'est-ce qu'on y connaît ? On n'apprend même pas à faire une analyse de risques ! ».*

## **8. Relations entre hooligans et supporters ultras**

Dans les clubs où un supportérisme de type ultra a vu le jour, il est intéressant d'examiner les relations entre les ultras et les supporters considérés hooligans. Des rapports parfois tumultueux ont jusqu'ici pu être observés. Conflit de générations entre des jeunes supporters qui jouent sur la visibilité et la scénarisation de leur soutien et de plus anciens jouant davantage la carte de la discrétion en tribunes pour mieux se révéler hors du stade, l'opposition entre ultras et hooligans ne suit pas un long fleuve tranquille. Historiquement, ce sont les mouvements hooligans qui se trouvaient les premiers dans les travées des stades où allaient les rejoindre quelques années plus tard les premières associations de supporters ultras. Depuis, les deux tendances ont suivi un chemin inverse : les hooligans voient leurs effectifs se réduire pendant que les groupes ultras grossissent chaque année. La tentation est donc grande pour les ultras de s'arroger le leadership de la tribune au sein de laquelle les deux groupes cohabitent. Les problèmes qui apparaissent interviennent dans ce contexte. De manière générale, les hooligans désirent que les groupes ultras ne leur manquent pas de respect. Si ce dernier est présent, les choses se passent bien. Les hooligans traitent le plus souvent les ultras avec un peu de condescendance. On peut observer la même attitude dans le chef des spotters policiers.

*« Ca a déjà pété avec les Ultras, ils font comme si le Hell-Side n'était plus rien ».*

*« Aujourd'hui, les rapports avec les ultras sont pacifiés. (...) Ils sont plus respectueux, ont mûri aussi. Mais avec les plus jeunes, il y a parfois des baffes qui se perdent ».*

*« Les Ultras, on trouve que c'est super ce qu'ils font, ils mettent l'ambiance, ils chantent des chansons ringardes mais ce sont des gamins. (...) Ils n'assument pas. (...) Ils discutent un peu sur nous en disant qu'on n'est plus rien. (...) Ca m'énerve quand ils ne nous respectent pas ».*

*« Les rapports avec les Ultras sont bons mais il ne faudrait pas beaucoup pour que ça éclate. (...) Il ne faut pas marcher sur nos plates-bandes. (...) Il y a un moment où ils ne peuvent pas faire abstraction de nos requêtes. En gros, les maîtres de la tribune, malgré ce que beaucoup de gens pensent, ça n'est pas les Ultras, c'est nous. Aucun Ultra n'osera faire une remarque à un Wallon's ».*

*« Moi, les Ultras, quelque part ils m'énervent, mais j'apprécie aussi les spectacles qu'ils font. Parfois, on ne voit pas le match à cause de leurs drapeaux mais je mets ça sur le compte de la jeunesse ».*

*« M'occuper des banderoles et tout ça ? Non, puisqu'ils aiment bien ça (les ultras), qu'ils le fassent. Quand j'étais plus jeune, peut-être. Mais ça ne me dit rien ».*

*« Tout le monde a sa place dans le stade. Il y a déjà eu des tensions entre les groupes mais ce n'est pas spécifique au foot, dès qu'il y a différents groupes, avec différentes mentalités, il y a des tensions ».*

Cette attitude commune des hooligans et des spotters à l'égard des supporters ultras vient par ailleurs quelque peu étayer notre hypothèse formulée supra : celle d'une alliance entre les deux premiers. Il est donc logique que face à cela les ultras cherchent également de leur côté à construire des alliances. Nous avons pour cela mis en avant les « observateurs neutres ». Il se pourrait toutefois que les ultras cherchent à ratisser plus large pour asseoir leur position et appuyer leurs revendications, allant de ce fait là où les différents enjeux potentiels sont susceptibles de les mener. Nous avons ainsi déjà mentionné que les ultras, malgré leurs accrochages ponctuels avec les hooligans, demandent parfois l'aide de ces derniers (besoin de protection en cas de danger essentiellement). Des liens sont également noués avec des supporters d'autres clubs lorsque l'union est susceptible de faire la force (le mouvement « Tribunes Libres », par exemple). Nous examinerons enfin dans la suite de cette étude la relation entre ces supporters et leur club d'appartenance, essentiellement sous l'angle du rôle à jouer par les premiers au sein des seconds.

## **9. Qu'en est-il des « bons supporters » ?**

Au cours de cette étude, nous nous sommes jusqu'ici principalement penchés sur la problématique des supporters dits à risque. Notre ambition n'étant pas d'étudier de manière exhaustive le public des stades de football, nous avons volontairement quelque peu négligé l'analyse des « bons supporters ».

Leur opinion à l'égard de la violence et de l'insécurité dans et autour des stades de football apparaît cependant cruciale et il n'est pas dans notre intention de la minimiser de quelque façon que ce soit. Si les balises de cette recherche nous ont incité à ne pas approfondir cette question, nous avons toutefois recueilli quelques témoignages relatifs à ces sujets.

Globalement, les supporters classiques manifestent une certaine incompréhension quant aux motivations et aux comportements de ceux qui désirent s'affronter à l'occasion des matches de football. Les raisons sont la plupart du temps jugées futiles et le hooligan est perçu par plusieurs d'entre eux comme un sauvage ou quelqu'un à soigner. Il en va tout spécialement ainsi dans le cas des bagarres préméditées, alors qu'une certaine compréhension se fait jour dans les hypothèses où la frustration d'une défaite peut amener à des conduites inhabituelles. Ce dernier point est d'ailleurs intéressant à observer dans la mesure où des incidents d'après match, consécutifs à une défaite du club par exemple, pourraient survenir, impliquant des supporters jusqu'alors pas du tout intéressés par la violence.

*« J'ai déjà vu des bagarres entre supporters. Je ne cautionne pas mais je peux comprendre. Tu paies ta place, tu attends des résultats. Si tu es déçu, il y a de la tension ».*



*« Ceux qui viennent se battre pour se battre, c'est plus des sauvages ».*

*« Je ne comprends pas qu'on puisse se battre pour du foot, encore moins se donner des rendez-vous pour ça ».*

*« Quand on entend des supporters du Standard et des gars de chez nous qui se rejoignent pour aller se taper dessus sur un parking à Louvain, je ne vois franchement pas l'intérêt. Qu'on insulte l'équipe adverse dans le stade, ok, mais là, on dépasse les bornes ».*

*« Chez nous, ce qui peut arriver, ce sont des petites bagarres parce que, par exemple, on a perdu et untel va faire une critique sur un joueur qui est justement le chouchou du voisin et voilà, ça peut partir. Mais si tout tourne bien, ça va ».*

Il convient en outre de s'interroger pour savoir si les mesures de sécurité mises en œuvre ou les risques, réels ou subjectifs, empêchent les bons supporters de se rendre au stade.

Selon les personnes que nous avons pu interroger, il n'en est rien. S'ils souhaitent une pacification des alentours du stade, la présence policière (avec quelques réserves toutefois) ou la crainte d'incidents ne semblent pas rebuter les fidèles d'aller soutenir leur équipe favorite, même si certaines tribunes connues pour abriter les supporters à risque ou les plus turbulents seront évitées pour cette raison. Contre toute attente, la présence d'hooligans rassure même certains dans la mesure où ils savent que des gens se placeront en première ligne en cas de danger, assurant de ce fait une protection aux personnes qui veulent éviter tout risque. Les supporters classiques estiment toutefois qu'il ne faut pas provoquer les supporters à risque et déplorent un certain manque de sévérité à l'égard de quelques éléments jugés perturbateurs.

*« Je sais qu'il y a parfois de la violence mais ça ne me dissuade pas d'y aller (au match). Je me sens en sécurité. S'il t'arrive quelque chose, il y aura tout de suite deux cents personnes pour t'aider ».*

*« Pour moi, l'insécurité, ça ne m'a jamais freiné d'aller au match. Ce n'est plus dans la culture actuelle. Les gens ne vont plus se battre ».*

*« Ca ne me freine pas d'aller au match même si les mesures de sécurité qui sont prises pour contrer la violence peuvent être désagréables. On peut se dire que devant ça, on resterait bien devant sa télé. (...) On a parfois l'impression qu'on est mis dans des cages et ce n'est pas très amusant. Les policiers se disent qu'on est des animaux qu'il faut contenir pendant une heure et demie. C'est un peu cette idée-là que j'ai. Et c'est encore pire en Champion's League. (...) Ces mesures pourraient inciter à une certaine violence. Les gens sont confinés et il pourrait y avoir des mouvements de colère ».*

*« Les hooligans, ce ne sont pas des gens qu'il faut emmerder ».*

*« Il ne me viendrait pas à l'idée d'aller me mettre à leur place dans le stade (à l'endroit où se retrouvent les supporters à risque), c'est réservé en quelque sorte ».*

*« Je ne déconseille pas aux gens d'aller au stade mais par contre je déconseille peut-être d'aller dans certaines tribunes. Je ne prendrais pas mes enfants dans le kop par*

*exemple. Mais c'est plus parce que les gens sautent partout et qu'ils pourraient être piétinés. Ce n'est pas vraiment par peur qu'il y ait une grosse bagarre ».*

*« Je crois qu'il faudrait être plus sévère à l'égard de ceux qui transgressent les lois. Par exemple, il y a des interdits de stade qui entrent quand même. (...) Il faut empêcher ceux qui ne permettent pas aux gens d'aller au stade tranquillement d'entrer dans les stades ».*

*« J'ai l'impression qu'il y a un manque de sévérité. On en parle beaucoup mais on agit peu ».*

*« Moi, ce que je ne comprends pas, c'est que les fumigènes sont interdits dans les stades et qu'il y en a autant. Je pense qu'il y a beaucoup de laxisme. (...) A mon avis, il y a aussi certains clubs qui lisent différemment le règlement. Si c'est interdit, ça doit être interdit partout. Or, au Standard et à Charleroi, c'est pratiquement à tous les matches ».*

*« Ca serait bien d'en revenir à l'époque où on peut aller au stade en famille ».*

Les supporters interviewés ne semblent pas toujours en mesure d'identifier les supporters à risque. Le plus souvent, leur image du hooligan est stéréotypée : crâne rasé, tatouages et bras musclés. S'ils notent l'importante consommation d'alcool, et dans une moindre mesure de cannabis, dans les tribunes, les personnes rencontrées n'ont pas le sentiment que d'autres substances circulent. La principale cause de violence serait pour eux la consommation abusive de bière, susceptible d'engendrer dans le chef du public des réactions jugées anormales dans tout autre contexte. Par ailleurs, les stewards sont plutôt bien perçus mais les individus rencontrés s'interrogent sur la capacité des stewards à intervenir en cas de besoin. Le peu de pouvoir qui leur est dévolu n'en fait que des professionnels de l'accueil, plus ou moins écoutés des supporters qu'ils sont censés encadrer. Notons enfin que les personnes que nous avons pu interroger se plaignent du coût des déplacements et, tout en reconnaissant son utilité pour les matches à risques, de l'aspect contraignant de la réglementation combi.

Les clubs officiels de supporters prennent quant à eux parfois des mesures à l'encontre des personnes qui se rendraient coupables d'incidents. Cette piste est intéressante à explorer dans la mesure où une forme de contrôle s'exercerait en dehors de toute intervention policière. Une meilleure collaboration des services de police est cependant réclamée afin que les clubs de supporters puissent prendre des sanctions à l'égard des individus qui ne respectent pas la ligne de conduite fixée. Un travail de cette envergure pourrait être entrepris à l'avenir en vue de faire participer l'ensemble des acteurs à une meilleure sécurité lors des matches de football.

*« Un problème parfois, c'est la collaboration avec la police. Quand eux viennent nous demander des infos sur des supporters, on peut leur donner mais quand on leur demande le nom de supporters arrêtés pour les transmettre à leur club de supporters et qu'ils soient sanctionnés comme ça, en ne leur donnant plus de billet, ça ne va plus. Je trouve que c'est dommage. (...) Il faudrait que les clubs de supporters puissent faire leur propre police ».*

*« Chez nous, celui qui commet le moindre délit est automatiquement exclu du club de supporters. Et en même temps, on donne son nom aux autres clubs pour qu'ils ne puisse pas se réinscrire ailleurs ».*

Signalons enfin que nous n'avons interrogé que des personnes allant effectivement déjà assister à des matches. Il se peut donc que des individus qui ne fréquentent actuellement pas les stades de football les délaissent en raisons de craintes, fondées ou non, en termes de sécurité. Une enquête portant sur ce sujet pourrait être menée mais dépasse le cadre de la présente étude.

## C. Problématiques transversales

### 10. Le problème de la consommation de substances psychotropes

*« On ne va pas dire que c'est la Jupiler Ligue et aller boire un Sprite, hein ».*

Comme le résume un des professionnels que nous avons pu interviewer « *supporter de football = alcool* ». Le problème de la consommation d'alcool semble bel et bien être le problème majeur actuel. Plus répandue que toute autre consommation, l'ingurgitation de quantités astronomiques d'alcool (de bière, le plus souvent) par bon nombre de supporters est le lot de toutes les rencontres de football. Par son aspect désinhibant, il semble indéniable que la prise d'alcool joue un rôle manifeste dans la survenue d'incidents. Il est toutefois malaisé de déterminer la part jouée par la boisson dans la production de ces comportements. « La consommation élevée de bière constitue un élément inhérent à la culture dite populaire du football. Chez beaucoup de supporters, cela représente une véritable norme comportementale qui est directement liée au spectacle footballistique et qui apparaît comme une source de valorisation importante. En effet, la masculinité se pose comme une valeur cruciale chez nombre de supporters et la consommation d'alcool en grande quantité comme indicateur de virilité. De par ses effets comportementaux : abaissement des inhibitions et des fonctions de contrôle auxquelles est liée la libération des pulsions agressives (ces éléments facilitant le passage à l'acte), l'alcool intervient comme un facteur potentiellement générateur d'insécurité dans la situation d'une rencontre de football. (...) En ce qui concerne les siders, nous observons plutôt une baisse des inhibitions liées à la peur du combat. La plupart des siders consomment une quantité d'alcool dite adéquate, c'est à dire une quantité suffisante pour supprimer les craintes ou les retenues de l'individu face à la rixe mais insuffisante pour lui faire perdre ses capacités et son habileté de combattant »<sup>118</sup>.

*« Quand je vais au match, je ne regarde jamais. A la limite, j'ai pris un abonnement pour avoir accès à la buvette. (...) Ce n'est pas du grand football non plus. On serait à Barcelone, je ne dis pas mais en Belgique, le foot n'est pas très intéressant ».*

*« On ne va pas non plus pour se saouler, hein. On boit un verre mais on n'est pas des alcooliques ».*

*« Avec l'alcool, on est plus agressif. On en prend et on ne réfléchit pas ».*

*« Avec l'alcool, on est toujours un peu plus chaud. (...) Un match de foot sans boire une bière, ça ne va pas ».*

---

<sup>118</sup> COMERON M., Sécurité et violence dans les stades de football, *Revue de Droit Pénal et de Criminologie*, 1992, n°9-10, pp.833-834.

*« Dans le car, on boit, au stade, on boit. On est chaud, du coup, s'il y a quelque chose, on ne se pose pas beaucoup de questions. C'est instinctif ».*

*« Je suis prêt à la moindre étincelle. (...) Il y a des choses que je ne saurais pas laisser faire. (...) Il ne me faut pas grand-chose pour plonger. En plus, j'aime bien boire un verre quand j'y vais. Ceci n'arrange rien. Mais même sans la bière. Avant j'avais besoin d'un verre pour me lancer mais après c'était une recherche ».*

*« L'alcool joue un rôle important dans le déclenchement des bagarres. (...) Pour se donner du courage. Beaucoup plus franc dans les décisions. On réfléchit moins ».*

« Dans les stades et aux alentours, la vente de boissons alcoolisées devrait être interdite. En pratique toutefois, cette interdiction ne semble que très difficilement réalisable puisque les clubs ou les propriétaires du stade ne veulent pas renoncer à cette importante source de revenus et qu'il est d'autre part difficile, pour des raisons juridiques, d'interdire aux propriétaires des cafés des alentours de servir des boissons alcoolisées. L'interdiction de la vente de boissons alcoolisées pratiquée au Rheinstadion de Fortuna Düsseldorf et dans les environs a eu pour conséquence une diminution des délits constatés par la police de l'ordre de 70% »<sup>119</sup>. Partant de cela, nous avons demandé aux participants à cette étude si une interdiction de l'alcool aurait selon eux un effet bénéfique quant à l'apparition d'incidents. Si la majorité des personnes interrogées estime, comme nous venons de le voir, que l'alcool joue un rôle important, les répondants pensent toutefois qu'une interdiction ne résoudrait rien. Notons également que des enjeux économiques importants existent à ce sujet.

*« Si on interdit la bière, les gens boiraient quand même. Ils amèneraient leurs bacs. Ou alors ils prendraient d'autres alcools. Ca serait pire ».*

*« Interdire l'alcool, ça ne changerait rien. Les gens iront ailleurs ou prendront de l'alcool de chez eux. Mais on ne parle pas assez du Bob dans les stades ».*

*« Interdire l'alcool dans son stade, c'est ridicule. Quand tu es dans ton stade, tu ne vas rien faire, tu te tiens à carreau. Mais quand tu es en déplacement... ».*

Sans chercher à remettre ici en cause leur pertinence, force est de constater que les déplacements « combi » renforcent encore cette surconsommation d'alcool. Les supporters boivent en effet dans le car pendant le trajet qui les conduit au match. Un professionnel rencontré avançait ainsi que l'idée des fans est que *« puisqu'on doit arriver ensemble, on va boire ensemble »*. Les chauffeurs de cars ne renâclent par ailleurs pas à servir l'alcool en grandes quantités puisque cela représente là encore une source importante de bénéfice financier. Ce phénomène touche par ailleurs l'ensemble des supporters, qu'ils soient ou non considérés à risque. Selon les premiers, les risques sont toutefois importants lorsque les seconds sont imbibés d'alcool. Chacun deviendrait alors un hooligan en puissance...

*« J'ai fait des déplacements en car avec des supporters normaux. Avec l'alcool, c'est incroyable. En déplacement, ils sortent du car, ils sont pires que des sauvages parce que eux ne respecteront même pas les règles. (...) Tout le monde peut devenir hooligan ».*

---

<sup>119</sup> ZIMMERMANN M., La violence dans les stades de football : le cas de l'Allemagne fédérale, *Revue de Droit Pénal et de Criminologie*, 1987, 5, p.460.

*« S'ils veulent arrêter les incidents, qu'ils interdisent déjà l'alcool dans les cars. Interdiction complète. Ils vont retirer déjà 30% des problèmes. Les groupes de hooligans sont moins dangereux que ces supporters-là ».*

*« Je ne comprends pas, on a fait une loi football et on autorise toujours les gens à picoler dans le car. (...) Au moment où le gars sort du car, il n'est plus dans son élément, il ne se maîtrise plus. Il suffit d'une étincelle ».*

*« Dans les supporters normaux, avec l'alcool, si on se fait attaquer, on se défendrait à un bon groupe. (...) Beaucoup de supporters normaux peuvent devenir hooligans avec l'alcool ».*

*« C'est clair, en déplacement, il y a plus de risques. Les déplacements, ce sont des beuveries ».*

*« Il y a plus de chance de se retrouver dans les incidents après deux heures dans le car à boire de la bière ».*

Parmi les différentes substances consommables, le problème de l'alcool semble donc être le plus généralisé.

D'autres produits stupéfiants ne sont toutefois pas en reste. Le cannabis serait ainsi le second produit le plus consommé dans les tribunes. Bon nombre de policiers ont par ailleurs cessé de verbaliser cette infraction. Au sein même des supporters, il semble que la méconnaissance de la législation soit de mise : selon les policiers rencontrés, la majorité des supporters fumeurs de cannabis est ainsi persuadée que la substance est libéralisée. Une campagne de sensibilisation dans les stades (brochures, rappels brefs de l'interdiction par les mégaphones du stade...) ne semble a priori pas superflue.

*« Des joints, dans le groupe, on en fume. Mais vous allez à la sortie d'une école, les jeunes fument des joints. Maintenant, c'est partout ».*

*« Tout ce qui est jeune, tu les vois avec des pétards, à seize ou dix-sept ans ».*

*« La drogue, c'est une question de mode. Avant, c'était la cigarette. Aujourd'hui, c'est le joint. (...) Dans le groupe, on n'a pas les moyens de se payer de l'héroïne ou de la coke ».*

*« Le cannabis, ça fait partie de l'ambiance. Parfois, dans le car, il fait tout bleu. On ouvre la trappe et voilà ».*

Enfin, pour ce qui concerne les drogues parfois qualifiées de « dures » (héroïne, cocaïne, etc.), la situation semble relativement inquiétante. Si les professionnels interrogés accréditent l'idée selon laquelle une partie des supporters est consommatrice (comment pourrait-il en être autrement si l'on regarde le phénomène au niveau sociétal ?), rien ne permettrait selon eux d'affirmer que les stades sont le théâtre d'une surconsommation particulière de drogues dures. Le problème existant dans une société dont le stade n'est qu'une réplique en miniature, il ne serait pas illogique de retrouver des toxicomanes dans les gradins des stades de football mais il serait difficile d'avoir une vue précise de la situation, notamment en raison de la multiplication des produits consommés (combinaison avec de l'alcool, etc.).

A interroger les supporters, la situation semble en revanche beaucoup plus claire et également nettement plus alarmante. D'après les personnes que nous avons pu rencontrer, la cocaïne est particulièrement en vogue dans les noyaux durs. De très nombreux témoignages vont dans ce sens.

*« La cocaïne, je pense qu'il n'y a aucun groupe de hooligans où ça ne circule pas. Mais c'est un phénomène de société. Les joints, n'en parlons pas ».*

*« La drogue, chez nous, je pense que c'est énorme. (...) Avant, il y avait vraiment beaucoup de toxicomanes mais maintenant, c'est à 95% des preneurs occasionnels ».*

*« La drogue, ce n'est pas un grand secret. C'est comme dans tous les milieux. Il y en a sûrement qui ont besoin d'en prendre pour se donner de la force. C'est dans l'air du temps aussi. Aujourd'hui, tu en vois partout. C'est plus facile d'en avoir que de trouver de la bonne herbe ».*

*« La cocaïne, c'est surtout les soirs de match mais il y en a aussi qui prennent toute la semaine ».*

*« Fumer, oui, c'est répandu mais il y en a beaucoup plus qui prennent de la cocaïne que de fumer des joints ».*

*« Il y a l'adrénaline, se faire peur, montrer qu'on est les meilleurs, défendre son territoire. Et puis l'alcool, la drogue, qui fait beaucoup plus de ravages qu'avant ».*

*« Chez nous, il y a des drogues qui circulent. Je ne saurais pas mettre un chiffre mais j'ai l'impression que ça augmente tout le temps. Soit les gens se cachent moins, soit je les repère plus vite mais j'ai l'impression que c'est de plus en plus. (...) Les gens prennent ça dans les toilettes. (...) C'est plus répandu chez les Flamands. Ils sont plus ouverts par rapport aux drogues. Avant, c'était la période ecstasy. Beaucoup de monde prenait des ecstasys. Mais aujourd'hui, je pense qu'on est plus dans la génération cocaïne ».*

*« On a commencé avec des drogues douces dans les années 1990 à peu près dans tous les groupes. (...) Puis, ça a été la cocaïne. (...) Maintenant, quand on prend un car et que je vois que sur les vingt-cinq gars qui sont là, il y en a vingt qui prennent de la drogue, je me demande ce que je fous là ».*

Seuls les supporters à risque du Standard nient la présence de drogues dans leurs rangs. Selon eux, le groupe dans sa majorité est « anti-drogue ».

*« Chez nous, la plupart sont anti-drogues. Si ça arrive, on va les remettre en place ».*

*« Dans le groupe, on est vraiment anti-drogue. Si on prend un jour un petit jeune comme ça, il va s'en prendre une ».*

Les alliances développées avec des clubs de supporters étrangers, souvent néerlandais, ont en revanche pour effet un phénomène de consommation plus important dans et aux alentours du stade. La consommation des Néerlandais ne doit toutefois pas nécessairement entraîner un

surplus de consommation de la part des supporters locaux. Il semble cependant difficile de chiffrer avec précision l'influence de la consommation des personnes néerlandaises. La seule vision que l'autre consomme peut en effet mener à une perception banalisée de l'usage de produits stupéfiants. L'idée selon laquelle des supporters des Pays-Bas approvisionneraient le groupe dans son ensemble n'est en revanche pas retenue.

*« Ceux de Den Bosch, ce sont des gravos. Ils prennent de la coco et après, ils se croient tout permis ».*

*« Ceux de Den Bosch, le problème, c'est qu'ils abusent beaucoup de drogues. Donc, ils sont incontrôlables. (...) Ils prennent de tout, un peu comme les Limbourgeois chez nous ».*

*« En Hollande, tout le monde en prend (de la cocaïne). Donc, on m'en a forcément déjà proposé ».*

*« Les Hollandais, c'est quand même plus du vandalisme que du hooliganisme. Enormément de drogues aussi. Mais ce n'est pas pour ça qu'on en consomme plus de notre côté ».*

Sous l'emprise de cocaïne, l'agressivité des supporters serait plus forte, sans qu'il soit cependant permis de l'évaluer. La sensation de peur serait également diminuée après avoir consommé. Rares ont en revanche été les témoignages indiquant une chute de l'agressivité consécutive à la prise de cette substance.

*« La cocaïne, ça permet aux gens de ne plus avoir peur, de ne plus voir le danger ».*

*« Une grosse partie des supporters prend des substances. Il y a du dopage dans le hooliganisme si on peut dire. Donc ces gens-là ont moins peur que ceux qui ne boivent que de la bière. (...) C'est principalement de la cocaïne ».*

*« Quand on prend de la cocaïne, on ne sait plus trop où on est ».*

*« Avec la drogue, les gens sont plus excités, c'est sûr. Pour certains, ça donne du courage aussi ».*

*« Pour moi, on ne prend pas de la drogue pour se donner du courage. C'est un très mauvais calcul. Vous avez l'impression que vous contrôlez mieux mais vous êtes vraiment diminué. (...) Moi, si je sais que je vais avoir un rendez-vous, je vais moins boire et prendre aussi en moindre grande quantité. Par contre, si on sait qu'ils ne vont pas venir, on fait la fête et tout est même plus axé sur la drogue. (...) Vous avez l'impression d'être à Ibiza ».*

*« Dans le hooliganisme, il y a de la drogue. Mais tous les hooligans ne sont pas drogués. Il ne faut pas dire qu'un hooligan est nécessairement drogué et alcoolique. Tout le monde a essayé la drogue, j'ai essayé, mais pas au football. Parce que pour le hooliganisme, ça va me stopper. La drogue, c'est pour s'amuser, pas pour aller se battre ».*

*« Sans drogue, on est beaucoup plus lucide. Je sais mieux ce que je veux, ce que je fais de mon corps. L'abus de coke fait qu'on n'est plus vraiment dans son enveloppe corporelle. Ça fait aussi qu'on est moins bon dans le contact avec l'autre ».*

*« Des fois, on est tellement arrangés qu'on n'est même plus dans des états pour y aller ».*

*« Moi, je pense que la drogue, ça endort. Tandis que celui qui boit sa bière, il est plus speed, à la limite un peu plus chaud. Les drogues, je pense que ça fait l'effet contraire ».*

La consommation de cocaïne remplit également au sein du groupe une fonction sociale. Le psychotrope permettrait ainsi de mieux s'amuser et de partager des émotions avec la bande de copains.

*« La drogue, c'est de l'après match. C'est une mise en forme de la soirée ».*

*« Sur cent personnes, la moitié au moins prend. Moi, au foot, je prends, oui. Le foot, c'est plus que le hooliganisme. On va boire de l'alcool, prendre de la cocaïne, on est en groupe. On s'amuse. (...) On se retrouve, on consomme des drogues, on rigole. On se lâche, on déstresse de la semaine. On n'est pas avec nos femmes ou nos enfants. Quand je vais au foot, ma femme sait qu'elle ne doit plus compter sur moi ».*

*« La seule drogue au foot, c'est le joint et la coke. (...) Je ne crois pas qu'on prend de la drogue pour se désinhiber. C'est plutôt le fait de prendre un truc entre copains, je ne crois pas que c'est pour se donner de la force. (...) C'est comme en boîte, les gens ne prennent pas de la drogue pour danser. Ils prennent de la drogue pour être bien et après peut-être qu'ils dansent. Le jour où ils n'en ont pas, ils viennent quand même et ils dansent quand même ».*

*« C'est sûrement renforcé par le phénomène de groupe. C'est toujours mieux de prendre à cinq ou six que de prendre tout seul dans son coin ».*

*« Je consommait, oui. J'ai commencé parce que je fréquentais des boîtes techno. J'ai pris d'abord un ou deux ecstasy, puis je suis passé à autre chose. Mais je n'ai jamais fumé. C'était supérieur directement. Je sais que j'en ai pris. Je sais ce que ça m'a procuré en bien et en mal. Je sais ce que j'ai dû utiliser comme sous pour ça. Au moment où j'ai décidé d'arrêter, voilà, j'ai arrêté. Il y en a qui ont plus besoin d'une aide mais voilà. (...) Ce n'était pas pour me donner du courage, c'est comme la cigarette, ça devient une habitude. Moi, c'était même souvent après les matches, donc. Encore une fois, c'est une habitude. On prend ça entre copains et puis voilà. Au lieu de boire trois chopes, on sniffe trois raies et puis basta. C'est ça, quoi ».*

*« La coke, c'est social. C'est devenu un mode de vie. (...) Vous prenez pour une sortie en boîte de nuit avec des potes. Aujourd'hui, plus personne ne s'étonne si quelqu'un sort son pax de coke et fait deux ou trois lattes ».*

Nous n'avons enfin reçu aucun témoignage attestant l'existence d'un phénomène de deal dans les stades, où des vendeurs trouveraient dans l'anomie de l'ambiance du samedi soir une



bonne opportunité de réaliser des profits ou de constituer une clientèle. La prudence reste toutefois de mise.

*« La drogue est arrivée tard quand même. Il y en a qui prennent des pilules ou de la coke pour se sentir plus forts. (...) C'est un phénomène de société, c'est tout. En tout cas, les hooligans n'aiment pas les dealers ».*

*« Il n'y a pas vraiment de dealer. Tout le monde s'approvisionne un peu de son côté ».*

## 11. La construction d'alliances, ou la géopolitique du hooliganisme

Nous touchons ici à un vieux rêve de hooligan et de l'homme en général : créer des réseaux, être connu. La multiplication des alliances est ainsi une caractéristique de ces dernières années. Des hooligans de différents clubs se rencontrent, en vacances ou sur Internet, sympathisent et se déplacent chez l'un ou chez l'autre à l'occasion de matches de compétition domestique. Nous renvoyons le lecteur à ce qui a été dit à propos de chaque club dans le chapitre consacré au tour d'horizon des différents clubs du pays. Nous récapitulons néanmoins ici les informations à notre disposition concernant les principaux clubs belges.

CLUBS BELGES	LIENS INTERNATIONAUX AVERES ou FORTS	LIENS INTERNATIONAUX SUPPOSES ou FAIBLES	SYMPATHIES AU NIVEAU NATIONAL
Anderlecht	Ajax Amsterdam	Paris Saint-Germain Borussia Mönchengl. FC Metz	Charleroi Brussels KV Mechelen
Club Brugge	Lille OSC West Ham	ADO Den Haag Milwall	GBA
Standard de Liège	FC Den Bosch Olympique Marseille	Bayer Leverkusen	(Antwerp)
Antwerp	(Feyenoord)	Bayer Leverkusen	GBA
Germinal Beerschot Antwerpen (GBA)	FC Groningen Allemania Aachen		Club Brugge Antwerp
Charleroi	PSV Eindhoven Münster	Saint-Etienne	Anderlecht
KV Mechelen	Roda Kerkrade		Anderlecht
Racing Mechelen	Dordrecht	Milwall	Genk
KRC Genk	Fortuna Sittard		Lierse
KAA Gent	Ajax Amsterdam	Tottenham Hotspurs	Zulte Waregem
Brussels	FC Metz	Hearts of M.	Anderlecht
K.St-Truidense VV	MVV Maastricht		Club Brugge GBA
Lierse	Vitesse Arnhem		Antwerp
Lokeren	NAC Breda		Anderlecht
Beveren	Rosendaal		

( ) Alliances fortes dans le passé mais aujourd'hui terminées

Le principal point qu'il importe de souligner ici concerne le manque d'uniformité entre les législations des différents Etats membres de l'Union européenne<sup>120</sup>. Freinés et refroidis par la loi football en Belgique, des supporters attirés par le spectacle du football étranger et désireux de laisser libre cours à leur agressivité physique n'hésiteraient plus à franchir les frontières pour rechercher la confrontation dans un climat de relative impunité. Le phénomène semble toutefois encore limité et rien ne permet pour l'heure de dramatiser à outrance ce qui ne doit pas l'être. Mais il convient d'être particulièrement attentif à cet aspect par ailleurs largement pris en considération par les spotters.

*« Quand on va à l'étranger, c'est plus facile. C'est pour ça qu'on le fait d'ailleurs. On a déjà fait des chouettes trucs ».*

*« Il y a des connections avec certains clubs mais ce n'est pas vraiment des aides. (...) Comme ça devenait dur en Belgique, on allait en Hollande ou en Allemagne. Là-bas, on pouvait faire ce qu'on voulait, c'était extraordinaire. On y allait aussi pour se faire connaître ».*

*« Les coupes d'Europe, c'est toujours bien. Nouveaux adversaires, des lois pas toujours top. On va aller en Italie, les policiers n'ont qu'une envie, c'est qu'on reprenne le train. Et puis, le groupe se reforme dans les grandes occasions ».*

*« Sans nous vanter, je crois que partout où on va, on nous voit comme le village d'Astérix. (...) A l'étranger, ils sont dépassés. Ce qu'ils voient en Belgique, ça les dépasse. Ils n'ont jamais vécu des bagarres aussi intenses. (...) Chaque fois qu'on a été à Den Bosch ou à Leverkusen, quand il y a eu des affrontements, les petits Liégeois étaient en bonne position ».*

*« L'envie reste. Je suis toujours intéressé par ce qui se passe. Il faut être très clair. Que ce soit au niveau de mon groupe ou au niveau international ».*

*« Dans le groupe, il y a des gens qui connaissent des gars un peu partout. (...) A Paris, à l'Ajax... (...) A Amsterdam, c'est quand même très difficile. Partir à vingt ou trente et arriver dans un autre groupe... A Amsterdam, ils sont quatre cents, hein. Vous arrivez, il y a un peu un froid. Il n'y a pas une personne qui commande les quatre cents. Donc vous arrivez, c'est un peu tendu. Bon, vous êtes les bienvenus, hein, on vous paie à boire, on rigole, mais tout ne tient qu'à un fil. Et puis les problèmes avec la police aussi ».*

Les alliances peuvent par conséquent se défaire rapidement en cas de dérapage d'un des partenaires. Les récents incidents (mars 2005) entre supporters anversoïis et hooligans du club néerlandais de Feyenoord lors du match de deuxième division Antwerp/KV Mechelen ont mis en lumière la relative faiblesse d'alliances que l'on croyait solides. Si, en principe, les bagarres entre clubs amis sont à exclure, il convient néanmoins de rester extrêmement prudent à l'heure de faire des prévisions et de tirer des enseignements. Quelques témoignages, ne contredisant toutefois pas la réalité mais parfois l'intensité des liens établis, nous ont montré

---

<sup>120</sup> Voyez spécialement sur la nécessité de concevoir une approche intégrée à long terme : ADANG O.M.J., VALK G., Voetbalvandalisme vergt Europese aanpak, 1999, [www.omjadang.homestead.com/bibliography.html](http://www.omjadang.homestead.com/bibliography.html); CONSEIL DE L'EUROPE, *Le hooliganisme dans le football*, Commission de la culture et de l'éducation, Document 8553, 30 septembre 1999..

que la vérité du jour n'est pas nécessairement celle du lendemain et que la carte des affinités peut être redessinée pour des raisons parfois futiles et inexplicables.

*« Si on a une alliance ou un passé de bagarre commune, on ne peut pas après se battre l'un contre l'autre. Ca a créé des liens ».*

*« Les alliances, ça tient parfois à peu de chose. Regardez ce qui s'est passé entre Antwerp et Feyenoord. Je me souviens aussi d'une histoire. Les gars de Malines avaient une alliance avec Aachen mais c'est fini parce que Aachen jouait la finale de la coupe à Berlin et deux ou trois gars de Malines ont été. Il y a un connard d'Allemand qui a mis des baffes à un de Malines et c'était fini. Il suffit qu'un connard mette une claque à un type ».*

La question des alliances est également valable dans les deux sens. Il arrive que des supporters belges se rendent à l'étranger mais il se peut également que des supporters étrangers convergent vers la Belgique pour assouvir des pulsions réprimées sur leur sol. Il en sera ainsi, par exemple, lors de visites de supporters interdits de stade dans leur pays. Ces derniers, cherchant en outre à prouver leur force et leur courage, seront alors davantage enclins à créer des incidents, même si la réalité de ces incidents demeure très marginale. Notons que ces comportements représentent également un risque pour les nationaux, celui de se faire attraper à cause de débordements de hooligans en visite. Toutefois, comme nous le rappelle une personne interviewée, *« pour plusieurs raisons, le hooliganisme belge est encore moins attrayant que le football belge ! »*. Au rang de ces raisons figure à n'en point douter l'existence de la loi football. La diffusion de son modèle à l'étranger constitue sans doute une piste de réponse à la problématique traitée ici.

*« Quand ceux du PSV viennent, c'est pour boire un verre, faire la fête et aussi en espérant une bagarre. Ils ont la même mentalité que nous. (...) La première chose qu'ils nous demandent quand ils viennent, c'est 'est-ce qu'il y a une chance qu'il y ait quelque chose ?' ».*

*« Avant, une personne qui allait en Hollande avait l'esprit plus libéré qu'ici mais maintenant, les policiers de Charleroi sont en contact avec ceux d'Eindhoven, il paraît. Donc, ce n'est plus possible comme avant ».*

Notons enfin que les échanges entre supporters d'un club à l'autre deviennent parfois au fil du temps de réels liens d'amitié qui dépassent la seule opportunité de participer plus librement à des affrontements.

*« Les alliances, ça se fait souvent par Internet. Après, il y a souvent une amitié qui s'installe. Mais ils viennent aussi pour des bêtes matches, sans enjeu ou sans risque réel de bagarre. Donc, ils ne viennent pas que pour la bagarre. Ca devient une histoire d'amitié. C'est autre chose que le football ».*

*« Quand on a une alliance avec un club hollandais, ce n'est pas toujours pour se battre, sinon ils ne viendraient jamais pour le Cercle de Bruges. Le sportif, ils n'en ont rien à foutre mais le plaisir d'être ensemble. (...) Mais s'il y a une opportunité de contact, on y va évidemment ».*

*« Pour Marseille, c'est vraiment pour l'ambiance. Le seul endroit où on va pour les deux, c'est PSG-Marseille. Là, c'est vrai, on va pour les deux. (...) Sinon, c'est plutôt foot et vacances. S'il se passe quelque chose, je serai peut-être présent mais en retrait. Non, franchement... Moi, je n'ai jamais rien fait là-bas ».*

Signalons enfin que des alliances utilitaires temporaires peuvent voir le jour au gré des tirages au sort des matches européens. Tous les spotters seront ainsi attentifs aux rencontres d'Anderlecht, club systématiquement présent sur la scène européenne, et aux éventuelles unions d'un soir qui pourraient en découler. Prenons un exemple et imaginons – cas de figure par ailleurs réel – que le club bruxellois hérite d'une confrontation contre un club français de la région Nord Pas de Calais : Lille ou Lens. La possibilité existera alors d'une collaboration, éphémère ou durable, entre les noyaux durs, par exemple, lillois et brugeois contre les supporters à risques anderlechtois. De la même manière, si Bruges va jouer à Rome, contre le club de l'AS Rome, les Flandriens pourraient recevoir le soutien momentané de tifosi laziale (du club ennemi de la Lazio Rome, le grand rival de la Roma) tout heureux de trouver comparses et complices pour jouer un tour pendable à leurs meilleurs ennemis. La géopolitique du hooliganisme est de ce fait en constante mutation, ce qui contribue à la fois à son épineuse gestion et à son fascinant attrait.

Les alliances de circonstance entre clubs belges, à l'occasion des matches de l'équipe nationale essentiellement, semblent en revanche difficilement réalisables. Des bagarres ont déjà éclaté à ces occasions et toute véritable union nationale apparaît pour l'heure impossible. Des rendez-vous préparatoires avant les matches des Diables Rouges existent bel et bien parfois mais un accord ne peut jamais être trouvé. Les intérêts des uns et des autres et les rancœurs de longue date conduisent inexorablement à des impasses ou des situations de blocage. Ces rencontres internationales peuvent donc au contraire aboutir à des oppositions entre groupes belges. Le Standard est souvent perçu à ce titre comme le vilain petit canard ; la haine qu'il suscite dans l'ensemble des autres groupes de supporters contribuerait notamment à rendre l'union impossible.

*« En Belgique, il n'y a pas tellement d'alliances entre clubs comme il y a en Angleterre. Là, ils sont tous là ensemble s'il y a une bagarre. S'ils jouent contre l'Allemagne, qu'ils soient de Liverpool, Manchester ou Chelsea, ils vont se battre contre les Allemands. En Belgique, non. Il n'y aura jamais moyen. C'est dommage parce qu'on pourrait faire quelque chose de bien. Ça n'ira jamais. En Hollande, c'est pareil qu'ici ».*

*« On est un des seuls pays à ne pas savoir s'unir pour l'équipe nationale ».*

*« Les matches de l'équipe nationale, c'est propice à certaines réunions, à certaines vengeances. (...) C'est un peu Dallas. On est des copains et puis plus la fois après. On se croit un peu à l'Antiquité à Rome. Ce sont un peu des complots ».*

*« Logiquement, quand c'est l'équipe nationale, on ne devrait pas se mettre sur la tronche entre nous. Logiquement... ».*

*« Quand il y a Hollande – Belgique, il y a plein d'alliances entre supporters. Donc, ça devient plus une histoire de clubs que de pays. Pour ceux qui sont là pour la bagarre en tout cas. Ça dépend des priorités, si on est plutôt supporter ou plutôt bagarreur ».*

*« Une union pour les matches de l'équipe nationale, ça ne marche jamais. Les gens sont trop bêtes. Par exemple, avant Belgique-Turquie, il y a eu un rendez-vous pour voir quoi. Et qu'est-ce qui s'est passé ? Ceux du Standard et d'Anderlecht se sont mis sur la gueule. Alors qu'il y avait moyen de faire quelque chose. A Genk, il y avait des Turcs partout. Enfin... ».*

*« Quand il y a des matches de l'équipe nationale, il y a des coalitions. Mais encore la dernière fois, ça s'est très mal passé ».*

*« Pour l'équipe nationale, normalement, ce sont les groupes qui se respectent le plus qui se mettent ensemble. (...) Le problème dans ces trucs-là, c'est qu'on ne connaît pas tout le monde. On ne sait pas toujours qui est avec qui ».*

*« Si on enlève le Standard, il y a moyen de faire un bon groupe. Anderlecht, Bruges, Anvers, oui. Mais si on fait ça, ça va encore jaser de leur côté. On veut bien essayer mais ça ne marche jamais. (...) Les autres pays, ils se mettent en masse mais nous, non. Mais la Belgique est un pays bizarre, hein ».*

*« On se réunit souvent pour l'équipe nationale belge. Chaque club vient à deux ou trois et on réfléchit à une stratégie commune mais ça ne marche pratiquement jamais. (...) On n'est pas ici pour faire leur procès mais le problème, c'est le Standard. Tout le monde les déteste ».*

*« Ceux du Standard, ce sont des enfoirés. Tu ne sais rien faire avec ces gens-là. Dernièrement, on a eu une petite réunion à Hasselt. On avait rendez-vous chaque fois avec des petits groupes de chaque club. Ça s'est très bien passé avec tout le monde jusqu'à ce que ceux du Standard arrivent. Et là, c'est parti en couille. Ils ne savent pas se tenir ».*

Notons également qu'au niveau national il est parfois difficile de cerner une logique sur le plan des affinités qui se font ou se défont au gré des saisons. Ainsi, les supporters violents de l'Antwerp ont de bons contacts avec leurs voisins du GBA, tandis qu'ils exècrent ceux de Bruges, eux-mêmes pourtant liés à l'occasion avec les hooligans du GBA... Autre exemple, les noyaux durs du Brussels et d'Anderlecht ont des liens étroits entre eux, ce qui n'empêche pas les premiers de haïr cordialement les Wallon's Boys de Charleroi tandis que ces derniers ne sont pas du tout sujets à la même haine de la part des supporters d'Anderlecht. Comme nous l'avons précisé, la géopolitique du hooliganisme est évolutive et il est bien difficile de déterminer si le principe qui prévaut est celui selon lequel les amis de mes amis sont mes amis ou si l'on constate plutôt que les ennemis de mes amis sont mes ennemis. Signalons encore que les amis de mes ennemis peuvent quand même être mes amis ! Bref, les alliances qui se créent suivent rarement une logique précise et les unions demeurent le plus souvent cantonnées à la bilatéralité, fut-elle temporaire.

Autre point qu'il convient d'aborder ici, les récents matches de la Coupe du Monde 2006 étaient en outre de merveilleuses occasions de rencontrer le gratin mondial du hooliganisme. Les Belges n'étant toutefois pas qualifiés pour l'événement, les personnes interrogées nous ont affirmé être moins intéressées à l'idée d'un déplacement outre-Rhin. Plusieurs individus nous ont toutefois confirmé s'être rendus en Allemagne. La curiosité guidait souvent cette démarche, notamment pour ce qui concerne les matches joués par les Anglais ou pour le tant redouté Allemagne/Pologne du premier tour.

*« Moi, je vais à Dortmund mercredi voir Allemagne/Pologne. (...) Honnêtement, j'espère qu'il y aura quelque chose. Mais à mon avis, ça va plutôt péter le jour avant ou le jour après. (...) S'il se passe quelque chose, je vais regarder. (...) J'espère aussi aller voir l'Angleterre à Cologne. (...) Il y a une part de curiosité malsaine là-dedans ».*

*« Point de vue hooliganisme, je n'ai jamais vu mieux que les Anglais. C'est une armée, ce sont des fous furieux. Ils ont des plans de la ville, une organisation. Certains se battent pendant que d'autres se reposent. Ils font des tournantes, ils ne s'arrêtent pas. Un prend une tête de travers, il se relève et il continue ».*

*« Les Anglais, ils sont vraiment impressionnants. Moi, je souviens, ils étaient carbonisés à la bière, torse nu, ils prennent dans la gueule, ils se relèvent, reprennent leur bière. Puis c'est un autre. On se dit wouaw ! Puis les charges, c'est incroyable. (...) Mais bon, ils savent frapper, on sait frapper. L'adrénaline est là. On gagne, on perd, voilà ».*

*« Si tu te fais arrêter à la Coupe du Monde, tu n'as aucune raison d'être là. (...) Ils annoncent des contrôles aux frontières. (...) Par des petits chemins, c'est sûr que tu peux toujours passer. (...) Mais je n'ai pas envie de me faire arrêter là ».*

### *Des problèmes communautaires chez les hooligans ?*

Nous venons d'aborder la question, les noyaux durs semblent éprouver de grandes difficultés à s'allier dans l'optique d'une improbable union nationale. Les clubs wallons étant déjà très minoritaires parmi les clubs de l'élite, les noyaux durs francophones se comptent sur les doigts d'une main. Parmi ceux-ci, le Hell-Side fait souvent figure d'ennemi national. La difficulté à réaliser une entente de circonstance lors des matches des Diables Rouges trouve là une explication aisée. Les Wallon's Boys de leur côté sont, comme nous l'avons vu, proches des membres du noyau dur du PSV Eindhoven. Leur solidarité lors d'un récent Pays-Bas/Belgique face aux supporters à risque belges semble, selon certains, les avoir condamnés dans l'esprit de bon nombre de clubs du Royaume, essentiellement flamands. Nous avons dans cette recherche tenté de comprendre si les problèmes communautaires n'avaient pas également gagné le champ footballistique.

Nous ne dissertons cependant pas ici sur la présence massive de drapeaux arborant le Lion des Flandres dans les travées de tout stade mettant en présence sur la pelouse au moins un club du nord du pays.

Lors de nos entretiens, l'hypothèse de malaises linguistiques a été confirmée du côté francophone, essentiellement dans le chef des supporters liégeois.

*« Moi, ça me semble clair, la rivalité entre Wallons et Flamands, ça joue ».*

*« Plus on monte vers le nord du pays, plus les policiers sont agiles de la matraque ».*

*« Le Hell-Side, c'est à 99% de vrais supporters du Standard. (...) On s'identifie au club, à nos couleurs. Ça peut entraîner des provocations. Et puis, il y a le fait qu'en Belgique, on est deux grandes communautés. Ça joue aussi. Ça nous pousse ».*

*« Les tensions communautaires jouent très fort, de plus en plus. On est moins bien reçu en Flandre. Je me suis déjà fait traiter de sale wallon à Anvers par des flics ».*

*« La politique, ça rajoute à la haine ».*

*« Droite/gauche, Wallons/Flamands, tout ça, ça crée de la haine ».*

Certains Flamands semblent par ailleurs partager la même vision des choses.

*« Si vous interrogez les stewards ici, ils vont dire qu'il y a des problèmes quand on va à Charleroi ou au Standard. Des problèmes avec des policiers. Alors, est-ce qu'on peut parler de problèmes communautaires ? On peut dire que oui ».*

Il nous a par ailleurs également été parfois rapporté la différence de conception du travail entre policiers néerlandophones et francophones. Selon certains, il y aurait des polices « plus laxistes » et d'autres « plus répressives ». Ceci correspondrait grosso modo à la répartition linguistique. Il nous a dans ce cadre été décrit que *« tous les policiers n'ont pas la même optique. Certains vont verbaliser plus vite que d'autres. Par exemple, en Flandre, on pousse plus vite dans les cars à la fin du match : ça cause parfois des incidents. C'est la même chose dans l'attitude. Vous avez en face de vous des Robocop. Nous, on essaie d'être plus accueillants »*. Dans le même ordre d'idées, une autre personne interviewée nous confiait que selon lui, *« les Wallons sont plus tolérants. Chez nous, on fait une différence entre la loi et l'application de la loi, on est plus pour le dialogue. En Flandre, on est plus pour la matraque »*. Une troisième personne, plus prudente, préférerait ne pas trop s'avancer : *« Je peux m'imaginer qu'il y a des différences. Je crois qu'on a déjà constaté ça... »*. Toutefois, il convient de ne pas tirer de conclusions hâtives, cette manière de voir n'ayant pas été confirmée uniformément et étant essentiellement le fait de professionnels de la région liégeoise. Il est par ailleurs intéressant de constater que l'hypothèse d'un cavalier seul des supporters à risque du Standard rejoint quelque peu celle d'une police locale liégeoise quelque peu marginale : les remarques valables pour les supporters le seraient donc également pour les policiers.

Cette divergence d'optique a pu également être observée dans la manière dont la mission générale du fan coaching est perçue. Lors d'un récent séminaire organisé pour les spotters à Malines et où des représentants du fan coaching avaient, pour la première fois, été invités, certains policiers du nord du pays semblaient sceptiques quant à l'utilité du travail accompli par les travailleurs sociaux et semblaient méconnaître la déontologie professionnelle de ces derniers. A cette occasion, certaines activités du fan coaching (principalement les activités de sport-aventure organisées à l'étranger par l'équipe liégeoise) avaient étonnamment été comparées par certains participants policiers flamands *« à celles de l'agence de voyage Thomas Cook »*, méconnaissant ainsi quelque peu la volonté des travailleurs sociaux d'exploiter positivement les attentes et la recherche d'adrénaline des membres des noyaux durs. La sortie de la salle avait alors été l'occasion pour quelques policiers francophones d'échanger leurs points de vue sur la divergence qui les oppose aux policiers du nord du pays. Ces différences de vue, si elles ne sont pas généralisables et s'il convient de rester prudent à l'heure de dresser des conclusions, n'en semblent pas moins réelles.

Ces points nous offrent une excellente transition avec la section suivante, consacrée à la question de la politisation des tribunes.

## 12. Le stade comme tribune politique ?

A Madrid, où les Ultras-Sur se présentent comme héritiers du franquisme, à Rome, où les supporters laziale<sup>121</sup> font régulièrement l'actualité pour leurs dérives extrémistes, ou à Paris, où une frange importante du public situé en tribune Boulogne a des accointances marquées avec les mouvements néo-nazis, les problèmes d'invasion politique fascisante dans le stade sont fréquemment montrés du doigt. D'autres clubs sont également victimes d'une montée en puissance d'un supportérisme porteur d'idéologies politiques réprouvées par la bien-pensante société actuelle. L'actualité footballistique devient en outre de plus en plus souvent envahie par l'annonce d'une nouvelle manifestation raciste ou xénophobe à l'encontre de joueurs de couleur du club adverse<sup>122</sup>. Qu'en est-il en Belgique et quelle portée attribuer à ces gestes dont l'imbécillité n'a d'égale que la méchanceté ?

Déjà en 1987, le criminologue Zimmermann, dans une analyse toujours d'actualité traitant des comportements négatifs à l'égard de certains groupes sociaux (homosexuels, juifs, immigrés...), évoquait la question : « La présence de cette tendance dans le milieu des supporters doit être considérée comme le reflet des tendances générales dans notre société. Ainsi, lorsqu'on parle de xénophobie de la part des supporters, il s'agit là de la reproduction de slogans agissant sur ces derniers à partir de leur entourage quotidien et repris par eux sans aucune analyse critique. Nous en avons eu la preuve à Dortmund, où les supporters criaient à haute voix des slogans xénophobes, alors que les deux joueurs étrangers du club, Keser (un Turc) et Raducanu (un Roumain), étaient manifestement les vedettes préférées des spectateurs »<sup>123</sup>. Dans le même ordre d'idées, Christian Bromberger souligne qu'il convient d'insister « surtout sur la portée relative de ces affiliations, slogans ou gestes politiques dans le contexte d'un match de football, (...). On aurait tort de prendre au pied de la lettre et au ras de leurs significations, emblèmes et quolibets outranciers, xénophobes ou révolutionnaires, que brandissent ou scandent les supporters. Pour prendre la juste mesure de ces insultes choquantes, de ces slogans jusqu'au boutistes, il faut tenir compte de deux propriétés essentielles du spectacle du match de football. D'une part, la partisanerie est, dans ce type de confrontation, la condition nécessaire de la plénitude de l'émotion. Quoi de plus insipide qu'une rencontre sans enjeu, où l'on ne se sent pas soi-même acteur, où l'on ne passe pas du 'ils' au 'nous' ? D'autre part, contrairement à d'autres formes de représentation (un film, une pièce de théâtre, par exemple), l'histoire d'un match de football se construit devant le public qui peut peser, par sa participation, sur le déroulement et le dénouement de l'affrontement. (...) Dans un tel contexte, tout stigmatisme qui peut choquer ou contrarier l'adversaire est mis à profit et l'on aurait tort de surcharger de sens ces débordements verbaux et gestuels qui participent de la nature oppositive du spectacle. (...) Entendons-nous bien. Le registre de ces imprécations est lourd de sens et témoigne des peurs, des haines qui travaillent le corps social et trouvent ici, dans le débridement des émotions, un écho amplifié. Mais ces exemples illustrent aussi, par leur labilité, la logique de la partisanerie qui consiste à faire usage de tout stigmatisme disponible pour disqualifier l'adversaire, quitte à inverser le sens de la stigmatisation pour les besoins de la disqualification. Autrement dit, il serait tout aussi fâcheux de décréter l'arbitraire du langage du supportérisme que de lui conférer une excessive plénitude –

---

<sup>121</sup> Supporters du club de la Lazio Roma.

<sup>122</sup> Citons simplement pour ces derniers mois les injures et cris de singe, largement relayés par les médias, prononcés à l'encontre du joueur camerounais de Barcelone Samuel Eto'o (match à Saragosse le 25 février 2006) ; les mêmes comportements vis-à-vis de joueurs noirs constatés à Bastia et à Rome ces derniers mois, etc.

<sup>123</sup> ZIMMERMANN M., La violence dans les stades de football : le cas de l'Allemagne fédérale, *Revue de Droit Pénal et de Criminologie*, 1987, 5, p.454.



politique ou autre »<sup>124</sup>. Il faudrait donc se garder d'en conclure, à la première occasion d'expression d'allure raciste ou xénophobe, à la manifestation d'une idéologie déviante ancrée profondément dans l'esprit de ces intermittents hurleurs de haine. Dans une logique d'étiquetage, il importe selon nous d'éviter de tomber hâtivement dans le piège de la catégorisation. L'aspect débridé du football peut amener certains à proférer des paroles non réellement pensées. Le contexte du match de football pourrait dans ce cadre servir à exprimer le fond raciste plus présent chez certains. Le danger d'une verbalisation de ces comportements serait dès lors de créer et cristalliser le phénomène en le nommant (« Vous nous traitez de racistes, on va se comporter comme des racistes »).

Les supporters les plus fervents ont comme objectif de casser le moral de l'adversaire. Derrière cette volonté se cache le désir de voir triompher ses couleurs. En effet, « une équipe nationale est bien plus qu'une sélection de onze joueurs, elle est la représentation symbolique d'une nation opposée à une autre nation durant quatre-vingt-dix minutes. Et chacune des deux se doit de représenter les qualités dans lesquelles sa population se reconnaît »<sup>125</sup>. Pour cela, l'utilisation de stéréotypes disqualifiant l'adversaire est fréquente. Au sein de la compétition belge, les Wallons seront donc traités de chômeurs ou de pédophiles quand les Flamands se verront affublés du titre péjoratif de « boeren » (paysans, fermiers). L'on retombe ici sur l'image du match de football comme moment où la ville se rassemble et se donne en spectacle<sup>126</sup>. Les travaux du géographe John Bale<sup>127</sup> montrent ainsi que le stade focalise plus que tout autre édifice un sentiment de patriotisme local, laissant de ce fait éclater les problèmes d'identité et de représentation idéale des communautés. Le football serait ainsi « le sport qui incarne le mieux le sens de la représentativité des unités territoriales, permettant de laisser libre cours aux entités locales, régionales ou nationales »<sup>128</sup>. Les supporters trouvent dès lors « dans les gradins du stade qui demeure un des rares espaces où nos sociétés tolèrent le débridement de la parole, une tribune privilégiée pour proclamer crûment des valeurs dont l'expression est socialement proscrite dans le quotidien »<sup>129</sup>.

La variété des idéologies défendues est toutefois importante : racisme, promotion ou défense d'une identité régionale ou locale, contestation gauchiste...

C'est ainsi qu'en Belgique, les discours sont parfois très différents d'un club de supporters à l'autre. Au Standard, les supporters sont, malgré quelques voix discordantes, réputés pour leurs sympathies gauchistes. Les portraits à l'effigie de Che Guevara foisonnent et avec eux tout l'arsenal du jeune contestataire : drapeaux jamaïcain, basque ou palestinien, slogans universalistes, etc.

*« Dans notre tribune, si quelqu'un commence à faire le raciste, on va lui faire la remarque. Maintenant, s'il continue, il assumera ».*

---

<sup>124</sup> BROMBERGER C., La passion partisane chez les Ultra, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, p.38.

<sup>125</sup> LANFRANCHI P., Football, cosmopolitisme et nationalisme, in *Le football, Pouvoirs*, n°101, Seuil, avril 2002, p.20.

<sup>126</sup> BROMBERGER C., *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1995.

<sup>127</sup> Voyez LANFRANCHI P., Point de vue, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, p.13.

<sup>128</sup> MARIVOET S., Le public des stades de football, in COMERON M. (sous la dir.), *La prévention de la violence dans les stades de football en Europe*, Commission Européenne, DG Justice et Affaires Intérieures, Programme Hippocrates, 2002, p.22.

<sup>129</sup> BROMBERGER C., La passion partisane chez les Ultra, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, p.37.

*« Ce qui m'étonne, c'est l'impact politique que ça prend. Quand je vois des portraits de Che Guevara ou des drapeaux palestiniens, ça me gonfle. Je n'aime quand on me dit d'aller supporter mon club de gauchistes. Tu as une étiquette après ».*

A l'opposé, les supporters du Brussels, membres du BCM 47, véhiculent, nous l'avons évoqué, une idéologie diamétralement opposée (culture skinhead, tendances néo-nazies, etc.). Il arrive également que l'orientation d'un mouvement soit la cause d'une scission d'un groupe de supporters. Nous avons ainsi mentionné le départ du Wolf-Side d'une partie de supporters dérangés par la « gauchisation » du groupe.

Les supporters affichant leurs affinités d'extrême droite avec le plus de clarté sont toutefois, parmi les groupes rencontrés, ceux appartenant aux Wallon's Boys de Charleroi. De telles tendances sont également observables au GBA et au Club de Bruges. Le discours ne tolère aucune ambiguïté et certains propos feraient frémir les plus ardents défenseurs de la liberté d'expression. Quelques échantillons sont là pour en attester. Les personnes de couleur ne sont donc pas les bienvenues dans la partie de tribune qu'ils occupent, et encore moins dans le groupe. Des affrontements ont déjà eu lieu avec des bandes d'immigrés au sang chaud. Les entretiens nous ont également appris à penser les liens entre les milieux nationaliste et hooligan. Certaines valeurs communes y sont préconisées : la virilité, la haine de l'autre, etc. Il serait intéressant de se pencher à l'avenir sur les connexions qui peuvent exister entre ces deux univers. De manière générale, il nous a été affirmé que ce type d'idéologie était particulièrement répandue au sein du monde hooligan, même si la situation est inégale d'un club à l'autre. Certains témoignages recueillis auprès d'autres supporters que ceux de Charleroi confirment par ailleurs cette hypothèse.

*« En Belgique, tout le monde sait quels sont les groupes à droite et quels sont les rares groupes à gauche ».*

*« Le groupe à Charleroi est clairement raciste ».*

*« A Charleroi, on a souvent eu une réputation d'extrême droite, ce qui est pour moi faux en grande partie. Ce qu'il y a, c'est qu'on a voulu constituer un groupe. On s'est donné une certaine ligne de conduite et on ne voulait pas attirer la racaille de Charleroi. La racaille, on peut le dire, ce sont les Arabes qui traînent à Charleroi. Donc, peu de personnes de souche étrangère sont venues dans le groupe mais il y en a eu une ou deux. Ce n'est pas pour ça qu'on est extrémiste ou facho. Il y a en a eu qui étaient dans des manifestations d'extrême droite. Moi, je ne cautionne pas ça mais chacun fait ce qu'il veut. On est en démocratie, chacun vit sa vie comme il l'entend ».*

*« Dans le groupe, il y en avait avec des crânes rasés et tout ça. L'image est venue comme ça et elle restera toujours. Mais encore une fois, on s'était donné comme ligne de conduite de ne pas attirer la racaille de Charleroi, contrairement au Standard où il y a des étrangers, des Palestiniens. Nous, c'est un groupe européenisé ».*

*« (Et si je venais avec un Arabe et un Noir dans votre tribune ?) Maintenant, c'est plus tolérant mais, à une certaine époque, je ne pense pas que ça serait passé. On vous aurait demandé de partir. On est aussi dans une ville où l'insécurité règne et où elle vient beaucoup de ces gens-là, donc on a choisi cette ligne de conduite et on s'y tient ».*

*« Dans le groupe, il n'y a pas d'Arabe et de Noir mais il faut dissocier ça du fascisme et de l'extrémisme ».*

*« Il y a eu quelques bagarres avec des bandes d'immigrés. Mais ça n'a jamais été très loin ».*

*« Comme l'image a été véhiculée qu'on était fasciste, xénophobe, etc., certains le savaient. Mais les médias extrapolent aussi un peu ».*

*« Chez nous, si tu vas demander aux gens 'est-ce que tu es raciste?', pratiquement tout le monde va dire oui, mais on en parle moins, on le montre moins. Parce que forcément, ça devient, pas tabou, mais il y a de plus en plus de répression sur le racisme. L'idée est toujours là. En gros, tout le monde a cette idée. Si tu venais avec un Noir, je ne vais pas dire qu'il se ferait frapper mais tout le monde l'emmerderait, tout le monde le chahuterait ».*

*« Parfois, devant le café, on chante quelques chants racistes mais sans plus ».*

*« Une fois, sur la place, il y a avait pas mal d'étrangers. Les Hollandais étaient fort chauds parce qu'ils avaient bien bu, ils avaient pris beaucoup de coke, alors ils ont commencé à chanter des chants. Bon, tout le monde a suivi, quoi ».*

*« Moi, je suis nationaliste. (...) C'est clair, je suis très à droite. Tout le monde dans le groupe, personne n'est à gauche. (...) Quand on voit comme la ville est devenue, on est un peu dégoûté. Là, il fait beau, on a envie d'aller prendre un verre et qu'est-ce qu'on voit? Seulement des Turcs, des Pakistanais, ils vendent de la drogue, on ne leur dit rien. (...) Les gens deviennent racistes. (...) Ca me dégoûte ».*

*« J'en vois à la télé, des gens qui vont tabasser un Arabe, ça ne me choque pas de trop parce que quand on voit ce qui se passe dans la rue avec des gens qui se font agresser pour des couillonnades. (...) J'ai un ami qui s'est fait agresser par un Arabe. Quand j'en vois qui se font tabasser, ça ne me choque pas. Je pense que s'ils étaient corrects, ça n'arriverait pas. Maintenant, je pense que les groupes skinheads exagèrent peut-être un peu. Il faut quand même fixer une limite. Eux, ils sont encore en 1940, ça a quand même évolué. (...) Si on renvoyait déjà dans leur pays tous ceux qui sont en prison et qui ne sont pas belges, je pense que ça irait déjà beaucoup mieux ».*

*« (Et si des Arabes se proposaient pour entrer dans le groupe?) Non, pour moi, ce n'est pas possible, sinon c'est fini. Pour moi, personnellement, ces gens n'ont le respect de rien. Donc, s'il y a une bagarre et qu'il y a occasion de voler, ils voleront. Puis ils vont venir avec des couteaux, même comme en Argentine à la limite avec un revolver, ça ne m'étonnerait pas. Donc, ils ne seront jamais acceptés ».*

*« Je ne sais pas comment le groupe va réagir si des Arabes viennent se mettre dans la tribune. Ca va dépendre de l'humeur du jour, de la consommation du jour. Mais oui, je pense que si des Arabes viennent se mettre un peu trop près, le groupe va leur faire comprendre qu'ici, ce n'est pas son territoire. Mais il n'y aura pas d'échanges de coups. Le fait d'être archi-surveillé avec des caméras fait que ça va se limiter à des provocations verbales ».*

« (A propos des personnes immigrées dans le Hell-Side) *Pour moi, au Standard, c'est la racaille qui traîne en rue pendant la semaine. Tous les bas-fonds de Liège qui viennent au stade le week-end* ».

« *Les Noirs, les Arabes, moi, je n'ai pas peur de le dire, je ne supporte pas ces gens-là. (...) Ca serait mentir de dire que tout le monde n'est pas un peu raciste. Ce n'est pas le même pays, pas la même religion. Et puis, trois quarts des problèmes, ce sont par ces gens-là et ça, on ne peut pas le nier. (Pour vous le groupe est raciste dans son ensemble ?) A 100%, peut-être pas tout le monde vraiment, peut-être 97% mais le groupe ensemble, c'est raciste, ça c'est certain. Il n'y a pas un match où vous n'entendez pas un chant raciste. C'est 'brûlez, brûlez, juifs, immigrés, basanés', et puis, c'est sous forme de chant et puis c'est tout le monde en chœur* ».

« *Si un pakistanais vient se pointer dans notre café, il sera accueilli avec un beau chant pour lui montrer qu'il n'est vraiment pas le bienvenu, non vraiment pas. Mais on ne va pas le frapper, hein. Ce n'est pas notre but. Et si un petit jeune le fait, on va le remettre en place* ».

« *J'ai deux ou trois connaissances, copains, je ne dirais surtout pas amis, qui sont Noirs, algériens, turcs. Ca m'arrive, ce sont des copains parce qu'ils ont réussi à comprendre le système de notre pays et à accepter. Mais les trois quarts, ils n'acceptent rien, ne respectent rien et ça les tue. Parce que si on faisait le quart du tiers dans leur pays, vous êtes directement envoyé en prison. Et Dieu sait ce que sont les prisons là-bas* ».

« *Il y a déjà eu des affrontements avec des bandes d'immigrés. C'est déjà arrivé, oui. On croise une bande de Noirs ou d'Arabes dans la rue. Ces gens-là ont un petit peu le sang chaud donc nous on va dire 'allez, hé, macaques' et ils répondent directement. Bon, nous on est contents, c'est le but recherché. Alors, là, comme on est en nombre égal, il y a l'affrontement. Je suis assez fier de le dire mais c'est souvent nous qui gagnons. Mais c'est rare, une fois par an, quand il n'y a rien d'autre* ».

« *Tous les groupes en Belgique, sauf le Standard, sont nationalistes. Pourquoi ? Parce qu'ils vont chercher tous les gens de Droixhe, Ahmed et tout ça, c'est tous des bougnouls. (...) Dans la tribune chez nous, ce n'est plus la même chose. Il y a quelques années, on a nettoyé notre tribune. Tous les Noirs, on les a fait changer de tribune. Ils savent qu'il ne faut pas traîner chez nous* ».

« *Si on cherche les autres et qu'on tombe sur vingt Arabes, en général, ça se passe très mal* ».

« *J'ai été beaucoup actif dans le milieu nationaliste. (...) Dans ce milieu-là, il y a toujours des gens qui viennent d'un peu partout. (...) J'ai fait des concerts de skin. (...) J'ai été assez actif dans ce milieu-là, donc forcément je connais des gens d'un peu partout. J'ai mes entrées un peu partout dans le monde du football avec ça. (...) Je crois qu'il y a des liens entre les deux milieux parce que les goûts sont les mêmes. Si tu es actif dans le milieu nationaliste, forcément tes idées sont un peu les mêmes que dans le milieu du hooliganisme. Et l'inverse aussi. Donc les connexions sont faciles. Mais il ne faut pas dire que le milieu nationaliste recrute chez les hooligans. Ca, ce*

*sont des conneries. (...) Vous arrivez à un regroupement nationaliste, vous regardez les têtes et vous vous dites 'ah, lui, je l'ai déjà vu, lui aussi, etc.' Vous lui demandez et vous voyez qu'il vient de Malines par exemple. Ca va comme ça ».*

*« A Anderlecht, on ne fait pas de politique. Sur le groupe, il y a une dizaine de skinheads, de Courtrai je crois, et eux affichent qu'ils sont d'extrême droite. Ce sont leurs idées politiques mais ça n'a rien à voir avec le groupe. Ils n'en parlent pas, même si on le sait, point à la ligne. (...) On a aussi pas mal d'étrangers. (...) Mais on ne fait pas de politique. Ca, c'est plus Beerschot, Charleroi, Bruges, où ils ont aussi beaucoup de skinheads... Mais nous, on ne fait pas ça. Je trouve ça un peu exagéré. (...) Nous, c'est vraiment le hooliganisme, vouloir battre tel club ».*

Les tentatives de récupération par un mouvement politique, quel qu'il soit, sont en revanche rejetées par l'ensemble des clubs. C'est du moins ce que les personnes interrogées ont pu nous affirmer.

*« On a déjà voulu nous noyauter. Un groupuscule qui avait besoin de bras mais ils ont été mal accueillis. Même si on partage leur idée, mais il faut rester maître de son petit territoire ».*

*« On a déjà essayé de nous noyauter. On a dit non ».*

Notons par ailleurs que l'exemple vient également d'en haut et que les discours tenus par certaines élites ou considérées comme telles peuvent avoir un impact sur la représentation et le comportement des supporters, quels qu'ils soient. Se poser la question de l'exemplarité apparaît dans ce contexte comme primordial et l'on aurait sans doute tort de ne pas mesurer toutes les conséquences de déclarations comme celles de l'entraîneur espagnol Luis Aragones, qui avait traité l'attaquant français Thierry Henry de « Noir de merde », ou de manifestations répétées et peu charitables de joueurs de calibre international comme le Serbe Sinisa Mihajlovic ou l'Italien Paolo Di Canio, qui salue chacun de ses nombreux buts par un salut hitlérien.

Il n'en demeure pas moins qu'en dépit de la réalité du racisme et de la xénophobie dans les stades de football, il convient de ne pas dramatiser la situation en exagérant les proportions d'un problème dont une poignée de trublions est à l'origine<sup>130</sup>. Ce problème reste la majeure partie du temps ciblé et propre à quelques individus, même si ces derniers se font parfois plus entendre que les masses silencieuses de supporters respectueux des différences et des appartenances. Les associations qui militent pour l'anti-racisme s'égosillent sans doute pour une noble cause mais gardons à l'esprit les enjeux qui se cachent derrière ce combat. A vouloir démontrer la présence, l'intensité et la dangerosité d'un phénomène certes regrettable, les diverses associations assurent leur survie et se posent en rouage essentiel en affirmant leur utilité.

Si l'on adopte une position tendant à la neutralité, en observant la problématique de manière globale et dépassionnée, faut-il voir dans nos stades l'inquiétante expression d'idées situées

---

<sup>130</sup> Voyez à ce sujet le rapport « *Analyse des observations des matches de football* », réalisé par le Centre pour l'Egalité des Chances et la Lutte contre le Racisme (CECLR) dans le cadre d'une convention avec la cellule football du SPF Intérieur. Ce rapport tente de dresser un très bref tableau de la situation belge, confessant d'ailleurs que « compte tenu du nombre total de supporters, on a constaté relativement peu de comportements racistes flagrants dans la plupart des clubs » (p.11).

aux opposés de l'échiquier politique ou convient-il de se prémunir de toute dramatisation abusive, conduisant à voir le mal là où il n'est question que de tentatives peu élégantes de déstabilisation de l'adversaire ? Il est sans doute malaisé de se prononcer sur la question de façon monolithique ; sans doute nos stades sont-ils fréquentés par des supporters aux idées fascisantes ou alter-mondialistes mais la société elle-même renferme ces idéaux et est traversée par eux. Vouloir laver les stades de toute expression déviante et instaurer à coups d'amendes et de poursuites judiciaires une manifestation policée de croyances politiquement correctes revient selon nous à combattre les symptômes sans chercher à éradiquer les fondements du fléau. Aucune des personnes que nous avons jusqu'ici interrogées n'a confirmé l'existence d'une prise de pouvoir d'un parti quelconque qui aurait de ce fait réussi à manipuler une frange importante des tribunes. Tout au plus certaines relèvent-elles les rares tentatives avortées de quelques leaders d'opinion en quête d'audience. Néanmoins, les exemples étrangers cités en préambule de cette section et les quelques manifestations observables sur le sol belge incitent à la prudence et nous rappellent le danger qui pourrait exister à fermer les yeux sur les évolutions à venir. Une attention constante semble donc être de mise.

### **13. Le rôle des médias dans la production d'activités violentes**

Le sujet est vaste et ses implications tentaculaires mais il importe néanmoins de souligner brièvement le rôle des médias dans le contexte du hooliganisme.

S'il est un fait que les différentes rivalités qui traversent le championnat sont une aubaine pour la presse et la télévision, une attitude responsable est de mise à l'approche des sommets footballistiques. Certains supporters interrogés épinglent ainsi les médias comme élément provocateur ajoutant à une haine déjà naturellement présente. La présence massive de journalistes aux endroits stratégiques, là où la situation pourrait dégénérer, aurait également un impact sur le déclenchement d'incidents, les journalistes créant en quelque sorte l'événement. Cette attitude nous a ainsi été rapportée par plusieurs participants au sujet du match joué à Charleroi lors de l'Euro 2000 entre l'Allemagne et l'Angleterre.

*« Les médias excitent aussi fort le bazar ».*

*« Sur le moment même, on ne réfléchit pas comme maintenant. Il y a le phénomène de groupe, de masse. Il y a l'alcool. Puis on s'excite toute la semaine mentalement. Entre nous aussi. Cinq ou six jours avant tel match, on commence déjà en parler. On en parle à la télé et puis c'est parti. Vous allez acheter le journal, il est mis jour J-7. C'est parti, phase d'enclenchement. Puis voilà. Comme ils savent bien le faire dans les journaux pour exciter les gens ».*

*« J'ai l'impression que les médias entretiennent les tensions qu'il y a entre les supporters. Quand on voit tous les reportages... Pour certaines personnes à nature violente, ça les excite encore plus ».*

*« Avec le nombre de caméras qu'il y avait ce jour-là, c'est évident que ça devait péter. Les gens ont besoin de se montrer ».*

Un appel au calme et à la modération serait par conséquent lors des grandes occasions le bienvenu. Cette remarque, si elle n'est assurément pas neuve, garde cependant toute sa valeur.

## D. Evolutions et perspectives

### 14. La place du public et le rôle actif des clubs

Le football a ses partisans et ses détracteurs. Pour les premiers, il est vecteur d'intégration (pensons à ce qui a été dit et écrit au sujet de la réussite black-blanc-beur lors de la victoire française à la Coupe du Monde en 1998), d'éducation (le sport étant considéré comme une école de la vie), d'insertion ou de socialisation. Pour les seconds, le football est le reflet des méfaits économiques et sociaux : reproduction de l'idéologie libérale où la compétition règne en maître, marchandisation à tout va du sport, expression des nationalismes et du repli sur soi, etc.

Nous l'avons à plusieurs reprises mentionné, le football crée les conditions des effusions et débordements divers dont il est la cause. « Si l'on entre si volontiers dans cette histoire singulière et répétitive tout à la fois, c'est que le match, à l'instar des grands genres, fait éprouver, en quatre-vingt-dix minutes, toute la gamme des émotions que l'on peut ressentir dans le temps long et distendu d'une vie : la souffrance, la haine, l'angoisse, l'admiration, la joie, le sentiment d'injustice... (...) Comme les autres sports, le football exalte le mérite, la performance, la compétition entre égaux ; il donne à voir et à penser l'incertitude et la mobilité des statuts individuels et collectifs que symbolisent les ascensions et le déclin des vedettes, les promotions et les relégations des équipes, les rigoureuses procédures de classement, cette règle d'or des sociétés fondées sur l'évaluation des compétences. (...) Tout autant que la performance individuelle, il valorise – faut-il le souligner ? – le travail d'équipe, la solidarité, la division des tâches, la planification collective, à l'image du monde industriel dont il est historiquement le produit. (...) Alliant la virtuosité individuelle et la solidarité collective, la prise de risques personnels et l'abnégation au profit du groupe, le football s'offre comme le paradigme de l'action efficace »<sup>131</sup>. Ces éléments qui montrent les raisons pour lesquelles le football est si attractif illustrent aussi la réalité qui veut que ce sport soit la combinaison d'une pratique et d'un spectacle. A ce titre, quelle est la place des supporters dans cet univers ?

Les formes de supportérisme évoluent. « Les supporters ont longtemps été bien intégrés au club. Ceux qui le voulaient (...) pouvaient facilement côtoyer les joueurs et les dirigeants. (...) Ils avaient le sentiment d'être membres du club et d'être écoutés. La professionnalisation des clubs, qui intervient entre les années 1960 et 1980 selon les pays, crée une distance grandissante entre joueurs et dirigeants d'une part, et supporters d'autre part. (...) Les supporters se sentent dépossédés de la petite influence qu'ils avaient sur le club. Ils deviennent cantonnés à la seule fonction de soutien au stade »<sup>132</sup>. Nous renvoyons ici notamment aux écrits de Taylor sur l'embourgeoisement du football. Zimmermann a lui aussi pu montrer l'écart grandissant entre supporters et dirigeants, entre les fans et des joueurs devenus mercenaires auxquels ils continuent pourtant de s'identifier. Cette dernière distanciation se retrouve donc également dans l'absence de relations entre les dirigeants et un public à qui il est demandé d'être présent et de prendre des abonnements, oubliant parfois que le football appartient aussi à ces « cochons de payants » que sont les

---

<sup>131</sup> BROMBERGER C., Le football comme drame philosophique, in *La ferveur sportive, Le Nouvel Observateur*, Hors-Série n°60, 2005, pp.22-25.

<sup>132</sup> HOURCADE N., La place des supporters dans le monde du football, in *Le football, Pouvoirs*, n°101, Seuil, avril 2002, p.78.

supporters<sup>133</sup>. « Broussard remarque que ‘le fossé qui s’élargit entre les fans et le reste d’un club accentue toujours le sentiment d’isolement des plus extrémistes. Ainsi, ignorés ou méprisés par les cadres de leur propre club, ils s’en trouvent renforcés dans leur conviction, finissent par se persuader qu’ils sont les seuls à aimer l’équipe, à la défendre dans l’adversité’. Chacun vit à partir d’un objet et d’un lieu commun une existence indépendante en revendiquant le bien fondé, la pertinence, l’intérêt et la primauté de ses actions »<sup>134</sup>. Le hooliganisme a dès lors été interprété par certains spécialistes comme un combat de préservation pour maintenir le football dans son espace social. Par une présence ostensible, un soutien inconditionnel à tous les matches, des chants puissants voire des affrontements physiques avec les homologues d’en face, de jeunes supporters « affirment l’authenticité de leur attachement au club et tentent de se constituer en acteurs en jouant le rôle de douzième homme. (...) Le supportérisme acquiert un sens nouveau : il devient, pour certains, un enjeu à part entière, autonome par rapport à la compétition sportive. (...) Corrélativement, la violence se développe »<sup>135</sup>. Dans ce contexte, quelle place réserve-t-on aux supporters ?

L’interaction est quelque peu paradoxale. Le club a en effet des rapports ambigus avec ses supporters. Aujourd’hui transformés en consommateurs<sup>136</sup>, il n’est pas interdit de penser que ceux-ci sont instrumentalisés par les clubs. Pour ce qui concerne les supporters à risque proprement dits, « d’une part, il est nuisible à la renommée d’un club que des actes de violence soient connus et commis en son nom et sous ses insignes. D’autre part, les supporters (y compris les supporters violents) ont une fonction positive, économique pour leur club. Ils se chargent de faire de la publicité et de le faire connaître dans le public ; ils achètent bon nombre de gadgets sur lesquels les symboles du club sont imprimés ; du reste ce sont des clients fidèles et des soutiens fiables pour leur équipe. (...) Il nous semble indispensable que les clubs s’efforcent davantage d’établir des contacts avec les supporters. Plus les contacts seront intensifs entre les clubs (y compris les joueurs) et les supporters, plus il est vraisemblable que leur besoin d’agir suivra une voie non agressive »<sup>137</sup>.

« Le public est conditionné pour se comporter en supporter fervent. Avant les matches, joueurs et dirigeants l’exhortent à soutenir l’équipe de manière inconditionnelle. Le speaker cherche à créer l’ambiance en sollicitant fréquemment les supporters (...). Cependant, ce public ainsi stimulé, presque fanatisé, doit savoir se fixer des limites et rester fair-play. Tout en incitant à outrance le public à participer, les dirigeants cherchent à contrôler sa participation. (...) C’est surtout à un second niveau qu’apparaît nettement l’ambiguïté des dirigeants. Ils constituent le public en acteur (...), cependant, les supporters ne doivent pas intervenir dans la gestion du club (...). Ils ne sont donc pas des acteurs au sens plein du terme puisque leur point de vue n’est guère pris en considération »<sup>138</sup>. Il s’agit selon nous d’un nœud du problème. Si, pour des raisons commerciales et parfois sportives, par l’émulation provoquée, le club, en tant que vitrine régionale et vecteur promotionnel privilégié, a besoin des supporters les plus chauds, il ne leur donne en compensation que peu d’avantages réels.

---

<sup>133</sup> Selon l’expression de BROUSSARD P., Génération supporter : enquête sur les ultras du football, Paris, Robert Laffont, 1990, citée in BODIN D., HEAS S., ROBENE L., Hooliganisme: de la question de l’anomie sociale et du déterminisme, *Champ pénal*, mars 2004.

<sup>134</sup> BODIN D., HEAS S., ROBENE L., Hooliganisme: de la question de l’anomie sociale et du déterminisme, *Champ pénal*, mars 2004.

<sup>135</sup> HOURCADE N., *Op.cit.*, p.79.

<sup>136</sup> MIGNON P., Quand la loi de l’Audimat arbitre le match !, in La ferveur sportive, *Le Nouvel Observateur*, Hors-Série n°60, 2005, pp.16-17.

<sup>137</sup> ZIMMERMANN M., La violence dans les stades de football : le cas de l’Allemagne fédérale, *Revue de Droit Pénal et de Criminologie*, 1987, 5, pp.458-459.

<sup>138</sup> *Idem*, pp.83-84.



Cette question de l'intégration des supporters à la vie du club pourrait représenter une voie alternative à la violence pour des individus soucieux d'acquérir position sociale dans l'enceinte du stade. Ceci peut venir expliquer pourquoi ces actes de violence dont nous discutons dans ce rapport concernent essentiellement le football. En effet, « une première observation s'impose d'emblée lorsque l'on observe l'organisation, la structuration et les relations entre clubs sportifs et clubs de supporters en basket-ball et en football, le déni de reconnaissance et l'absence de relations devient évidente entre les clubs de football et leurs fans. (...) L'établissement de relations entre les clubs et les ultras, susceptibles de modérer l'apparition des incidents et de modifier le comportement belliqueux de certains supporters, sont en fait bien souvent inexistantes au football d'une part de l'âge des fans et du crédit que les dirigeants leur accordent. (...) Il s'agit davantage d'une navigation à vue qui cherche tout à la fois à préserver 'l'activité commerciale' et à se prémunir d'incidents divers que d'une politique de concertation qui consisterait à considérer les supporters comme d'authentiques interlocuteurs favorables au développement des clubs. (...) Ainsi, s'ils n'ont pas obligatoirement ou directement suscité la mise en place d'une quelconque forme de supportérisme, les clubs ont cependant laissé un vide social qui a permis à ce phénomène de se développer seul et de s'organiser sans concertation, sans aide, sans communication mais également sans repères et sans limites »<sup>139</sup>.

Il convient de souligner ici que les « formes institutionnalisées de supportérisme, en créant des liens stables de sociabilité et d'interdépendance, contribuent à réguler, prévenir, endiguer les manifestations excessives et erratiques de participation, les passages à l'acte »<sup>140</sup>. Si un mouvement semble avoir été amorcé dans bon nombre de clubs avec la création de fédération de supporters et de plate-formes réunissant celles-ci et dirigeants, il ne faudrait pas s'en tenir à cela. Sans exclure les contestataires, en s'efforçant de nouer un dialogue constructif.

Ce faisant, il importe de s'interroger sur l'attitude des supporters, qui se présentent souvent comme les véritables détenteurs de l'esprit du club, dans cette interaction. En effet, la faible place que ces derniers occupent en dépend. « Beaucoup de fans souhaiteraient que le monde du football fonctionne comme une famille moderne et expressive au sein de laquelle ils auraient leur mot à dire »<sup>141</sup>. Cette volonté de disposer de droits ne va pourtant pas sans l'obligation de respecter quelques devoirs. Y sont-ils prêts ? Il est indispensable que dans ce jeu de donnant-donnant les supporters problématiques renoncent aux incidents qu'ils provoquent afin d'acquérir un rang à la table de ceux qui tirent le bateau dans le bon sens. Pour cela, une attitude respectueuse mutuelle semble la condition préalable à l'engagement de toute action. Or, certains ne feraient, selon les personnes interrogées dans cette recherche, pas l'effort de se mobiliser : « le football est une passion, ils ne veulent pas qu'il devienne une contrainte »<sup>142</sup>. Le jeune âge de certains groupes est ici en jeu, traduisant « une volonté d'autonomie d'action et de décision, au sortir de l'adolescence et au passage dans la vie adulte. Cet âge influe sur le désir d'indépendance de groupes qui se sont souvent constitués en dehors de toute aide des clubs de football »<sup>143</sup>. Les incidents dans et aux alentours des stades sont le fait d'individus passionnés par leur sport et leur club, ceux-ci ne sont peut-être pas toujours prêts à s'inscrire dans une démarche pacifiée, à l'opposé des dérives passionnelles

---

<sup>139</sup> BODIN D., HEAS S., ROBENE L., Hooliganisme: de la question de l'anomie sociale et du déterminisme, *Champ pénal*, mars 2004.

<sup>140</sup> BROMBERGER C., Formes et sens de la passion partisane chez les ultras du football, in COMERON M. (sous la dir.), *Quels supporters pour l'an 2000 ?*, Bruxelles, Labor, 1997, p.21.

<sup>141</sup> HOURCADE N., *Op.cit.*, p.85.

<sup>142</sup> *Idem.*

<sup>143</sup> BODIN D., HEAS S., ROBENE L., *idem.*

qui les animent. Notons aussi que les dissensions qui existent parfois entre groupements de supporters eux-mêmes ne facilitent en rien les choses et rendent périlleuse la réalisation de toute union. Par ailleurs, « l'attitude des supporters les plus radicaux (...) est ambivalente sinon contradictoire. Ils veulent être reconnus par les dirigeants mais ils refusent d'être institutionnalisés. Ils souhaitent être des interlocuteurs respectables tout en demeurant rebelles. (...) Ils développent une analyse critique souvent pertinente du milieu du football, mais leurs déviances (spécialement la violence) contribuent à les discréditer. L'intégration au club, et au football en général, des supporters en tant qu'acteurs est donc problématique, parce que les dirigeants y sont réticents et parce que peu de supporters veulent et osent effectuer les efforts nécessaires »<sup>144</sup>.

## 15. Les projets d'implication de la communauté

Nous l'avons vu, la situation actuelle est sans doute moins lisible que celle qui prévalait il y a quelques années. Entre des hooligans qui se manifestent plus rarement et des ultras qui grandissent, se développe également une catégorie d'acteurs qui revendique une place dans le milieu ambiant. Les clubs de supporters officiels souhaitent faire entendre leur voix et développent pour ce faire des actions de fraternisation entre clubs. L'esprit citoyen se réveille. Les initiatives destinées à attirer les plus jeunes ont ceci d'intéressant qu'elles offrent la possibilité de pirater le recrutement des noyaux violents, constituant de ce fait une alternative aux débordements tout en maintenant l'opportunité pour quiconque d'avoir un rôle à jouer au sein de la grande famille des acteurs du monde du foot. Il arrive également que le supportérisme se conjugue à d'autres valeurs ou comportements : actions humanitaires, sensibilisation au civisme, etc.

Nous souhaitons ici évoquer quelques projets qui permettent un investissement de la collectivité dans les efforts déployés en vue de réduire les problèmes associés au football. Sans prétendre à une quelconque exhaustivité, mentionnons en Belgique le programme « Stade Ouvert » de la Fondation Roi Baudouin et à l'étranger quelques initiatives qu'il nous semble utile d'évoquer.

Le Fonds « Stade Ouvert » (FSO) de la Fondation Roi Baudouin<sup>145</sup> a été créé à l'initiative du Secrétariat d'Etat à l'Economie sociale en collaboration avec la Fondation Roi Baudouin. Ce fonds encourage les clubs de football de première et de deuxième division à s'engager sur le plan social. Ceci renvoie ici au chapitre précédent traitant de l'implication des clubs professionnels. Le FSO encourage ces clubs à être actifs en dehors du terrain, pour mettre le pouvoir d'attraction qu'exerce le football au service de la société. L'objectif est défini comme étant celui d'« ouvrir les portes des stades et utiliser les atouts du football comme levier social ». On veut dès lors inciter les clubs à jouer, à côté de leur fonction sportive, un véritable rôle social. Le FSO permet aux clubs qui veulent ainsi réaliser un projet social de faire appel à une instance structurelle pour solliciter une aide financière ou une expertise dans le domaine social.

Après examen des dossiers rentrés, neuf clubs ont été retenus et bénéficient désormais d'un soutien. Ces neuf clubs sont : le KRC Genk, Zulte Waregem, le Sporting de Charleroi, le Germinal Beerschot Antwerpen, le KAA Gent, le Standard de Liège, Oud-Heverlee-Leuven, l'Antwerp et le Lierse.

---

<sup>144</sup> HOURCADE N., *Op.cit.*, pp.85-86.

<sup>145</sup> [www.kbs-frb.be](http://www.kbs-frb.be).

Il est prévu que les clubs puissent utiliser l'argent pour désigner un « Manager Stade Ouvert », chargé de la structuration des actions sociales du club. D'autres clubs consacreront l'argent récolté au développement de l'animation de quartier ou à l'accompagnement de jeunes chômeurs et à l'introduction de ceux-ci sur le marché de l'emploi, etc.

Ces différents projets, dont le programme est consultable sur le site de la Fondation Roi Baudouin, devaient commencer à l'heure de clôturer cette étude, aussi nous est-il difficile d'aller beaucoup plus loin que la simple évocation de leur existence.

Ces projets font par ailleurs écho à ceux, par exemple, de Charlton<sup>146</sup> en Angleterre qui a décidé d'utiliser sa fonction de modèle pour remettre les jeunes en décrochage scolaire sur la bonne voie ou de Twente<sup>147</sup> aux Pays-Bas qui assure une prise en charge d'un quartier à problèmes et tente d'y améliorer la qualité de vie.

Outre Quiévrain, Foot Citoyen<sup>148</sup> est un projet social qui a donc vu le jour en France et où le ballon est prétexte à redonner des valeurs éducatives et pédagogiques aux nombreux licenciés des clubs de football. Selon ses dires, l'association a pour but de redonner des repères de vie sur et hors du terrain à toutes les familles du ballon rond. Partant du constat que le football est malheureusement victime de violences de natures diverses, des professionnels ont souhaité exploiter les ressources d'un sport vécu par beaucoup comme une passion pour transmettre des valeurs aux jeunes afin que ceux-ci s'épanouissent dans un climat de citoyenneté. En France, différents clubs professionnels soutiennent déjà l'association : Saint-Étienne, Sochaux, Troyes, Le Mans et Lens.

Un travail, médiatisé, est réalisé avec des clubs pilotes ; chacun a alors la liberté de s'inspirer de ce qu'il juge utile. Des éducateurs sportifs sont mobilisés et un travail est accompli avec les arbitres, afin de revaloriser leur rôle, que l'on sait trop souvent ingrat. Des grilles d'évaluation sont également disponibles. Sorte d'évaluation comportementale des acteurs, elles permettent de réaliser un travail de proximité et constituent souvent un préalable à un travail en profondeur.

L'objectif in fine est de parvenir à mieux comprendre et à trouver des solutions aux comportements violents et aux incivilités rencontrées sur les terrains de football. Il nous semble pertinent de faire part ici des activités de Foot Citoyen dans la mesure où les bienfaits qui peuvent être mesurés auprès du jeune public peuvent rejaillir dans la vie de tous les jours. Les jeunes passionnés de football, parce qu'ils auront été sensibilisés dans un contexte auquel ils sont réceptifs aux notions de respect, de tolérance et de partage, pourront peut-être reproduire ces acquis lorsqu'ils seront dans un stade, évitant de ce fait les dérives de leurs aînés. En effet, « le football amateur est susceptible de produire des externalités positives. Dans le domaine de l'éducation, il est un vecteur possible d'acquisition des valeurs citoyennes du fait de l'acceptation de règles du jeu collectif qu'il implique. (...) En matière d'intégration sociale, le foot (...) est un moyen d'insertion dans la société (...). De la sorte, il s'inscrit dans un dispositif de prévention de la violence et du racisme dans la mesure où il n'est pas devenu un des traits d'une attitude de retrait, voire de rejet, de la société globale »<sup>149</sup>.

---

<sup>146</sup> [www.cafc.co.uk](http://www.cafc.co.uk).

<sup>147</sup> [www.fctwente.nl](http://www.fctwente.nl).

<sup>148</sup> [www.footcitoyen.org](http://www.footcitoyen.org).

<sup>149</sup> LE NOE O., Le football, enjeu local, in *Le football, Pouvoirs*, n°101, Seuil, avril 2002, p.35.

Mentionnons également les projets faisant des clubs eux-mêmes des acteurs de prévention<sup>150</sup>. Utilisation est dans ce cadre faite de la force symbolique du club à des finalités davantage sociales. C'est ici au club de prendre un rôle citoyen, en investissant dans une politique locale d'insertion au travers d'actions et animations diverses, et au stade, devenu un temps espace de délinquance et d'insécurité, de récupérer toute sa fonction de loisir et de divertissement. Ces dernières années, nous assistons en effet de plus en plus en Europe à la (re)vitalisation de stades qui deviennent indéniablement plurifonctionnels. En 1995 déjà, Pierre Lanfranchi, ne manquait pas de souligner que dans certains cas, le club « étant plus qu'un club, le stade doit être plus qu'un stade, lui aussi »<sup>151</sup>. Les fins commerciales peuvent alors rejoindre dans une certaine mesure les motivations éducationnelles, et ambiance et sécurité converger à nouveau vers une même direction.

## 16. Quand le stade est dans la ville

Avec la marchandisation et la médiatisation croissantes du football, les stades s'avèrent de nos jours régulièrement trop petits pour accueillir l'ensemble des individus qui souhaitent assister à de sinistres ou trépidantes rencontres aux enjeux exacerbés par une société souvent encline à magnifier de pseudo-héros. Lors des tournois internationaux par exemple, les billets se vendent le plus souvent comme des petits pains, ce qui a pour conséquence d'engendrer un nombre important de personnes frustrées, déçues de ne pouvoir vivre au cœur de l'action l'événement tant attendu et tant commenté. Durant ces périodes, on observe également un élan passionnel général pour le football, ce dernier attirant à cette occasion, et plus que de coutume, les femmes ou les personnes habituellement peu soucieuses des résultats sportifs. Ce surcroît temporaire d'intérêt a trouvé ces derniers temps une réponse dans le développement des sites de retransmission publique des matches joués. Les grands événements internationaux ne sont cependant pas les seuls à pouvoir susciter un regain d'intérêt, aussi un haletant suspense de fin de championnat national ou une finale de coupe pourront attirer un public plus large que les traditionnels consommateurs du spectacle football.

La Coupe du Monde organisée en Allemagne en juin et juillet 2006 a ainsi vu fleurir dans les centres-villes les écrans géants de tous types. Ces lieux de rencontre sociale n'ont par ailleurs pas été réservés au seul pays organisateur. Dans de nombreux pays, les supporters des équipes nationales se sont ainsi retrouvés pour soutenir leur pays. En France, des stades ont été ouverts à chaque match des Bleus pour pouvoir accueillir des centaines de patriotes d'un soir. En Corée du Sud, les images télévisées ont offert le spectacle de milliers de citoyens coréens réunis dans les endroits névralgiques des métropoles du pays pour suivre en direct des matches joués pourtant au milieu de la nuit heure locale. Même en Belgique, pourtant une nouvelle fois absente de ce type de grand rendez-vous, certaines villes offraient la possibilité de suivre la finale sur écran géant. A Charleroi, le stade du club était ainsi ouvert et à Liège, un espace était créé sur la Place Saint-Lambert pour permettre aux nombreux ressortissants italiens et français de vivre la finale dans un climat d'euphorie ou de désespoir collectif.

Cette forme de spectacle, si elle part assurément d'une bonne intention et peut certainement être envisagée comme une restauration de la convivialité, nécessite cependant elle aussi une

---

<sup>150</sup> Voyez PAMPANAY S., L'animation sociale dans les quartiers au départ du club de football, in COMERON M. (sous la dir.), *La prévention de la violence dans les stades de football en Europe*, Commission Européenne, DG Justice et Affaires Intérieures, Programme Hippocrates, 2002, pp.134-138 ; Voyez dans le même ouvrage l'article de SMITH S. : Le football en interaction avec la communauté civile, pp.139-143.

<sup>151</sup> LANFRANCHI P., Le sport et les stades à l'aune de l'histoire, in COMERON M. (sous la dir.), *Quels supporters pour l'an 2000 ?*, Bruxelles, Labor, 1997, p.38.

surveillance et une sécurisation. La réunion d'un tel nombre d'individus ne garantit évidemment pas l'absence d'incidents, si minimes soient-ils, et la composante footballistique qui y est ajoutée est susceptible d'apparaître comme potentiellement « problémogène ». C'est ainsi qu'à Liège, pour reprendre cet exemple, nous avons pu assister à des débordements violents entre jeunes issus de l'immigration d'origine africaine française et personnes de la diaspora italienne. Si à l'avenir, ces retransmissions publiques sont amenées à se multiplier, il conviendra de réfléchir plus intensément aux risques éventuels.

L'exemple allemand de la Coupe du Monde offre un modèle intéressant. Nous en détaillons ici les principaux éléments. Les Allemands avaient prévu pour l'occasion des espaces fermés, clôturés par des barrières opaques mais à ciel ouvert. Ces lieux étaient gérés par l'organisateur du tournoi. L'entrée était gratuite et ouverte à tous mais un contrôle strict était organisé aux entrées (plusieurs accès). Dans l'enceinte, les écrans géants étaient surélevés, offrant dès lors à tous une vision optimale. Se trouvaient aussi à l'intérieur des stands de boissons (gobelets en plastique) et de nourriture, ainsi que la boutique officielle de la Coupe du Monde. Avant de rentrer dans l'enceinte du village, les supporters étaient donc fouillés méticuleusement et avaient la possibilité de lire le règlement d'ordre intérieur du lieu, affiché de manière visible à l'entrée et induisant de ce fait chez le spectateur la conscience que des normes existent et qu'il convient de les respecter. A l'intérieur, les lieux se caractérisaient en revanche par l'absence de policiers (mais présence de gardes privés) et par la coexistence des supporters, quel que soit leur pays d'appartenance. Les gardiens à l'entrée veillaient à ne pas dépasser la capacité maximale estimée d'occupation du village et fermaient le cas échéant l'accès à la zone. Notons que lors des observations menées dans ces lieux, nous n'avons relevé aucun incident. L'exemple allemand pourrait dès lors servir de modèle à l'avenir lorsque de tels dispositifs viendraient à être mis en place en Belgique.

La convergence de supporters en grand nombre vers le centre-ville ne doit toutefois pas faire oublier que des problèmes peuvent survenir dans des endroits moins sécurisés (les cafés qui retransmettraient les matches sur télévision grand format, par exemple). Il convient donc de rester très attentifs en la matière et d'étudier l'évolution de ce phénomène.

## **17. Des réponses éducatives à une société en mal d'éducation ?**

Il est parfois utile de rappeler des lieux communs. Dans cette étude, nous nous sommes principalement penchés sur les comportements de type hooligan. Or, les problèmes que connaissent nos stades ne se réduisent aucunement aux seuls débordements de quelques dizaines d'individus. S'ils ont été peu abordés jusqu'ici, il convient de faire état de l'imposante panoplie de comportements antisociaux qui gangrènent la société et, pour ce qui nous concerne, le monde du football.

Nous n'avons ainsi pu développer les malheurs du football amateur où l'on ne compte plus les baffes qui se perdent et les agressions, physiques ou verbales, à l'encontre d'arbitres de plus en plus dégoûtés par une activité qui relève dans ces conditions de l'apostolat. Il serait pourtant urgent de se préoccuper de ces dérives.

Nous n'avons pas non plus mis l'accent sur ces petits gestes du samedi soir qui pourrissent le spectacle : les « urinages » sauvages, les verres de bière jetés partout, les impolitesse, la grossièreté, les insultes, etc. Ces comportements antisociaux peuvent, au même titre que les incidents violents, être jugés intolérables. Mais dans une société où la perte de repères et la banalisation de l'incivisme gagnent chaque jour du terrain, faut-il s'en étonner ? Une

télévision jouant le rôle de miroir et d'incitateur, des parents qui ont démissionné, des enseignants déconsidérés, des représentants de la loi souillés et violentés conduisent tout droit au peu réjouissant modèle que notre société offre à voir. Le combat des utopistes est raillé et les discours appelant à la prise de conscience et à la révolte sont régulièrement victimes de critiques d'une intelligentsia toujours prompte à agiter les épouvantails du retour à l'ordre moral et du conservatisme des valeurs. Il ne semble toutefois pas superflu d'affirmer que le redressement commence par une reconnaissance générale du délitement sociétal, sans quoi nulle action sérieuse n'est envisageable.

Le déni de responsabilité est malvenu et va à l'encontre du message souhaitable visant à responsabiliser les supporters mais plus généralement l'ensemble des citoyens. Devant une société intolérante à la frustration, il semble essentiel de recréer des balises nettes. L'empathie n'induit pas l'inertie, aussi ne pouvons-nous faire autre chose que répéter d'évidentes banalités, à savoir la nécessité d'un changement global des mentalités. Cette étape, sans doute la plus difficile, peut commencer dès à présent même s'il convient de se pencher au préalable sur les moyens d'opérationnaliser un ensemble d'idées trop souvent pieuses et bien-pensantes.

Les pistes de réponses dépassent à n'en point douter le seul cadre du football – nous passons ici sur le rôle de l'école, etc. – mais chacun à son niveau peut contribuer à édifier un modèle plus juste. La répression a également une fonction préventive, mais elle est insuffisante. Des actions éducatives pourraient également être davantage impulsées. Une généralisation des actions de fan coaching ou le développement de programmes d'éducation dans et par le sport, à l'instar de Foot citoyen, peuvent offrir certaines pistes de réponses. Il pourrait aussi être pertinent de réunir l'ensemble des partenaires afin de mettre au point, puis d'appliquer, quelques actions simples et très ciblées. Il ne serait par exemple pas inutile de remettre à chaque supporter venant acheter une place ou un abonnement un texte concis présentant les principales dispositions de la loi football. Les petits rus font les grandes rivières, a-t-on coutume de dire.

## **18. Perspectives de recherche**

Dans ce rapport, nous abordons une multitude de sujets. Passant des motivations des supporters violents à la consommation de produits stupéfiants, de l'opinion des principaux intéressés à l'égard des mesures mises en œuvre pour les contrer à la politisation des tribunes, nous passons en revue une large gamme de problématiques relatives au lien entre football et violence. En une année de recherche, nous avons tenté de récolter un maximum d'informations sur ces sujets et avons essayé de débroussailler ce qui pouvait l'être. Il n'en reste pas moins qu'à l'impossible nul n'est tenu ; dans les délais impartis, il semblait illusoire d'explorer de manière détaillée l'ensemble des dimensions d'un phénomène qui fait intervenir nombre d'acteurs et de disciplines. Maintenant que des balises sont posées, il serait sans doute intéressant d'approfondir quelques points. Ces prolongations thématiques pourraient reprendre les différentes sections de cette étude.

Nous avons travaillé sur toute la Belgique, en nous attardant sur la situation de quelques grands clubs, connus pour les incidents qu'ils rencontrent et qu'ils suscitent. Nous avons de ce fait rencontré des professionnels mais également des supporters, francophones et néerlandophones, et les avons interrogés sur les différents sujets que nous avons à traiter. De nombreuses questions restent néanmoins en suspens et mériteraient une attention prolongée. Nous espérons que cette étude, en même temps qu'elle fournit des réponses aux interrogations légitimes des uns et des autres, suscitera également réflexions et questionnements.

Sans prétendre à une quelconque exhaustivité, nous estimons toutefois qu'il serait pertinent d'effectuer des études plus approfondies – et pour cela de réaliser des recherches ciblées – sur les points suivants.

Tout d'abord, il conviendrait probablement de réaliser une analyse des rapports (voire des passerelles) entre les milieux skinhead et hooligan. Nous avons pu mettre en évidence dans ce rapport la présence au sein de quelques noyaux durs de certains éléments aux idéologies politiques extrémistes. Nous n'avons en revanche que peu voire pas d'informations sur leur éventuel engagement extra-footballistique au sein de groupuscules de ce type. Nous ne connaissons pas non plus l'obédience précise à laquelle ils se rattachent ni si on les retrouve dans des manifestations prêchant ces discours. Il serait également intéressant de savoir dans quelle mesure un univers influence l'autre, spécialement du point de vue de l'intégration dans de tels groupes. Les échanges de coordonnées entre hooligans, décrits par ailleurs dans ces pages, peuvent également se créer à travers ce canal mais, là encore, les contraintes matérielles et les limites de cette recherche n'ont pas permis d'en savoir plus. L'analyse des liens internationaux peut en outre être appréhendée par ce biais.

Sur la question des alliances proprement dite, il y aurait sans doute de nombreux éléments à approfondir. Nous avons évoqué la création, l'entretien et l'aléatoire solidité de ces unions européennes. Nous n'avons toutefois analysé la situation qu'au départ de la Belgique. La réciprocité des liens exigerait pourtant d'appréhender le phénomène à l'étranger. Nous n'avons pas non plus toujours quantifier l'intensité du lien entre les différents groupes : les contacts (et les bonnes relations) n'impliquent-ils que quelques individus de part et d'autre ou doit-on croire à un phénomène plus général ? Comment évaluer l'influence réelle des groupes néerlandais sur la consommation de stupéfiants par les supporters belges ? Les liens sont-ils continus dans le temps ou plus variables selon les saisons ? Comment se déroulent les tractations au niveau belgo-belge et quelle serait l'attitude des groupes de supporters violents en cas de qualification de l'équipe nationale pour les prochains grands tournois internationaux ? A ce titre, le dépôt d'une candidature Benelux pour l'organisation de la Coupe du Monde 2018 devra, en cas de réussite, être accompagné d'une prise de température de la situation chez nos voisins européens, à l'instar de ce qui a pu être réalisé en prévision de l'Euro 2000, conjointement organisé par la Belgique et les Pays-Bas<sup>152</sup>.

Un autre aspect, totalement ignoré au cours de cette étude, concerne l'éventuelle implication de membres des noyaux durs dans la délinquance ordinaire. C'est également à cette occasion que pourrait être envisagée la question, souvent soulevée dans ces pages, de la mesure du déplacement consécutif à la mise en œuvre de politiques de sécurisation des stades.

Enfin, si nous y avons attaché de l'importance, il ne semble pas superflu de prendre en compte l'opinion des masses « silencieuses » qui garnissent nos tribunes et les font vivre. Concernés au premier plan par les dispositifs de sécurité mis en place en raison de quelques uns, ceux que l'on qualifie souvent de « bons » supporters gagneraient à être plus régulièrement sondés. Pour cela, une idée simple, à laquelle nous avons hélas pensé trop tard, consisterait à placer un questionnaire sur le site Internet des clubs de première division. Celui-ci interrogerait les fans sur leurs sentiments quant aux mesures de sécurité, au travail des stewards ou des services de police, ou aux autres supporters considérés « à risques ». Moyen ne nécessitant pas une importante logistique, il serait l'occasion de donner la parole et de

---

<sup>152</sup> KELLENS G., COMERON M., DEMEULENAER S., *Supporters et noyaux durs européens. Une étude préparatoire à l'Euro 2000*, Université de Liège, Programme scientifique du Ministère de l'Intérieur, 1998.

recueillir l'avis de ceux qui doivent le plus souvent subir les mesures que d'autres rendent indispensables.

## VII. Conclusion

Assiste-t-on actuellement en Belgique aux signes avant-coureurs de la mort du hooliganisme ? Les statistiques l'attesteraient et la loi football figurerait parmi les bourreaux. Les nombreux entretiens que nous avons menés au cours de cette recherche tendent à faire croire que la loi football a en tout cas partiellement réussi son pari. En compliquant la tâche des supporters désireux d'en découdre, les mesures mises en œuvre dans le cadre du football sont parvenues à pacifier l'enceinte des stades et leurs alentours directs. A écouter les différents protagonistes, force est en effet de constater que l'on assiste aujourd'hui de moins en moins fréquemment à des scènes de violence physique opposant les hooligans de clubs amenés à se rencontrer pour une simple partie de football, la bagatelle la plus sérieuse du monde, selon la jolie expression de Christian Bromberger.

L'accalmie est-elle toutefois réelle ou est-il préférable de parler de déplacement des problèmes ? La vérité est sans doute à situer entre les deux. La fréquence des affrontements a indéniablement chuté si l'on se réfère à la situation d'il y a dix ou quinze ans mais les formes sont également davantage sophistiquées. A la spontanéité d'antan fait aujourd'hui place la planification. L'organisation de rendez-vous, malgré une certaine part fantasmagique, est monnaie relativement courante. Une meilleure organisation a également entraîné une plus grande radicalisation des affrontements. Les effets pervers de la prévention situationnelle trouvent ici une certaine confirmation.

La paix relative n'est cependant pas attribuable au seul génie des concepteurs de politiques de sécurisation des lieux publics. Les troubles des décennies 1980 et 1990 prennent en effet de l'âge et la stabilisation professionnelle ou familiale semble jouer un rôle important dans la réduction des incidents. Il n'en demeure pas moins que le potentiel est toujours vivant et quelques étincelles suffiraient à remettre le feu aux poudres.

Le déficit de relève a en outre été épinglé à maintes reprises dans ce rapport. La moyenne d'âge des supporters considérés à risque ne s'élève-t-elle pas à vingt-neuf ans ? Parallèlement, les tribunes assistent en Belgique francophone essentiellement à la montée en puissance du supportérisme ultra, avec son cortège de réjouissances visuelles mais également sa traînée de facteurs d'insécurité. L'évolution de la scène ultra et les risques d'évolution vers un modèle hooltra sont dans ce contexte à n'en point douter des éléments majeurs à surveiller dans les prochains mois.

Cette étude a ménagé une place importante aux supporters. Au cours des entretiens, ceux-ci ont pu s'exprimer librement sur leur parcours, leurs motivations ou encore leurs rapports avec les stewards et les services de police, par exemple.

Nous nous sommes dans un premier temps attelés à comprendre le fonctionnement des groupes de supporters hooligans. Plusieurs éléments ont sur ce point été mis en avant : l'intégration dans le groupe, les valeurs qui y sont véhiculées ou les motivations qui poussent ses membres à agir.



De façon générale, une première remarque s'impose. Le hooliganisme réunit un ensemble très hétéroclite d'individus qui se rassemblent pour une même cause. Dans l'immense majorité des cas très bien intégrées dans la société, les personnes que nous avons pu rencontrer présentent toutefois un profil souvent très différent. De professions très diverses, d'âge variable et de situation familiale inégale, les individus interrogés tenaient en revanche très souvent un discours similaire, quel que soit leur club d'appartenance.

Nous retrouvons ainsi globalement les mêmes motivations chez chaque personne. De façon schématique, il nous a semblé que quatre grands motifs expliquaient que l'on retrouve un individu dans le hooliganisme : la recherche d'adrénaline, le plaisir du « jeu », la défense du groupe (incluant le désir de reconnaissance) et le goût pour la violence. D'intensité variable, nous avons retrouvé ces éléments de manière récurrente dans le discours des personnes que nous avons pu interroger. Ces dernières sont conscientes des risques du « métier » et reconnaissent qu'elles participent à un jeu dangereux.

Le jeu se déroule entre initiés, presque entre professionnels. Ceci constitue d'ailleurs une règle de base du hooliganisme. Ses protagonistes ne se battent qu'entre eux et doivent épargner et ignorer les personnes non consentantes. D'autres règles, parfois perçues comme une sorte de code de déontologie, sont connues de tous : l'absence d'armes ou la clémence à l'égard de ceux tombés à terre en sont les deux principales. Leur respect apparaît toutefois comme aléatoire, des transgressions à ce code d'honneur ayant été observées à plusieurs reprises.

Si respect il y a, c'est aussi entre hooligans, au-delà souvent des affrontements d'un soir. Venus pour la même chose, durs mais loyaux, ennemis dans l'action mais cousins dans l'esprit, les hooligans nous ont semblé témoigner du respect pour leurs semblables, en dépit de quelques irréductibles rivalités. Ceci renvoie également à une valeur centrale et fondatrice dans le milieu : la solidarité. Dépassant le seul cadre du football, le groupe nous a régulièrement été décrit comme une famille, une bande d'hommes unis par une même passion, fut-elle socialement dérangeante.

Pour intégrer ces bandes, nous pensons avoir pu détecter quatre grands facteurs. Tout d'abord le soutien au club de football. Dans leur grande majorité, les supporters à risque sont en effet avant tout d'authentiques passionnés de leur équipe. La défense de celle-ci n'est cependant pas suffisante. Une certaine forme d'attrance pour la violence en général est une deuxième condition pour rendre compte de la présence dans un noyau dur. Il est également difficile d'entrer dans un tel groupe sans une personne qui introduit dans le cercle. Enfin, la personne devra, si elle souhaite faire partie du groupe et être reconnue comme telle, faire ses preuves le cas échéant et témoigner par là sa solidarité et son attitude digne de confiance.

La confiance est par ailleurs une notion-clef du travail des policiers en civil, appelés spotters. Bien plus que les policiers en uniforme, dissuasifs mais dénoncés pour les provocations dont certains estiment qu'ils se rendent coupables, les spotters sont respectés par une majorité des supporters que nous avons interrogés. Figures devenues incontournables de la scène footballistique, leur réussite tient le plus souvent à la qualité des liens interpersonnels qu'ils parviennent à développer. Parfois pris entre le marteau et l'enclume, entre copinage réel ou de circonstance et rôle policier, les spotters représentent encore plus qu'aujourd'hui une voie d'avenir, alternative au gouffre financier de la gargantuesque mobilisation policière et piste privilégiée pour assurer un contrôle social en même temps qu'une possible fonction éducative, jusqu'ici remplie de manière complémentaire par quelques fan coaches là où ils existent.

Cette étude s'attarde par ailleurs un instant sur le regard des supporters sur le travail de ces fan coaches mais aussi sur celui des stewards, trop rare marque de la contribution des clubs à la sécurisation de leurs enceintes.

Le présent rapport envisage en outre les rapports, parfois tumultueux, entre supporters ultras et hooligans, et tente de mettre en lumière et de modéliser quelques interactions qui naissent à ces occasions. Il donne également la parole aux « bons supporters », acteur trop souvent oublié d'un débat au sein duquel il occupe pourtant une place à part entière.

Dans ce concert de thématiques abordées, un problème majeur demeure néanmoins, que ni les clubs, ni les gestionnaires politiques, ni les travailleurs sociaux pas plus que les services de police n'ont su ou voulu gérer : la surconsommation d'alcool et autres substances psychotropes. La réglementation actuelle qui veut que l'on ne puisse assister aux matches en déplacement de son équipe favorite sans une prise en charge complète n'est pas là pour arranger les choses, reconnaissons-le. Les soirs de match, la bière coule à flot et, comme nous le montrons, la cocaïne et le joint ne sont pas en reste. Problème de société, la toxicomanie, même occasionnelle, touche également les supporters de football. Ce point nous semble revêtir une importance majeure et sa prise en considération devrait sans hésitation figurer à l'agenda des différents responsables du phénomène.

L'on entend par ailleurs venant de toute l'Europe de plus en plus de messages alarmistes quant à une éventuelle politisation jugée désagréable des tribunes de football. Pour l'heure, au stade où nous en sommes, il semble difficile d'en conclure à la réalité d'un tel phénomène sur le sol national. Tantôt gauchistes, tantôt fascisantes, certaines franges minoritaires du public semblent tout au plus refléter quelques tendances politiques locales dont l'expression socialement réprimée trouve dans la relative anomie ambiante un contexte moins défavorable.

En Wallonie principalement, avec le développement des mouvances ultras, semble se dessiner un supportérisme problématique à deux vitesses, composé d'individus plutôt vieillissants et rationnels plus ou moins rangés par la force des choses, d'une part, et de romantiques immatures et plus imprévisibles bercés d'images de stades méditerranéens incandescents, d'autre part. Les premiers étaient craints ou respectés, les seconds sont admirés ou méprisés. Le décalage va-t-il continuer à se creuser ? Contrebalançant la chute quantitative du phénomène, la complexité pour les acteurs de la sécurité s'accroît sur un plan qualitatif. Les modèles se multiplient ; les réponses pour y faire face devraient donc théoriquement, sauf à se rallier à une réalpolitik parfois mieux concevable dans le contexte belge, suivre le même chemin. Il importe dès lors d'élargir son champ de vision afin d'y dénicher de nouvelles idées. Dans ce contexte, afin que chacun puisse avoir une connaissance optimale du problème qui va se présenter à lui, il convient de renforcer les synergies entre protagonistes locaux de la sécurité.

Le renforcement des collaborations ne doit toutefois pas se cantonner au niveau national. Les moyens mis en œuvre pour dissuader les supporters de créer des incidents en Belgique a pu en effet pousser certains à aller voir si l'herbe n'est pas plus verte ailleurs. Profitant de législations plus lâches à l'étranger, certains individus démangés à l'idée de participer à des actions violentes ne rechignent en effet pas à faire des kilomètres pour décharger leur adrénaline lors de rencontres avec des supporters français, néerlandais ou allemands. Des alliances ont donc vu le jour et le plaisir d'assister à des matches de championnats plus attrayants se conjugue avec celui d'organiser des compétitions de bagarre de rue. Une

harmonisation des législations au sein d'une Europe qui se crée décidément plus vite entre supporters qu'entre politiques apparaît comme une véritable nécessité si l'on privilégie, comme cela semble souhaitable, l'amélioration des situations au déplacement des difficultés.

La diversification des problèmes entraîne en outre une plus grande difficulté à en expliquer l'origine de façon uniforme et linéaire. « Variable selon les pays, les villes, les groupes soutenant une même équipe, la personnalité sociale du jeune supporter extrémiste est bigarrée, irréductible à un portrait-type dont une sociologie comptable ferait ses choux gras »<sup>153</sup>. Le message hostile aux simplifications déformantes que Christian Bromberger fait passer à propos du profil du supporter doit selon nous être mis en relation avec l'idée que nous nous faisons de l'étiologie des comportements violents dans et autour des stades de football. Plus que jamais, aucune des théories psychosociologiques avancées ne semble donc pouvoir se suffire à elle-même.

Enfin, parce qu'elle nie ou feint d'ignorer toute responsabilité, notre société a souvent tendance à vouloir identifier individuellement des coupables et des victimes, transposant là les indispensables méthodes du droit à l'analyse des phénomènes sociaux. En la matière, nous privilégions pourtant une démarche compréhensive à une approche binaire d'une réalité aux multiples facettes. Cette analyse des manifestations de violence, de ses acteurs et des liens qui se nouent entre protagonistes d'un sport qui réactualise les guerres de clocher en sublimant les enjeux territoriaux et communautaires et produit les conditions d'exutoire aux diverses expressions identitaires et pulsionnelles offrira, espérons-le, une contribution aux multiples débats et recherches de réponses qui passionnent et préoccupent ceux animés de la volonté de combattre les dérives d'individus en quête d'un destin transfiguré.

---

<sup>153</sup> BROMBERGER C., Formes et sens de la passion partisane chez les ultras du football, in COMERON M. (sous la dir.), *Quels supporters pour l'an 2000 ?*, Bruxelles, Labor, 1997, p.20.

## Bibliographie

ADANG O.M.J., Collectief geweld tussen voetbal-‘supporters’, *Tijdschrift voor Criminologie*, 2002, 2, 44, pp.172-181.

ARNAUD L., ARNAUD P. (dir.), Le Sport: jeu et enjeu de société, *Problèmes politiques et sociaux*, décembre 1996, n°777, 86 p.

BASSON J.C. (sous la dir.), *Sport et ordre public*, Paris, IHESI, La Documentation française, 2001.

BODIN D., HEAS S., ROBENE L., Hooliganisme: de la question de l’anomie sociale et du déterminisme, *Champ pénal*, mars 2004.

BORN M., *Jeunes déviants ou délinquants juvéniles*, Mardaga, 1983.

BORN M., *Psychologie de la délinquance*, Bruxelles, De Boeck, 2003.

BROHM J.M., *Les meutes sportives. Critiques de la domination*, Paris, L’Harmattan, 1993.

BROMBERGER C., *Le match de football. Ethnologie d’une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des Sciences de l’Homme, 1995.

BROMBERGER C., La passion partisane chez les Ultra, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.33-46.

BUSSET T., Le supportérisme violent en Suisse : un état des lieux, *Revue Internationale de Criminologie et de Police technique et scientifique*, 2002, n°3, pp.348-357.

CHARLIER P., DE VREESE S., MAES B., QUATAERT J., *Rapport annuel SIF saison 2004-2005*.

CLARKE R.V., Les technologies de la prévention situationnelle, *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, n°21, 1995, pp.101-113.

COMERON M., Sécurité et violence dans les stades de football, *Revue de Droit Pénal et de Criminologie*, 1992, n°9-10, pp.829-850.

COMERON M., Hooliganisme : approches descriptives et explicatives, avec une attention particulière aux faits observés en Belgique, *Revue Internationale de Criminologie et de Police Technique*, 1994, n°2, pp.196-216.

COMERON M., Du gang au groupe social : une analyse socio-préventive, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.47-67.

COMERON M. (sous la dir.), *Quels supporters pour l’an 2000 ?*, Bruxelles, Labor, 1997.

COMERON M. (sous la dir.), *La prévention de la violence dans les stades de football en Europe*, Commission Européenne, DG Justice et Affaires Intérieures, Programme Hippocrates, 2002.

CONSEIL DE L'EUROPE, *Le hooliganisme dans le football*, Commission de la culture et de l'éducation, Document 8553, 30 septembre 1999.

DE BIASI R., Ordre public et tifosi, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.75-91.

DE VREESE S., Pour une statistique des matches de football: l'exemple belge, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.68-74.

DUNNING E., MURPHY P., WILLIAMS J., Spectator Violence at football matches: towards a sociological explanation, *The British Journal of Sociology*, 1987, 37-2, pp.221-244.

DUNNING E., « Culture », « civilisation » et sociologie du sport, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.18-32.

EHRENBERG A., La rage de paraître, *Autrement*, n°80, 1986, pp.148-158.

EHRENBERG A., *Le culte de la performance*, Paris, Hachette, 1991.

ELIAS N., DUNNING E., *Sport et civilisation: la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

FERWERDA H, ADANG O.M.J., *Hooligans in beeld. Van informatie naar aanpak*, Arnhem/ Apeldoorn, Advies- en Onderzoeksgroep Beke/Politieacademie, 2005.

GENEVOIS B., Le football, la gloire fragile d'un jeu, in *Le football, Pouvoirs*, n°101, Seuil, avril 2002, pp.5-14.

GIULIANOTTI R., WILLIAMS J. (Eds.), *Game Without Frontiers*, Arena Press, Aldershot, 1994.

GOVAERT S., COMERON M., *Foot et violence. Politique, stades et hooligans*, Bruxelles, De Boeck, 1995.

HOURCADE N., La place des supporters dans le monde du football, in *Le football, Pouvoirs*, n°101, Seuil, avril 2002, pp.75-88.

KELLENS G., *Éléments de criminologie*, Bruxelles, Bruylant, 1998.

LANFRANCHI P., Football, cosmopolitisme et nationalisme, in *Le football, Pouvoirs*, n°101, Seuil, avril 2002, pp.15-26.

LE BART C., Stratégies identitaires de fans. L'optimum de différenciation, *Revue française de sociologie*, 2004, 45-2, pp.283-305.

LEYENS J.P., RIME B., Violence dans les stades : la réponse des psychologues, *La Recherche*, 1988, 198, pp.528-531.

LEYENS J.P., YZERBYT V., *Psychologie sociale*, Mardaga, 1997.

- MALATESTA D., JACCOUD C., Crime et sécurité dans le sport, *Revue Internationale de Criminologie et de Police technique et scientifique*, 2002, n°3, pp.259-265.
- MARCACCI M., Les violences sur les stades suisses dans une perspective historique, *Revue Internationale de Criminologie et de Police technique et scientifique*, 2002, n°3, pp.266-276.
- MIGNON P., La société du samedi : supporters, ultras et hooligans, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1994, n°15, pp.136-149.
- MIGNON P., La lutte contre le hooliganisme : comparaisons européennes, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.92-107.
- MIGNON P., *La passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998.
- MIGNON P., Une autre exception française : un football sans hooligans ?, *Revue Internationale de Criminologie et de Police technique et scientifique*, 2002, n°3, pp.323-347.
- MINISTERE DE L'INTERIEUR, *La Coupe du Monde de Football 1998 en France. Bilan sécurité*, Editions SIRP, 1999.
- LE NOUVEL OBSERVATEUR, *La ferveur sportive*, Hors-Série n°60, octobre-novembre 2005.
- NUYTENS W., La violence dans les stades de football. Eléments d'étiologie à partir du cas des autonomes du Racing Club de Lens, *Revue Internationale de Criminologie et de Police technique et scientifique*, 2002, n°3, pp.277-300.
- NUYTENS W., Le supporter de football et la règle: entre la faire et la défaire, *Déviance et Société*, Juin 2005, Vol.29, N°2, pp.155-166.
- TSOUKALA A., Réponses policières en Grande-Bretagne et en Italie. Vers une homogénéisation des stratégies policières en Europe ?, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 1996, n°26, pp.108-117.
- TSOUKALA A., Le hooliganisme et la protection de la sécurité intérieure en Europe. Quels enjeux ? , *Revue Internationale de Criminologie et de Police technique et scientifique*, 2002, n°3, pp.310-322.
- WALGRAVE L., VAN LIMBERGEN K., Le hooliganisme belge: description et essai de compréhension, *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, 1988, 132, pp.7-31.
- WALGRAVE L., *Délinquance systématisée des jeunes et vulnérabilité sociétale*, Genève, Médecine et Hygiène, 1992.
- ZIMMERMANN M., La violence dans les stades de football : le cas de l'Allemagne fédérale, *Revue de Droit Pénal et de Criminologie*, 1987, 5, pp.441-463.

## Table des matières

Avant-propos .....	2
I. Introduction.....	4
II. Méthodologie.....	5
III. Remarques préliminaires.....	7
IV. Eléments généraux .....	10
1. La passion du foot et ses débordements .....	10
2. Le hooliganisme « à la belge » : genèse et situation actuelle.....	11
3. Les théories explicatives classiques .....	21
3.1 La vulnérabilité sociétale.....	22
3.2 L'analyse marxiste du phénomène .....	23
3.3 L'agression ritualisée.....	25
3.4 Alain Ehrenberg et la « rage de paraître » .....	26
3.5 La théorie du contrôle et la théorie des associations différentielles .....	26
V. Eléments spécifiques .....	28
1. Quelques données chiffrées .....	28
2. Etat des lieux dans différents clubs belges .....	30
2.1 R.S.C. Anderlecht.....	30
2.2 R. Antwerp F.C.....	32
2.3 Club Brugge.....	33
2.4 F.C. Brussels.....	35
2.5 Sporting de Charleroi.....	37
2.6 K.R.C. Genk .....	39
2.7 K.A.A. Gent.....	40
2.8 Germinal Beerschot Antwerpen .....	42
2.9 R.A.A.L. : La Louvière.....	42
2.10 Standard de Liège .....	43
2.11 K.V. Mechelen.....	45
VI. Radiographie du hooliganisme.....	47
A. Dynamique de fonctionnement.....	47
1. L'intégration dans un groupe hooligan.....	47
2. Valeurs internes d'un groupe hooligan.....	54
2.1 Une valeur centrale et fondatrice : la solidarité .....	54
2.2 La bagarre de rue a aussi ses règles du jeu .....	55
2.3 Une certaine forme de respect au sein du milieu ? .....	66
2.4 La mode vestimentaire.....	68
2.5 Les souvenirs ressassés.....	69
3. Les motivations .....	71
3.1 La recherche d'adrénaline.....	72

3.2 Le goût du jeu .....	75
3.3 La défense du groupe et le désir de reconnaissance .....	76
3.4 Le plaisir de « cogner » .....	80
3.5 Remarque : la conscience des risques encourus .....	83
4. Hooligans : uniformité des discours mais hétérogénéité des profils .....	86
B. Relations extérieures .....	88
5. Regard des supporters sur la loi football .....	88
5.1 Remarque préalable : des statistiques significatives ou des chiffres insignifiants ? .....	89
5.2 La loi foot est inégalement connue .....	90
5.3 La loi foot : facteur de calme et de diminution des activités déviantes .....	91
5.4 Les Ultras et la loi football .....	97
5.5 « La loi foot n'a rien changé » .....	99
5.6 Effet pervers de la loi football .....	105
5.7 Le calme relatif actuel : conjoncturel ou structurel ? .....	107
5.8 La loi foot ne s'attaque pas aux vrais problèmes .....	112
6. Opinion à l'égard des services de police .....	114
6.1 La présence policière a un effet dissuasif .....	114
6.2 La police en fait toutefois trop .....	115
6.3 La police est jugée provocatrice par certains .....	116
6.4 La relation avec les spotters .....	119
6.5 Les Ultras et la police .....	122
6.6 Quelle formation policière en matière de hooliganisme ? .....	124
7. Regard sur le travail des stewards et des fan coaches .....	125
8. Relations entre hooligans et supporters ultras .....	135
9. Qu'en est-il des « bons supporters » ? .....	136
C. Problématiques transversales .....	139
10. Le problème de la consommation de substances psychotropes .....	139
11. La construction d'alliances, ou la géopolitique du hooliganisme .....	145
12. Le stade comme tribune politique ? .....	152
13. Le rôle des médias dans la production d'activités violentes .....	158
D. Evolutions et perspectives .....	159
14. La place du public et le rôle actif des clubs .....	159
15. Les projets d'implication de la communauté .....	162
16. Quand le stade est dans la ville .....	164
17. Des réponses éducatives à une société en mal d'éducation ? .....	165
18. Perspectives de recherches .....	166
VII. Conclusion .....	168
Bibliographie .....	172
Annexes .....	177



## Annexe

Guide d'entretien utilisé pour les rencontres avec les supporters à risque :

- Place dans le groupe de supporters ? Qu'est-ce que signifie le fait d'être membre du groupe ?
- Motivations ? Prêt à aller jusqu'où ?
- Rôle de la peur ?
- Regard de la famille sur les activités ?
- Opinion à l'égard de la loi football ? Dissuasion ou non ? Parcours personnel : victime de la loi football ou non ?
- Opinion à l'égard de la police ? Différence entre spotters et policiers en uniforme ?
- Opinion à l'égard des stewards ? Quid du fan coaching (là où il existe) ?
- Rapports avec les autres supporters du club (notamment la mouvance ultra) ?
- Rapports avec les autres noyaux durs ? Affinités ? Haine ?
- Alliances avec des noyaux durs étrangers ? Comment ces alliances se créent-elles ? Fréquence ?
- Quid de la consommation d'alcool ? Et par rapport aux autres drogues ?
- Politisation du groupe ? Influence des idées extrémistes ? Racisme ?

Il va de soi que ce guide d'entretien n'a pas été utilisé de manière rigide. Les thèmes ont rarement été abordés dans le même ordre. Nous préférons laisser le répondant parler et privilégier de ce fait la plus grande spontanéité du récit. Les questions n'étaient soulevées par l'interviewer que lorsqu'elles n'apparaissaient pas d'elles-mêmes au cours de la discussion.